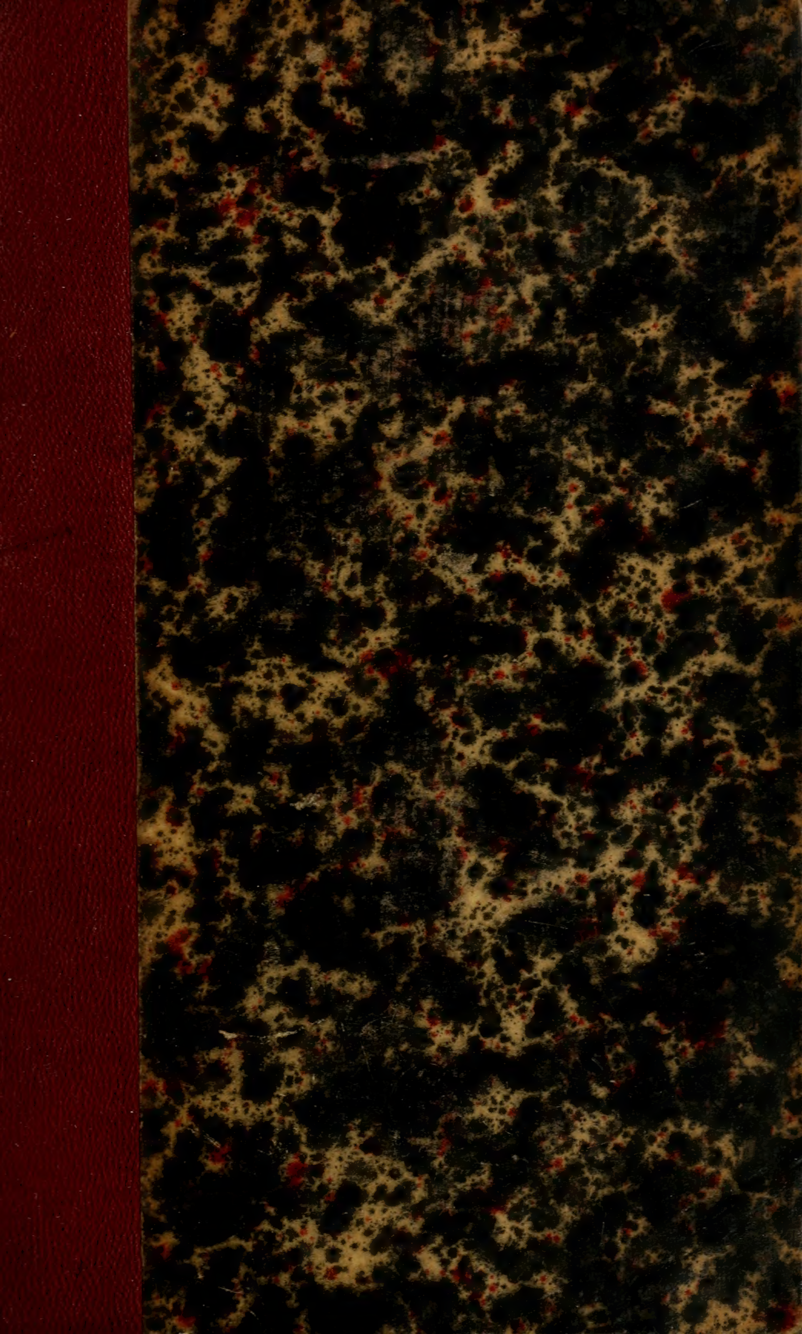






GRANDEUR ET DÉCADENCE

DE ROME

II

JULES CÉSAR

GRANDEUR ET DÉCADENCE
DE ROME

II

JULES CÉSAR

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Grandeur et décadence de Rome. — *I. La Conquête.* Un volume in-16.. 3 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 9054.

G. FERRERO

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE ROME

II

JULES CÉSAR

Traduit de l'italien par M. Urbain Mengin

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PRIX LANGLOIS

Septième édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1906

PRÉFACE

Ce volume contient l'histoire de la conquête de la Gaule et de la guerre civile, qui aboutit à la dictature et à l'assassinat de César. C'est un sujet qui a été traité par beaucoup d'écrivains, et je ne l'aurais pas repris, après tant d'autres, si je n'avais eu l'espoir d'éclaircir un peu ce qu'il y a de plus obscur dans cette histoire, en me plaçant à un point de vue nouveau pour observer les événements.

Tous les écrivains qui ont étudié la conquête de la Gaule ont, selon moi, commis une erreur : celle de concentrer leur attention sur la Gaule et sur les phases de la lutte que s'y déroulait, en isolant César sur le théâtre de la guerre et en le détachant de Rome. La conquête de la Gaule, ainsi étudiée, ne paraît plus tenir qu'à des plans personnels de César; des plans sans doute très profonds, mais aussi très mystérieux, qu'il n'est pas possible de déterminer à l'aide des sources historiques dont nous disposons. J'ai donc préféré étudier ce grand événement en me plaçant, pour ainsi dire, au centre de Rome et de ses intérêts politiques et

financiers, en cherchant à découvrir les rapports existant entre les opérations militaires accomplies par César et les événements intérieurs de la politique romaine.

Je crois qu'envisagée à ce point de vue, cette conquête devient beaucoup plus claire et compréhensible. Nous la voyons s'accomplir sous l'action de forces sociales qui sont à l'œuvre même aujourd'hui et par des procédés qui ressemblent plus ou moins à ceux qu'on emploie de nos jours. La conquête de la Gaule devient une « guerre coloniale », commencée et menée par le chef d'un parti, dans le but de s'en servir comme instrument d'action sur la politique de l'Italie.

Cependant si cette guerre ressemble à tant d'au tres par son but et par ses procédés, elle a eu des développements si immenses et si imprévus, que son étude est une source presque inépuisable pour l'historien philosophe. Il n'y a peut-être pas de guerre dans laquelle on puisse mieux sonder certaines de ces lois encore si mystérieuses qui régissent la destinée des nations et des États. On a beaucoup discuté, dans les derniers temps, sur le rôle historique de la guerre; on a cherché à démontrer tantôt qu'elle est un bienfait divin, tantôt qu'elle est le plus horrible fléau du monde. Ces discussions, comme toutes celles qui cherchent à fixer le caractère moral des actions et des rapports humains, peuvent servir aux luttes des forces sociales

qui se disputent la domination des États ; mais elles dépassent trop la puissance intellectuelle des hommes, pour qu'on puisse jamais y trouver une solution définitive. Un historien philosophe se contente, plus modestement, d'envisager la guerre comme une force qui, à un certain moment, précipite vers leur solution les crises sociales préparées lentement par l'usure et le relâchement naturel des institutions sociales et politiques. Tout système de traditions, d'intérêts et de forces morales constituant une société, se désorganise peu à peu par l'action continuelle de forces cachées dont peu de personnes s'aperçoivent ; mais l'esprit de conservation, les intérêts constitués, la crainte qu'inspire l'avenir empêchent toujours de remplacer par un nouveau système l'ancien, même longtemps après que celui-ci est devenu intolérable. De là ces époques de crise où les esprits et les institutions, les mœurs et les fortunes sont perpétuellement en proie à des troubles bizarres et douloureux, dont on cherche en vain la guérison ou l'apaisement par les efforts les plus compliqués. La guerre, bien souvent, brisant tout à coup l'équilibre psychologique conservé à grand'peine, hâte, dans ces sociétés en proie à une crise, la fin de tout ce qui n'a plus d'énergie vitale, pousse à la lutte décisive les forces contradictoires, provoque la détente des forces cachées, qui peuvent rétablir un équilibre nouveau.

J'ai eu beaucoup de plaisir à écrire l'histoire des quatorze ans qui vont du commencement de la guerre de Gaule à l'affreux assassinat des ides de mars (58-44 a. C.), et cela surtout parce que les événements de cette époque sont une des plus lumineuses démonstrations de cette vérité essentielle, dont ce qui se passe actuellement en Mandchourie et en Russie nous offre peut-être, après tant d'autres, une dernière preuve. Aucune guerre, les guerres de la Révolution et de l'Empire exceptées, n'a exercé une si grande influence sur l'histoire du monde. La guerre de Gaule a régénéré le monde ancien, surtout parce qu'elle a précipité deux grandes crises, qui traînaient depuis un siècle, troublant d'un affreux malaise tous les pays qui étaient entrés dans la civilisation gréco-latine : d'un côté la crise politique de l'Italie, qui devait en un siècle transformer l'essence même de l'État et de la société latine; de l'autre la crise du monde celtique vieillissant. Je crois avoir démontré que la guerre civile entre César et Pompée, qui inaugura la crise politique de l'Italie, fut en partie l'effet de la lassitude, des préoccupations, des déceptions engendrées par la guerre de la Gaule, dont la longueur et l'acharnement finirent par troubler l'Italie, trop habituée aux guerres faciles de l'Orient, et par faire éclater toutes les haines civiles accumulées depuis un demi-siècle dans les classes, les partis, les coteries et les milles. En même temps la conquête détruisit la

Gaule celtique, qui depuis plus d'un siècle se débattait dans les convulsions d'une lente agonie, et par là rendit possible la latinisation de la Gaule, où fut le véritable commencement de la civilisation européenne.

J'ai étudié dans ce volume la conquête de la Gaule et sa répercussion immédiate sur le monde latin, c'est-à-dire la guerre civile et la dictature de César. En étudiant dans la suite l'autre grand effet de la conquête, je montrerai comment la Gaule nouvelle, la Gaule romaine, surgit sur les ruines de la Gaule celtique, détruite par cette « guerre coloniale » que des intérêts politiques et financiers avaient créée, sans que personne ait pu en prévoir les formidables conséquences.

GUGLIELMO FERRERO.

Turin, le 1er avril 1905

JULES CÉSAR

I

LA PREMIÈRE ERREUR ET LE PREMIER SUCCÈS DE CÉSAR EN GAULE

Apprenant que l'émigration helvétique allait se mettre en marche, César avait précipité son départ de Rome. Au mois de février de l'année précédente, le gouvernement des deux Gaules lui était échu à l'improviste : il avait été pendant tout son consulat tellement occupé par les luttes et les intrigues politiques, qu'il n'avait pas eu le temps de se renseigner sur la Gaule, de lire les livres des voyageurs, de consulter les marchands et les hommes politiques qui, par la Gaule narbonnaise, étaient en relation avec les Gaulois libres. Il s'aventurait donc en Gaule sans aucun dessein bien défini et connaissant mal le pays et ses habitants (1). Sans doute, il était résolu à appliquer à la

(1) Cela résulte de toute la marche de la guerre et des aveux de César lui-même, qui dit à plusieurs reprises ne s'être informé des choses essentielles qu'arrivé à l'endroit même, et quand

Gaule la méthode de Lucullus et de Pompée et à profiter de toutes les occasions et de tous les prétextes de guerre pour s'enrichir et pour montrer à Rome qu'il était habile diplomate et bon capitaine; mais il ne savait pas encore bien dans quelle mesure l'entreprise serait possible, ni tout ce qu'elle nécessiterait. Il verrait sur les lieux mêmes et aux prises avec les événements ce que l'on pourrait improviser. Qu'était devenue, à l'intérieur comme au dehors, la politique romaine. si ce n'est une suite d'heureuses improvisations? A ses risques et périls, César suivrait en Gaule la loi commune. Lucullus avait réussi; Pompée avait réussi; il espérait réussir lui aussi.

La première de ces improvisations fut la guerre contre les Helvètes. Il n'est pas douteux que quand il partit de Rome, César avait sur l'émigration des Helvètes les idées répandues dans le monde politique à Rome, dès l'an 62, par Divitiacus, ambassadeur éduen et porte-voix d'un parti politique de la Gaule qui avait des raisons pour s'opposer à ce mouvement. Les Helvètes, croyait-on, voulaient envahir la Gaule et se mettre à la tête d'une grande coalition des peuples gaulois; ils se borneraient pour le moment à envahir la province, pour entrer en Gaule par le chemin le plus court; mais ils pourraient un jour devenir dangereux, même pour l'Italie, s'il se formait un grand empire celtique sous leur hégémonie militaire (1). Ju-

l'action était imminente. — Voy. *B. G.* II, IV, 1; II, XV, 3; III, VII, 1; IV, XX, 4.

(1) CICÉRON, *A.* I, XIX, 2 : « Senatus decrevit... legati cum auctoritate mitterentur, qui adirent Galliæ civitates darentque operam, ne eæ se cum Helvetiis jungerent. » Ce fragment de lettre est d'une importance capitale pour l'histoire de la conquête de la Gaule; il nous révèle en effet le point de départ de la politique de César en Gaule. V. l'appendice D.

geant le mouvement des Helvètes d'après les explications fournies par Divitiacus, César était parti précipitamment de Rome, dès qu'il avait su que ces Helvètes se mettaient réellement en marche : le danger était pressant; il n'y avait pas un moment à perdre; bien que cette invasion fût annoncée depuis si longtemps, César se laissait surprendre avec une seule légion dans la Narbonnaise, et les trois autres sous Aquilée à l'autre bout de la Cisalpine. Il envoya donc aussitôt aux légions d'Aquilée l'ordre d'accourir; et en voyageant jour et nuit il arriva par une marche très rapide à Genève, où probablement il croyait trouver les hostilités déjà commencées. Au contraire, à son grand étonnement, du 5 au 8 avril (1) il reçut une ambassade des Helvètes, qui lui déclara qu'une partie du peuple voulait émigrer en Gaule (2) en emmenant hommes, femmes et enfants, et qui lui demanda la permission de traverser la province. Il n'y avait dans ces demandes ni provocation ni menace; mais César, prévenu par les Éduens et voyant dans les Helvètes une horde impatiente de se lancer sur la Provence et sur la Gaule, y soupçonna une embûche. Il demanda donc quelques jours pour réfléchir, en donnant à entendre qu'il consentirait (3);

(1) Voy. Rauchenstein, *F. C.*, p. 50.

(2) Il me paraît que Rauchenstein, *J. C.*, p. 43, a démontré qu'il est vraisemblable que, contrairement à ce que dit César, les Helvètes n'émigrèrent pas tous.

(3) Je suis la version de Dion, XXXVIII, 31-32, qui est différente de celle de César, *B. G.*, I, vii, pour les raisons exposées par Rauchenstein, *F. C.*, 51. Quant à ce qui est des sources de Dion, il me semble que Micalella, dans son beau travail *Les sources de Dion pour les guerres de César dans les Gaules*, Lecce, 1896, a définitivement démontré, à l'inverse de ce que pensent Heller et Rauchenstein, que Dion n'a pas suivi les *Commentaires* de César, mais un autre écrivain, dont la narration différait de celle de César sur des points importants, et était souvent plus vraisemblable.

et à peine les ambassadeurs furent-ils partis qu'il se mit, avec la légion qu'il avait avec lui et un certain nombre de recrues, à fortifier, entre le lac de Genève et le Jura, les points où le Rhône était facile à franchir (1). Il fallait qu'il s'attendît à une attaque bien sérieuse, après le refus qu'il était décidé à opposer aux demandes des Helvètes, s'il prenait tant de précautions! Mais cette fois aussi César se trompait. La réponse négative fut communiquée aux Helvètes le 13 avril, et l'attaque redoutée n'eut pas lieu. Les Helvètes ne firent aucune tentative pour envahir la province (2); ils demandèrent au contraire aux Séquanes de leur permettre de franchir la montagne au Pas de l'Écluse, ce qui leur fut accordé sans difficulté; et aussitôt tous ensemble, hommes, femmes et enfants, 150,000 personnes environ (3), avec trois mois de vivres et le peu de matériel

(1) NAPOLÉON III, *J. C.*, II, 48 et suiv., me paraît corriger judicieusement ce que César dit de ce travail, *B. G.*, I, VIII. Voy. DION, XXXVIII, 31.

(2) CÉSAR, *B. G.*, I, VIII, parle de tentatives faites par les Helvètes pour forcer le passage. Il s'agit évidemment d'incidents particuliers et sans importance; César les raconte pour donner aux Helvètes une attitude de provocateurs. Si les Helvètes avaient voulu envahir la province, qui n'était alors défendue que par une seule légion, ils en seraient venus à bout facilement, étant donnée leur immense supériorité numérique.

(3) CÉSAR, sans le dire expressément, cherche à faire croire (*B. G.*, I, XXIX) que les émigrants étaient 360,000. PLUTARQUE, *César*, 18, et STRABON, IV, III (193), donnent à peu près les mêmes chiffres. Seul OROSE, VI, VII, 5, dit qu'ils étaient 157,000. Ce chiffre est le plus vraisemblable. RAUCHENSTEIN, *F. C.*, 44, a démontré que 360,000 hommes avec trois mois de vivres auraient fait un convoi de plus de 90 kilomètres et que César aurait pu l'attaquer à son aise, où et quand il aurait voulu: ce qu'il ne fit pas. D'ailleurs César lui-même (*B. G.*, I, XX) dit que 110,000 personnes revinrent en Suisse; or nous verrons que les pertes des Helvètes pendant la guerre ne furent pas très considérables; et comme un petit nombre seulement émigra vers le nord et qu'un autre groupe resta sur le territoire des

de valeur qu'ils possédaient chargé sur des chars, prirent la route du Jura, sous la conduite d'un vieux chef, nommé Divicon.

Le premier danger que redoutaient les Romains, l'invasion de la province, disparaissait, et César manquait sa première occasion de faire une guerre. Toutefois l'autre danger subsistait, le danger dénoncé par les Éduens, celui d'un empire gaulois qu'auraient voulu fonder les Helvètes.

César, qui avait besoin d'accomplir tout de suite quelque brillant exploit, se décida à faire immédiatement la guerre à cet empire de l'avenir, en poursuivant les Helvètes en Gaule. Le prétexte, sinon le motif, était facile à trouver : il était certainement déjà en relation avec le gouvernement éduen, qui se considérait comme menacé par l'émigration des Helvètes; et le sénat avait donné au gouverneur de la Narbonnaise l'ordre de défendre les Éduens. Il fallait cependant avoir d'abord les moyens de faire cette guerre. Quatre légions étaient insuffisantes. Laissant Labiénus pour défendre le Rhône, César retourna vite dans la Gaule cisalpine; et tandis qu'il attendait les trois légions qu'il avait déjà rappelées de leurs quartiers d'hiver d'Aquilée, il en recruta deux nouvelles; puis, dès que les cinq légions furent prêtes, il passa le mont Genèvre, descendit à Grenoble, marcha rapidement au nord, sur la frontière de la Province. Dans le voisinage de l'endroit où plus tard s'éleva Lyon, il fut rejoint par Labiénus avec la légion qu'il avait laissée à Genève; et probablement vers le commencement de juin, avec six légions et les auxiliaires,

Éduens, on peut supposer qu'ils étaient environ 150,000 au moment où ils partirent.

c'est-à-dire environ 25,000 hommes (1), il passait la frontière de la Province et entrait dans le territoire gaulois longeant la rive gauche de la Saône (2). Il arrivait au moment opportun. Lentement, pendant ces deux mois, les Helvètes avaient traversé le territoire

(1) Rüstow, *H. K. C.*, 3, évalue les légions de César à 3,000 soldats; mais les témoignages se rapportent aux dernières années de la guerre. Au début les légions devaient être un peu plus nombreuses. En les supposant de 4,000 hommes, six légions faisaient 24,000 légionnaires, auxquels il faut ajouter environ un millier d'auxiliaires et 4,000 soldats de cavalerie éduenne, qu'il eut au bout de peu de temps.

(2) C'est l'opinion de von Göler, à laquelle Rauchenstein, *F. C.*, 67 et suiv., fait des objections stratégiques irréfutables si l'on admet que les Helvètes voulaient aller au sud, dans la Saintonge. On ne comprendrait pas alors comment César, qui était au sud et voulait leur couper la route, serait remonté au nord jusqu'à la hauteur de Mâcon, au lieu de se diriger sur le nord-ouest. Mais cela est-il certain? Ne faut-il pas au contraire admettre que les Helvètes allaient au nord? Voy. l'appendice D. Alors tout devient clair. César pensait les surprendre au passage de la Saône. De cette façon la question du combat contre les Tigurins qui eut lieu sur la rive gauche de la Saône, s'éclaircit. Il me paraît impossible d'attribuer à Labiénus le mérite de cette victoire, comme le font Appien, *Gall.* 15, et Plutarque, *Cés.*, 18. Labiénus est très bien traité dans les *Commentaires* de César; ce livre fut écrit au moment où la guerre civile menaçait, et où César devait chercher à flatter ses généraux; pourquoi aurait-il risqué de froisser Labiénus en lui enlevant le mérite d'un petit combat? Il est vrai que le texte des *Commentaires* ne veut pas que César ait passé le Rhône à Lyon : *B. G.*, 1, 10 : « *In Segusiavos exercitum ducit.* » Les Ségusiaves occupaient, semble-t-il, la rive droite du Rhône; et Napoléon III les a placés aussi sur la rive gauche de la Saône, simplement pour mettre ce passage des *Commentaires* d'accord avec la nécessité de faire passer à César le Rhône à Lyon. Mais n'est-il pas plus simple de supposer que César, qui écrivait à la hâte et sept ans après les événements, ait commis une inexactitude et se soit trompé de nom pour ce peuple? De cette façon il n'est pas nécessaire d'admettre, comme le suppose de Saulcy (*Guerre des Helvètes*, dans la *Revue archéologique*, 1861) que César ait passé le Rhône à Vienne, puis ait traversé de nouveau la Saône, dans une direction opposée, ce qui serait absurde.

des Séquanes, puis ils étaient entrés dans celui des Éduens, arrivant jusqu'à la Saône pour la passer, probablement à Mâcon. Mais, soit qu'ils se fussent véritablement livrés au pillage, soit que le parti menent des Helvètes eût créé, d'accord avec César, une agitation artificielle parmi les nations de la Gaule, dès que le proconsul eut passé la frontière, différents peuples gaulois lui envoyèrent des ambassadeurs et demandèrent du secours : les Allobroges habitant au delà du Rhône, les Ambarres, les Éduens et jusqu'aux Séquanes, qui cependaut avaient permis aux Helvètes de passer sur leur territoire (1). Le prétexte légal de la guerre ainsi trouvé, César s'autorisa du sénatus-consulte en faveur des Éduens pour demander à ceux-ci du blé et 4,000 cavaliers, et il se lança sans perdre un moment dans l'entreprise. Son plan était de surprendre les Helvètes, qui commençaient à passer la Saône, tandis qu'ils étaient occupés à cette opération lente et difficile. A grandes journées, en brûlant les étapes, César se dirigea sur Mâcon ; quand il fut auprès, il fit un dernier effort, et envoya en avant-garde, à marches forcées, trois légions. Mais il avait trop compté sur la lenteur des Helvètes. A l'arrivée des trois légions, il ne restait plus sur la rive gauche qu'une petite arrière-garde. L'anéantir fut chose facile; mais comme ce succès n'avait aucune importance (2), César jeta en un jour toute son armée sur la rive opposée, et se mit à la poursuite des Helvètes, qui s'étaient dirigés au nord-ouest à travers les régions accidentées du Charolais (3).

(1) Si, du moins, on s'en rapporte à Dion, XXXVIII, 32. — César, *B. G.*, I, xi, ne parle pas des Séquanes.

(2) Rauchenstein, *F.* C., 61, a démontré que ce combat est décrit avec une certaine exagération par César, *B. G.*, I, xii. En réalité cela ne découragea pas les Helvètes.

(3) Heller, in *Phil.*, 19, 559.

César s'imaginait arrêter à son origine même un vaste et dangereux mouvement des populations celtiques, qui aurait pu prendre un jour les proportions de celui des Cimbres et des Teutons. Il tombait au contraire les yeux fermés dans un piège que lui avait habilement tendu le parti conservateur des Éduens, et commettait une des plus grandes erreurs de sa carrière politique. Les Helvètes n'avaient nullement l'intention de fonder un grand empire gaulois. C'était là une invention des Éduens, à laquelle les Romains et César, dans leur ignorance des choses de la Gaule, avaient ajouté foi trop naïvement. Le but de l'expédition était tout différent. César arrivait en Gaule à un moment critique, où toute la nation était préoccupée par un péril bien plus grand que l'émigration des Helvètes, le péril germanique, personnifié dans Arioviste. Divisée depuis des siècles en un grand nombre de républiques indépendantes, grandes et petites, dont les plus puissantes étaient sans cesse en guerre; troublée en même temps, dans chaque république, par les luttes acharnées des partis qui très souvent venaient compliquer les luttes entre les États (1), la Gaule avait été, pendant les années qui avaient précédé l'arrivée de César, encore plus troublée et agitée que d'ordinaire par les complications terribles d'un de ces conflits à la fois intérieurs et nationaux, le grand conflit entre les Éduens et les Séquanes, qui se disputaient par des guerres continuelles la Saône et ses riches péages (2). Quelques années auparavant, au cours d'une de ces guerres, les Arvernes et les Séquanes, vaincus par les Éduens, s'étaient adressés à

(1) César, *B. G.* VI, xi.
(2) Strabon, IV, iii, 2 (192).

Arioviste, roi des Suèves, et lui avaient demandé du secours en lui promettant en échange des territoires en Gaule : Arioviste avait passé le Rhin à la tête de ses Germains, avait aidé les Séquanes et les Arvernes à battre les Éduens; mais les conséquences de cette victoire germanique au delà du Rhin avaient été beaucoup plus graves que ne le supposaient les Séquanes et les Arvernes. Une fois établi en Gaule, Arioviste ne s'était plus contenté des territoires qui lui avaient été attribués; il avait fait venir de nombreux Suèves de son pays; et avec l'appui d'une armée nombreuse et victorieuse, profitant de la division et de la faiblesse des États gaulois, il avait fini par acquérir en peu de temps dans toute la Gaule une suprématie que l'on n'avait pas tardé à trouver intolérable (1). Une coalition des peuples gaulois avait tenté de délivrer le pays; mais Arioviste l'avait vaincue (2) et, devenu encore plus puissant après cette victoire (3), il avait astreint les Éduens à lui payer un tribut (4); et opprimé les Séquanes eux-mêmes, ses anciens alliés, qui lui avaient ouvert les portes de la Gaule (5). Depuis quatorze ans, la menace d'une suprématie germanique grandissait donc sur le Rhin; et ce qui était plus grave, ce grand péril national avait surexcité, au lieu de les apaiser, les luttes entre les partis gaulois, entre le parti que l'on pourrait appeler aristocratique

(1) César, *B. G.*, I, xxxi.

(2) *Id.*, xliv : « Omnes Galliæ civitates ad se (scilicet Ariovistum) oppugnandum venisse...; eas omnes copias uno prælio... superatas esse. »

(3) Le *prælium ad Magetobrigam* dont parle Divitiacus, *B. G.*, I, xxxi, est probablement celui auquel fait allusion Arioviste dans le discours cité dans la note précédente.

(4) César, *B. G.*, I, xxxvi.

(5) *Id.*, xxxii.

et conservateur et le parti populaire et ploutocratique. Depuis quelques générations la vieille noblesse gauloise s'endettait et s'appauvrissait, comme avait fait la noblesse romaine aux temps des Gracques; et de cette gêne croissante de leur classe, un petit nombre de nobles plus adroits ou plus audacieux profitaient pour acquérir une grande puissance politique et pour amasser d'immenses fortunes. Les uns accaparaient les terres et les capitaux; d'autres monopolisaient les impôts des gabelles et des péages et prêtaient de l'argent à tout le monde; tous par le grand nombre de leurs débiteurs, de leurs clients, de leurs serviteurs, par les largesses qu'ils faisaient à la plèbe pauvre, tâchaient d'acquérir un pouvoir presque monarchique dans les anciennes républiques aristocratiques (1). Dans toute la Gaule, ces démagogues millionnaires qui, exactement comme Crassus, Pompée et César à Rome, cherchaient, en s'appuyant sur les masses populaires, à constituer des gouvernements personnels, luttaient contre la noblesse conservatrice qui tâchait de conserver avec les institutions traditionnelles son ancien prestige; et la lutte était si vive que les deux partis en étaient venus à diviser la Gaule même dans la grande question nationale du péril germanique. Les deux partis se rendaient compte que celui d'entre eux qui réussirait à rejeter au delà du Rhin Arioviste acquerrait un prestige suffisant pour s'assurer pendant longtemps le pouvoir; mais naturellement, comme chacun voulait exploiter à son avantage cette question, ils ne pouvaient s'accorder sur la politique à suivre pour délivrer la Gaule. La noblesse conservatrice, surtout chez les Éduens, comp-

(1) Voy. César, *B. G.*, I, iv; I, xviii; VI, xv; VII, xxxii. Strabon, IV, iv, 3 (197), nous dit que la plupart des peuples gaulois vivaient en républiques aristocratiques

tait sur l'appui de Rome pour chasser Arioviste, et depuis quelque temps intriguait à Rome, surtout par l'intermédiaire de Divitiacus, pour amener le sénat à intervenir (1). Au contraire le parti populaire des ploutocrates, qui s'appuyait sur les masses et en représentait les passions, prétendait délivrer la Gaule avec les forces gauloises et sans l'intervention de l'étranger, disant que, si on appelait les Romains contre Arioviste, ceux-ci prendraient la place d'Arioviste et qu'on n'y gagnerait rien; mais comme les États les plus importants et les plus civilisés de la Gaule étaient trop découragés et trop divisés, tandis que le parti adversaire intriguait à Rome, il se tournait vers les populations les plus barbares et les plus belliqueuses de la Gaule, espérant se servir d'elles pour repousser les Suèves (2). L'émigration des Helvètes avait justement été imaginée dans ce but par les chefs de ce parti. On avait promis de donner, nous ne savons dans quelle partie de la Gaule, des territoires aux Helvètes qui se trouvaient trop à l'étroit dans leur pays, pour les avoir ensuite comme alliés dans la guerre contre les Suèves, que les Helvètes avaient déjà battus à plusieurs reprises. Aussi, comme chaque parti préférait au succès du parti adverse la prolongation d'un état de choses que tout le monde jugeait déplorable, la puissance d'Arioviste se consolidait, tandis que les partis disputaient sur le meilleur moyen de la renverser. Le parti romanophile avait remporté un grand succès quand il avait réussi à faire voter par le sénat romain le fameux sénatus-consulte en faveur des Éduens; mais au bout de deux ans il n'était

(1) Voyez César, *B. G.*, I, XXXI.
(2) Sur toute cette question voyez l'appendice D

pas encore parvenu à le faire exécuter, et il était accusé par le parti national de trahir les intérêts de la Gaule. Le parti national à son tour avait réussi à décider les Helvètes à prendre les armes contre Arioviste; mais pendant trois ans l'émigration avait été empêchée de se mettre en marche par différentes difficultés, auxquelles probablement n'étaient pas étrangères les intrigues du parti romanophile. Celui-ci avait en même temps inventé à Rome « le danger helvétique ». En somme, ni l'un ni l'autre n'était assez fort pour s'imposer à toute la Gaule et l'entraîner à sa suite dans une guerre de libération; un désordre épouvantable régnait dans toute la Gaule, et la gravité de ces luttes qui divisaient non seulement les peuples et les classes, mais jusqu'aux familles, est prouvée par ce fait que le chef du parti national, l'Éduen Dumnorix, était frère de Divitiacus, le chef du parti romanophile.

Cependant, après de grands efforts et au bout de trois années de travail, le parti national était arrivé à faire sortir les Helvètes de leurs montagnes. Au commencement de l'an 58, quand l'émigration helvétique, prélude de la guerre contre Arioviste, avait commencé, le parti national avait paru un instant devenir le maître de la situation; et la joie avait été grande dans toute la Gaule. Mais cette joie avait été de courte durée. Exploitant adroitement l'ignorance et l'esprit aventureux du nouveau proconsul, le parti romanophile avait lancé César contre les Helvètes, et changé par là, d'un coup, la situation à son avantage. Le parti national se trouvait maintenant dans le plus grand embarras, n'osant s'opposer à Rome, et ne pouvant pas non plus abandonner les Helvètes. Bien que furieux contre César, les chefs du parti national comprirent bien vite que pour le moment il fallait

ruser, cacher leur mécontentement, gagner du temps et profiter de l'ignorance de César et de la force que leur donnait leur popularité, pour s'insinuer entre le parti adverse et César, et venir indirectement en aide aux Helvètes. En effet, ils protestèrent tous de leur amitié pour Rome; et Dumnorix lui-même vint au camp romain et consentit à payer le corps de cavalerie que les Éduens devaient fournir, à la condition d'en avoir le commandement, et avec l'intention de profiter de cette situation pour rendre les plus grands services à ses amis les Helvètes. Sa popularité était si grande que le parti romanophile n'osa pas avertir César de ce qu'était ce singulier commandant de cavalerie. C'est ainsi que César s'enfonça à la poursuite des Helvètes dans un vaste pays dont il ne connaissait ni les hommes ni les partis, sans soupçonner que par cette guerre il allait se rendre dès le début suspect et odieux aux masses gauloises à qui il enlevait brutalement un espoir très ancien, et sans même se douter qu'une partie de sa suite, composée d'Éduens, ne venait avec lui que pour le trahir. Et la guerre, commencée avec tant d'imprudence, prit aussitôt une tournure singulière. Les Helvètes, qui avaient hâte d'accomplir leur émigration dans les meilleures conditions, ne voulaient pas se brouiller avec Rome, et dès qu'ils surent que le général romain avait passé la Saône, ils lui envoyèrent une ambassade à la tête de laquelle était Divicon en personne, pour lui faire les déclarations les plus rassurantes et les offres les plus raisonnables. Divicon affirma que les Helvètes, malgré l'attaque injuste qu'ils avaient subie sur les bords de la Saône, ne voulaient pas la guerre; et il déclara qu'ils étaient prêts à émigrer sur les terres que César leur indiquerait. Mais pour César, qui était encore la dupe des intri-

gants éduens, ces déclarations étaient trop rassurantes, et, au lieu de le tranquilliser, elles augmentaient ses soupçons. Pouvait-on considérer comme sincères ces propositions faites par les Helvètes? Ne pouvait-on craindre qu'ils eussent l'intention de fonder un grand empire gaulois? Il répondit donc en leur reprochant les guerres qu'ils avaient faites autrefois contre Rome, en déclarant qu'il ne se fiait pas à eux, et en demandant, pour consentir à la paix, des otages. Divicon répondit que les Helvètes avaient l'habitude de recevoir et non de donner des otages, et il rompit les négociations (1). La guerre entre Rome et les Helvètes était désormais officiellement déclarée. Mais, cette fois encore, les hostilités ne commencèrent pas immédiatement, comme on aurait pu croire. Les Helvètes, toujours désireux d'éviter la guerre, continuèrent leur chemin, prêts à se défendre, mais sans prendre eux-mêmes l'offensive; César, qui savait combien serait dangereux un insuccès, se mit à suivre l'armée des Helvètes à cinq ou six milles de distance sans jamais se décider à attaquer, mais guettant une bonne occasion (2), que les Helvètes ne lui donnèrent pas. Pendant quinze jours les deux armées se suivirent à peu de distance, et il n'y eut entre elles que de légères escarmouches de cavalerie, dans lesquelles les cavaliers de Dumnorix se laissaient battre facilement (3). Cependant les Helvètes s'étaient dirigés au nord vers la Côte-d'Or, et César qui les poursuivait avait dû s'éloigner de la Saône, au moyen de laquelle il s'était approvisionné jusque-là. Bientôt les provisions portées de Mâcon sur les bêtes de somme commen-

(1) César, *B. G.*, I, xiv.

(2) *Id.*, xv.

(3) Voy. les observations judicieuses que fait Rauchenstein, *F. C.*, 73 sur le récit de cette marche de César, *B. G.*, I, xv.

cèrent à s'épuiser; les vivres promis par les Éduens n'arrivaient pas, et les nobles éduens étaient de plus en plus embarrassés pour expliquer les retards. César eut d'abord des soupçons, puis il se fâcha, et à la fin fit une enquête. Alors, tirant de l'un une information, de l'autre un aveu, il commença à s'apercevoir du piège où il avait donné à l'aveuglette, et à démêler un peu les intrigues politiques si compliquées de la Gaule. Il apprit que si chez les Éduens le parti aristocratique, avec Divitiacus à la tête, était favorable aux Romains, le parti démocratique leur était opposé, et que son chef Dumnorix n'avait consenti à payer et à commander la cavalerie que pour venir en aide aux Helvètes. C'était lui en réalité qui en imposait par ses richesses et sa popularité au sénat des Éduens et qui, pour ruiner l'expédition de César, empêchait le blé d'arriver à destination. La situation se révélait tout à coup d'une gravité exceptionnelle. César n'osa pas châtier Dumnorix, dans la crainte d'irriter trop les Éduens; mais il comprit qu'en poursuivant ainsi les Helvètes sans combattre, il décourageait ses soldats et faisait le jeu des traîtres. Une brillante victoire pourrait seule changer les choses. Justement, ce jour même, des explorateurs vinrent l'avertir que les Helvètes étaient campés à environ douze kilomètres de distance, au pied d'une montagne dont ils avaient négligé d'occuper la cime, et sur laquelle on pouvait monter par un chemin différent de celui qu'ils avaient suivi. C'était là l'occasion si longtemps attendue. César imagina d'envoyer Labiénus d'avance, avec deux légions, occuper dans la nuit la montagne, de se mettre en marche un peu plus tard avec le reste de son armée, et en suivant la même route que les Helvètes d'arriver à l'aube à leur camp et de les attaquer encore endormis,

tandis que Labiénus fondrait sur eux du haut de la montagne. Le plan était ingénieux, et il fut exécuté avec soin. Labiénus partit à temps; César envoya d'abord un détachement d'éclaireurs commandés par un vieux soldat, un certain Publius Considius; puis à l'heure fixée, dans la nuit, il se mit en marche avec les légions. Mais il devait être bien inquiet et agité pendant cette marche nocturne, tandis qu'il se préparait à tenter son premier stratagème, dans des conditions aussi critiques, avec les vivres presque épuisés, avec tant de traîtres tolérés par nécessité dans son camp, avec des légions qui avaient perdu courage. En effet un instant de désarroi suffit pour faire manquer un coup si bien préparé. A l'aube, César, après une pénible marche nocturne, était déjà arrivé en vue du camp des Helvètes quand Considius arriva au galop l'avertir que la montagne était occupée non par Labiénus, mais par les Helvètes. Que s'était-il donc passé? Labiénus avait-il été anéanti? César épouvanté revint avec précipitation sur ses pas, et trouvant une colline dans une position favorable il y disposa les légions en ordre de bataille, dans l'attente d'une attaque. Ce ne fut que quelque temps après, le soleil étant déjà haut dans le ciel, et tout étant calme alentour, qu'il envoya des explorateurs. Il sut bientôt que Considius s'était trompé, que Labiénus avait occupé la montagne et attendu en vain là-haut l'arrivée et l'attaque de César. Pendant ce temps, les Helvètes étaient partis tranquillement (1).

(1) *B. G.*, I, XXI-XXII. Le récit a donné lieu à bien des critiques et des suppositions. Voy. LOSSAU, I, *K.*, I, 304; RAUCHENSTEIN, *F. C.*, 76; SUMPF, *B. O.*, p. 14. Mais ces critiques, et surtout celle de Rauchenstein, me paraissent trop subtiles. Pourquoi ne serait-il pas possible que les Helvètes aient oublié ce soir-là

La situation devenait critique. L'armée n'avait plus de vivres que pour deux jours. Mais en avançant ainsi les deux armées étaient arrivées à la hauteur de Bibracte (mont Beauvray, près d'Autun), la riche capitale des Éduens, qui se trouvait à environ ving-huit kilomètres à l'occident. César, contraint par la nécessité, résolut de se replier sur Bibracte pour s'y ravitailler. Il allait prendre les dispositions nécessaires quand soudain les Helvètes se jetèrent sur les légions et livrèrent bataille, à l'endroit où s'élève maintenant le village d'Ivry (1). Divicon, ayant appris que le hasard seul avait sauvé les Helvètes d'une surprise désastreuse, ne voulait plus sans doute avoir les Romains à ses trousses, et pour les rejeter en arrière il avait décidé de leur livrer bataille (2). Peut-être

d'occuper la montagne? De telles imprudences se commettent dans toutes les guerres. Si la surprise avait échoué parce que la montagne était gardée, ce n'aurait nullement été la faute de César, et il est peu probable qu'il eût altéré tout le récit, en risquant de se donner des torts à lui-même, simplement, comme le suppose Rauchenstein, pour discréditer Considius. Il me paraît plus vraisemblable que Considius se soit réellement trompé et que tout se soit passé comme le raconte César, qui a soin d'insister sur l'erreur de Considius pour dissimuler le tort qu'il eut de croire à son rapport et de perdre son sang-froid. Cette interprétation a encore l'avantage de nous confirmer ce dont nous avons des preuves nombreuses, à savoir que dans cette première guerre César était encore peu maître de ses nerfs.

(1) Comme le suppose de Saulcy. Voy. Phil., 19, 559.

(2) Il me paraît peu probable que les Helvètes aient attaqué César, comme il le dit *B. G.*, I, xxiii, parce que, ayant su qu'il voulait se replier sur Bibracte, il crut que l'armée romaine avait perdu courage, ou parce qu'ils voulaient lui couper la route. Tout montre que les Helvètes voulaient arriver au terme de leur émigration avec toutes leurs forces et que par suite ils évitaient d'engager une bataille avec les Romains. Il est donc probable que, s'ils avaient su que les Romains cessaient de les suivre, ils les auraient laissés aller en paix. En outre, s'ils avaient eu l'intention de détruire l'armée romaine, ils n'auraient

aussi ne pouvait-il plus contenir l'ardeur de ses soldats. Quoi qu'il en soit, César eut à peine le temps, en faisant arrêter un peu l'ennemi par sa cavalerie, de disposer sur trois files, à mi-côte d'une colline à droite de la route, les quatre légions de vétérans, et plus haut les deux légions nouvelles et les auxiliaires, avec l'ordre de garder les bagages et de préparer le campement; et déjà les phalanges des Helvètes arrivaient, attaquant les légions de front. La bataille commença. Mais bientôt, après un court engagement, les Helvètes reculèrent, tournèrent le dos, prirent la fuite. Divicon, qui était un tacticien habile et rusé, formé par la pratique des guerres continuelles, comme un chef de Boërs, tendait un piège à l'érudit général romain, qui avait étudié les manuels grecs d'art militaire, mais qui manquait d'expérience. L'attaque sur le front et la retraite n'étaient qu'une feinte pour attirer les Romains au bas de la colline et les écraser (1). César, qui à cette première bataille ne pouvait avoir tout son sang-froid, tomba dans le piège; il crut que l'attaque faite sur le front de son armée était sérieuse, et quand les Helvètes commencèrent à se retirer, il ordonna à ses soldats de descendre de la colline et de poursuivre l'ennemi. A peine furent-ils descendus, que Divicon lança une colonne de 15,000 Boïens et Tulingiens sur le flanc droit des Romains; les phalanges qui avaient fait mine de se retirer firent demi-tour et revinrent à l'attaque; les Romains furent attaqués de

pas repris leur route après la bataille; mais, comme nous le verrons, ils auraient pu tenter de nouveau l'attaque le jour suivant, ce qui eût été une très mauvaise affaire pour César. Il me paraît plus simple de trouver le motif de la bataille dans la surprise que César avait tentée le jour précédent.

(1) Rauchenstein, *F. C.*, 83.

front, pressés sur le flanc, et menacés par derrière, avec une telle rapidité que César ne put envoyer aux légions restées sur le haut de la colline l'ordre de marcher aussitôt au secours. Que se passa-t-il alors dans la mêlée terrible? Il est difficile de s'en rendre compte par le récit confus et contradictoire de César (1), qui paraît vouloir cacher quelque chose, au moins si l'on ne veut pas admettre qu'un écrivain d'ordinaire si clair et précis ait été confus dans le récit de son premier grand fait d'armes par pure négligence.

Il est probable que les deux légions nouvelles, épouvantées, regardèrent d'en haut la mêlée, sans oser accourir au secours, n'ayant pas reçu d'ordre; que César réussit à conduire ses soldats hors du défilé, dans quelque position forte où ils purent résister au

(1) *B. G.*, I, xxv-xxvi. César décrit avec une parfaite clarté et en donnant beaucoup de détails la première partie de la bataille, l'attaque faite sur le front par les Helvètes, leur retraite, la poursuite téméraire faite par les Romains, l'attaque sur le flanc que firent les Boïens et les Tulingiens. Mais ce n'est là que le commencement de la bataille; pour nous dire ensuite comment elle se déroula et se termina, César se contente de cinq mots : *Diu atque acriter pugnatum est.* Mais ce que fut cette bataille, on ne le sait pas. César ne parle plus des deux légions placées sur le haut de la colline; il veut faire croire que le soir, tandis qu'une partie des ennemis se retiraient sur une colline, mais sans que ce fût une déroute, les Romains s'emparèrent du camp défendu avec acharnement par l'autre partie de l'armée. Il ne dit pas cependant ce que firent les Helvètes qui s'étaient retirés sur la colline, tandis que les Romains s'emparaient du camp de leurs compagnons. Est-il possible qu'ils soient restés là sans bouger? César lui-même donne à entendre qu'il ne fit pas de prisonniers, et il avoue que les ennemis purent, la nuit même, reprendre leur route, tandis qu'il dut rester pendant trois jours sur le champ de bataille. L'ennemi ne fut donc pas poursuivi. Alors à quoi se réduit la victoire? Tout cela montre que cette prétendue victoire de César fut, sinon une vraie défaite, du moins un insuccès qu'il a su habilement dissimuler. Si Divicon avait, lui aussi, écrit ses commentaires, nous aurions un récit fort différent.

choc. mais en perdant beaucoup d'hommes; et que les Helvètes, croyant avoir porté un coup assez fort. se retirèrent. La confusion du récit ne serait alors qu'un artifice pour cacher le résultat peu brillant de la bataille. En effet, César dut laisser l'ennemi lever le camp pendant la nuit et continuer tranquillement sa route vers Langres, sans laisser de prisonniers entre ses mains; tandis que, à cause du grand nombre des morts et des blessés, à cause de la fatigue et aussi sans doute de l'impression que la terrible mêlée avait causée à ses soldats, il fut obligé de rester trois jours sur le champ de bataille (1). Les Helvètes avaient donc pleinement réussi dans leur dessein. Mais César ne pouvait rester sur cet insuccès, et il se disposait à poursuivre de nouveau l'ennemi pour prendre sa revanche à n'importe quel prix, quand heureusement les Helvètes demandèrent la paix. Fatigués de la longue marche et effrayés peut-être par leur victoire, ils redoutèrent sans doute que Rome leur fît payer cher ce succès, et ils résolurent de faire la paix avec César en se déclarant prêts à retourner dans leur ancien territoire. César, heureux de cette proposition qui le tirait sans risque et sans honte d'une guerre dangereuse, fit cette fois des conditions très larges. Non seulement il fit donner aux Helvètes par les Allobroges de grandes provisions de blé pour remettre les terres en culture et vivre jusqu'à l'année suivante, mais comme les Boïens ne voulaient plus à aucun prix revenir dans leur pays, il leur fit céder des terres par les Éduens dans leur propre territoire. Ainsi César put s'accorder avec les Helvètes aux dépens des Gaulois (2), et

(1) César, *B. G.*, I, xxvi.

(2) Les conditions de paix que César, *B. G.*, I, xxvii, dit avoir *imposées* aux Helvètes sont telles qu'elles démentent tout le récit

embellir le rapport qu il fit au sénat, au point de donner pour une victoire le résultat incertain de la guerre (1). Les Helvètes rentrèrent chez eux, sauf une petite bande d'obstinés qui voulurent continuer l'émigration et se dirigèrent sur le Rhin; mais ils furent sans peine anéantis par les Gaulois le long du chemin.

Si les Helvètes avaient eu moins peur, non pas de César, mais de Rome; si, le jour qui suivit la bataille, ils avaient attaqué l'armée romaine fatiguée et découragée, ils auraient pu sauver pour toujours la Gaule de la domination romaine. Divicon avait eu en son pouvoir pendant vingt-quatre heures les destinées de l'Europe; mais, satisfait d'avoir arrêté un instant César, le barbare ignorant avait poursuivi son chemin. César s'était donc assez bien tiré du danger où il s'était aventuré un peu à la légère. Malheureusement ce succès négatif ne pouvait lui suffire, car il avait besoin de relever par quelque victoire éclatante son prestige en Italie, où les affaires de son parti commençaient à se gâter. Tandis qu'il combattait contre les Helvètes, les premiers effets de sa révolution

qu'il fait de la guerre. Il est tout à fait invraisemblable que les Helvètes se soient rendus parce que les Lingons, sur les ordres de César, ne leur donnaient plus rien. Il est évident qu'ils auraient pris ce qu'on leur refusait. En outre, si César leur fit donner non seulement du blé par les Allobroges, mais des terres par les Éduens eux-mêmes, cela montre que les Helvètes discutèrent la paix et obtinrent de bonnes conditions. Si on ajoute à cela que, comme l'a observé Rauchenstein, *F. C.*, 97, nous ne voyons pas que César, dans la suite, ait imposé des contingents militaires aux Helvètes, on peut conclure avec une quasi certitude que les Helvètes ne se rendirent pas sans conditions, qu'ils ne livrèrent pas leurs armes et que peut-être ils ne reconnurent même pas la domination romaine.

(1) Le récit des *Commentaires* est probablement calqué sur ce rapport.

démocratique commençaient à se faire jour; mais ils étaient très différents des prévisions faites par tout le monde, par César aussi bien que par ses adversaires. Il s'était trompé en croyant que, lui parti, Pompée et Crassus pourraient gouverner la République en s'imposant sans difficulté, grâce à l'indifférence du grand public, aux conservateurs qui n'avaient plus de chefs, au sénat désormais paralysé et aux comices enrégimentés par Clodius. L'indifférence habituelle des hautes classes, que ni les crises intérieures, ni les guerres, ni les grands problèmes politiques ne pouvaient ordinairement faire sortir de leur apathie, avait été secouée à la fin, après son départ, par l'injustice faite à un seul homme, par l'exil de Cicéron. Le fait était bizarre. Dans le grand désordre de cette époque agitée, il se commettait chaque jour des iniquités non moins graves que celle-là, auxquelles personne ne faisait attention; et Clodius avait compté beaucoup sur cette indifférence morale pour le succès de sa persécution contre le grand écrivain. Mais cette fois, au contraire, au grand étonnement de tout le monde, le premier étonnement passé, le public s'était révolté en voyant Cicéron quitter l'Italie, sa maison du Palatin brûlée, ses villas dévastées, son exil décrété sans procès par un *privilegium* ou loi personnelle, c'est-à-dire par une majorité des comices qui s'attribuait les fonctions des tribunaux, et sans respecter aucun principe juridique privait un grand citoyen de sa patrie et de ses biens, pour un crime qu'il n'avait pas commis. C'était là une injustice monstrueuse; Rome serait à jamais déshonorée, si elle ne savait pas la réparer. L'indignation, surtout dans les hautes classes, était très vive; et il serait intéressant de savoir pourquoi, parmi tant d'injustices tolérées avec un si froid cynisme,

celle-là avait ému à ce point tout le monde. Était-ce parce que la victime était un homme illustre, aimé et admiré? Était-ce parce que son persécuteur était un homme détesté par les gens riches? Était-ce parce que le public déchaîna en cette occasion toute l'irritation sourdement accumulée par tant d'autres injustices, qu'il avait eu la faiblesse ou la lâcheté de tolérer? Les grands phénomènes de psychologie collective sont encore mystérieux et obscurs. Quoi qu'il en soit, tandis que Cicéron s'éloignait dans son douloureux voyage d'exilé, on le regardait et on l'admirait de plus en plus, en Italie, dans le monde de la noblesse sénatoriale et des chevaliers. Une première démonstration en sa faveur, aussi solennelle que silencieuse, avait eu lieu quand Clodius avait mis en vente les biens de l'exilé. Personne ne s'était présenté pour les acheter (1). Puis les démonstrations de toute espèce s'étaient suivies; chaque occasion était bonne pour témoigner de l'admiration pour l'exilé; beaucoup de riches citoyens mettaient même à sa disposition leur patrimoine, pour ce dont il pourrait avoir besoin, lui ainsi que sa famille, qui se trouvait désormais à demi ruinée et réduite à vivre sur la dot de Térentia (2). Malheureusement tandis que Cicéron grandissait dans l'admiration des classes riches, son persécuteur, cet étrange aventurier de grande famille, ce jeune homme violent, exalté, sans peur et sans scrupules, toujours prêt, par tempérament et par habitude, à s'imposer à la lâcheté universelle, non pas par son intelligence qui n'était pas sublime, mais par son audace, savait profiter de la situation singulière dans laquelle il se

(1) Cicéron, *pro domo*, XLI, 107-108; Plutarque, *Cic.*, 33.
(2) Cicéron, *post reditum in senatu*, IX, 22.

trouvait vis-à-vis du sénat et du parti conservateur sans chefs et sans courage. Inviolable comme tribun, très populaire par sa loi sur les blés, arbitre par l'intermédiaire de Sextus des distributions gratuites du blé, chef des bandes électorales qui étaient maîtresses dans les comices, très lié avec les deux consuls à qui il avait fait obtenir un gouvernement quinquennal, Clodius s'était mis à appliquer et même à exagérer pour son propre compte la méthode de César, surtout en exploitant la politique extérieure pour se faire de l'argent. Il avait débuté par un coup d'une audace singulière, en faisant s'évader ce fils de Tigrane que Pompée avait mis dans la maison d'un sénateur pour y vivre comme en prison. L'Arménien l'avait bien payé; mais l'affront à Pompée était grave, et tout le monde s'était demandé ce qu'allait faire le conquérant de la Syrie; certaines gens avaient déjà commencé à espérer que les chefs du parti démocratique allaient se brouiller entre eux (1). Mais Pompée, qui voulait la paix, ne s'était point fâché; et le tribun avait continué sa politique avec plus d'audace encore, en vendant des royaumes, des privilèges et des sacerdoces dans toutes les parties de l'Empire (2), et il devenait le maître de Rome. Quelle impression pouvaient faire sur un homme aussi puissant et aussi audacieux les manifestations platoniques de l'opinion publique? Un homme tel que Clodius ne s'intimiderait pas si les classes riches réussissaient à entraîner dans l'agitation la classe moyenne et une partie, la moins corrompue, de la plèbe; si les sociétés de publicains, si le *collegium* des scribes ou des employés libres de la répu-

(1) Cicéron, *pro domo*, xxv, 66; *A.*, III, viii, 3.
(2) *Id.*, *pro Sext.*, xxvi, 56; xxx, 65 (mais il exagère beaucoup).

blique, si un grand nombre de municipes et de colonies de l'Italie, et même certaines sociétés ouvrières, votaient des décrets, nous dirions aujourd'hui des ordres du jour, en faveur de Cicéron (1). Clodius ne lâcherait sa proie qu'après une lutte politique acharnée. Les amis de Cicéron l'avaient si bien compris qu'ils s'étaient mis à courtiser le sénat et Pompée, le plus conservateur et le plus impressionnable des trois chefs du parti démocratique. On ne pouvait compter sur Crassus, qui n'avait cessé d'être l'ennemi de Cicéron depuis les révélations de la conjuration de Catilina. Ainsi peu à peu l'injustice faite à un seul homme avait déchaîné une formidable crise politique, qui bouleversait tout l'État. Comme personne ne s'était rendu acquéreur du terrain sur lequel se dressait la maison de Cicéron, Clodius l'avait fait acheter par un homme de paille et, pour que la restitution en fût plus difficile, il projetait d'y faire construire un portique et un petit temple de la Liberté (2). De leur côté les amis de Cicéron avaient, le premier juin, fait proposer au sénat un projet de rappel; et comme Clodius avait fait mettre le *veto* par un tribun (3), ils s'en étaient vengés en faisant de grandes démonstrations à son frère Quintus qui revenait d'Asie. Ils avaient aussi poussé le sénat à décider qu'on ne traiterait plus aucune affaire avant qu'on ne lui permît de s'occuper de Cicéron (4), et ils se disposaient à tout faire aux élections pour qu'un grand nombre de partisans de l'exilé fussent élus.

Pendant ce temps l'homme qui était l'objet d'une

(1) Cicéron, *pro domo*, xxviii, 74.
(2) *Id.*, xxxviii, 102; xliii, 111.
(3) *Id., pro Sext.*, xxxi, 68.
(4) *Id.*, xxxi, 68.

lutte si ardente en Italie se morfondait et maigrissait (1) à Thessalonique. Tout le rebutait; il n'avait plus de goût à rien, pas même au travail, pas même à ce qu'il aimait d'ordinaire par-dessus tout, les livres et les voyages; il ne voulait plus voir personne, ni amis, ni parents; il passait tout son temps à construire et à détruire des espoirs de retour, à accabler ses amis de lettres, tantôt se plaignant d'eux tous et se désolant, tantôt les suppliant d'agir et reprenant confiance, mais pour retomber dans le désespoir et se tranquilliser bientôt de nouveau (2). Les temps étaient changés; et le rôle d'un Rutilius Rufus ne lui convenait point. Cependant les conservateurs faisaient de leur mieux pour exploiter la question de son rappel comme s'il était un nouveau Rutilius Rufus et la noble victime, non pas des haines personnelles qui s'étaient couvertes de prétextes politiques, mais de la violence de tout le parti populaire, espérant ainsi prendre la revanche des défaites qu'ils avaient essuyées l'année précédente. Non seulement Varron et les autres amis de Cicéron tâchaient d'amener Pompée à proposer le rappel; mais on cherchait aussi, profitant de cette crise politique, à le faire divorcer d'avec Julie et à lui faire abandonner le parti de César (3). En somme la situation politique de l'Italie, vers la moitié de l'an 58, était telle que César devait en être vraiment préoccupé. Malheureusement, tout de suite après la guerre helvétique, les affaires de la Gaule aussi s'étaient compliquées d'une manière inattendue.

(1) Cicéron, *A.*, III, xv, 1.
(2) Voy. Cicéron, *F.*, xiv, 1; xiv, 2; xiv, 4; *ad Q.*, i, 3; i, 4; *A.*, iii, 7; iii, 8; iii, 9; iii, 10; iii, 11; iii, 12; iii, 13; iii, 15; iii, 19; iii. 21.
(3) Plutarque, *Pomp.*, 49.

Après la conclusion de la paix César avait pu croire un moment que la petite guerre contre les Helvètes aurait des conséquence très grandes et très favorables aux intérêts romains. Il avait vu se réunir autour de lui, sous sa présidence et sans qu'il eût l'idée de la convoquer, l'assemblée générale de la Gaule, le *concilium totius Galliæ,* presque tous les peuples, de leur initiative, lui ayant envoyé des députations; et ces députations n'étaient pas venues porter seulement des félicitations, elles étaient venues aussi se plaindre d'Arioviste et implorer l'appui de César contre le roi germain. Le fait était significatif. Ce n'était plus, comme pour la guerre contre les Helvètes, un parti politique d'un seul peuple; c'était toute la Gaule, sans distinction de partis et de nations, qui maintenant se déclarait prête à se mettre dans la clientèle de Rome, en s'adressant à elle pour être aidée à résoudre la question si importante de sa politique nationale! On ne pouvait plus en douter; cette assemblée gauloise en était la preuve : la guerre helvétique avait grandi en un mois le prestige de Rome parmi les Gaulois plus que n'avaient fait les négociations et les délibérations du sénat pendant tant d'années. Mais César ne tarda pas à s'apercevoir que la situation n'était pas aussi favorable qu'elle semblait l'être. C'est un moment solennel et décisif dans l'histoire de la Gaule et dans l'histoire du monde que celui où se réunit ce grand conseil gaulois sous la présidence du représentant de Rome. Ce fut alors en effet, très probablement, que César envisagea pour la première fois, dans son ensemble, la situation politique de la Gaule; et qu'il se rendit compte en même temps du but véritable que poursuivaient les Helvètes avec leur mouvement, et de ce fait essentiel dont l'importance lui avait échappé jusqu'alors, à

savoir que le véritable adversaire de l'influence romaine en Gaule n'était pas le peuple des Helvètes avec son vieux chef Divicon, mais Arioviste. Il était évident que le proconsul de Rome ne pourrait acquérir en Gaule cette suprématie qui lui permettrait de tirer sous différents prétextes beaucoup d'argent des libres républiques celtiques, s'il ne débarrassait la Gaule de ce concurrent, venu de Germanie, qui y jouait déjà le rôle ambitionné par lui. Mais à mesure qu'il comprenait mieux la situation politique de la Gaule, César devait reconnaître l'immense gravité de l'erreur commise en attaquant les Helvètes, ce peuple vaillant qui lui aussi avait voulu combattre Arioviste. Par cette guerre malheureuse il s'était privé d'un allié qui aurait pu lui être très utile dans une lutte contre la suprématie germanique; il avait rendu un service considérable au roi germain, c'est-à-dire à son rival; il s'était aliéné le puissant parti national et les masses populaires de la Gaule, qui étaient furieuses contre lui et contre le parti romanophile; il avait enfin compromis le prestige de Rome en Gaule et le sort de cette guerre contre Arioviste, qui était inévitable, si César voulait faire entrer les républiques celtiques dans le rayon de l'influence romaine.

Ce n'était pas par admiration pour Rome, en effet, que toute la Gaule avait envoyé à César des ambassadeurs demander son appui contre le roi germain. Cette démarche était l'effort désespéré du parti romanophile et conservateur pour maîtriser à son profit la situation créée par la guerre contre les Helvètes. L'insuccès des Helvètes, qui avait été la conséquence des intrigues des Éduens auprès de César, avait excité la haine du peuple gaulois contre tout ce parti, au point que celui-ci avait compris qu'il ne lui restait qu'un

moyen de salut : c'était d'amener tout de suite César à renverser la domination d'Arioviste. Si César s'arrêtait après la conclusion de la paix, le peuple aurait ajouté foi aux meneurs du parti national qui accusaient les Éduens et tout le parti aristocratique d'avoir trahi la cause gauloise et rivé au bras de la Gaule les chaînes de la domination germanique, en arrêtant les Helvètes; si César, au contraire, rejetait au delà du Rhin les Suèves, ce parti pourrait affirmer avoir servi la cause nationale mieux que le parti adverse et trouverait dans le proconsul victorieux un appui solide de son pouvoir. Il fallait donc décider César à faire cette guerre, et sans perdre de temps! César ne tarda pas à s'apercevoir que les sollicitations empressées et respectueuses des représentants gaulois avaient tout l'air de véritables sommations. Il s'était déjà aliéné par la guerre helvétique le puissant parti national et les masses populaires; maintenant, s'il ne détruisait pas Arioviste, le parti romanophile lui-même se tournerait contre lui; et il se trouverait avec sa petite armée comme perdu au milieu de la Gaule, détesté de toute la nation, sans l'appui d'aucun parti. Comment aurait-il pu se maintenir longtemps en Gaule, dans de pareilles conditions? La guerre contre Arioviste pouvait seule lui donner en Gaule le prestige qu'il avait espéré de la guerre contre les Helvètes. Malheureusement cette guerre n'était pas de celles que l'on pouvait improviser en quelques semaines, sans grand danger Il s'agissait d'attaquer dans un pays éloigné, sans une bonne base d'opérations et avec une petite armée de six légions, un ennemi exalté par de grandes victoires et qu'on disait très nombreux; César ne pouvait compter sur l'appui loyal de la nation gauloise, dont dépendaient les approvisionnements; il laisserait même en

Gaule tout un parti, le parti national, qui souhaitait voir échouer César. Ce qui s'était passé dans la guerre contre les Helvètes montrait combien la difficulté était grande. Enfin — et la chose aurait surtout été dangereuse dans le cas d'un revers — il y avait aussi un empêchement d'ordre juridique : Arioviste avait été déclaré l'année précédente ami et allié du peuple romain, et on ne pouvait décemment alléguer aucun prétexte de guerre.

César ne s'était jamais trouvé à pareille épreuve. Il s'agissait pour lui de risquer tout ce qu'il avait acquis par tant de luttes et tout ce qu'il espérait de l'avenir, sur le succès incertain de cette guerre si difficile; car, s'il était vaincu, il ne pourrait pas se maintenir longtemps en Gaule et sa situation à Rome serait irrémédiablement perdue. Mais avec la lucidité d'intuition et la résolution rapide qui lui étaient propres, César comprit qu'il n'était pas possible d'éviter cette épreuve; et il résolut de marcher au-devant du danger, improvisant du mieux qu'il put cette seconde guerre. Il commença par en faire naître le prétexte en invitant Arioviste à venir lui faire visite, parce qu'il avait à lui parler (1). L'invitation était insolente, et le barbare répondit naturellement que si César avait besoin de lui, il n'avait qu'à venir lui-même le trouver pour lui dire ce qu'il voulait. César, sans y aller, lui demanda alors de faire différentes concessions en faveur des Éduens et des Séquanes. Arioviste, que la première invitation avait déjà irrité, refusa, et César déclara alors qu'il était autorisé à lui faire la guerre, par le

(1) Dion, XXXVIII, 34. Pour ce qui est des différences essentielles entre le récit de Dion et celui de César sur ce point et des raisons pour lesquelles le récit de Dion est plus vraisemblable, voy. Micalella, *F. D.*, 38 et suiv.

fameux décret en faveur des Éduens. Averti cependant par la guerre précédente, César ne voulut pas courir le risque de manquer de vivres en route, ou d'être trahi. Il occupa Besançon, la ville la plus grande et la plus riche des Séquanes; il organisa un service de ravitaillement auquel devaient pourvoir les Éduens et les Séquanes; il substitua à Dumnorix un commandant de cavalerie plus sûr, Publius Crassus, fils de Marcus. Mais quand tout semblait prêt, il surgit une nouvelle difficulté. Les soldats, déjà impressionnés par la sanglante bataille livrée aux Helvètes et par les dangers courus pendant la guerre précédente, avaient été effrayés par les récits que faisaient sur les Germains et la Germanie les habitants et les marchands de Besançon, et au dernier moment ils refusèrent de marcher. Comment, disaient-ils, étant si peu nombreux, attaquer un ennemi aussi terrible? Comment nourrir l'armée dans les immenses forêts et les déserts sauvages de ce pays sans routes? La peur réveillait même chez eux des scrupules : cette guerre contre un roi que le sénat avait déclaré ami et allié n'était pas juste, et les dieux ne permettraient pas qu'elle eût une issue heureuse (1). César dut réunir ses officiers et ses soldats, réfuter leurs raisonnements, les admonester et piquer

(1) Dion, XXXVIII, 35, dit que la panique se déclara parmi les soldats; César, au contraire, *B. G.*, I, xxxix, prétend que ce fut d'abord parmi les officiers supérieurs. Le récit de Dion est le plus vraisemblable. Tandis qu'il est impossible que les officiers eussent tous assez peu de dignité et de courage pour laisser voir leur frayeur aux soldats, au contraire, si l'on admet que la bataille contre les Helvètes ait été peu heureuse pour les Romains, il est très naturel qu'une panique ait éclaté parmi les soldats. La version de Dion est tellement plus naturelle que celle de César, que Petsch lui-même, toujours enclin à ajouter foi aux récits de César, admet qu'il altère ici la vérité. Cette narration nous montre combien César est porté à célébrer la valeur de ses

leur amour-propre en déclarant que si les autres n'en avaient pas le courage, il partirait seul avec la dixième légion. Celle-là du moins n'avait pas peur! Le jour suivant l'armée repartait vers la vallée du Rhin; et après une marche de sept jours elle arrivait dans la vallée de la Thur, et peu de temps après en vue de l'armée d'Arioviste. César, qui savait qu'Arioviste attendait des renforts, lui offrit aussitôt la bataille; mais Arioviste la refusa pendant plusieurs jours, disant à ses soldats, pour les faire patienter, que les devineresses défendaient de combattre avant la lune nouvelle (1); et il se contenta pendant ce temps de menacer les communications de César avec les Éduens et les Séquanes, et d'occuper ses soldats à des escarmouches de cavalerie, à des surprises et à des sorties, sans jamais s'engager à fond. Un jour cependant, semble-t-il, une de ces surprises réussit par trop bien, et il s'en fallut de peu, sans doute par suite d'une erreur de César, qu'elle n'aboutît à la prise d'un des deux camps entre lesquels César avait dû partager son armée, afin de pourvoir plus facilement aux approvisionnements (2).

soldats et à rabaisser les mérites des officiers supérieurs, qui appartenaient presque tous à l'aristocratie.

(1) César, *B. G.*, I, liv, dit incidemment qu'Arioviste attendait des renforts. C'est là certainement la raison véritable pour laquelle Arioviste différa de livrer bataille; les prédictions des femmes dont parle César au chapitre l n'étaient pas la raison, mais l'explication donnée aux soldats.

(2) Cet insuccès de César est relaté par Dion, XXXVIII, 48, et je crois qu'il est véridique, bien que, comme le fait observer Petsch, le récit de cette guerre soit très confus dans Dion. Mais si l'on n'admet pas une aventure comme celle-là, il est difficile d'expliquer pourquoi Arioviste changea de détermination. Le récit de César n'est pas non plus sans obscurité. Par exemple, au chapitre l, il dit qu'un jour, après avoir tenu toute la matinée l'armée en champ découvert pour livrer bataille, il la ramena dans ses retranchements. « Alors enfin, ajoute-t-il, Arioviste fit

Que se passa-t-il alors? Arioviste prit peut-être trop de confiance dans ses forces, ou bien il ne réussit pas à retenir plus longtemps ses soldats, fatigués de la longue attente? Ce qui est certain, c'est que le lendemain, quand César rangea ses troupes hors du campement, Arioviste accepta la bataille. L'aile droite de l'armée romaine brisa la ligne de front de l'ennemi; mais l'aile gauche ne put soutenir le choc, et elle commençait déjà à plier, sans que César, qui était sur la droite, s'en fût aperçu. Par bonheur, Publius Crassus, qui était à l'écart avec la cavalerie, comprit le danger et donna l'ordre à la troisième ligne de réserve de se porter au secours. L'expérience de la guerre contre les Helvètes avait été profitable. Les Romains gagnèrent ainsi la bataille; Arioviste s'enfuit précipitamment au delà du Rhin, renonçant à tous ses projets sur la Gaule; la domination germanique en Gaule était détruite.

C'est cette victoire sur Arioviste, et non celle sur les

sortir une partie de son armée à l'assaut du petit campement et un combat violent dura jusqu'au soir; Arioviste finit par rappeler ses soldats après de grosses pertes de part et d'autre. » Comme on le voit, il est ici question d'un combat sérieux, mais d'une façon trop brève et trop vague. Que firent les soldats du petit campement, et que firent ceux du grand campement? Ceux-ci firent-ils une sortie pour attaquer les assaillants, et s'efforcèrent-ils de faire sortir les autres troupes d'Arioviste? Nous ne savons, en réalité, ni ce que fut le combat, ni quelles troupes y prirent part. Au chapitre suivant, César nous dit que le jour d'après il conduisit ses légions jusque sur le campement des ennemis, et que les Germains furent contraints d'accepter la bataille. Que signifie cette contrainte? Pourquoi les Germains n'auraient-ils pas pu rester derrière leurs tranchées comme les autres jours? Comment, d'autre part, si César était si près de leurs campements, les Germains purent-ils ranger leurs troupes en bataille? Cette obscurité doit aussi servir à cacher quelque chose, c'est-à-dire probablement l'issue du combat du jour précédent, qui fut plus sérieux que César ne veut le donner à entendre et qui décida Arioviste à livrer bataille.

Helvètes, qui doit être considérée comme le premier succès politique et militaire de César, succès important, car par cette bataille il avait donné à Rome, au moins pour quelque temps, cette sorte de suprématie que nous appellerions aujourd'hui protectorat, et qu'Arioviste avait exercée jusque-là sur les républiques divisées de la Gaule. Cette suprématie n'était pas encore comparable aux grandes conquêtes asiatiques de Lucullus et de Pompée; mais elle pouvait devenir entre les mains de César un instrument utile de domination et d'influence, soit pour se procurer de l'argent, soit pour agir sur la politique italienne. Mais pour le moment César n'eut pas le temps de s'occuper de la Gaule, ni de la façon de tirer parti de sa victoire : il se contenta d'envoyer ses légions hiverner sous le commandement de Labiénus sur le territoire des Séquanes, et il revint aussitôt dans la Gaule cisalpine. Les choses allaient trop mal à Rome. On ne soupçonnait point en Italie l'importance des événements qui se passaient en Gaule, et par suite personne ne s'y intéressait, tout le monde ne s'occupant plus que de Cicéron, et avec une ardeur de plus en plus vive à mesure que la lutte entre ses amis et Clodius devenait plus violente. Le parti de Cicéron avait obtenu un brillant succès aux élections : les deux consuls Publius Cornélius Lentulus et Quintus Cécilius Métellus étaient tous les deux favorables à Cicéron, ainsi que sept préteurs sur huit, et huit tribuns sur dix (1). Le public, très satisfait, avait espéré que ce résultat hâterait le rappel désiré, d'autant plus que Pompée s'était engagé à porter après les élections la question devant le sénat (2). Mais Clodius

(1) Cicéron, *Post red. in sen.*, IX, 22, 23; *Ad quir. post red.*, VI, 15.

(2) *Id.*, *A.*, III, XIII, 1; *A.*, III, XIV, 1.

n'était pas homme à se décourager aussi facilement, et sachant combien il était facile d'épouvanter Pompée, le sénat et tout le monde politique, il avait commencé par attaquer Pompée dans de violents discours; puis, à la tète de ses bandes, il s'était mis à troubler toutes les réunions des partisans de Cicéron; et il avait fini par afficher à la porte du sénat le début de sa loi contre Cicéron, qui défendait au sénat de s'occuper dorénavant de cette affaire (1). Pompée, effrayé, ne pouvant recourir à Crassus, qui ne voulait rien faire, avait songé à demander à César son appui; mais Clodius, de plus en plus audacieux, l'avait menacé de brûler sa maison et de le tuer (2); et, profitant de l'inertie des deux consuls, avait terrorisé Rome tout entière à la tête de ses bandes. Le public pouvait protester tant qu'il voudrait contre l'exil de Cicéron : le monde politique avait trop peur du terrible tribun, et pour un moment Clodius réussit à le tenir en échec. Pompée finit par s'enfermer chez lui et ne plus sortir (3); au sénat personne n'osa plus faire la moindre proposition; à la fin seulement un ami de Cicéron se risqua à en faire une, mais très timide. Pour éluder la difficulté qui résultait de la défense affichée par Clodius aux portes du sénat, Sextus avait cherché à faire comprendre le cas de Cicéron dans une formule plus générale où il n'était pas nommé (4), mais on n'en fit rien. Clodius, profitant du découragement de ses adversaires, inaugura sur l'emplacement de la maison de Cicéron le petit temple de la Liberté, en y mettant comme statue de la déesse, du moins à ce que raconte Cicéron,

(1) Cicéron, *A.*, III, xv, 6.
(2) *Id.*, *de arusp. resp.*, xxiii, 49; *pro domo*, xxv, 67.
(3) Plutarque, *Pomp.*, 49.
(4) Cicéron, *A.*, III, xx, 3.

la statue d'une courtisane de Tanagra (1), et, pour gagner à sa cause la faveur populaire, se mit à prodiguer le blé au peuple; il en achetait partout en Italie, et il engloutit dans ces achats l'argent apporté par Pompée qui aurait dû servir à mettre à exécution la loi agraire de César (2). Toutes ces provocations finirent cependant par exaspérer Pompée qui, voulant montrer à Rome que c'était lui et non Clodius qui était le maître de la république, se décida à envoyer Sextus auprès de César pour lui demander son consentement au rappel de Cicéron (3); il détacha de Clodius le consul Gabinius et l'amena à former une bande de partisans pour batailler contre les bandes de Clodius (4); il amena aussi huit tribuns du peuple à proposer, le 29 octobre, une loi de rappel en faveur de Cicéron (5). Pour complaire à Pompée, les tribuns consentirent; mais en même temps, pour ne pas se brouiller avec leur terrible collègue, ils insérèrent dans la loi une clause qui l'annulait, à savoir que serait nulle toute partie de leur loi qui abrogerait ou déciderait une chose qu'une autre loi défendait de décider ou d'abroger (6). Et cet étrange projet avait encore échoué.

Dans ce désordre épouvantable personne ne s'occupait des entreprises de César, et la chute de la suprématie germanique en Gaule ne produisit aucune impression. César comprit que pour gagner le public d'Italie ses victoires ne lui serviraient à rien, et que le rappel de Cicéron lui rapporterait davantage. Il donna donc

(1) Cicéron, *pro domo*, xliii, 111.
(2) *Id.*, ix, 23; x, 25.
(3) *Id.*, *pro Sext.*, xxxiii, 71.
(4) *Id.*, *pro domo*, xxv, 66-67.
(5) *Id.*, *A.*, III, xxiii, 1.
(6) *Id.*, 2-3.

son consentement (1). Mais cela ne suffit pas encore pour résoudre cette question compliquée. Clodius, décidé à en venir aux moyens extrêmes pour empêcher l'inévitable, imagina alors le plus invraisemblable des expédients : il se tourna contre César, et fit des avances aux conservateurs pour faire abolir les lois de César en les déclarant nulles, comme Bibulus pour les fameux motifs liturgiques (2). Le tribunat de Clodius prit fin le 9 décembre; mais il avait suffi pour mettre Rome dans un état voisin de la folie. La discorde était dans le parti démocratique; Pompée n'avait pas confiance en Crassus, Crassus détestait Pompée; Clodius et Pompée étaient en guerre déclarée; les deux consuls n'étaient pas d'accord; tandis que Pison était resté l'ami de Clodius, Gabinius se rangeait du côté de Pompée. Les affaires publiques étaient dans le plus grand abandon : le sénat ne s'occupait plus d'aucune affaire; Crassus ne faisait rien; Pompée n'agissait que d'une façon intermittente; la loi agraire de César, pour laquelle on avait tant bataillé l'année précédente, n'était pas même appliquée. Seul le consul Gabinius faisait preuve d'une certaine activité en faisant approuver une loi antiploutocratique qui défendait aux Italiens de prêter de l'argent hors d'Italie, pour obliger le capital à rester dans la péninsule et en diminuer l'intérêt au profit des débiteurs (3). En attendant, Cicéron restait en exil. Dans la séance du sénat du 1er janvier de l'an 57, on discuta enfin son rappel (4). Certains sénateurs furent assez hardis pour déclarer que la loi de Clodius n'en était pas une, et que

(1) Dion, xxxix, 10.
(2) Cicéron, *pro domo,* xv, 40.
(3) Mommsen, *in Hermes,* 1899, p. 145 et suiv.
(4) Cicéron, *pro Sext.*, xxxiii, 72; *in Pis.*, xv, 34.

par conséquent il n'était pas nécessaire de faire une loi nouvelle pour l'annuler. La loi était nulle en elle-même; il suffisait d'inviter Cicéron à revenir. Mais Pompée, plus prudent, fit prévaloir l'avis qu'il valait mieux ne pas se mettre en opposition avec les comices sur une vétille juridique, et faire approuver une loi (1). Il s'agissait après tout d'une formalité sans importance, car la loi serait approuvée sans difficulté. Mais on avait compté sans l'entêtement de Clodius. Quand, le 25 janvier de l'année 57, la loi sur le rappel de Cicéron fut portée aux comices pour être discutée, Clodius, bien qu'il ne fût plus que simple citoyen, vint à la tête de ses bandes empêcher qu'elle fût approuvée, et la bataille fut si meurtrière que le forum fut inondé de sang. Il fallut, après la lutte, le laver avec des éponges (2).

(1) CICÉRON, *pro domo*. XXVI, 68: *pro Sext.*. XXXIV, 73, 74.
(2) *Id.*, *pro Sext.*, XXXV, 77; PLUTARQUE, *Cic.*, 33.

II

L'ANNEXION DE LA GAULE

(L'an 57 avant Jésus-Christ.)

La situation devenait critique à Rome. Pendant l'hiver de 58 à 57 la famine vint encore augmenter le désordre. Les achats énormes qu'avait faits Clodius l'année précédente et ses folles profusions en étaient probablement la cause, ainsi que les troubles intérieurs qui épouvantaient les marchands et paralysaient les magistrats. Du moins les ennemis de l'ancien tribun, qui voulaient lui enlever le service de l'approvisionnement, le rendaient responsable de cette famine (1). Mais si les difficultés croissaient, César ne put suivre cette année-là longtemps les affaires d'Italie, comme il l'aurait voulu; car il dut repartir aussitôt pour la Gaule d'où Labiénus lui envoyait des nouvelles peu rassurantes. La victoire sur Arioviste n'avait pas suffi à réparer l'erreur qu'il avait commise en faisant la guerre aux Helvètes; et les conséquences de cette erreur continuaient à se faire sentir. Le parti national, qui détestait César, se défiait des assurances qu'il avait données à plusieurs reprises de respecter la liberté gauloise, et préparait une nouvelle guerre. Le plan était le même que celui de la guerre contre

(1) Cicéron, *pro domo*, x, 25.

Arioviste : il s'agissait de soulever contre César et contre Rome un autre peuple barbare et belliqueux, tel que les Helvètes ; ce seraient les Belges cette fois, c'est-à-dire toutes les populations mêlées de Celtes et de Germains qui habitaient entre le Rhin, l'Escaut, l'Océan et la Seine. Sans doute, quand Labiénus donnait à César ces nouvelles, le plan de cette guerre devait être à peine tracé ; mais, bien qu'elle fût lointaine, cette menace ne pouvait manquer de préoccuper beaucoup César en lui prouvant que, s'il ne voulait pas ramener ses légions dans la Narbonnaise et renoncer à s'immiscer dans les affaires gauloises, il aurait de nouvelles luttes à soutenir. D'autre part l'impression médiocre faite à Rome par sa victoire sur Arioviste le poussait à tenter quelque entreprise plus importante, dont on parlerait davantage. Pendant l'hiver César prit donc le parti de laisser Pompée, Crassus, Clodius et Cicéron se débrouiller entre eux et de retourner en Gaule pour y préparer un coup d'audace analogue à ceux de Lucullus en Orient, et qui étonnerait la Gaule et l'Italie ; il préviendrait l'attaque des Belges en attaquant lui-même ; et il porterait la guerre sur le territoire des Belges, avant qu'ils eussent complété leurs préparatifs. Le pays était éloigné ; César ne le connaissait nullement (1) ; l'ennemi était considéré comme très redoutable, à cause de sa valeur qui était connue, et de son nombre, que personne ne savait fixer avec précision. On parlait vaguement d'immenses multitudes. Il s'agissait donc, tout probablement, d'une guerre très sérieuse. Mais César n'hésita pas. Il avait trop besoin de consolider son influence en Italie par des succès éclatants ! Averti cependant par

(1) César lui-même l'avoue : *B. G.*, II, IV.

les dangers courus l'année précédente dans la guerre contre Arioviste, il voulut être cette fois prudent et se préparer mieux. Ne pouvant calculer exactement les forces de l'ennemi, César commença par augmenter les légions. Il envoya des agents en Afrique, en Crète, dans les Baléares pour y recruter des archers et des frondeurs ; il leva deux nouvelles légions dans la Gaule cisalpine ; il les envoya en Gaule sous le commandement de Quintus Pédius, et il les suivit bientôt, rejoignant son armée en Franche-Comté. De là, ayant fait avec soin ses approvisionnements, il se rendit en quinze jours, par une marche rapide, jusque sur le territoire ennemi, et par cette apparition subite amena les Remes à se soumettre. Ce premier succès avait une certaine importance, car les Rèmes pouvaient lui donner des renseignements plus exacts sur les forces de l'ennemi. Il fit donc une enquête. Mais les réponses furent peu rassurantes. D'après les Rèmes, les Belges auraient pu mettre en campagne 350,000 hommes. Les Rèmes disaient-ils la vérité, ou cherchaient-ils, tout en protestant de leur amitié pour César, à l'épouvanter? Ce ne serait pas un signe que la soumission des Rèmes fût bien sincère. Quoi qu'il en soit, que ces renseignements fussent exacts ou non, César ne pouvait que se convaincre encore mieux de la nécessité d'être prudent. Il se fit donner des otages par les Rèmes ; il persuada aux Éduens d'envahir le pays des Bellovaques, le plus puissant des peuples belges, pour les détacher de la coalition ; il fit sur l'Aisne une forte tête de pont où il plaça six cohortes sous les ordres de Quintus Titurius Sabinus ; puis il établit un camp sur la rive droite, en l'appuyant à la rivière. Dans ce camp fortement retranché il attendit, avec ses huit légions, les Belges qui approchaient. Mais, les Belges une fois arrivés,

César ne livra pas tout de suite bataille ; il voulut auparavant étudier l'ennemi et sa manière de combattre, et préparer avec soin le champ de bataille, faisant creuser et fortifier deux grands fossés, longs de 400 pieds, au milieu desquels il rangea son armée, à l'abri des attaques de flanc. Divicon lui avait appris à s'en garder. Mais ce furent là des travaux inutiles. Les ennemis n'étaient pas assez naïfs, pour s'engager entre les deux fossés en attaquant de front les légions ; et si tous les jours ils se rangeaient en bataille au delà d'un petit marais, eux aussi, comme les Romains, attendaient d'être attaqués. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, sans aucune action décisive, quand tout à coup César fut averti par Titurius que les Belges essayaient de tourner la position, en passant à gué la rivière un peu plus bas, au-dessous du campement, de façon à couper les communications de César avec la Gaule. César en toute hâte sortit avec la cavalerie, les archers, les frondeurs, passa le pont et arrivant au moment où l'ennemi commençait à passer le gué, il le chargea jusque dans le lit du fleuve. L'engagement fut court ; après une faible résistance les Belges se retirèrent. Surpris par cette retraite, qui ne lui semblait pas justifiée par les pertes infligées à l'ennemi, redoutant une ruse de guerre, César fit surveiller tout le jour les bords de la rivière ; mais le soir, comme il commençait à se rassurer, voyant que tout était tranquille, une nouvelle plus surprenante encore que les événements du jour lui arriva : toute l'armée belge se retirait. Était-ce possible, après une seule escarmouche ? Repris par sa méfiance, César garda toute la nuit son armée dans le camp. Ce ne fut que le lendemain, quand il eut reçu confirmation de la nouvelle, qu'il lança aux trousses de l'ennemi trois légions sous le commande-

ment de Labiénus et la cavalerie sous le commandement de Quintus Pédius et de Lucius Arunculéius Cotta. Il connut bientôt la cause de cette retraite qui, après une brève escarmouche d'avant-postes, terminait tout à coup une guerre qu'il avait crue terrible. Les Bellovaques, ayant appris quelques jours auparavant que les Éduens avaient envahi leur territoire, voulaient rentrer pour défendre leurs foyers; ils avaient encore consenti, avant de partir, à essayer l'attaque du jour précédent; mais, l'attaque ayant échoué et les vivres se faisant rares, ils étaient partis en entraînant avec eux tous les autres peuples. Chacun retournait dans son pays; la grande coalition était dissoute.

César comprit qu'en saisissant bien vite ce moment il pourrait dompter facilement l'un après l'autre tous ces peuples. Aussitôt, sans plus attendre, il pénétra sur le territoire des Suessions, les surprit au moment où ils venaient de rentrer de leur expédition, et les amena facilement à se rendre; puis il surprit à leur tour et d'une façon aussi heureuse les Ambians, et avec encore plus de rapidité et d'audace il s'avança sur le territoire des Nerviens. Ceux-ci étaient les plus belliqueux et les plus barbares des Belges; si barbares qu'ils chassaient de leur pays à demi désert les marchands étrangers, grecs et italiens, qui cherchaient à leur vendre du vin, boisson perfide qui énerve l'âme et affaiblit le corps. Rusés et hardis, les Nerviens, qui s'étaient unis aux Atrébates et aux Viromandes, surprirent un soir dans les forêts l'armée romaine qui se disposait à construire le camp pour la nuit. La bataille fut terrible; César lui-même dut combattre comme un simple soldat, et si les soldats romains n'eussent acquis dans les deux années précédentes une telle expérience de la guerre qu'ils surent combattre tout seuls sans attendre les

ordres des officiers, l'armée eût été anéantie. Quand les Nerviens se furent rendus, il ne resta plus en armes que les Aduatuces qui, ayant appris la défaite des Nerviens, incendièrent les villages et se réfugièrent dans une forteresse que l'on croit avoir été située à l'endroit où est aujourd'hui Namur. César en fit le siège; et quand on vint, au bout de quelques jours, lui proposer de rendre la ville, il accepta à la condition, comme à l'ordinaire, que les armes lui seraient livrées. Pendant toute une journée les assiégés portèrent hors de l'enceinte ou jetèrent dans les fosses des armes: mais, la nuit venue, ils prirent des armes qu'ils avaient cachées et fondirent sur les Romains. L'attaque fut repoussée, la ville fut reprise, et tous les assiégés, qui selon César étaient au nombre de 53,000, furent vendus comme esclaves aux marchands qui suivaient l'armée (1).

Par ces victoires sur tant de peuples barbares si redoutés César frappait d'étonnement la Gaule entière, forçait un grand nombre d'hommes à reconnaître la domination romaine, faisait un butin important. Outre les prisonniers qu'il vendit, il dut trouver chez ces barbares une quantité considérable de métaux précieux. Mais ces victoires auraient-elles un aussi grand retentissement en Italie qu'en Gaule? Telle était la question qui devait intéresser César plus que toute autre, en ce moment. Les nouvelles qui arrivaient de Rome faisaient craindre une catastrophe du gouvernement démocratique. Cicéron était enfin revenu, accueilli dans toute l'Italie par des démonstrations enthousiastes; mais la loi de Clodius n'avait pu être annulée que lorsque Pompée eut trouvé, parmi les tribuns du

(1) César, *B. G.*, II, xxxiii.

peuple de l'année 57, un homme capable de tenir tête au terrible démagogue. C'était un certain Titus Annius Milon (1), noble ambitieux, endetté, téméraire et violent comme Clodius. Protégé par l'inviolabilité tribunitienne et alléché par la promesse du consulat, Milon avait recruté une bande de gladiateurs et de sicaires (2), grâce à laquelle Pompée avait pu, au milieu de bagarres sanglantes, faire voter le 4 août (3) la loi qui rappelait Cicéron et ordonnait une réparation. Mais la paix n'était pas encore revenue dans la république. Le parti conservateur et Pompée s'étaient mis d'accord pour soustraire, en profitant de la famine, à l'influence de Clodius le service des vivres; et Cicéron avait fait approuver par le sénat une loi qui donnait à Pompée, pour cinq ans, la haute surveillance de tous les ports et de tous les marchés de l'Empire et la faculté de nommer jusqu'à quinze légats pour approvisionner Rome de blé (4). Mais cette mesure avait déchaîné de nouveau la tempête, un moment apaisée apres le retour de Cicéron : Clodius, pour se venger, avait essayé de soulever le peuple contre Pompée, en faisant courir le bruit que c'était lui qui créait la disette pour se faire nommer roi de Rome; il avait annoncé sa candidature à l'édilité pour l'année suivante; il avait cherché, au moyen de tribuns qui étaient ses amis, à empêcher que Cicéron ne fût indemnisé de la destruction de sa maison (5); enfin il avait aux élections pour l'an 56 aidé, avec ses bandes, les conservateurs, en leur faisant conquérir tous les postes

(1) Voy. DRUMANN, I², 31 et suiv
(2) DION, XXXIX, VIII; APPIAN, *B. C.*, II, 16.
(3) CICÉRON, *A.*, IV, I, 4.
(4) *Id.*, 6; PLUTARQUE, *Pompée*, 49 ; DION, XXXIX, 9.
(5) LANGE, *R. A.*, III, 309-310.

de préteurs et les deux consulats (1). L'alliance entre le démagogue et les conservateurs était officiellement conclue, et Pompée en était si inquiet que, redoutant le succès de Clodius soutenu par les conservateurs, il différait, d'accord avec Milon, l'élection des édiles (2). Comme si tant de difficultés n'eussent pas été suffisantes, Ptolemée Aulétès, chassé d'Égypte par une révolution populaire, était venu à Rome dire à ses créanciers que s'ils voulaient être payés, c'était à eux de l'aider à recouvrer son royaume. Pompée qui, désireux de bien remplir sa mission annonaire, tenait à l'amitié du roi possesseur du plus fertile grenier de la Méditerranée, l'avait accueilli dans son palais et cherchait à lui venir en aide; mais ni le sénat ni le public ne s'intéressaient beaucoup au sort du roi (3). En somme, si le parti conservateur était faible et vieux, le parti populaire risquait, malgré son énergie, de s'épuiser en peu d'années, car à l'exception de quelques chefs remarquables il se composait d'aventuriers, de voleurs, de violents et de fous. Tôt ou tard le parti conservateur, qui était plus riche, et qui comptait dans ses rangs un plus grand nombre de personnes respectables, reprendrait le pouvoir, abolirait la loi Julia, se vengerait des triumvirs et surtout de César.

Il fallait que César, par quelque coup hardi, de la Gaule où il était, arrêtât cette rapide dissolution. La situation était critique, le péril imminent et l'urgence extrême. Et alors, au milieu de ces difficultés qui semblaient l'entourer de toutes parts, cet homme souple, génial, plein de confiance en lui-même, imagina une

(1) Lange, *R. A.*, III, 308.
(2) *Id.*, 309.
(3) Dion, XXXIX, xii; Plutarque, *Cat. U.*, 35; Cicéron, *pro Rab. Post.*, ii, 4; Lange, *R. A.*, III, 311.

chose si téméraire qu'elle dut effrayer les traditionalistes de la politique romaine, comme une folie : il voulut faire pour la Gaule ce que Lucullus avait fait pour le Pont, et Pompée pour la Syrie, la déclarer jusqu'au Rhin province romaine. Rome n'avait pas encore vu une audace semblable. La Gaule était deux fois grande comme l'Italie : elle avait de nombreux États, une noblesse puissante, des prêtres influents, ses mœurs à elle et ses traditions; elle avait, du moins à ce que l'on croit aujourd'hui, une population de quatre à cinq millions d'habitants (1), et qui n'était pas énervée et affaiblie comme les populations d'Orient; une partie même ne vivait que de guerre. Soumettre d'un jour à l'autre tant de peuples à l'autorité romaine, changer les bases politiques et nationales de leur existence, c'était une entreprise immense, et même sans partager les anxiétés de cette école diplomatique si craintive, qui n'avait voulu ni conquérir ni accepter en don l'Égypte, des personnes sérieuses pouvaient se demander si elle n'était pas au-dessus des forces de la République. Mais trop de motifs poussaient César à adopter les méthodes audacieuses et violentes de l'école toute nouvelle de Lucullus. Il pensait sans doute qu'après la guerre aux Helvètes le parti national le détestait trop pour accepter, tant qu'il resterait en Gaule, ce protectorat que le parti le plus modéré à Rome considérait, après les victoires de César, comme juste et nécessaire, et auquel en aucune façon il ne pouvait lui-même renoncer. Ce parti se serait au contraire servi de la demi-indépendance de la nation pour susciter des troubles et

(1) Beloch, Die Bevolkerung Galliens zur Zeit Cæsars, dans le *Rh. Museum*, LIV, pages 414 et suiv.

créer des embarras à Rome, qui n'aurait pu en sortir qu'en se retirant complètement ou en annexant le pays. N'était-ce pas du reste l'histoire de tous les protectorats? N'en serait-il pas ainsi en Gaule où la résistance nationale était si forte? Il pouvait être sage de hâter ce qui paraissait inévitable, en profitant de l'impression qu'avait produite la grande victoire sur les Belges. Les motifs de la politique italienne étaient encore plus pressants. César comprenait qu'il ne serait maître de la situation en Italie et ne sauverait son parti que s'il réussissait à frapper un grand coup qui étonnerait tout le monde. La victoire sur les Belges était encore trop mesquine; il fallait pouvoir annoncer quelque chose de plus grand : que les antiques et terribles ennemis de Rome étaient désormais soumis, après deux ans de grandes guerres; que l'œuvre commencée par le premier grand homme de la démocratie romaine, Caïus Flaminius, la conquête des pays celtiques, avait été achevée un siècle et demi plus tard par Caïus Julius César; que l'Empire avait acquis un nouveau territoire populeux, riche et fertile, aussi vaste que les provinces conquises par Lucullus et Pompée en Orient. Il est vrai que cette conquête était encore en grande partie imaginaire. Ni l'Aquitaine, ni la partie encore libre de la Gaule méridionale, n'avaient vu jusqu'ici un soldat ni un magistrat romains. Beaucoup de peuples de la Gaule centrale et occidentale n'avaient pas fait leur soumission, et beaucoup ne s'étaient soumis que pour la forme; beaucoup d'autres et parmi eux les plus riches et les plus puissants, les Séquanes, les Éduens, les Lingons, avaient accueilli amicalement le général romain, mais à titre de puissant allié et sans se montrer en aucune façon disposés à accepter la domination romaine. Mais

à Rome le succès immédiat, obtenu même par des expédients pleins de dangers lointains, était la loi suprême des partis; et une fois engagé dans cette lutte où les partis étaient obligés d'impressionner le public par de violentes charlataneries, César, qui était le plus intelligent de tous, en arriva à imaginer le plus téméraire de ces expédients, la plus grande de ces charlataneries. Pour donner un peu de couleur à la chose, il envoya Publius Crassus avec une légion dans la Gaule occidentale, y recevoir à la hâte la soumission formelle des petits peuples habitant entre la Seine et la Loire; il envoya Servius Sulpicius Galba avec une légion dans le haut Valais, près du Grand Saint-Bernard pour soumettre les peuples qui faisaient payer les péages trop cher, et ouvrir aux marchands italiens le nouveau marché qu'il leur avait conquis; il laissa les autres légions hiverner dans le pays des Carnutes, des Andes, des Turones, et il revint dans la Cisalpine après avoir fait proclamer partout la grande nouvelle : le sénat pouvait nommer les dix commissaires chargés d'organiser en province romaine la nouvelle conquête. Il pensait que, prise ainsi à l'improviste, la Gaule resterait tranquille au moins jusqu'au printemps; et pendant l'hiver, quand toute l'Italie se réjouirait de l'annexion de l'immense pays, il aurait le temps de réorganiser son parti. C'est ainsi que la conquête romaine de la Gaule fut, dans la première intention de son auteur, en partie l'effet d'une erreur involontaire, la guerre contre les Helvètes, qui obligea ensuite César à marcher plus loin qu'il ne voulait tout d'abord; en partie une manœuvre électorale pour impressionner à un certain moment le sénat, les hommes politiques, les électeurs d'Italie; en partie aussi la conséquence fatale et involontaire de cette

révolution démocratique que César avait accomplie pendant son consulat. Cependant, à ce moment où il ne songeait qu'à mettre en échec le parti conservateur de Rome, César fut véritablement l' « homme fatal » de l'histoire européenne, l'instrument inconscient dont se servit le destin pour une œuvre immense. Sans le savoir il allait déchaîner par sa proclamation une guerre d'indépendance terrible; sans le vouloir il allait dans cette guerre détruire ou ruiner l'aristocratie gauloise; cette noblesse qui gardait les anciennes traditions celtiques une fois détruite, ces traditions aussi disparaîtraient, et les classes nouvelles qui la remplaceraient accueilleraient la civilisation gréco-latine, qui à travers la Gaule pénétrerait à l'intérieur du continent européen (1).

(1) La fin de l'année 57 est un moment très important dans la guerre des Gaules, et qui a échappé à tous les historiens, même à JULLIAN, *Verc.*, 77; c'est celui où, la campagne contre les Belges terminée, César annonça à Rome la pacification de toute la Gaule, puis, abandonnant la politique incertaine qu'il avait suivie jusque-là, en proclama l'annexion. En d'autres termes la Gaule devint province romaine à la fin de l'année 57. Cela nous est prouvé par les grandes fêtes qui furent données alors et qui sont significatives, car à la fin de l'année 58 ni le peuple ni les magistrats ne firent au contraire aucune manifestation. Voy. DION, XXXIX, v et xxv; OROSE, VI, VIII, 6; CÉSAR, *B. G.*, II, XXXV, mais surtout le discours de Cicéron, *De provinciis consularibus,* document contemporain de la plus grande importance et dont les historiens n'ont pas assez tenu compte. Voy. surtout les chapitres VIII, XIII, XIV : *una atque altera æstas* — l'été de 58 et celui de 57, puisque le discours fut prononcé au printemps de 56 — *vel metu, vel spe, vel pœna, vel præmiis, vel armis, vel legibus potest totam Galliam sempiternis vinculis adstringere* (XIV, 34). Que César ait été amené à proclamer l'annexion à cause de la situation de son parti à Rome, c'est une conjecture que rendent vraisemblable beaucoup de cas analogues apportés par les historiens, et que confirment l'entrevue de Lucques et ses résultats. Le fait que CÉSAR, *B. G.*, II, XXXV, dissimule pour ainsi dire dans une phrase brève ce moment qui fut le plus important de sa vie, au lieu de détruire cette supposition, ne fait que la

Mais César n'avait pas alors d'autre idée que de regagner à Rome le terrain perdu par la faute de ses partisans. Et la chose réussit admirablement (1). La conquête de la Gaule fit, comme il l'avait prévu, une impression profonde dans toute l'Italie. Le peuple, la classe moyenne, les chevaliers, les hommes de lettres, la bourgeoisie qui se tenait ordinairement en dehors des luttes politiques, tout le monde enfin fut fier d'une telle conquête, crut qu'elle donnerait d'aussi beaux fruits que les guerres d'Orient, et fut pris d'un de ces délires d'admiration brefs mais violents qui agitaient périodiquement les masses. Une députation de sénateurs fut envoyée par le peuple de Rome à César dans la Cisalpine, pour le féliciter (2); beaucoup d'hommes politiques, qui l'année précédente commençaient à le juger sévèrement, lui et sa politique, redevinrent ses admirateurs et se hâtèrent d'aller le trouver dans la province (3); le sénat, cédant à l'opinion publique, décréta une supplication de quinze jours, la plus longue de toutes les supplications ordonnées jusque-là (4). L'emphase qui, dans toutes les grandes questions, tenait lieu désormais de raisonnement, de bon sens et de sagesse, grisa pendant tout l'hiver de 57 à 56 la crédule Italie.

rendre plus vraisemblable. Nous verrons que César a écrit les *Commentaires* pour se justifier des accusations des conservateurs au sujet de son administration, et comme l'annexion avait été faite prématurément, avant que le pays eût encore été conquis, et avait déchaîné une guerre d'indépendance de plusieurs années dont ils le rendaient responsable, il lui fallait s'efforcer de cacher le plus possible cette annexion prématurée qui avait été une supercherie politique et l'origine de tous les maux.

(1) Dion, XXXIX, xxv.

(2) *Id.*

(3) Appien, *B. C.*, II, xvii.

(4) César, *B. G.*, II, xxxv; Plutarque, *Cés.*, 21.

Bien peu de gens se doutaient que la Gaule n'était pas véritablement conquise! César sut exploiter immédiatement et d'une façon merveilleuse ce délire. Dans les deux guerres qu'il avait déjà faites, César s'était très bien trouvé de la vie au grand air, des exercices physiques, de la continence forcée de la vie des camps; et il s'était aperçu que sa complexion délicate résistait à ces rudes efforts beaucoup mieux qu'il n'avait pensé tout d'abord (1), que ces dures fatigues lui allaient mieux que les plaisirs, les festins et le surmenage de la vie politique de Rome. Il semble que son épilepsie, qui avait empiré à l'époque de son gouvernement en Espagne, ait été moins mauvaise ces années-là (2). Il avait aussi définitivement mis en œuvre une qualité qui, même parmi les hommes supérieurs, n'est l'apanage que d'un petit nombre : cette surexcitation facile, intense et progressive de l'esprit dans le travail; cette vivacité divine dans la pensée et dans l'action; cette volupté de répandre son énergie sur une étendue toujours plus vaste de projets et d'œuvres, grâce à laquelle les forces du corps et de l'esprit, la lucidité et la rapidité de l'intelligence, la souplesse et la fécondité de l'imagination augmentent à mesure que l'œuvre déjà accomplie prend de plus grandes porportions. C'est ainsi qu'après cette rude campagne de Belgique il n'était pas venu dans la Gaule cisalpine pour s'y reposer; mais il parcourait la province, y rendait la justice, tenait des réunions de notables, voyageait de jour et de nuit, écoutait les commissions, s'inquiétait des doléances, jugeait des procès, acceptait des invitations, recevait des rapports de ses généraux de la Gaule,

(1) PLUTARQUE, *Cés.*, 17; SUÉTONE, *Cés.*, 57.
(2) C'est du moins ce que semble dire PLUTARQUE dans le laconique chapitre *Cés.*, 17.

distribuait aux marchands italiens des commandes d'armes, de chevaux et de vêtements; recrutait des soldats; recevait chaque jour, de Rome, une volumineuse correspondance; dictait un grand nombre de réponses; lisait les nouveautés littéraires et la chronique des événements publics et privés de Rome; accueillait une infinité d'admirateurs, de quémandeurs et d'amis qui venaient de Rome le trouver (1). L'exaltation qui naît de la conscience de sa propre force, la gloire que lui avait value son éclatante victoire sur les Belges, le succès de l'annexion de la Gaule, excitaient son ardeur et son audace.

Au milieu de tant d'affaires, César s'occupa encore de reconstituer cette triarchie, ce gouvernement à trois qu'il avait fondé en 59 et qui, dans les derniers mois de l'année 57 et dans les premiers de l'année 56 allait à sa ruine, surtout à cause des scandales égyptiens. Les créanciers de Ptolémée, et surtout le riche banquier Caïus Rabirius Posthumus, lui avaient prêté de nouveau de l'argent (2), et à force d'intrigues ils avaient fini par obtenir que le consul Lentulus fût chargé de le reconduire avec l'armée de Cilicie (3). Mais le parti conservateur, qui était toujours opposé à l'entreprise de l'Égypte, avait fait trouver dans les livres sibyllins, grâce sans doute à de longues intrigues, une réponse d'après laquelle, si un roi d'Égypte demandait du secours, il fallait lui venir en aide, mais sans envoyer une armée. Comme le plus grand nombre des sénateurs n'osait pas contrecarrer ouvertement la superstition si populaire des oracles sibyllins, le décret qui chargeait Lentulus de reconduire Ptolémée

(1) Voy. Plutarque, *Cés.*, 17.
(2) Cicéron, *in Rab. Post.*, III, 6; Cicéron, *F.*, I, I, 1.
(3) *Id., in Pis.*, XXI, 50; *in Rab. Post.*, III, 6; Dion, XXXIX, XII.

avait été remis en discussion. L'affaire tournait au comique, avec toutes ces contradictions. Mais elle prit bientôt une allure tragique. Depuis quelque temps on avait annoncé qu'une ambassade de cent notables d'Alexandrie allait venir à Rome porter une accusation contre Ptolémée et exposer au sénat la situation véritable. Mais en vain de semaine en semaine on attendit les ambassadeurs. Ce retard avait été d'abord expliqué par différentes raisons; mais bientôt un bruit singulier avait couru dans Rome. Ptolémée, disait-on, faisait tuer les ambassadeurs les uns après les autres sur les routes d'Italie, et les sicaires recevaient leur salaire dans la maison de Pompée. Le parti conservateur protesta avec violence; Favonius demanda une enquête, promit de faire venir le chef de l'ambassade, un certain Dion qui avait échappé au danger et était logé à Rome dans la maison de Luccéius. Mais Dion lui-même fut introuvable et on ne tarda pas à dire qu'il avait été tué, lui aussi (1). Au milieu de ce scandale d'autres malheurs accablaient le parti populaire. Le trésor public était vide (2); Caton allait revenir avec les trésors et les esclaves du roi de Chypre; et la vieille querelle entre Crassus et Pompée recommençait : Crassus, qui désirait toujours être envoyé en Égypte, travaillait en secret contre Pompée; et Pompée, ennuyé et fatigué, ne se montrait plus au sénat et accusait Crassus de payer Clodius pour le faire assassiner (3). A la fin, après de longues discussions, le sénat décida, dans la première moitié du mois de janvier 56, que Ptolémée serait reconduit par un magistrat romain sans armée. Mais Crassus

(1) Dion, XXXIX, 13-14.
(2) Cicéron, *ad Q.*, II, v, 1.
(3) *Id.*, iii, 3-4.

voulait être chargé de cette mission; Lentulus aussi; quant à Pompée, il ne disait ni ne faisait rien ouvertement, mais ses amis travaillaient pour lui. Les luttes recommencèrent. On arriva ainsi au 15 janvier, sans que l'on eût rien conclu; et les séances du sénat furent suspendues pour faire les élections des édiles, qui avaient été renvoyées jusque-là. Cette fois aussi Clodius, avec l'aide des conservateurs, l'emporta sur Vatinius; et à peine élu il eut le courage d'accuser Milon, le protégé de Pompée, de violence. Ce procès surpassa tout ce que l'on avait vu jusqu'alors en ce genre, à Rome. Pompée avait accepté de défendre Milon; mais dès qu'il se leva, la bande de Clodius commença à siffler et à crier; et tout le long du discours, ce ne furent que clameurs, vociférations, injures. Personne n'entendit rien. Quand il eut fini, Clodius prit la parole; mais alors les partisans de Pompée lui rendirent la pareille; et pendant deux heures firent pleuvoir sur lui les plus terribles invectives, en prose et en vers. Le tumulte devint épouvantable; mais soudain, à un moment d'accalmie, Clodius se leva et se mit à crier du côté des siens : « Qui vous fait mourir de faim ? » Et la bande répondit en cœur : « Pompeius! » Clodius reprit : « Qui voudrait aller en Égypte? » Ils répondirent : « Pompeius ! » — « Qui faudrait-il envoyer? » — « Crassus ! » (1) Il fallut suspendre le procès; et Pompée revint chez lui furieux et dégoûté. Milon fut acquitté; mais Sextus Clodius, le client de Clodius que Milon accusait de violence, le fut aussi, peu de temps après, parce que tous les sénateurs qui siégeaient dans le jury votèrent en sa faveur (2). Désormais, pour renverser la triarchie, les conservateurs

(1) Cicéron, *ad Q.*, II, iii, 2.
(2) *Id.*, vi, 6.

favorisaient ouvertement Clodius. Ils étaient devenus si hardis que, comme on discutait peu de temps après au sénat la question des quarante millions de sesterces nécessaires pour les achats de blé, beaucoup de sénateurs se plaignirent dans des termes violents (on se serait cru, dit Cicéron, dans une réunion populaire) que la loi agraire de César menaçait d'enlever à l'État le revenu de l'*ager campanus*. Par bonheur la loi n'avait pas encore été appliquée; et ils demandèrent si on ne pourrait pas l'annuler (1). Cicéron avait proposé que la question fût discutée le 15 mai (2). Il fallait donc agir. Heureusement Crassus était venu trouver César dans la Gaule cisalpine, à Ravenne; et Pompée se rendait en Sardaigne et en Afrique pour y chercher du blé (3). César leur donna à tous les deux rendez-vous à Lucques, pour leur soumettre le vaste projet d'une politique nouvelle et audacieuse, à l'intérieur et à l'extérieur, qui peut être considérée comme la vraie grande politique de César.

(1) Cicéron, *ad Q.*, II, v, 1.

(2) *Id.*, *F.*, I, ix, 8. C'est là encore une preuve que la loi agraire n'avait pas été appliquée. Si les champs de la Campanie avaient déjà été répartis, cette discussion n'aurait pas été possible.

(3) *Id.*, 9.

III

LA GRANDE POLITIQUE DE CÉSAR

La conquête de la Gaule avait produit une impression énorme en Italie, parce qu'elle avait été proclamée en temps opportun. Justement alors la grande lutte entre les vieilles traditions italiques et la civilisation voluptueuse, artistique, savante et corrompue de l'Orient se ravivait. L'antique esprit latin n'était pas mort : il se retrouvait encore dans de nombreuses familles qui, bien que riches ou aisées, restaient fidèles à ce qu'il y avait de beau et de salutaire dans l'antique simplicité (1); il luttait même avec vigueur contre les mœurs nouvelles, cherchant à s'appuyer non seuleseulement sur les souvenirs sacrés du vieux temps, mais aussi sur certaines philosophies de l'Orient. On lisait beaucoup Aristote qui avait combattu comme les fléaux les plus funestes des républiques (2), le luxe, l'accroissement des besoins, la cupidité mercantile. Varron écrivait son beau traité des *Antiquités civiles et*

(1) Voy. dans Cornélius Népos *Att.*, 14, la description de la vie d'Atticus, et dans l'éloge de Turia, *C. I. L.*, 6, 1527 la description d'une famille noble qui, sans affecter de rudesse archaïque, conservait la gravité et la modestie antiques. Voy. aussi les considérations très fines de Vaglieri, *Notizie degli scavi*, octobre 1898. p. 412 et suiv.; et encore Cicéron, *pro Cœl.*, iv, 9 : *M. Crassi castissima domus.*

(2) Voy. Aristote, *Pol.*, II, vi, 5; II, vi, 9; IV, v, 1.

religieuses pour reconstruire par l'érudition la partie la plus vénérable du passé. A ce moment aussi une secte mystico-morale, née au commencement du siècle à Alexandrie, et qui avait pris le nom de néo pythagoricienne, travaillait à répandre dans la société italienne des livres de morale attribués au vieux philosophe, où l'on prêchait toutes les vertus qui disparaissaient dans les hautes classes de l'Italie, la piété à l'égard des dieux, le respect des ancêtres, la douceur, la tempérance, la justice, l'examen scrupuleux fait tous les soirs des actions accomplies pendant la journée (1). Cependant, malgré tant d'efforts, l'orientalisme, avec ses vices et ses splendeurs, inondait l'Italie, comme un torrent grossi au printemps par la fonte des neiges. Les conquêtes de Pompée, l'augmentation des revenus publics, l'abondance des capitaux et la prospérité qui, après la crise de 66-63, avaient été le résultat de ces conquêtes, avaient de nouveau grisé la démocratie maîtresse de l'empire. L'Italie n'était plus l'Amazone ou la Minerve du monde : elle en était la Bacchante. Aphrodite, le dieu Dionysos et l'Orgie avec la bande des Ménades avaient envahi Rome, la parcourant jour et nuit en processions folles et effrénées, invitant aux fêtes et aux débauches hommes et femmes, patriciens et affranchis, esclaves et citoyens, riches et pauvres. Les banquets des sociétés ouvrières et des cercles électoraux étaient si fréquents, si nombreux et si magnifiques qu'ils faisaient à chaque instant renchérir à Rome le prix des vivres (2). Bien que la république en achetât partout, le blé faisait constamment défaut

(1) Croizet, *Histoire de la littérature grecque,* Paris, 1899; vol. V, page 408 et suiv.

(2) Varron, *R. R.*, III, II, 16; III, V, 8.

à Rome. Les cultivateurs des jardins suburbains, les éleveurs d'animaux, les innombrables cabaretiers et marchands de vin de la ville s'enrichissaient. Eurysace, le plus grand boulanger de Rome, obscur affranchi qui possédait un four immense et un très grand nombre d'esclaves, faisait, en accaparant les fournitures de l'État et peut-être aussi celles de tous les grands banquets populaires et politiques, cette grande fortune qui lui permettrait de laisser un jour, comme monument de sa richesse, ce sépulcre bizarre en forme de four qui se dresse encore presque entier auprès de la Porta Maggiore. Partout en Italie on construisait des palais, des villas et des fermes; on achetait des esclaves; le luxe privé et public continuait à grandir; après la Gaule, les gains, les affaires, et les fêtes que devait assurer la nouvelle conquête, ce qui intéressait le plus le public, avide de nouveautés, c'était alors le théâtre de Pompée, le premier grand théâtre en pierre que des architectes grecs construisaient, à l'endroit où sont maintenant le Campo dei Fiori et les rues adjacentes. Un citoyen avait fini par oser se révolter contre l'absurde loi, imposée pendant des siècles par l'étroit puritanisme des vieux temps, qui défendait de construire à Rome des théâtres en pierre. La construction de ce théâtre avait donc aussi une signification révolutionnaire. Pompée, il est vrai, même en cette occasion, avait voulu ménager les traditionalistes; et il prétendait s'être mis en règle avec cette loi en faisant construire au sommet de la *cavea* un temple de Vénus, de façon à ce que les bancs des spectateurs pussent être considérés comme un immense escalier courbe conduisant au petit temple. Mais Pompée était un homme qui tremblait toujours de ses succès; et il ne se doutait pas que pour la grande majorité des

Romains la construction de ce théâtre valait encore mieux que la conquête de la Syrie. Cependant, en attendant le grand théâtre de pierre, les ambitieux dépensaient des sommes folles pour donner au peuple des spectacles dans des théâtres provisoires, en bois, et qui duraient quelques semaines; pour engager des gladiateurs, des musiciens, des danseurs et des mimes; pour acheter partout des lions, des panthères, des tigres, des éléphants, des singes, des crocodiles, des rhinocéros que l'on montrait et que l'on faisait combattre (1). Tous les gouverneurs d'Asie et d'Afrique étaient obligés de se faire marchands de bêtes féroces pour le compte de leurs amis de Rome (2). Scaurus, en 58, avait, pour les fêtes de l'édilité, dépensé presque tous les revenus de ses campagnes en Orient pour orner de trois mille statues, des tableaux merveilleux de Sicyone, de trois cents colonnes de beaux marbres, un théâtre de bois qui pouvait contenir quatre vingt mille spectateurs, et ne devait durer qu'un mois.

Les hautes classes, la noblesse et les riches, vivaient désormais dans une promiscuité effrénée d'adultères, de débauches, de villégiatures, de banquets, d'orgies, de fêtes nocturnes (3). La fusion de la vieille aristocratie et de la riche bourgeoisie de l'ordre équestre se faisait enfin, mais dans la jouissance et le vice; à la tête de l'empire ne se trouvaient plus une noblesse guerrière et une classe puissante de manieurs d'argent, mais une petite société corrompue, cynique, sceptique, amie des plaisirs et des lettres, des festins et des choses de

(1) FRIEDLÄNDER, *D. S. G. R.*, II, 392.

(2) Voyez la curieuse correspondance de Cœlius avec Cicéron : CICÉRON, *F.*, VIII, VI, 5; VIII, IX, 3. Voy. aussi CICÉRON, *A.*, VI, I, 21.

(3) Voy. CICÉRON, *pro Cœl.*, XV, 35

l'esprit. Les femmes ruinaient leurs maris et cherchaient des amants assez riches pour leur donner des étoffes précieuses, des litières somptueuses, de beaux esclaves bien peignés et bien vêtus, surtout des perles et des pierres précieuses aussi superbes que celles de Mithridate, qu'elles couraient voir au temple de Jupiter Capitolin, où Pompée les avait exposées (1). Quant aux hommes, c'était à qui aurait la cave la mieux montée en vins grecs, les cuisiniers les plus habiles, les villas les plus somptueuses, la bibliothèque la mieux garnie, la maîtresse la plus en vogue, les pièces de sculpture ou d'orfèvrerie les plus rares et les plus coûteuses. Mais les pires de tous étaient les jeunes gens. Cynique, voluptueuse, frivole, sans respect pour aucune autorité, pour les dieux comme pour les pères; impatiente de réussir et de s'enrichir sans fatigues (2), cette jeunesse dorée d'« arrivistes » peut être jugée d'après les cinq jeunes hommes qui faisaient alors le plus parler d'eux : Marc Antoine, le petit-fils du grand orateur et le fils du préteur, qui en 74 avait été si malheureux dans la guerre contre les pirates; Caïus Scribonius Curion, fils de l'illustre conservateur qui avait été consul en 76, et avait fait les expéditions de Thrace; Caïus Sallustius Crispus, fils d'un riche propriétaire d'Amiterne; Marcus Cœlius, fils d'un grand banquier de Pouzzoles; et enfin Catulle. Antoine et Curion, que les méchantes langues appelaient le mari et la femme, avaient fait ensemble tant de dettes et tant de folies, que Curion avait été obligé par son père à abandonner Antoine; et alors Antoine, poursuivi par ses créanciers, s'était enfui en Grèce, où il avait fait mine de s'adonner

(1) Pline, *N. H.*, XXXVII, i, 11-12.
(2) Voy. Cicéron, *pro Cœl.*, ix, 25; xii, 29; xviii, 42.

aux études; mais bientôt il s'était ennuyé et était allé trouver Gabinius qui l'avait fait officier de cavalerie (1). Salluste, qui avait beaucoup d'intelligence, une belle éducation et une fortune considérable, se ruinait pour les femmes. Très jeune encore, Cœlius avait été un ardent admirateur de Catilina; échappé aux répressions, il était devenu lui aussi l'amant de Clodia, qui avait achevé de le corrompre, et qui l'accusait maintenant d'avoir pris part à l'assassinat des ambassadeurs envoyés d'Alexandrie pour accuser devant le sénat Ptolémée Aulétès (2). Catulle, ennuyé par ses créanciers, profondément affligé par les trahisons de Clodia et par la mort d'un de ses frères qui avait péri en Asie, s'en était allé à la suite du préteur Caïus Memnius en Bithynie, pour oublier ses chagrins et pour remplir un peu sa bourse. Il n'avait pas tardé cependant à sentir la nostalgie de Rome (3); et il se disposait déjà à y revenir, non à la façon de tout le monde, sur un vulgaire navire marchand, mais comme un roi d'Orient sur un élégant petit bateau de plaisance (4), qu'il avait acheté avec son équipage dans un port de la mer Noire, probablement à Amastri. Bientôt, quand les doux zéphyrs printaniers recommenceraient à crisper de leurs caresses voluptueuses les flots azurés de la Méditerranée (5), il le rejoindrait à Nicée (6), après être allé pleurer en Troade sur les cendres abandonnées de son frère (7); puis il côtoierait tranquillement l'Asie Mineure, traverserait les Cyclades, longerait les

(1) Drumann, *G. R.*, I², 47.
(2) Voyez tout le discours de Cicéron *pro Cœlio.*
(3) Catulle, *C.*, 46.
(4) *Id.*, 4.
(5) *Id.*, xlvi, 1-3.
(6) *Id.*, xlvi, 5.
(7) *Id.*, ci.

rivages de la Grèce, et enfin par l'Adriatique il arriverait jusqu'aux embouchures du Pô, pour le remonter et faire ensuite conduire par terre son navire jusque sur le lac de Garde (1).

Exaltée par une prospérité que tout le monde croyait éternelle, l'Italie perdait le sens du juste et de l'injuste, du vrai et du faux, de la sagesse et de la folie et se lançait dans l'avenir sans préparation, n'ayant pour objet que d'aller toujours plus loin, à quelque prix que ce fût. Mais cette prospérité n'était qu'apparente. Si les dépenses augmentaient partout, les revenus n'augmentaient pas en proportion; une des sources de richesse qui avaient été depuis les Gracques des plus abondantes, l'exploitation financière des provinces, était en train de se tarir; et à mesure que cette ressource s'épuisait, l'Italie en était réduite à vivre sur la seule exploitation politique et militaire des provinces. C'est là un des faits essentiels des dix années qui suivent le consulat de César; et ce fait nous explique la popularité dont jouissait à ce moment la « grande politique de César », de même que la crise terrible qu'elle devait un jour engendrer. Dans les vingt-cinq dernières années l'Asie et la Grèce, qui déjà après la conquête de Sylla avaient rapporté beaucoup moins qu'auparavant aux financiers italiens, s'étaient épuisées; il était désormais impossible de faire en peu d'années de grandes fortunes en Orient, car toutes les richesses qui pouvaient être avec plus de profit transportées en Italie ou exploitées sur place étaient déjà tombées au pouvoir des financiers italiens; et les nouvelles conquêtes, le Pont, la Syrie, épuisées auparavant par de longues guerres, ne rapportaient pas grand'chose aux hommes

(1) Catulle, *C.*, iv.

d'argent. Les grands capitaux se retiraient de ces affaires; les fils, les neveux, les petits-fils des chevaliers qui avaient amassé des millions dans le demi-siècle qui avait suivi la mort de Caïus Gracchus, jouissaient paisiblement en Italie, comme Atticus, des patrimoines dont ils avaient hérité, s'adonnaient à la politique, aux affaires, aux études, aux plaisirs; et sur les derniers débris de l'ancienne richesse asiatique s'acharnait maintenant une foule de petits usuriers, qui travaillaient avec des capitaux modestes. Ainsi cette classe de grands financiers très riches, très cultivés, très influents, qui avaient formé la plus grande puissance politique de l'État romain depuis les Gracques jusqu'à Sylla, avait presque disparu; et affaiblie d'abord par les meurtres et les confiscations de Marius et de Sylla, énervée ensuite, dans les vingt-cinq dernières années, par le manque de grandes affaires et par le désir de jouir de la richesse qui apparaît toujours chez les fils de ceux qui l'ont amassée; s'étant enfin en partie confondue avec la noblesse politique, elle avait cédé sa place à cette foule obscure de financiers ignorants qui ne pouvaient exercer qu'une influence très médiocre. En effet la puissance politique de la haute finance, qui avait si profondément troublé la république aux temps de Marius et de Sylla, n'était presque plus qu'un souvenir historique. La répression après la conspiration de Catilina avait été le dernier effort de cette puissance mourante. Maintenant l'esprit de Catilina triomphait partout; le parti populaire victorieux portait dans le gouvernement et dans la société les haines et les préjugés antiploutocratiques des masses, aidé en cela par la noblesse, qui alors comme toujours, détestait les grands manieurs d'argent; bien que les trois chefs du parti populaire ne fussent pas

des ennemis des capitalistes, l'État se montrait de plus en plus contraire aux financiers. En Macédoine, par exemple, Pison accordait facilement, pour de l'argent, des réductions d'intérêts aux villes endettées (1); en Syrie Gabinius donnait toujours tort aux capitalistes italiens, et il leur faisait toutes les vexations possibles pour leur persuader que l'Italie était un pays plus favorable que la Syrie à l'emploi des capitaux (2); à Rome les vieilles lois qui défendaient aux sénateurs de faire du commerce, longtemps négligées, étaient remises en vigueur à mesure que le courant antiploutocratique acquérait de l'importance, dans la politique italienne. On hésitait davantage dans les hautes classes et surtout dans le monde politique à placer ses capitaux dans des entreprises dont les risques et les difficultés avaient augmenté; et si quelqu'un s'y laissait entraîner, il s'en cachait. C'est ainsi que Marcus Brutus, fils de Servilia, pendant qu'il accompagnait Caton à Chypre, avait fait la connaissance de deux de ces obscurs hommes d'affaires italiens qui infestaient l'Orient; et par leur entremise il avait prêté de l'argent au roi Ariobarzane et à la ville de Salamine de Chypre au taux de 48 pour 100. Mais comme la loi de Gabinius interdisait les affaires de ce genre, il intriguait dans l'ombre pour faire autoriser ce prêt par une délibération spéciale du sénat (3). Les spéculations et les grandes affaires écartées, il ne restait d'autre ressource pour les hautes classes et surtout pour l'oligarchie politique, que les profits des opérations militaires, les riches butins, les impôts, les rançons, les présents que procuraient les guerres. Après les grandes fortunes

(1) Cicéron, *in Pis.*, 35.
(2) Cicéron, *de prov. consul.*, 5.
(3) Cicéron, *A.*, VI, I, 4 suiv.; VI, II, 7 suiv.

qu'avaient faites Lucullus et Pompée, après les millions qu'avaient gagnés leurs généraux, après les grosses sommes amassées aussi par de modestes personnages qui les avaient suivis, les hommes politiques de Rome, tous leurs amis et leurs parents rêvaient de pouvoir imiter leur exemple, dans une partie du monde qui n'eût pas encore été parcourue par les armes romaines.

On imagine sans peine combien ces espérances et ces besoins devaient rendre populaire, dans toute la société romaine, la politique de conquête. Le pillage militaire était désormais l'industrie la plus lucrative de l'Italie, et quand les armées faisaient un gros butin, tout le monde en bénéficiait en Italie, surtout sans doute les classes paisibles, qui ne risquaient rien, les marchands, les entrepreneurs, les artisans, à qui l'État enrichi par les dépouilles, les généraux, les officiers, les soldats même revenus avec de l'argent, donnaient du travail. Aussi la population civile, adonnée au commerce et à l'agriculture, n'était pas moins enthousiaste des conquêtes que le monde politique : peut-être même réclamait-elle avec une ardeur plus vive l'agrandissement de l'empire, parce que, comme toutes les classes pacifiques, elle se laissait éblouir par l'attrait de la gloire militaire, par les récits des batailles et des guerres. Cet amour littéraire et platonique de l'élément civil pour la guerre, qui est propre à toutes les civilisations avancées, se répandait alors en Italie, et devenait une force dont les partis et les intérêts se servaient pour imposer à la république cet impérialisme aventureux. Si l'impérialisme moderne prend pour modèle l'impérialisme romain, celui-ci voulait imiter Alexandre le Grand; nul personnage de l'histoire n'était alors plus populaire en Italie que le con-

quérant macédonien; et tout le monde pensait que Rome devait accomplir les mêmes exploits. Mais, en attendant que l'empire de Rome devînt aussi étendu que celui d'Alexandre, tout le monde — et c'était l'effet le plus immédiat et le plus certain de l'engouement universel — faisait des dettes; tout le monde était à la fois créditeur et débiteur. On prêtait à autrui l'argent dont on disposait; et on empruntait, quand on en avait besoin. La société italienne était devenue une inextricable forêt de dettes et de créances, de *syngraphæ,* comme s'appelaient alors les cartes de crédit, qui le plus souvent se renouvelaient à l'échéance et se négociaient, comme aujourd'hui les titres ou les lettres de change, parce que la pénurie des capitaux, et les oscillations fréquentes des valeurs auraient rendu ruineux leur remboursement trop fréquent Ceux qui avaient besoin d'argent cherchaient à vendre à un financier les créances qu'ils avaient sur d'autres personnes, et le financier escomptait, en faisant bien entenud un rabais plus ou moins grand, selon la solidité de la créance, les besoins du créancier et l'abondance du capital (1).

La nouvelle politique que César proposait à ses amis (2) correspondait admirablement à cet état de l'esprit public en Italie, et tendait à satisfaire et à aviver en

(1) Si l'on désire connaître plus particulièrement ce genre d'affaires, on peut étudier la vente tentée par Cicéron en 45 d'une créance qu'il avait sur Fabérius. Cicéron en parle dans beaucoup de lettres; dans la cinquième, dans la quarantième, dans la quarante-septième du livre XII des lettres à Atticus; et dans les lettres 1-5, 27-33 du livre XIII. Sur la chronologie et l'interprétation de ces lettres, voy. SCHMITZ, *B. W. C.*, 291 et suiv.

(2) SUÉTONE, *Cæs.*, 24, dit que les conventions de la conférence de Lucques furent imaginées par César et que ce fut lui qui les proposa et les fit accepter par les autres. L'affirmation est certainement exacte, car des trois, César était l'homme le plus énergique et qui courait les plus grands dangers.

même temps les grandes passions populaires de l'époque mercantile et démocratique, l'orgueil militaire et impérial, la manie des gains rapides, la folie du plaisir, du luxe, des grandeurs dans la vie publique et dans la vie privée. Conquêtes au dehors, profusion d'argent au dedans, l'or et le fer, c'étaient là les deux points essentiels de cette politique, et l'un était lié à l'autre. Les conquêtes fourniraient l'argent nécessaire pour les grandes profusions ; la prospérité créée par celles-ci activerait l'énergie des conquêtes. Déjà cet hiver-là César avait répandu l'argent gagné dans la campagne de Belgique, prêtant ou donnant de grandes sommes aux hommes politiques venus de Rome pour lui faire la cour (1). Mais il voulait faire de plus grandes choses les années suivantes. Crassus réconcilierait Clodius avec Pompée et tous les deux se porteraient comme candidats au consulat pour l'année 55 ; une fois élus, ils se feraient donner par le peuple un proconsulat de cinq ans, et ils feraient aussi prolonger pour cinq ans à César son commandement des Gaules et voter les fonds nécessaires pour payer les légions qu'il avait recrutées depuis le commencement de la guerre. Maîtres ainsi pour longtemps de la république, ils se mettraient d'accord pour appliquer sur une échelle encore plus vaste l'impérialisme agressif inventé par Lucullus et pour faire de grandes conquêtes : avec l'argent des conquêtes ils exécuteraient de grands travaux publics à Rome et en Italie, feraient gagner les entrepreneurs, les marchands, les ouvriers, les soldats, achèteraient le monde politique et le sénat, s'occuperaient avec une splendeur sans pareille des amusements du peuple. Entre autres choses, on fonderait à Capoue de grandes

(1) Appien, *B. C.*, II, xvii.

écoles de gladiateurs (1). Quant aux conquêtes à faire, on décida l'entreprise qui devait paraître la plus merveilleuse à ces admirateurs d'Alexandre, celle à laquelle César avait peut-être songé longtemps, la conquête de la Perse. Quelle gloire et quel pouvoir acquerraient l'homme et le parti qui augmenteraient l'Orient romain de cet immense empire, si lointain, si riche et presque fabuleux. Mais, César dut se résigner à céder cette guerre à un de ses amis. Il était trop occupé par les affaires des Gaules, et la récente conquête nécessitait encore trop sa présence. Quant à l'Égypte, Crassus et Pompée en abandonneraient l'idée, mais on chargerait Gabinius de reconduire, sans autorisation du sénat, Ptolémée en Égypte, à condition qu'il leur payât à chacun une somme considérable. Il semble que la somme réclamée par César était de dix-sept millions et demi de sesterces, plus de quatre millions de francs (2). L'homme qui, comme consul, avait cherché à guérir par une belle loi la corruption, cette maladie chronique des sociétés civiles, se préparait à corrompre l'Italie tout entière.

Nous ne savons pas ce que furent alors les discussions entre César, Pompée et Crassus ; mais il est probable que Crassus approuva les plans de César plus facilement que Pompée. Il arrive souvent aux égoïstes

(1) On voit dans César, *B. C.*, I, xiv, que César avait des écoles de gladiateurs à Capoue. Je suppose qu'il les fonda, quand les guerres des Gaules commencèrent à être lucratives.

(2) Il n'est dit nulle part que l'on ait parlé des affaires d'Egypte dans l'entrevue de Lucques, mais cela est plus que vraisemblable. Crassus, César et Pompée ne pouvaient abandonner une affaire qui, avec peu de risques, pouvait être si profitable. C'est d'après Plutarque (*Cæs.*, 48) que nous supposons que César se fit promettre de l'argent. Les sommes que les héritiers de Ptolémée lui devaient en 48 ne pouvaient être que celles qui avaient été promises pour sa restauration sur le trône.

trop favorisés de la fortune que, rassasiés de tous les autres biens qu'ils ont eus facilement et en abondance, avides de satisfactions nouvelles, jaloux des succès d'autrui, ils s'entêtent à la fin dans le désir de réussir dans une chose qui leur est impossible. Crassus avait eu la puissance et la richesse, mais non la popularité de Lucullus, de Pompée ou de César; et pendant toute sa vie il avait fait à différentes reprises de grands efforts pour l'acquérir, demeurant tranquille quelque temps après chaque échec, pour essayer de nouveau à la première occasion. Encore une fois, dans ce moment d'exaltation universelle, son vieux désir se rallumait de nouveau. La grande politique impérialiste créée par Lucullus avait valu trop de gloire à son auteur et à Pompée, et elle commençait à en valoir trop à César; et comme désormais les rêves de grandeur les plus absurdes paraissaient à tout le monde possibles et faciles, Crassus ne voulait plus rester avec la seule gloire de vainqueur de Spartacus, alors que tout le monde pensait qu'un général romain aurait pu facilement égaler les exploits d'Alexandre le Grand. L'espoir de conquérir la Perse suffisait à lui faire approuver la convention. Pompée, au contraire, qui était le seul des trois à connaître un peu les Parthes, qui n'avait pas voulu essayer la conquête en 63, abandonna volontiers la Perse à son collègue; peut-être aurait-t-il même voulu s'opposer à tous ces projets de politique conquérante et corruptrice qui ne devaient pas lui plaire beaucoup. Il commençait déjà à être dégoûté et aussi un peu effrayé de l'allure démagogique que prenait la politique du parti populaire, dont il était un des chefs; et, comme tant de riches satisfaits, il approuvait volontiers pour les autres une morale de simplicité, d'austérité et de prudence. Mais pouvait-il se

séparer de César et de Crassus? Il aimait sa femme; il se sentait chaque jour tomber plus bas dans l'opinion publique; il avait au sénat de nombreux ennemis. Clodius, déjà si audacieux, aurait tout osé contre lui le jour où il se serait senti appuyé par César et Crassus. Il ne pouvait consolider son influence qu'en redevenant consul, en s'acquittant bien de sa mission annonaire, et en se faisant donner quelque nouveau commandement extraordinaire. Il n'aurait pas pu, seul, obtenir tant de choses. Lui aussi, il finit donc par accepter les propositions de César.

IV

LE SECOND CONSULAT DE CRASSUS ET DE POMPÉE

(56-55 av. J. C.)

Peu de temps après l'entrevue de Lucques, César dut renoncer à son projet de faire un long séjour dans la Cisalpine et se hâter de passer les Alpes; parce que des révoltes éclataient déjà dans la province qu'il prétendait avoir « pacifiée ». Galba, attaqué par les montagnards, avait failli être anéanti; plusieurs peuples de l'Armorique, qui avaient fait leur soumission l'automne précédent, s'étaient soulevés; les Vénètes, qui étaient à la tête du mouvement, avaient mis aux fers les officiers envoyés chez eux pour réquisitionner des vivres. En outre l'annexion avait irrité les peuples gaulois, surtout les Belges et les Trévires; et les populations de l'Aquitaine, qui n'étaient pas encore soumises, se disposaient à venir en aide aux Vénètes, craignant que César n'eût l'intention de les comprendre eux aussi dans ce qu'il appelait la pacification de la Gaule (1).

Alors que ses amis vantaient à Rome avec tant d'emphase la conquête de la Gaule, César ne pouvait pas donner à qui que ce fût un motif de supposer qu'il hésiterait à traiter ce pays comme une province

(1) César, *B. G.*, III, 7 et 10.

déjà conquise. Il imposa donc aussitôt à la Gaule une contribution annuelle de quarante millions de sesterces (1); et non seulement il se disposa à réprimer sévèrement la révolte des Vénètes, mais il décida aussi de soumettre sans retard les peuples encore indépendants. Il envoya Labiénus dans le pays des Trévires, pour les tenir en respect ainsi que les Rèmes et les Belges; il envoya Quintus Titurius Sabinus avec environ 10,000 hommes dévaster le territoire des Vénelles, des Curiosolites et des Lessobiens, alliés des Vénètes; il chargea Publius Crassus de soumettre l'Aquitaine en parcourant le pays avec des colonnes de cavalerie et environ 4,000 soldats; et il entreprit lui-même de dompter les Vénètes (2). Comme ce peuple avait une flotte nombreuse, il fit construire des navires sur la Loire, il enrôla partout des pilotes et des rameurs; il ordonna aux Pictones et aux Sanctones, qui ne s'unissaient pas aux rebelles, mais qui n'étaient pas encore soumis, de fournir des navires, en les déclarant ainsi sujets de Rome (3); il mit à la tête de la flotte le jeune Décimus Brutus, fils du consul de 77 et de cette Sempronia qui avait pris part à la conjuration de Catilina; et, en attendant que la flotte fût pré-

(1) Cela semble résulter d'un passage de SUÉTONE, *Cæs.*, 25, qui expose successivement les faits principaux de la conquête dans leur ordre chronologique, excepté à la fin, quand il cite la défaite de Gergovie avant le massacre de Titurius et d'Aruncu-léius.

(2) CÉSAR, *B. G.*, III, 11; DION, XXXIX, XL.

(3) César dit, *B. G.*, III, 11 : « *Ex Pictonibus et Santonis reliquisque pacatis regionibus* ». Il n'a pas encore parlé de la soumission des Pictones et des Santones, c'est même la première fois qu'il nomme les Pictones. Il est donc probable que cette demande de secours fut un des nombreux procédés rapides que César voulait employer pour soumettre à Rome les peuples encore libres de la Gaule.

parée, il envahit avec son armée le pays des Vénètes. Mais si Titurius et Publius Crassus accomplirent vite et bien leurs missions respectives, il n'en fut pas de même de César. Les Vénètes s'étaient réfugiés dans des *castella* construits sur des lignes de terre qui avançaient dans la mer, dans des positions telles que les grandes marées avec leur double retour qnotidien les défendaient mieux que tout travail humain. Revenant avec le rythme d'un balancier, la marée haute chassait l'armée qui faisait le siège par terre, et la marée basse laissait à sec la flotte qui voulait attaquer par mer. César passa une grande partie de l'été à faire de vaines tentatives contre ces *castella* imprenables, que l'on ne pouvait assiéger ni par terre ni par mer.

Pendant ces mois-là Pompée, après s'être réconcilié avec Clodius, était redevenu d'accord avec Crassus, le maître de Rome, de l'Italie et de l'Empire. La reconstitution de la triarchie avait réduit l'opposition conservatrice à un petit nombre de sénateurs trop orgueilleux, trop entêtés, ou trop compromis, tels que Caton, Favonius et Domitius Ahénobarbus, qui n'avaient aucune prise sur la majorité du sénat. Cicéron lui-même avait cédé; César avait promis à son frère Quintus un commandement en Gaule; et Pompée, qui était allé de Lucques en Sardaigne, pour y chercher du blé, avait prié Quintus de lui dire que son discours au sénat sur la loi agraire de César lui avait fort déplu (1). Cicéron s'était ainsi laissé persuader d'aller à la campagne le 15 mai, alors qu'il aurait dû, comme il l'avait lui-même proposé, prendre la parole sur cette question (2). Bientôt il fit plus : il s'engagea

(1) Cicéron, *F.*, I, ix, 9.
(2) Cicéron, *ad Q.*, II, viii.

à parler en faveur de César, quand, au commencement de juin (1), on discuterait devant le sénat la proposition d'envoyer dix légats pour organiser l'administration de la Gaule, et de voter les fonds nécessaires pour les quatre légions recrutées par lui en 58 et 57. Bien qu'il fût revenu en Italie comme un triomphateur, les coups violents que lui avait portés Clodius avaient affecté profondément son esprit nerveux et impressionnable; les fumées de gloire qui avaient grisé son cerveau après la conjuration de Catilina s'étaient dissipées; Cicéron n'ambitionnait plus d'être un grand homme politique. Content d'avoir échappé à cette tourmente, il désirait surtout en éviter une autre; il voulait se tenir à l'écart et se contenter de ne jouer qu'un rôle de second ordre, pourvu que ce rôle ne fût pas dangereux; il revenait à la première passion de sa jeunesse, à la littérature, qu'il avait négligée depuis qu'il était devenu un des avocats les plus en vue à Rome. Il avait commencé à écrire un livre de longue haleine, ce dialogue *de Oratore,* si beau, si vif, si dramatique; et le plaisir paisible qu'il éprouvait dans ce travail lui paraissait bien plus doux que les violentes émotions de l'ambition et les ivresses de la puissance. Des préoccupations privées aussi, le mauvais état de son patrimoine, déjà grevé avant son exil des grosses dettes contractées pour payer sa maison, le détournaient de la politique. Malgré l'indemnité votée par le sénat, qui du reste était insuffisante, et malgré l'aide d'Atticus, il était très embarrassé pour contenter ses créanciers et pour reconstruire sa maison et ses villas (2); chose d'autant plus ennuyeuse que, emporté

(1) Lange, *R. A.*, III, 323.
(2) Cicéron, *A.*, IV, i, 3; IV, ii, 7; IV, iii, 6.

lui-même dans le courant, il prenait de plus en plus goût à la vie large et somptueuse (1). Enfin, comme c'était un honnête homme, il se sentait pour Pompée, qui l'avait fait rappeler d'exil, une dette de reconnaissance qui devenait une obligation politique. Pourquoi aurait-il fait du tort à Pompée, pour plaire à une petite coterie d'aristocrates enragés qui l'avaient abandonné aux jours de danger, et qui ne valaient pas mieux que leurs adversaires? Quant à César, s'il avait eu de grands torts, n'avait-il pas accompli alors de grands exploits (2)? Pourquoi chercher sans raison des difficultés? Ne valait-il pas mieux imiter Varron, qui, riche, savant et noble, avait exercé de nombreuses magistratures, avait été légat dans la guerre des pirates, avait reçu lui aussi un beau million de récompense, mais avait su garder entière sa liberté au milieu des factions et des coteries? Alors, en effet, jugeant sévèrement la politique de son ami Pompée, il se tenait à l'écart, tranquillement, et s'occupait à améliorer ses terres, à protéger les beaux-arts en faisant travailler Archélaüs, un des plus célèbres sculpteurs de Rome (3), à écrire sa grande encyclopédie en neuf livres, *Disciplinæ*, où il recueillait ce qu'il y avait de meilleur dans les traditions antiques et la partie de la culture grecque, qui convenait à cette génération d'hommes d'action. Cicéron, qui était son ami, voulait suivre son exemple et ne désirait plus que deux choses : témoigner sa gratitude à Pompée et se venger de Clodius (4). Aussi, bien qu'il n'ap-

(1) Cicéron, *ad Q.*, II, vi, 3.
(2) Voyez sur les motifs de cette conversion l'intéressante lettre de Cicéron, *F.*, I, ix.
(3) Overbeck, *G. G. P.*, II, 482.
(4) Lange, *R. A.*, III, 309 et suiv.

prouvât pas la convention de Lucques, il prononça au sénat le discours *de provinciis consularibus,* dans lequel il célébrait, comme c'était alors la mode, la conquête définitive de la Gaule, et il répondait à ceux qui demandaient pourquoi il fallait encore de l'argent et des soldats pour une conquête achevée, que les grandes opérations militaires étaient terminées, mais qu'il restait encore de petits vestiges de la guerre (1). L'opposition des conservateurs fut facilement vaincue; on décida l'envoi de dix légats pour organiser la nouvelle conquête; et, au printemps de 56, la Gaule fut définitivement déclarée par le sénat province romaine. On décida aussi que Pison serait rappelé à la fin de l'année, que le gouvernement de Gabinius en Syrie finirait avec l'année 55; que la Syrie serait donnée comme province à un des consuls de cette année-là.

Cependant on approchait de juillet, le mois des élections. Lucius Domitius Ahénobarbus avait déjà annoncé sa candidature au consulat; tout le monde s'attendait à ce que Crassus et Pompée en fissent autant. Mais les jours passaient; Crassus ni Pompée ne disaient rien. Le bruit qu'on avait fait courir sur leurs candidatures était-il faux, ou avaient-ils changé d'idée? Bientôt on vit deux tribuns du peuple mettre méthodiquement leur *veto* chaque fois que l'on voulait en fixer le jour (2); et on ne tarda pas à comprendre le but de ce manège. Comme l'opinion publique n'était pas favorable à leur candidature (3), Crassus ni Pompée ne voulaient que les élections eussent lieu sous la présidence de Cnéius Cornélius Lentulus, ni

(1) Voy. Cicéron, *de prov. cons.*, xiii et xv, 32-36.
(2) Plutarque, *Crass.*, 15; *Pomp.*, 51; Dion, XXXIX, xxvii.
(3) Plutarque, *Crass.*, 15; *Cat. U.*, 41

de Lucius Marcius Philippus, qui étaient conservateurs tous les deux. L'un des deux avait dû présider l'assemblée électorale; c'est-à-dire que chargé de présenter au peuple la liste des candidats, il aurait eu le droit de n'y point inscrire les noms qui ne lui plaisaient pas. Le président, encouragé par l'opinion publique, n'oserait-il pas rayer les noms de Crassus et de Pompée (1)? Redoutant de la part des conservateurs un coup semblable, Crassus et Pompée avaient décidé de faire renvoyer par des tribuns les élections jusqu'à l'année suivante; de sorte que dès le premier janvier il faudrait faire nommer par le sénat tous les cinq jours un *interrex* qui tiendrait les comices au lieu du consul : ils attendraient alors que vînt le tour d'un sénateur dévoué à leur cause. La coterie conservatrice chercha à agiter le public, à qui ces intrigues répugnaient, pour contraindre Pompée et Crassus à renoncer à leur obstruction, ou au moins à s'en déclarer les auteurs. Lentulus essaya de différentes manières de leur faire déclarer au sénat s'ils avaient l'intention de poser leur candidature; il réunit même un grand *meeting* populaire où, en présence des sénateurs du parti conservateur, venus en habits de deuil, il accusa Pompée d'être un tyran (2). Ce fut en vain. Le public blâmait Crassus et Pompée, mais il restait malgré tout indifférent et ne songeait qu'à s'amuser et à s'enrichir; dans le monde politique presque tous avaient si peur de la triarchie, que beaucoup n'osaient plus se montrer à la curie (3); les mois passaient; les élections ne se faisaient pas et Crassus et Pompée continuaient à affecter de n'être

(1) Dion, XXXIX, xxvii.
(2) Plutarque, *Pomp.*, 51; *Crass.*, 15; Dion, XXXIX, xxviii; Valère Maxime, VI, ii, 6.
(3) Dion, XXXIX, xxx.

pas responsables de l'obstructionnisme des tribuns. Les conservateurs cherchèrent à se venger en faisant faire un procès, pour usurpation de titre de citoyen, à Lucius Cornélius Balbus, l'habile agent de César et de Pompée. Mais Pompée pria Cicéron de le défendre; Cicéron fit un plaidoyer que nous possédons encore et Balbus fut absous.

Cependant la révolte des Vénètes avait été domptée, quand Décimus Brutus était enfin apparu dans leurs eaux avec la flotte. Soit qu'ils aient jugé sans valeur cette flotte composée de navires pris de tous les côtés, soit que, fatigués des longs sièges, ils aient eu l'espoir de finir la guerre, ils étaient montés aussitôt sur leurs navires et avaient livré bataille; mais Décimus Brutus leur avait infligé une telle défaite qu'ils avaient pris le parti de se rendre. César, pour démontrer de nouveau que la Gaule était désormais province romaine, avait condamné à mort tous les notables. Il fit à la fin de l'été une expédition contre les Morins et les Ménapiens qui ne s'étaient pas encore rendus. Mais l'expédition ne réussit point. Ces barbares belliqueux ne s'offrirent pas en masse aux coups des légions; ils se dispersèrent en petites bandes dans les forêts et les marais, emportant avec eux leurs trésors les plus précieux; et ils se mirent à faire la guérilla, en attaquant par surprise les petits détachements romains. L'hiver approchait. César comprit qu'il n'était pas prudent de s'enfoncer dans un pays aussi sauvage, et après avoir un peu dévasté leurs terres, il revint en arrière, envoyant son armée prendre ses quartiers d'hiver dans les pays qui s'étaient révoltés cette année-là. Ainsi la troisième année de la guerre s'achevait avec des succès remarquables et de grands profits. Ces répressions en effet avaient été des prétextes à dévastations, à rapines,

par lesquelles César, les officiers supérieurs, surtout Mamurra et Labiénus, et toute l'armée commençaient à se dédommager de leurs fatigues (1). Mais une entreprise plus difficile que celle de dompter ces résistances encore faibles, était pour César celle d'organiser en Gaule le nouveau gouvernement. Il n'était pas possible de détruire tous les organes politiques et juridiques de l'ancienne société celtique et de les remplacer par un gouvernement tout nouveau; mais il n'était pas non plus facile de faire fonctionner sous le contrôle romain les anciennes institutions, de maîtriser, au point de pouvoir s'en servir, ce système de traditions, d'intérêts, de forces sociales, que César avait trouvé en action et dont la plupart subsistaient même sous la domination romaine. La situation des partis, l'un national et populaire, l'autre aristocratique et conservateur, embarrassait surtout César. Bien qu'elle eût mis des freins à leur activité, l'annexion n'avait pas fait disparaître ces partis, dont chacun gardait ses positions, couvait ses rancunes, cherchait à exploiter à son profit la situation nouvelle. A mesure que César connaissait mieux la Gaule, il s'apercevait que le parti national, appuyé par les masses, était beaucoup plus fort que le parti conservateur et aristocratique par lequel il avait été appelé en Gaule : presque partout les diètes, les assemblées des notables, étaient en décadence, et n'avaient plus qu'une autorité nominale en face de la puissance croissante de celui que César appelle *rex*, c'est-à-dire du chef du gouvernement, nommé presque partout par les diètes pour un certain temps, surtout quand ce *rex* était un de ces riches démagogues qui

(1) Suétone, *Cæs.*, 24, dit que le pillage systématique de la Gaule commença après l'entrevue de Lucques.

étaient à la tête du parti national. Or ce parti, s'il se résignait pour le moment à tolérer le joug romain, continuait à se défier de César et à détester Rome; ce qui signifiait qu'une grande partie de la nation n'accepterait pas avec sincérité le nouveau régime et ne ferait rien pour y adapter les anciennes institutions de la Gaule. La difficulté était grande. Mais avec sa souplesse, son audace, son opportunisme téméraire, César imagina à ce moment de transporter les bases de sa politique gauloise d'un parti sur l'autre; d'abandonner le parti conservateur et aristocratique qui l'avait soutenu jusqu'alors, pour s'appuyer sur le parti national qui l'avait détesté. Partout il fit des avances à ces riches ploutocrates dont l'ambition était de conquérir une sorte de pouvoir monarchique dans les vieilles républiques; dans plusieurs nations il les fit nommer *reges,* soit par son influence personnelle, soit en usurpant les pouvoirs de l'assemblée; et dans l'espoir d'avoir à la tête des nations des chefs qui lui fussent dévoués et de gagner par eux les masses, il ne se fit pas un scrupule de sacrifier ses amis des premiers jours, de réunir les diètes, de hâter la révolution qui depuis longtemps se préparait en Gaule, à l'avantage de cette oligarchie ploutocratique qui se montrait partout la plus forte. Il mit au nombre de ses amis Vercingétorix, le jeune chef de la puissante famille noble des Arvernes (1). Il fit Tasgétus roi des Carnutes (2), Cavarinus roi des Sénones (3), Commius roi des Atrébates (4). Il semble qu'il ait eu même l'in-

(1) Jullian, *Verc.*, 81. Vercingétorix est certainement le nom d'un personnage. Voy. Jullian, *Verc.*, 87 et suiv

(2) *B. G.*, V, xxv.

(3) *B. G.*, V, liv.

(4) *B. G.*, IV, xxi.

tention de faire Dumnorix roi des Éduens (1). Il songea aussi, en appliquant le principe *divide et impera*, à aider les Éduens et les Rèmes à avoir la suprématie dont leurs rivaux, tels que les Sénones, les Séquanes et les Arvernes, étaient déchus (2). Il espérait consolider ainsi la puissance romaine en Gaule (3).

Quels que dussent être les effets lointains de cette politique, les choses, pour le moment, allaient bien en Gaule et dans la métropole. Crassus et Pompée avaient réussi à faire différer les élections jusqu'à l'année 55, et à faire nommer un interrex qui leur était dévoué. Cependant Lucius Domitius Ahénobarbus, poussé par Caton, ne retira pas sa candidature; et le matin du vote, à l'aube, il partit de chez lui escorté par des esclaves et des clients, pour aller solliciter les votes. Mais soudain, au détour d'une route, il fut assailli par une bande; l'esclave qui précédait avec une torche fut tué; beaucoup d'autres de sa suite furent blessés. Épouvanté, Domitius s'enfuit (4). César avait envoyé en congé pour voter beaucoup de soldats conduits par Publius Crassus; Crassus et Pompée furent élus sans difficulté, et leur soin le plus pressé fut de mettre à exécution les conventions arrêtées à Lucques. Un tribun du peuple, Caïus Trébonius, fils d'un homme d'affaires (5) très riche, et rallié depuis peu au parti de César, fit, malgré les tumultes déchaînés par les

(1) *B. G.*, V, VI.
(2) *B. G.*, VI, XII.
(3) JULLIAN, *Verc.*, 80 et suiv., a le mérite d'avoir le premier mis clairement en lumière ce changement de la politique de César en Gaule, dont Fustel de Coulanges, par exemple, ne s'était pas rendu compte; voy. *G. R.*, 52-55.
(4) APPIEN, *B. C.*, II, XVII; PLUTARQUE, *Pomp.*, 52; *Crassus*, 15, *Cat. U.*, 41-42; DION, XXXIX, XXXI.
(5) CICÉRON, *Phil.*, XIII, X, 23.

conservateurs, adopter une loi qui donnait comme provinces aux consuls de l'année la Syrie à l'un, les deux Espagnes à l'autre, pour cinq ans et avec le droit de déclarer la guerre. La loi une fois approuvée, les consuls proposèrent de donner pour cinq autres années le gouvernement des trois Gaules à César ; et la proposition fut approuvée sans scandale ni tumulte, bien que Cicéron, dans d'aimables entretiens, cherchât à en dissuader Pompée (1). Après quelque repos pris à la campagne, Pompée et Crassus, revenus à Rome au mois d'avril (2), proposèrent différentes lois qui auraient dû mettre un frein au désordre social de l'époque : Crassus proposa une loi contre la corruption, Pompée une loi plus sévère sur le parricide et une réforme judiciaire grâce à laquelle les juges seraient mieux choisis. Pompée voulait aussi proposer une loi contre le luxe, qui montre bien qu'il penchait déjà vers des idées qui étaient au fond la négation de l'ambitieuse politique impérialiste de César. Mais Hortensius le persuada de la retirer, en faisant dans un grand discours l'éloge du luxe, qui est l'ornement naturel de la puissance (3).

Les réformes, du reste, n'auraient servi à rien. Le désordre augmentait tous les jours. A Pouzzoles, parmi les nombreux marchands égyptiens qui fréquentaient le port, il courut, au commencement du printemps, un bruit singulier : on disait que Ptolémée avait été ramené à Alexandrie par une armée romaine (4). Comment la chose était-elle possible, puisque le sénat n'avait pris aucune décision? La nouvelle,

(1) Cicéron, *Phil.*, II, x, 24.
(2) Drumann, *G. R.*, IV, 93.
(3) Dion, XXXIX, xxxvii.
(4) Cicéron, *A.*, IV, x, 1.

pourtant, était exacte. Ptolémée, las de payer sans rien obtenir à Rome (1), était allé à Ephèse; là, après l'entrevue de Lucques, Rabirius était venu le trouver; et ils s'étaient rendus ensemble, avec des lettres de Pompée, auprès de Gabinius en Syrie; celui-ci, obéissant aux ordres de Pompée, avait enfin consenti à reconduire Ptolémée, sans attendre l'autorisation du sénat. Gabinius recevrait une riche récompense; et Rabirius serait nommé ministre des finances en Égypte, pour veiller aux intérêts des créanciers italiens du roi. Ainsi vers la fin de l'année 56 Gabinius avait envahi l'Égypte, et rétabli Ptolémée sur le trône, avec l'armée où servait aussi Marc Antoine (2). On imagine facilement quelles furent les protestations des conservateurs Mais l'impression de ce scandale était encore très vive, lorsqu'on apprit une chose bien plus grave : Crassus allait tenter la conquête de la Perse. Il ne fut plus possible d'en douter, car il faisait au grand jour ses préparatifs pour cette expédition; il recrutait des soldats, choisissait des officiers, mettait de l'ordre dans ses affaires, et faisait un inventaire détaillé de sa fortune. Il put constater que son père lui ayant laissé trois cents talents, il en avait maintenant sept mille, qui correspondraient à environ trente et un millions de francs (3). Et cependant il n'était pas satisfait : la mégalomanie dont tout le monde souffrait alors, l'orgueil, la témérité, l'ambition inassouvie faisaient de ce vieillard, qui jusque-là, malgré ses défauts, avait été un homme sérieux, un fanfaron qui tenait les propos les plus déraisonnables. Il voulait surpasser Lucullus, qui

(1) Plutarque, *Cat. U.*, 35.
(2) Dion, XXXIX, lv-lviii; Appien, *Syr.*, 51; Josèphe, *A. J.*, XIV, vi, 2; *B. J.*, I, viii, 7; Cicéron, *pro Rab. Post.*, viii, 22.
(3) Plutarque, *Crass.*, 2.

s'était éteint, comme un enfant, l'année précédente, dans la démence sénile; il prétendait suivre jusque dans l'Inde la route par où était passé Alexandre, et conquérir l'univers (1). L'émotion causée par cette nouvelle, par ces préparatifs, par ces propos fut immense. Peu à peu le public s'enthousiasma pour ce projet; beaucoup de jeunes gens cherchèrent à se faire accepter comme officiers; parmi eux était Caïus Cassus Longinus, qui avait épousé une fille de Servilia et était devenu ainsi le beau-frère de Brutus. Seul le petit parti conservateur prédisait que la guerre finirait par un désastre, car le pays était loin et inconnu, et l'ennemi redoutable; il disait même que la guerre était injuste, puisque les Parthes n'avaient donné aucun motif pour qu'on la leur déclarât (2). Il y avait longtemps que de tels arguments ne signifiaient plus grand'chose à Rome. Mais ni dans l'un, ni dans l'autre parti on ne se rendait sérieusement compte des difficultés de l'entreprise.

César prenait encore moins de repos que Crassus et que Pompée. Il était repassé de la Cisalpine dans la Gaule au printemps de 55, ayant décidé de faire cette année-là une brève incursion en Bretagne, pour voir si le pays se prêterait à de nouvelles entreprises; mais il en avait été détourné par une invasion des peuples germains, les Usipètes et les Teuctères, que les chefs du parti national avaient peut-être secrètement poussés à passer le Rhin pour combattre les Romains. César, un peu inquiet à cause de leur nombre, avait employé un stratagème déloyal : il les avait attaqués à l'impro-

(1) Plutarque, *Crass.*, 16.
(2) Appien, *B. C.*, II, xviii. Voy. comme témoignage de l'aversion des conservateurs pour cette entreprise le jugement défavorable de Florus, III, xi, qui provient certainement de Tite-Live, historien conservateur.

viste, tandis qu'il les amusait avec des négociations de paix (1). Leur ayant ainsi infligé une défaite, il avait décidé de faire une excursion au delà du Rhin, pour intimider les populations germaniques et les empêcher de repasser le fleuve. Il avait remonté la vallée du Rhin, jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui Bonn ; il y avait construit un pont en dix jours, et il avait fait une incursion rapide sur le territoire des Suèves et des Sicambres. Alors seulement il put revenir à ses projets sur la Bretagne ; mais il n'eut plus le temps que de faire un débarquement rapide avec deux légions, renvoyant l'entreprise plus vaste à l'année suivante. Bien que tous ces exploits fussent de peu d'importance, ces nouvelles soulevèrent à Rome un grand enthousiasme. On disait que César avait vaincu 300.000 Germains ; la descente en Bretagne surtout paraissait merveilleuse. Si César connaissait peu la Bretagne, à Rome personne ne savait absolument rien sur ce pays ; et cependant tout le monde affirmait que l'on trouverait d'immenses richesses dans l'île lointaine, et qu'on y ferait des fortunes colossales (2). Rome ne raisonnait plus : insatiable de plaisir, d'émotions et de fêtes, chaque prétexte lui était bon. A la fin de l'été on avait enfin abattu les palissades autour du théâtre de Pompée, et Rome avait été éblouie par cette immense masse de marbre étincelant (3), par le superbe portique carré

(1) Plutarque, *Cés.*, 22, affirme que la conduite de César envers ces ennemis fut déloyale, et cela est prouvé aussi par la proposition de Caton, qu'il n'aurait pas faite si César n'avait véritablement violé le droit des gens. On peut voir aussi, *B. G.*, IV, xii, que César essaie de se justifier en rejetant la faute sur ses ennemis.

(2) Dion, XXXIX, liii.

(3) Pline, *N. H.*, VIII, vii, 20. Le texte d'Aulu Gelle, X, i, 6, semble indiquer que le temple ajouté au théâtre fut consa-

bâti derrière la scène, orné de peintures de Polignote et de statues représentant les nations vaincues par Pompée, et où le peuple pourrait se réfugier dans les jours de pluie. Une tradition veut qu'il y ait eu là cette statue, œuvre d'Apollonius, fils de Nestor, dont le merveilleux fragment que l'on appelle le Torse du Belvédère est venu jusqu'à nous (1). Dans une partie du portique la colonnade, fermée par des murs, formait une salle superbe, la Curie de Pompée, où le sénat tout entier aurait pu se réunir (2). On donna des fêtes magnifiques pour l'inauguration de ce premier monument vraiment digne de Rome et de sa grandeur; et entre autres merveilles il y eut une chasse aux bêtes féroces où les éléphants blessés se mirent à barrir et poussèrent des plaintes qui attendrirent le public, ce même public qui s'égorgeait dans les bagarres du forum et prenait plaisir à voir couler le sang des gladiateurs (3)!

Naturellement ces succès militaires, ces munificences royales, le violent enthousiasme populaire décourageaient profondément le parti conservateur. Chaque jour ses rangs s'éclaircissaient davantage; il se réduisait à une poignée d'hommes; mais ceux-ci au moins compensaient le nombre par la violence, et à mesure qu'ils voyaient diminuer leurs forces, ils s'entêtaient furieusement dans la lutte. Ils avaient réussi à faire élire Domitius Ahénobarbus consul pour l'année 54 à côté d'Appius Claudius, frère aîné de Clodius et ami de Pompée; ils avaient fait élire préteurs, en même temps que Caïus Alfius Flavus et Servius Sulpicius

cré pendant son troisième consulat. Voy. Asconius, *in Pison.*, p. 1.

(1) Loewy, *Zeit. für bildende Kunst*, XXIII (1888), pages 74 et suiv., a cependant démontré que cette tradition est fausse.

(2) Gilbert, *T. R.*, III, 323.

(3) Cicéron, *F.*, VII, I, 3.

Galba, l'un ami, l'autre général de César, Caton et Publius Servilius, fils du vainqueur des Isaures; et ils répondaient maintenant aux démonstrations populaires en l'honneur de César, en faisant proposer par Caton que César, pour avoir violé le droit des gens, fût livré aux Usipètes et aux Teuctères, selon la coutume de la Rome religieuse et austère des temps anciens. Ce parti si faible avait encore une audace plus grande. Crassus enrôlait des soldats en Italie, pour former, en les réunissant aux légions de Gabinius, l'armée dont il croyait avoir besoin pour son expédition; mais ne trouvant pas un nombre suffisant de volontaires, il procédait à des enrôlements obligatoires, avec une hâte trop brutale pour un pays qui avait depuis longtemps perdu le goût de la vie militaire. Profitant du mécontentement causé par ses levées, le parti conservateur essaya de les faire interdire par deux tribuns, Caïus Atéius Capiton et Publius Aquilius Gallus (1). Mais ces intrigues ne firent qu'exciter Crassus à aller plus vite et à partir dès le mois de novembre. Ne pouvant faire autre chose, quand Crassus sortit de Rome avec sa suite et son fils Publius, que César lui avait envoyé avec une troupe de cavaliers gaulois, Atéius l'accompagna jusqu'au pomœrium, en l'accablant de malédictions et d'imprécations. Le vieillard les entendit sans s'émouvoir; mais il est probable que les jeunes soldats qu'il emmenait de force, mécontents déjà et effrayés des dangers de la lointaine expédition, en furent très impressionnés. La suite de cette guerre et la décadence militaire de l'Italie, qui aimait à jouir tranquillement des conquêtes, plutôt qu'à les faire, donnent lieu du moins de le supposer.

(1) Dion, XXXIX, xxxix.

V

LA PREMIÈRE DÉCEPTION DE LA POLITIQUE CÉSARIENNE LA CONQUÊTE DE BRETAGNE

(L'an 14 avant Jésus-Christ.)

Poussé par un désir trop longtemps inassouvi de gloire militaire, aveuglé par cette confiance téméraire dans le succès qui enivrait plus ou moins tout le monde à Rome, Crassus se flattait de pouvoir improviser à la hâte, à soixante ans, sans préparation sérieuse, la conquête de la Perse. Arrivé à Brindes, il voulut aussitôt passer la mer, bien que ce fût dans la mauvaise saison ; et il perdit beaucoup de navires et d'hommes (1). Débarqué à Dyrrachium, il se dirigea aussitôt, et malgré l'hiver, par la voie Egnatia, à travers l'Épire, la Macédoine et la Thrace, vers le Bosphore, sans prendre garde que ces désastres et cette marche décourageaient ses jeunes soldats déjà si mécontents

César, cependant, avait décidé de tenter l'année suivante une expédition en Bretagne. Nous ne savons pas quel en était le but, mais il est peu probable que César ait cru pouvoir faire la conquête de la grande île. Il n'avait peut-être que l'intention d'y faire une vaste razzia, pour recueillir du butin, pour donner aux Romains un autre sujet d'étonnement et d'or-

(1) PLUTARQUE, *Crass.*, 17.

gueil, et pour diminuer en Gaule le malaise occasionné d'abord par la paix qu'il avait imposée à l'improviste à un pays où depuis des siècles les guerres étaient habituelles. Ces changements sociaux trop brusques produisent toujours cet effet. C'était là une des plus grandes difficultés du nouveau régime. Trop de gens vivaient en Gaule de ces guerres et en retiraient de la puissance et des honneurs. Privés soudain par la paix de ce qui était la raison de leur importance sociale et de leur existence même, ils ne pouvaient pas ne pas être un élément de mécontentement et de trouble. César le savait si bien que, pour occuper ces nombreux militaires désœuvrés, il recrutait parmi eux un grand nombre d'auxiliaires; il avait aussi imaginé de flatter l'orgueil militaire des Gaulois en formant une légion, composée tout entière de Gaulois, la fameuse légion de l'Alouette (1), mettant ainsi dans l'armée les nouveaux sujets de Rome sur le même pied que les conquérants du monde. Il est donc possible qu'il considérât la Bretagne comme un nouveau champ d'action à ouvrir, sous le contrôle de Rome, aux aspirations belliqueuses des grandes familles gauloises, dont il avait l'intention de conduire les chefs l'année suivante en Bretagne. Pour le moment, vers la fin de l'année 55, après avoir inventé un nouveau type de navire et avoir donné l'ordre d'en construire un certain nombre pendant l'hiver (2), il venait en Italie, se rendait en Illyrie, revenait dans la Cisalpine pour y réunir les assemblées locales, accueillir les innombrables quémandeurs venus de Rome, et pratiquer en grand la politique de corruption. Ayant maintenant de grandes

(1) Suétone, *Cæs.*, 24.
(2) César, *B. G.*, V, II.

ressources, il pouvait passer de grosses sommes à ses deux agents de Rome, Balbus et Oppius, faire des prêts considérables à tous les sénateurs besogneux, construire des villas somptueuses, acheter des terres en Italie, des tableaux, des statues, d'antiques œuvres d'art (1); commencer enfin, comme Pompée, de grands travaux publics à Rome, faire gagner beaucoup d'argent aux entrepreneurs et aux ouvriers, satisfaire le goût du luxe qui gagnait tout le peuple. Ses projets étaient grandioses. Il avait chargé Oppius et Cicéron d'élargir le forum, qui était trop étroit, et il dépensa la somme énorme de soixante millions de sesterces, pour acheter les vieilles masures qui encombraient le *Comitium* au pied du Capitole (2). Comme le peuple se réunissait encore pour les comices des tribus sur le Champ de Mars, dans des enclos provisoires entourés de palissades, et divisés par des cordes en autant de sections qu'il y avait de tribus, César voulait bâtir pour les comices un grand palais de marbre digne du peuple-roi, les *sæpta Julia*. L'édifice aurait eu la forme d'un immense rectangle, dont la façade correspondait à la ligne actuelle des palais du Corso, à droite quand on vient de la place du Peuple, du palais Sciarra jusqu'à la place de Venise (3); il devait être entouré par un magnifique portique de mille pas et orné d'un grand jardin public (4). Enfin César employait l'argent de la Gaule à se créer le nombreux personnel de secrétaires, de courriers, d'archivistes, d'architectes, de serviteurs, dont il avait besoin; il achetait fort cher des esclaves sur tous les marchés, et choisissait avec soin

(1) Suétone, *Cæs.*, 47.
(2) Cicéron, *A.*, IV, xvi, 14
(3) Voy. Lanciani, *F. U.*, tables 15 et 21.
(4) Cicéron, *A.*, IV, xvi, 14.

parmi les prisonniers ceux qui pouvaient lui être utiles (1). Il devenait ainsi un des plus grands propriétaires d'esclaves de l'Italie, ce qui était une grande force et une grande richesse, mais aussi un grand danger; car des esclaves nombreux, si on ne les tenait pas par une forte discipline, ruinaient facilement leur maître. Mais César était un des plus habiles maîtres d'esclaves de son temps, et il améliorait peu à peu sa *familia,* en la surveillant toute, jusqu'aux esclaves les plus humbles, en établissant un système de récompenses qui allaient de la nourriture et du vêtement jusqu'à un salaire en argent, à la liberté, à des dons de maisons, de propriétés et de capitaux. Il maintenait la discipline par des châtiments cruels (2). C'est ainsi qu'il avait au nombre de ses plus humbles serviteurs un jeune garçon qui avait été fait prisonnier dans une expédition en Germanie. Mais ayant par hasard appris que ce garçon prètait à usure à ses compagnons les restes de sa nourriture, il le fit passer aussitôt aux bureaux de son administration (3). Il pensait sans doute que s'il ne finissait pas sur la croix, ce précoce usurier irait loin; et il ne se trompait pas.

Au printemps de l'année 54, César retournait en Gaule; Crassus, qui avait passé le Bosphore et était entré en Syrie par le nord, dans les premiers mois de l'année 54, relevait Gabinius de son commandement; Pompée, au contraire, envoyait ses légats en Espagne et restait dans le voisinage de Rome, sous le prétexte de pourvoir aux approvisionnements de la métropole. La vérité est que l'on n'avait pas jugé opportun que les trois chefs fussent loin de Rome. En

(1) SUÉTONE, *Cæs.*, 47.
(2) SUÉTONE, *Cæs.*, 48.
(3) *Schol. in Juven.*, I, 109.

effet, le parti conservateur, bien qu'il eût tant perdu en nombre et en influence, ne désarmait pas. Pour créer des difficultés à la politique impérialiste de la triarchie, il faisait semblant de défendre les peuples opprimés par Rome; au sénat, dans les réunions publiques, dans les conversations privées, en prose et en vers, il protestait contre la brutale rapacité de César, contre les fortunes scandaleuses des officiers, surtout de Mamurra et de Labiénus (1); il tentait de réveiller la conscience morale assoupie de la nation. Mais la nation, exaltée par un enthousiasme contagieux, ne demandait que de l'argent, des conquêtes et des fêtes; elle considérait la Bretagne et la Perse comme déjà soumises, elle engageait ou dépensait déjà les trésors qu'on y trouverait; elle admirait César, Crassus et Pompée, César surtout, le plus populaire de tous pour le moment, le général unique (2), comme l'appelaient ses admirateurs, l'homme vers qui se tournaient tous les regards. A toutes les époques trop avides de plaisirs et d'argent le caractère s'affaiblit; les hommes ne savent pas rester longtemps avec la minorité, ils changent facilement d'opinions. C'est ainsi que tous suivaient alors l'exemple de Cicéron, qui s'était rangé tout à fait du côté des triumvirs. Crassus avait voulu se réconcilier avec lui avant de partir (3); Pompée ne manquait aucune occasion de se montrer aimable pour lui (4); César traitait magnifiquement son frère, flattait habilement sa vanité littéraire, accueillait avec empres-

(1) Voy. Cicéron, *A.*, VII, vii, 6. — Catulle, *C.*, xxix.
(2) Voy. l' « *imperator unice* » de Catulle, carm., xxix, 11, carm., liv, B., 2; allusion ironique aux louanges extravagantes prodiguées à César par ses admirateurs.
(3) Cicéron, *F.*, I, ix, 20.
(4) Cicéron, *ad Q.*, II, 15 *B.*, 2.

sement toutes les personnes qu'il lui recommandait (1). Comment résister à tant d'amabilités? De temps en temps, il est vrai, quelque scandale venait le troubler et l'irriter. C'est ainsi qu'il songeait alors à porter devant le sénat une accusation contre Gabinius (2). Puis la timidité, la paresse, le scepticisme des autres, le sentiment de l'inutilité de tout effort contraire l'amenaient à laisser faire, et à ne plus s'occuper des affaires politiques mais de ses plaidoyers (3) et de ses travaux littéraires. Il était en train de devenir un véritable homme de lettres. Il travaillait à ce moment à mettre de l'ordre dans les manuscrits de Lucrèce, qui s'était tué l'année précédente dans un accès de sa mélancolie, exaspérée, semble-t-il, par l'abus de boissons aphrodisiaques (4); il se proposait aussi d'écrire un poème sur les exploits de César en Bretagne; enfin, consolation académique des hommes d'État inoccupés, il composait un gros traité de politique, le *de Republica* (5). La démocratie en était à Rome aux dernières convulsions; l'aristocratie n'existait plus; la monarchie était détestée à un tel point que personne n'aurait pu sérieusement la considérer comme un remède aux maux présents. De quelle réforme la république pouvait-elle espérer le salut? C'est là le problème que Cicéron se pose dans son livre. Et il croit le résoudre par la conciliation aristotélique de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie, en proposant une magistrature suprême de la République, l'élection d'un citoyen émi-

(1) Cicéron, *F.* I, viii, 12-18; *F.* VII, v; VII, viii, 1.
(2) Cicéron, *ad Q.*, III, ii, 2.
(3) Lange, *R. A.*, III, 339; Cicéron, *ad Q.*, II, xvi, 1; *A.*, IV, xvi, 1.
(4) Voy. Giussani, *L. R.*, 147; Stampini, *Il suicidio di Lucrezio. R. S. A.*, I, fasc. 4; Cicéron, *ad Q.*, II, xi, 4.
(5) Cicéron, *ad Q.*, II, xiv, 1.

nent qui, placé pour un temps déterminé à la tête de l'État avec de grands pouvoirs, ferait respecter par tous les lois du peuple et du sénat. Malheureusement, tandis qu'il s'adonnait à ces profondes méditations politiques, Cicéron pris, lui aussi, de la manie du luxe, continuait à faire des dettes. Bien qu'il n'eût pas encore fini de payer la maison qui avait été détruite par Clodius; bien que l'indemnité accordée par le sénat fut insuffisante pour reconstruire son palais et ses villas, il continuait à dissiper de l'argent pour sa villa de Pompéi; il en achetait une à Pouzzoles; il faisait des constructions à Rome, et augmentait le nombre de ses esclaves (1). César choisit habilement un moment où il se trouvait gêné, et il lui fit accepter un prêt considérable (2).

Au contraire, Catulle, devenu un aristocrate enragé, lançait contre les hommes du parti populaire ses iambes violents. Revenu à Rome, il avait rompu définitivement avec Clodia; et après avoir écrit une dernière poésie d'adieu, amère et douloureuse (3), il avait changé de sujets, de mètres et de style. Il faisait maintenant de la politique conservatrice et cultivait la poésie érudite, mythologique et raffinée des Alexandrins; il écrivait sur le sauvage rythme galliambique l'étrange *Carmen* LXIII, qui a trait au culte orgiastique de Cybèle; il composait l'*Épithalame de Téthys et de*

(1) LICHTENBERGER, *De Ciceronis re privata;* Paris, 1895, p. 9 et 14.

(2) Il résulte de passages de Cicéron lui-même (*A.*, V, IV, 3; V, V, 2; V, VI, 2) qu'il fut le débiteur de César. Comme ces lettres, qui sont de l'année 51, parlent de la restitution, il me paraît vraisemblable que le prêt ait été fait à cette époque qui fut celle de la plus grande amitié entre César et Cicéron, et de la plus grande richesse de César.

(3) CATULLE, *Carm.*, XI.

Pélée (1) ; et il attaquait dans des poèmes brefs et violents César, Pompée et leurs principaux partisans (2), affectant, lui jeune provincial, des sentiments ultra-aristocratiques, l'horreur de cette démocratie vulgaire, qui mêlait maintenant les classes, même dans les plus hautes charges : « Jusqu'à Vatinius qui jure qu'il est sûr de devenir consul ! — Que te reste-t-il, ô Catulle, sinon à mourir ? » (3). Mais sa santé était ruinée. Pressentant sa fin prochaine, il se hâtait de recueillir ses meilleurs poèmes pour en faire un petit volume ; et exhalait dans de belles poésies la tristesse profonde qui l'accablait : « Ton ami Catulle va mal, ô Cornificius : il va mal et il est plein de souffrances (4)... »

L'été arrivait ; Crassus, sans déclaration de guerre, avait envahi la Mésopotamie et il en occupait les différentes villes ; César, au contraire, tardait à envahir la Bretagne. A Rome, la lutte électorale commençait. Les candidats, très nombreux pour toutes les magistratures, n'étaient pas moins de cinq pour le consulat : Caïus Memmius Gémellus, l'ancien ennemi et maintenant aux élections le candidat favori de César ; Marcus Valérius Messala, noble d'ancienne famille, bien vu des conservateurs ; Marcus Æmilius Scaurus ; Caïus Claudius, un autre frère de Claudius et enfin Cnéius Domitius Calvinus (5). Mais ce qui fut surtout cause de scandales, ce fut la mêlée sauvage des ambitions qui éclata tout à coup. Rome n'avait jamais rien vu de semblable. Tous les magistrats en charge demandaient aux concurrents de l'argent pour leur venir en

(1) Giussani, *L. R.*, 167.
(2) Catulle, *Carm.*, xxix ; liv ; lvii ; xciii.
(3) Catulle, *Carm.*, lii.
(4) Catulle, *Carm.*, xxxviii.
(5) Lange, *R. A.*, III, 337.

aide (1); les deux consuls conclurent un traité régulier avec Memmius et Calvinus, en s'engageant à les aider à condition que, s'ils étaient élus, ils leur feraient avoir par une supercherie compliquée les provinces qu'ils désiraient, ou qu'ils leur paieraient, en cas d'échec, 400,000 sesterces (2); la corruption dépassa bientôt tout ce qu'on avait vu jusque-là; un candidat ayant fait accuser de corruption un de ses rivaux, les autres imitèrent son exemple. Bientôt tous furent à la fois accusateurs et accusés (3). Ahuri, effrayé, le public se demandait ce qui allait arriver le jour des élections : les accusations, les invectives, les menaces redoublaient de violence et la corruption d'audace à l'approche des comices; ce jour-là le sang coulerait sans doute à flots au Champ de Mars. Mais personne ne faisait autre chose que se lamenter. Caton, qui était préteur, finit par faire déposer entre ses mains un million de sesterces, par tous les candidats au tribunat, en menaçant de les confisquer si on corrompait les électeurs (4). Mais Pompée, irrité et dégoûté, laissait aller les choses; les sénateurs ne voulaient prendre aucune initiative dangereuse et bien qu'ils eussent de longues et laborieuses séances, ils n'arrivaient pas à s'entendre (5). Les grandes chaleurs de l'été survinrent; tout le monde déclara qu'il n'avait jamais fait si chaud (6), et qu'il fallait se réfugier à la campagne; le sénat renvoya au mois de septembre les élections

(1) Appien, *B. C.*, II, xix.
(2) Drumann, *G. R.*, III, p. 4; Cicéron, *A.*, IV, xv, 7; IV, xviii,
(3) Cicéron, *A.*, IV, xvi, 8.
(4) Plutarque, *Cat. U.*, 44, raconte cet épisode avec certaines inexactitudes, comme il ressort d'un passage de Cicéron, *A.*, IV, xv, 7.
(5) Cicéron, *Q.*, II, xvi, 2.
(6) Cicéron, *Q.*, III, i, 1.

consulaires, espérant que cette fièvre électorale s'apaiserait tandis qu'on discuterait les procès (1).

Cicéron, lui aussi, partit pour Arpinum, pour y trouver la fraîcheur et y surveiller la construction d'une belle villa et d'autres importants travaux ordonnés par son frère Quintus, qui employait à cela l'argent gagné en Gaule (2). Pour Cicéron toutefois, qui aimait tendrement son frère, l'expédition britannique était la cause d'inquiétudes bien plus vives que la situation de Rome (3). Mais l'expédition allait-elle vraiment avoir lieu? Au commencement de juillet Quintus lui avait écrit que César était sur le point d'en abandonner l'idée. On avait appris, écrivait-il, que les Bretons s'apprêtaient à se défendre très vigoureusement, et que la conquête ne rapporterait ni métaux précieux ni esclaves de valeur (4). Mais une autre raison, que Quintus ne connaissait pas ou qu'il n'osait pas confier à son frère, faisait hésiter César; c'était la situation intérieure de la Gaule (5). La conciliation avec le parti national ne réussissait point; les institutions nationales fonctionnaient très mal sous le contrôle romain, et au lieu d'assurer l'ordre et la paix, faisaient naître toute sorte de difficultés imprévues; les mesures inspirées par les meilleures intentions donnaient des effets tout à fait opposés à ceux qu'on attendait. C'est ainsi qu'à peine revenu en Gaule,

(1) Cicéron, *Q.*, II, xvi, 3.
(2) Cicéron, *Q.*, III, i, i-ii.
(3) Cicéron, *Q.*, II, xvi, 4.
(4) Voy. Cicéron, *A.*, IV, xvi, 13 et Cicéron, *F.*, VII, vii. Vogel, *I. P. P.*, 153, p. 276 et suiv., me paraît avoir démontré que le *Britannici belli exitus expectatur* de Cicéron, *A.*, IV, xvi, 13; et le *sine Britannia* de Cicéron, *F.*, VII, vii, 2, font allusion à l'idée d'abandonner l'expédition; et que les chapitres i à vii du cinquième livre des *Commentaires* confirment cette interprétation.
(5) Voy. Strabon, IV, v, 3 (200).

César avait dû faire une courte expédition dans le pays des Trévires, qui, comme il arrivait fréquemment à l'époque de l'indépendance, étaient sur le point d'avoir une guerre civile pour l'élection du premier magistrat. César avait arrêté la guerre en imposant Cingétorix, un des deux concurrents : mais sans acquérir par cette intervention la reconnaissance du peuple, il s'était aliéné tout le parti de l'autre concurrent, Indutiomarus, qui ne pouvait se résigner à abandonner la lutte sans avoir combattu. La guerre de Bretagne, cette diversion offerte à la noblesse gauloise, n'avait pas non plus produit l'effet espéré. Beaucoup de nobles gaulois ne l'approuvaient pas et Dumnorix les engageait à ne pas partir, prétendait que César voulait les faire périr tous pendant le voyage (1). Inquiété par ce sourd mécontentement, César s'était demandé un instant s'il ne serait pas plus prudent de renoncer à l'entreprise; et peut-être aurait-il définitivement abandonné son projet, si l'attente pour l'expédition n'avait été trop vive en Italie et les préparatifs déjà trop avancés (2). Il avait néanmoins réduit l'entreprise aux proportions les plus modestes, n'y destinant que cinq légions et deux mille cavaliers, n'amenant lui-même en Bretagne pour son service personnel que trois esclaves (3), laissant les trois autres légions en Gaule, sous les ordres de Labiénus; prenant en somme toutes ses dispositions pour revenir très vite et pour faire surveiller la Gaule pendant son absence. Toutes ces précautions prises, César dirigea ses légions et les chefs gaulois qui l'accompagnaient sur un port qu'il est difficile de retrouver sur les cartes modernes; et dès

(1) César, *B. G.*, V, vi.
(2) *B. G.*, V, iv.
(3) Athénée, vi, 105 (273).

que les vents favorables soufflèrent, il commença l'embarquement. Mais là-dessus un incident très grave se produisit : Dumnorix s'enfuit avec la cavalerie éduenne. Craignant une révolte générale, César envoya toute sa cavalerie à la poursuite du fugitif, qui, rejoint, se fit tuer plutôt que de se rendre. Épouvantés, les autres chefs gaulois se décidèrent alors à suivre César; et dans les derniers jours d'août (1), Cicéron apprenait par une lettre de son frère que l'armée avait touché le sol de Bretagne sans aucun incident sérieux, à la fin de juillet par conséquent (2), car les lettres mettaient environ vingt-huit jours pour arriver de la Bretagne à Rome. Cicéron était rassuré : puisque César avait pu débarquer, la victoire lui paraissait certaine (3).

A cette époque, vers la fin d'août ou le commencement de septembre, Julie, la femme de Pompée, mourut, peu de temps après la mort de sa grand'mère, la vénérable mère de César (4). La jeune génération était si frêle et les morts prématurées si fréquentes, qu'elles ne surprenaient plus personne. Cette année-là mourut aussi Catulle, âgé à peine de trente-trois ans. Mais la mort de Julie produisit à Rome une émotion très vive, parce que la jeune femme avait uni pendant quatre ans les deux hommes les plus célèbres de l'époque. Tout le monde se demanda si cette mort

(1) Voy. CICÉRON, *Q.*, II, XVI, 4. Cette lettre fut écrite vers la fin d'août, comme l'indique le passage : *Scauri judicium statim exercebitur*. Nous savons en effet par Asconius que le procès contre Scaurus eut lieu le 2 septembre.

(2) VOGEL, *I. P. P.*, 153, 275 établit cette date, et il a des arguments solides contre la date moins tardive admise par Napoléon III.

(3) CICÉRON, Q., II, XVI, 4.

(4) CICÉRON, *Q.*, III, I, 5, 17; III, I, 7, 25; III, VIII, 3; DION, XXXIX, LXIV; SUÉTONE *Cæs.*, 26.

modifierait la situation politique. Puis de nouveaux scandales vinrent occuper le public. On avait espéré en vain que le renvoi des élections calmerait les esprits. Bientôt les menées, les scandales, la corruption recommencèrent, et en même temps que la vénalité, la violence. Memmius s'étant brouillé avec Calvinus lut un jour publiquement au sénat la convention qu'ils avaient faite avec les deux consuls en charge (1); les bandes des candidats se livraient de véritables batailles, et chaque jour il y avait des morts. Dégoûté et épouvanté, le public souhaitait, pour en finir, que les élections se fissent sans plus de retard; mais quand la date fixée arriva, les tribuns du peuple les renvoyèrent de nouveau. Memmius, craignant, après le scandale, de ne pas réussir, voulait attendre que César fût revenu de Gaule pour être mieux aidé par lui et il imitait ce que Pompée et Crassus avaient fait l'année précédente (2). Malheureusement César avait alors bien d'autres soucis. Cicéron avait reçu des lettres de son frère et de César, jusqu'à la fin de septembre (la dernière de César était datée du 1er septembre), et les nouvelles ne donnaient pas d'inquiétudes (3). César, après avoir construit un camp au bord de la mer, s'était avancé dans l'intérieur; mais au bout de quelques jours il avait dû laisser Quintus et le corps d'expédition pour revenir à la côte voir sa flotte, à qui une violente tempête avait causé de fortes avaries (4). Puis Cicéron n'avait plus reçu de lettres ni

(1) Cicéron, *Q.*, III, I, 5, 16; *A.*, IV, XVIII, 2.
(2) Cicéron, *Q.*, III, II, 3.
(3) Cicéron, *Q.*, III, I, 7, 25.
(4) Cicéron, *Q.*, III, I, 7, 25. Ce passage est tout à fait d'accord avec celui de César, *B. G.*, V, X-XI. Le *quum ad mare accesserit* de Cicéron fait sans doute allusion au voyage dont César parle dans ce chapitre et qui eut lieu à la fin du mois d'août. La

de son frère, ni de César; personne non plus n'en avait à Rome; si bien que, n'ayant pas de nouvelles depuis cinquante jours, Cicéron commençait à s'inquiéter (1), et à se demander ce qui se passait dans la grande île fabuleuse. Par bonheur au bout de quelques jours les lettres arrivèrent, tranquillisant Cicéron, qui y répondit le 24 octobre (2). César s'était de nouveau enfoncé dans le pays; mais le roi Cassivellaunus, faisant mine de fuir devant lui, l'avait entraîné loin de la mer à travers les forêts et les marécages; puis il avait donné l'ordre de prendre les armes aux rois des régions que César avait laissées derrière lui. Leurs communications avec la mer une fois rompues, les légions avaient dû s'exténuer à combattre les petites colonnes de la cavalerie de Cassivellaunus et sans jamais obtenir de résultats décisifs; car il aurait fallu pour détruire ces colonnes une forte cavalerie, et César n'en avait qu'une très faible, composée tout entière de Gaulois. César s'était aperçu bien vite que l'entreprise était périlleuse; que les vivres seraient bientôt épuisés. A la fin, l'Atrébate Commius, qui était l'ami de Cassivellaunus, s'interposa et la paix fut conclue (3). César dit qu'il imposa un tribut à la Bre-

lettre a été écrite vers le 28 septembre. Vogel, *I. P. P.*, cliii, p. 281.

(1) Cicéron, *Q.*, III, iii, 1 (la lettre a été écrite vers le 20 octobre. Vogel, *I. P. P.*, cliii, p. 281).

(2) Cicéron, *Q.*, III, iv. Remarquez cependant que, selon les justes suppositions de Vogel, *I. P. P.*, cliii, p. 283, le commencement de la lettre manque.

(3) Selon Vogel, *I. P. P.*, cliii, p. 281 et suiv., le long silence dont se plaint Cicéron prouve que la guérilla faite pour couper les communications des Romains et dont parle César, *B. G.*, V, xxii, fut plus sérieuse qu'il ne le donne à entendre, et ce fut une des raisons qui le poussèrent à conclure la paix au plus vite. Tout démontre que César, qui était parti à contre-cœur

tagne (1), mais il est certain que même si Cassivellaunus promit quelque chose, il ne paya rien, quand l'armée romaine eut repassé la mer. César revint en Gaule dans la première quinzaine d'octobre (2), ne rapportant en fait de butin que de nombreux esclaves. La conquête de la Bretagne avait été une déception (3).

En débarquant en Gaule César apprit la mort de Julie (4). C'était un malheur pour le père, car il aimait beaucoup la belle jeune femme qui lui rappelait le premier et peut-être l'unique amour de sa vie, les belles années lointaines de la jeunesse, et Cornélie, la fille de Cinna, cette autre fleur fauchée par la mort dans toute sa fraîcheur. C'était un malheur aussi pour le chef du parti démocratique, à qui Julie avait su conserver l'amitié de Pompée. Mais il n'eut pas le temps de s'abandonner à la douleur. De trop graves affaires le préoccupaient. A Rome, la situation politique se compliquait d'une manière très dangereuse. Memmius continuait son obstructionisme; les comices ne se réunissaient pas; les actes de violence se répétaient; le public, ennuyé et épouvanté, réclamait des mesures énergiques, quelles qu'elles fussent, pourvu que l'ordre fût rétabli et que les élections eussent lieu, sans recourir même cette année à l'*interrex*. Profitant de cette alarme, les amis et les adulateurs de Pompée avaient lancé l'idée de le nommer dictateur (5). Mais

pour cette entreprise, se retira dès qu'il put faire croire à Rome qu'il avait obtenu un succès.

(1) César, *B. G.*, V, xxii.

(2) Vogel, *I. P. P.*, cliii, p. 284.

(3) Voy. Strabon, IV, v, 3 (200).

(4) Il en fut ainsi selon Plutarque, *César*, 23. Sénèque, *ad Marc.*, 14, dit au contraire que César apprit la nouvelle en Bretagne.

(5) Appien, *B. C.*, II, xx.

là-dessus une nouvelle lutte avait commencé. Les conservateurs faisaient une opposition acharnée, ne voulant pas d'une dictature de Pompée; et ils cherchaient à profiter habilement de la haine populaire qui s'attachait depuis Sylla à cette magistrature, protestant qu'ils ne combattaient pas la dictature de Pompée, mais la dictature en elle-même (1). Pompée qui voulait rétablir l'ordre à Rome et qui sentait la nécessité, alors que César et Crassus faisaient tant parler d'eux, de rehausser un peu le prestige de son nom, désirait au fond être nommé dictateur; mais il hésitait, redoutant l'impopularité de la charge, redoutant aussi un insuccès; et comme d'habitude il laissait ses amis travailler pour lui, sans jamais déclarer ses intentions et sans se compromettre en un sens ou dans l'autre. « En veut-il, n'en veut-il pas? Qui le sait? » écrivait Cicéron à son frère (2). Ainsi le fantôme de cette dictature commença à passer sur Rome, tantôt s'approchant, tantôt s'éloignant jusqu'au point de disparaître, mais pour revenir ensuite. Au milieu de ces luttes, Gabinius était revenu en cachette au mois de septembre (3), suivi bientôt par Rabirius, le ministre des finances égyptiennes, qu'un soulèvement populaire, après le départ de Gabinius, avait contraint à prendre la fuite. Mais le scandale avait été trop grand et la petite coterie des conservateurs voulait en profiter pour attaquer dans les personnes de Gabinius et de Rabirius, puisqu'elle était impuissante contre César, Crassus et Pompée, cette démocratie trop remuante. Gabinius fut accusé de *majestas* et de concussion,

(1) Cicéron, *ad Q.*, III, viii, 4 : *Rumor dictatoris injucundus bonis*; III, ix, 3 : *principes nolunt.*

(2) Cicéron, *ad Q.*, III, viii, 4 : *Velit nolit, scire difficile est.*

(3) Cicéron, *Q.*, III, i, 7, 24.

Rabirius de concussion seulement. Mais ces procès donnèrent lieu à de nouvelles intrigues (1). Pompée essaya en vain d'amener Cicéron à défendre Gabinius (2); celui-ci cependant fut absous avec une faible majorité dans le premier procès (3); et il se prépara à répondre à la seconde accusation. Pompée fit de nouvelles tentatives auprès de Cicéron et réussit cette fois à le persuader; puis il prit lui-même la parole pour défendre Gabinius devant le peuple; il lut des lettres de César en sa faveur; mais Gabinius fut condamné (4). Il semble au contraire que Cicéron à quelque temps de là réussit à faire absoudre Rabirius en prononçant le discours que nous possédons encore.

Mais Memmius attendit en vain le retour de César. Il était à peine revenu de Bretagne qu'un fait très grave s'était produit en Gaule. Tasgète, que César avait fait roi des Carnutes, avait été tué. Le parti national allait-il commencer avec cet assassinat ses représailles contre les grands qui consentaient à reconnaître la domination romaine? Ce fait, plus significatif que grave en lui-même, inquiéta César au point que, pour intimider la Gaule, il envoya une légion dans le pays des Carnutes. Puis il se prépara à revenir en Italie. Mais comme il se mettait en route, il apprit à Samarobrive (Amiens) une nouvelle beaucoup plus grave. A son retour de Bretagne la menace d'une famine l'avait obligé à disloquer ses légions et à leur faire prendre leurs quartiers d'hiver dans des endroits différents. Profitant de cette dispersion, un petit peuple de la Belgique, les Éburons, s'était soulevé sous la

(1) Dion, XXXIX, lv.
(2) Cicéron, *Q.*, III, i, 5, 15.
(3) Cicéron, *Q.*, III, iv, 1; *A.*, IV, xvi, 9; Dion, XXXIX, lxii.
(4) Dion, XXXIX, lxiii.

conduite de deux nobles, Ambiorix et Catuvolcus; ils avaient surpris et fait sortir par ruse de leur camp une légion et cinq cohortes recrutées depuis peu dans la Cispadane, probablement pour mettre sur pied une autre légion (1), qui hivernaient dans leur pays sous les ordres de Titurius et d'Arunculéius, et les avaient massacrées; puis, ayant soulevé d'autres peuples, ils avaient marché contre Quintus Cicéron, qui hivernait dans le pays des Nerviens, et l'avaient assiégé dans son camp. La Gaule répondait de cette façon au meurtre de Dumnorix, le chef du parti national. César dut suspendre son voyage et courir aussitôt au secours de Quintus. C'est ainsi que César absorbé par cette guerre, que Pompée occupé par les intrigues nécessaires pour sauver ses amis dans les procès, que les consuls sans autorité depuis le scandale de Memmius, et que le sénat impuissant laissèrent aller l'État à l'aventure. On arriva à la fin de l'année sans avoir fait une seule élection. Au commencement de l'année 53 toutes les charges étaient vides et l'anarchie était complète.

(1) César, *B. G.*, V, xxiv. « Unam legionem, quam proxime trans Padum conscripserat, et cohortes V, in Eburones... misit ». — Tel est le texte ordinaire. Mais il faut sans doute corriger : unam legionem et cohortes V quas proxime trans Padum conscripserat... Comme César énumère ses huit légions, cette « unam legionem », qui est la dernière nommée, n'avait pu être recrutée *proxime,* mais au plus tôt en 58, quand il recruta deux nouvelles légions pour la guerre contre les Belges. Au contraire, les cinq cohortes, en dehors des huit légions, apparaissent ici pour la première fois; et il est naturel que César explique où et quand il les avait recrutées.

VI

LA GRANDE CATASTROPHE DE LA POLITIQUE CÉSARIENNE : L'INVASION DE LA PERSE

(L'an 53 avant Jésus-Christ.)

Au désordre intérieur devaient bientôt se joindre de grands dangers à l'extérieur. Les signes inquiétants se multipliaient en Gaule. A l'assassinat de Tasgète avait succédé une révolte contre Cavarinus, le roi donné par César aux Sénones, qui avait dû fuir, parce qu'un parti qui avait à sa tête Accon menaçait de lui faire un procès. Après celle des Éburons d'autres petites révoltes avaient éclaté çà et là. César non seulement avait renoncé à aller cet hiver dans la Cisalpine, mais il avait pris le parti d'augmenter son armée en remplaçant les quinze cohortes qu'Ambiorix avait détruites, par trente cohortes nouvelles, recrutées en partie par lui-même dans la Gaule cisalpine, en partie cédées par Pompée, qui les avait lui-même recrutées dans la Gaule Cisalpine (1). La précaution n'était pas excessive. Il se préparait en Gaule quelque chose de bien plus dangereux que tout ce que César avait pu imaginer dans ses plus sombres prévisions : une explosion formidable de toutes les forces révolutionnaires accumulées depuis un demi-siècle dans la

(1) César, *B. G.*, VI, 1.

société gauloise. Tout ce que César avait fait depuis plusieurs années, même ses efforts pour assurer en Gaule l'ordre et la paix, ne devait servir qu'à provoquer cette explosion. Les événements l'avaient amené en Gaule au moment où les nations celtiques passaient par une crise grave et décisive, analogue à celle par où était passée l'Italie après les Gracques, et qui avait les mêmes causes : l'abandon des vieilles mœurs celtiques, l'introduction d'idées et coutumes étrangères, l'augmentation du prix de la vie et la décadence des vieilles classes. Depuis plus d'un demi-siècle la civilisation gréco-latine pénétrait chez les peuples gaulois, excepté chez quelques-uns plus barbares, comme les Belges et les Helvètes; et elle y importait beaucoup de choses nouvelles, depuis l'alphabet jusqu'au vin et jusqu'à la frappe artistique des monnaies (1). En même temps la vieille noblesse des propriétaires s'endettait et se perdait; on voyait croître en puissance et en richesse cette ploutocratie enrichie par l'usure, la guerre, le fermage des gabelles publiques, dont César cherchait à faire le soutien du gouvernement romain; la religion nationale, le druidisme, était en décadence et perdait de son influence sur les masses; la concentration des propriétés et les guerres ruinaient de nombreux Gaulois, et la plupart formaient ces *perditi homines et latrones* dont parle si souvent César; d'autres faisaient du commerce avec les différents peuples de la Gaule, ou avec les Germains, les Bretons, les Romains (2); d'autres venaient vivre

(1) Sur les principes de dissolution apportés dans l'ancienne vie celtique et germanique par les marchands étrangers, voy. César, *B. G.*, II, 15; IV, 2; VI, 24. Sur le commerce des vins entre l'Italie et la Gaule, voy. Diodore, V, 26; Athénée, IV, xxxvi, (152.) Voyez aussi Jullian, *Verc.*, 51.

(2) Fustel de Coulanges, *G. R.*, 33.

dans les villes. Parmi les petits villages ruraux qui couvraient toute la Gaule, un certain nombre de villes commençaient à devenir plus peuplées et plus riches, comme Avaricum, Gergovie et Bibracte; le commerce d'esclaves avec l'Italie florissait; certaines industries, telles que la céramique, la fabrication d'objets en or, en argent et en fer, les filatures, la préparation des jambons, faisaient quelques progrès (1); la classe ouvrière devenait plus nombreuse dans les villes et dans les villages, mais ayant besoin de protection et de capitaux (2), elle s'endettait auprès des puissants ploutocrates et se mettait dans leur clientèle politique. La Gaule était en somme en proie au malaise et au désordre qu'engendre dans toutes les sociétés en décomposition le changement des fortunes, des idées et des mœurs. Toutes les classes étaient divisées et mécontentes; l'opinion publique, capricieuse et excitable, n'avait plus de guide ni de règle; les traditions tombaient en désuétude; et si la noblesse, l'ancienne classe dirigeante, était en décadence, la nouvelle et remuante ploutocratie ne pouvait, malgré son argent et ses intrigues, ni faire fonctionner les institutions anciennes, ni en créer de nouvelles. Ainsi la décadence militaire et politique de la Gaule s'accentuait. Presque partout le gouvernement était formé par une assemblée de nobles, c'est-à-dire de riches propriétaires qui s'étaient

(1) Strabon, IV, II, 1 (190); IV, II, 2 (191); IV, III, 2 (192); IV, IV, 3 (196); IV, IV, 3 (197). Ces renseignements sont donnés sur une époque un peu postérieure; mais il est vraisemblable que le progrès industriel dont ils donnent les résultats avait déjà commencé du temps de César. Jullian, qui est plus affirmatif que Fustel de Coulanges (*G. R.*, 32), remarque que les *Commentaires* de César et les fouilles faites au mont Beauvrai (Bibracte) démontrent qu'il y avait déjà en Gaule à cette époque des arts et des ouvriers.

(2) Fustel de Coulanges, *G. R.*, 35.

distingués à la guerre, et l'armée était composée de ces mêmes nobles, dont chacun commandait une petite troupe formée de ses concitoyens et de ses clients. A mesure cependant que la noblesse disparaissait, que les propriétés tombaient aux mains d'une petite ploutocratie, celle-ci avec ses clients troublait l'ancien équilibre des libertés républicaines et envahissait les armées gauloises qui désormais étaient surtout composées de leurs serviteurs, des hommes qui en échange de la nourriture et de quelques présents cultivaient leurs terres et les servaient dans les vastes demeures solitaires placées presque toujours sur le bord d'une rivière ou au milieu d'une forêt, des troupes de cavaliers qu'ils entretenaient à leurs frais pour accroître leur puissance, en temps de paix comme en temps de guerre.

César s'était rendu compte depuis longtemps que les milices gauloises n'étaient plus ce qu'elles étaient autrefois (1). Ces armées qui passaient par la même crise que la société où elles se formaient, et qui étaient composées des serviteurs de quelques richards ambitieux et jaloux les uns des autres, ne pouvaient guère être bonnes. Cependant la supériorité militaire ne constituait nullement pour les Romains une garantie sérieuse de la paix. Malgré leurs guerres continuelles, la langue, les traditions, la religion étaient communes à tous les peuples gaulois; le sentiment national aussi était très vivant; et l'invasion étrangère n'avait fait, naturellement, que l'exciter. Ce danger à lui seul était grave; mais il était accru encore par un mécontentement général de toutes les classes contre Rome, et par la nécessité où César s'était trouvé de léser à plusieurs

(1) César, *B. G.*, VI, 24.

reprises les intérêts des partis ou des classes. Ruinée par les guerres continuelles, et menacée par les classes populaires, la noblesse aurait peut-être accepté le protectorat romain, espérant rétablir l'ordre à l'aide de César et faire cesser l'agitation perpétuelle de cette dissolution sociale; mais ce protectorat n'aurait jamais été accepté sincèrement par cette petite oligarchie de grands propriétaires et de capitalistes, que leurs richesses, la foule innombrable de leurs clients et la faveur du peuple rendaient orgueilleux, ambitieux et ennemis des lois. Ainsi par sa politique favorable aux ambitions de ceux-ci, César s'était aliéné l'aristocratie républicaine sans s'attacher sérieusement l'oligarchie ploutocratique. Le mécontentement était encore grossi par les pertes causées par la domination étrangère. La Gaule était astreinte à payer une contribution en argent, à fournir une bonne partie des choses nécessaires à l'armée romaine, à donner des contingents militaires pour des guerres décidées par César et qui étaient souvent impopulaires; elle avait aussi à subir les dégâts causés par la soldatesque, les dépenses nécessaires pour donner l'hospitalité aux officiers supérieurs en tournée Déjà dans plusieurs villes de la Gaule on voyait en grand nombre les *negociatores* italiens qui avaient suivi l'armée, et qui, comme on l'imagine, ne se contentaient pas d'acheter le butin, mais s'abattaient comme des oiseaux de proie sur le pays et faisaient concurrence aux quelques gros capitalistes indigènes.

A l'approche du printemps des nouvelles inquiétantes arrivaient de partout. Les Nerviens, les Aduatices, les Ménapiens prenaient les armes; les Sénones refusaient de fournir les contingents et étaient en train de s'entendre avec les Carnutes; Ambiorix essayait

de rallumer la guerre. Il semble aussi que des démarches aient été faites auprès d'Arioviste pour obtenir son appui contre les Romains. Inquiet et irrité, César n'attendit même pas le printemps; et, pour effrayer tous les rebelles, il fit avec quatre légions une irruption soudaine dans le pays des Nerviens; il s'empara d'une quantité énorme de bestiaux et d'un grand nombre d'hommes, qu'il distribua à ses soldats (1); puis il réunit, au mois de mars, à Samarobrive (Amiens), l'assemblée des peuples gaulois. Mais il n'y trouva ni les représentants des Trévires, ni ceux des Sénones, ni ceux des Carnutes. Courroucé, et voulant terroriser la Gaule, il fit alors aux représentants une scène violente, il les congédia séance tenante, leur ordonnant de se réunir à une nouvelle date à Lutèce des Parisiens qui était sur les confins du pays des Sénones; puis il partit le jour même, se dirigeant à marches forcées sur le pays des rebelles. La violence subite de l'attaque épouvanta les Sénones, qui demandèrent leur pardon et l'obtinrent à la condition de donner des otages. Les Carnutes ne tardèrent pas à suivre leur exemple. Alors César, voulant au moins en finir avec Ambiorix, envoya à Labiénus, qui prenait ses quartiers d'hiver sur le territoire des Trévires, tous les bagages de l'armée et deux légions; puis il envahit avec cinq légions le territoire des Ménapiens, auprès desquels il craignait que pût se réfugier le rebelle. Mais à son approche les Ménapiens abandonnèrent leurs villages et se dispersèrent en petites bandes dans les marais et dans les bois. César divisa son armée en trois colonnes; il en prit une avec lui, confia la seconde à Caïus Fabius et la troisième à Marcus Crassus, un des fils du mil-

(1) César, *B. G.*, VI, 3.

lionnaire; puis il commença la chasse aux hommes et aux bestiaux et la destruction des villages. Bientôt, les Ménapiens épouvantés demandèrent la paix. Mais Ambiorix ne fut pas pris.

Pendant ce temps les désordres continuaient à Rome, toujours plus violents; les mois passaient et on n'arrivait pas à faire les élections; Pompée espérait toujours que les désordres rendraient à la fin la dictature nécessaire, mais n'osait pas déclarer ouvertement ses aspirations. Ainsi la situation restait incertaine, et les conservateurs irrités allaient jusqu'à accuser Pompée d'encourager secrètement les émeutes, pour forcer la main au sénat. Mais si la situation était peu favorable en Gaule et très mauvaise à Rome, une calamité bien plus grande se préparait en Orient. Là-bas, au printemps de 53, Crassus marchait enfin à la conquête de la Perse; le sort l'avait choisi pour première victime du délire des grandeurs qui agitait l'Italie. En joignant les troupes qu'il avait amenées d'Italie à celles qu'il avait trouvées en Syrie, Crassus avait réuni une armée de 5,000 cavaliers, de 4,000 auxiliaires et de neuf légions composées chacune d'environ 3,500 hommes. Cela faisait en tout 40,000 hommes (1),

(1) Florus, III, 11, attribue à Crassus onze légions; mais il semble, d'après Plutarque, qu'il n'en avait que neuf. Plutarque dit (*Crass.*, 20) que Crassus avait avec lui sept légions, quand il traversa l'Euphrate la seconde fois. A ces sept légions il faut ajouter (Plutarque, *Crass.*, 17) les 7,000 soldats qu'il avait laissés en Mésopotamie, et qui formaient sans doute deux légions de 3.500 hommes, car les Romains évitaient autant que possible de diviser leurs légions. Nous aurions ainsi neuf légions, et le nombre de soldats de chacune pourrait être déterminé d'après celui des deux légions laissées en Mésopotamie. Il est possible qu'il y ait dans le texte de Florus une erreur de copiste et qu'il ait écrit XI au lieu de IX. Il n'y a pas à tenir compte des exagérations d'Appien, *B. C.*, II, 18, qui affirme que l'armée de Crassus était de 100,000 hommes.

avec lesquels à peine arrivé en Syrie, en l'an 54, il avait mis à exécution un plan de guerre qu'il faut regarder comme excellent. Il avait fortifié le pont sur l'Euphrate à Zeugma, passé le fleuve, occupé les villes grecques de la Mésopotamie, Apamée, Carrhes, Icné, Nicéphorium, défait facilement un général parthe qui se trouvait dans la région avec des forces insuffisantes, puis laissant 7,000 hommes (probablement deux légions) et 1,000 cavaliers dans ces villes, il était revenu prendre ses quartiers d'hiver en Syrie (1). Les anciens ont critiqué sévèrement ce retour et l'ont considéré comme une grave erreur (2), parce que l'ennemi eut ainsi le temps de se préparer. Mais il est probable que le but de Crassus, en prenant les villes grecques de la Mésopotamie, était d'attirer l'ennemi du fond de la Perse vers l'Euphrate pour lui livrer bataille le moins loin possible de la province, tandis qu'en s'enfonçant dans la Perse il aurait commis l'erreur qui fut celle de Napoléon bien des siècles plus tard, quand il s'avança sur Moscou. Crassus avait donc agi sagement en se retirant l'automne de 54 en Syrie, où, en attendant le printemps et l'effet de sa provocation, il chercha à amasser de l'argent; il vida entre autres le trésor de Jérusalem, et fit des tentatives pour s'entendre avec le roi d'Arménie et les autres princes indépendants ou demi-indépendants de la Mésopotamie, tels que l'Abgar d'Edesse, qui avait été grand ami de Pompée.

Son plan parut d'abord réussir, car au printemps

(1) Dion, XL, 12-13; Plutarque, *Crass.*, 17.

(2) Dion, XL, 13; Plutarque, *Crass.*, 17; Manfrin, qui dans son livre, *La cavalleria dei Parti* (Rome, 1893), a fait tant d'observations fines et judicieuses sur cette guerre, a observé le premier que l'insuccès final a fait faire aux historiens des critiques injustes et peu sensées sur toute la campagne.

de 53 les garnisons que Crassus avaient laissées en Mésopotamie furent attaquées par les Parthes. Le roi des Parthes avait en réalité décidé de diviser ses forces, d'envahir avec le meilleur de son infanterie l'Arménie, et d'envoyer en Mésopotamie presque toute sa cavalerie sous le commandement du suréna ou généralissime (1), avec la mission de chercher à son tour à entraîner les Romains le plus loin possible de leur base d'opérations. Les deux adversaires se proposaient donc le même but, employaient la même ruse de guerre. Malheureusement Crassus se flatta trop facilement d'avoir réussi à tromper l'ennemi. Dès qu'il sut que les Parthes approchaient, il n'eut plus qu'une idée, celle de se jeter immédiatement sur eux, et il n'eut plus qu'une crainte, celle de ne pas arriver à temps. Des fuyards, échappés des villes que les Parthes assiégeaient, apportèrent des renseignements singuliers : les cavaliers étaient très nombreux, très rapides, très courageux, très habiles à lancer avec une force prodigieuse les flèches de leurs grands arcs. Certains généraux, impressionnés par ces nouvelles, proposèrent de remettre en question tout le plan de l'expédition (2). Justement le roi d'Arménie Artabase arrivait avec 6,000 cavaliers et se déclarait prêt à fournir 10,000 autres cavaliers et 30,000 fantassins, si Crassus voulait envahir le pays ennemi par l'Arménie, où, à cause des montagnes, les Parthes n'auraient pas pu user de leur cavalerie (3). Mais Crassus, qui était un homme entêté, dit qu'il ne pouvait abandonner à leur sort les Romains assiégés; il franchit l'Euphrate à Zeugma avec sept légions, 4,000 cava-

(1) Rawlinson, *S. G. O. M.*, 159 et suiv.
(2) Plutarque, *Crass.*, 18; Dion, XL, 16.
(3) Plutarque, *Crass.*, 19.

liers et les auxiliaires, et il se dirigea à travers la Mésopotamie dans la direction de Carrhes, à la rencontre de l'armée des Parthes (1). Les sept légions, la cavalerie, les auxiliaires, les 500 bêtes de somme portant le blé et les tentes dont chaque légion était suivie, devaient se déployer sur plus de 21 kilomètres de long (2). Mais l'armée était à peine en route que les explorateurs apportèrent des renseignements encore plus étranges. Les Parthes avaient partout levé le siège et se retiraient; le pays était abandonné; sur le terrain, on voyait les traces de chevaux très nombreuses et qui semblaient indiquer une armée en retraite. Ces nouvelles causèrent une certaine agitation au quartier général. Quel était le but des Parthes? Cassius, ce gendre de Servilia qui suivait Crassus comme questeur, et qui était un jeune homme intelligent, conseilla au général de s'arrêter dans une des villes déjà conquises pour y recueillir des renseignements plus précis sur l'ennemi, ou, puisque les villes n'étaient plus menacées, de marcher sur Séleucie, en longeant l'Euphrate et en suivant la route par où étaient passés les dix mille de Xénophon. Le flanc droit de l'armée aurait été défendu par le fleuve et les approvisionnements auraient été faciles. Crassus parut se

(1) PLUTARQUE, *Crass.*, 20, dit que Crassus se dirigea le long de l'Euphrate. Mais dans le même chapitre Plutarque dit que peu après Cassius essaya de persuader à Crassus d'aller à Séleucie en suivant l'Euphrate, et qu'un conseil de guerre fut tenu à ce sujet. DION, XL, 20, fait aussi allusion à ce fait. Il n'était donc pas possible qu'ils fussent sur la route de l'Euphrate. Il est évident que Crassus prit la route intérieure de la Mésopotamie, sur laquelle étaient les villes assiégées, pour les délivrer et défaire immédiatement les Parthes.

(2) Voyez les calculs de RUSTOW (*H. K. C.*, 63 et suiv.) sur la longueur qu'occupait une légion en marche sur une grande route.

laisser convaincre et convoqua un conseil de guerre (1).

Cette fois encore ceux qui hésitaient avaient raison. Le suréna voulait entraîner l'armée romaine le plus loin possible, et lui faire passer le Cabur, rivière au delà de laquelle commence le désert (2). Malheureusement l'abgar d'Edesse, l'ancien ami de Pompée en qui Crassus avait toute confiance, était d'accord avec les Parthes, et il sut exciter habilement la précipitation et l'avarice de Crassus. Les Parthes, selon lui, se disposaient à transporter leurs trésors dans les montagnes : Crassus devait poursuivre sans tarder le suréna, l'atteindre et le défaire avant qu'il n'eût uni ses forces à celles du roi (3). C'est ainsi qu'il amena Crassus à commettre la faute que les historiens lui reprochent de n'avoir pas commise l'année précédente. L'impatience, la cupidité, la confiance qu'il avait en sa fortune, la répugnance à changer de plan, l'emportèrent cette fois sur les conseils de la prudence; et Crassus lança son armée sur les traces des Parthes, dans l'espoir d'atteindre vite l'ennemi, obligeant ses soldats à de très longues marches pendant les grandes chaleurs du mois de mai. Mais les jours passaient, les marches pénibles continuaient, sans que l'ennemi fût atteint; l'armée se fatiguait et perdait courage dans cette poursuite énervante d'un ennemi invisible; Crassus commençait à s'irriter. Il ne voulait pas rebrousser

(1) Plutarque, *Crass.*, 20.

(2) Rawlinson, *S. G. O. M.*, 157 et suiv., 162 et suiv., et Manfrin, *C. P.*, 73 et suiv., font observer qu'on reproche à tort à Crassus d'avoir conduit son armée dans un désert. Le désert ne commence qu'au delà de l'endroit où fut livrée la bataille. Cette partie de la Mésopotamie avait des villes, des cours d'eau, et une riche végétation; c'était une région prospère et peuplée, comme le prouvent beaucoup de témoignages des anciens, et le récit de Dion, XL, 21 (*Le pays... avait des arbres*).

(3) Dion, XL, 20; Plutarque, *Crass.*, 21.

chemin et il craignait en même temps de trop s'avancer. Des bruits de trahison commencèrent à circuler. Un jour des ambassadeurs du roi d'Arménie arrivèrent pour avertir Crassus qu'il ne pouvait lui envoyer des troupes, parce que le roi des Parthes avait envahi son royaume. Il donnait de nouveau le conseil de prendre l'Arménie comme base des opérations; et s'ils rejetaient ce plan, il engageait les Romains à éviter les déserts et la plaine où la cavalerie des Parthes pouvait agir. Cassius comprit aussitôt que le conseil était sage; mais Crassus que les années, la fatigue, l'inquiétude rendaient irascible, et que le destin avait choisi pour expier le premier la folie des grandeurs de son époque, se fâcha contre celui qui donnait ce bon conseil. Il congédia brutalement les ambassadeurs, en disant que, quand la guerre serait finie, il punirait le roi d'Arménie comme il le méritait (1). Et il continua sa marche en avant sans jamais voir l'ennemi et sans en avoir de nouvelles. A la fin, après de longues journées d'une marche très fatigante (2) — c'était à la fin de mai ou dans les premiers jours de juin, — comme on venait de passer la ville de Carrhes et que l'armée était sur le point d'arriver au bord du Bélik, certains éclaireurs revinrent hors d'haleine, disant qu'ils avaient rencontré à peu de distance une grande armée ennemie qui s'avançait rapidement pour surprendre les Romains, et qui avait tué presque tous les éclaireurs. Quelle raison poussait ainsi les Parthes à attaquer? Peut-être avaient-ils été secrètement avertis par l'abgar d'Edesse que l'armée romaine était découragée et harassée. Les soldats, déjà énervés par la

(1) Plutarque, *Crass.*, 22.
(2) Rawlinson, *S. G. O. M.*, 163.

fatigue, furent un peu troublés par cette nouvelle ; et beaucoup d'officiers étaient d'avis de camper au bord du fleuve, d'y attendre l'ennemi et d'étudier sa manière de combattre avant de livrer bataille. Mais après avoir hésité un instant, Crassus voulut tenter aussitôt la bataille, de crainte que l'ennemi ne lui échappât de nouveau.

Il avait commencé par donner l'ordre que les soixante-dix cohortes fussent disposées sur une seule ligne, composée de dix files. C'était ce que les tacticiens romains conseillaient de faire, quand une armée était attaquée par de grandes masses de cavalerie. Mais ranger sur environ douze kilomètres de front (c'était l'espace qu'occupaient soixante-dix cohortes placées l'une auprès de l'autre) (1), une armée qui en colonne de marche en occupait environ vingt et un, ne pouvait se faire en un instant. Crassus, au beau milieu de la manœuvre, perdit patience, et, changeant d'avis, il voulut ranger les quatre légions de tête en un carré, présentant sur le front douze cohortes renforcées chacune par de la cavalerie, et un flanc de huit cohortes (2) ;

(1) Sur la longueur d'une légion rangée sur une seule ligne sans intervalles, voy. Rustow, *H. K. C.*, 55.

(2) Plutarque, *Crass.*, 23. Les 70 cohortes n'auraient pas été toutes comprises dans le carré, d'après le texte de Plutarque, qui dit que les côtés étaient de douze cohortes ; cela ferait 48. Mais si l'on considère que l'*agmen quadratum* était ordinairement un rectangle, dont les flancs étaient au front dans la proportion de 2 à 3 (Rustow, *H. K. C.*, 56), et qu'en prenant pour base un front de 12 cohortes, cela donnerait un total de 40, c'est-à-dire exactement quatre légions, on peut supposer que quatre légions seulement furent rangées en carré. Le fait que les Parthes tentèrent un mouvement tournant qui fut repoussé par Crassus donne lieu de croire que les autres légions restèrent en arrière. Ce sont elles que les Parthes devaient menacer derrière le carré. Il serait bon qu'un tacticien étudiât avec soin cette bataille si intéressante entre infanterie et cavalerie. Manfrin a éclairci certains points obscurs, mais il en reste encore.

il donna le commandement d'une aile à son fils, et celui de l'autre à Cassius; il se plaça au centre, fit prendre un repas rapide et debout aux soldats; puis il ordonna au carré de franchir, suivi des trois légions, le ruisseau et de se jeter sur l'ennemi (1). Bientôt on vit l'armée ennemie, en apparence peu nombreuse, se développer, des groupes de cavaliers apparaître à l'horizon et s'avancer lentement; puis peu à peu leur nombre augmenta, la plaine commença à retentir de cris, l'air à flamboyer de l'éclat des cuirasses, enfin la cavalerie pesante qui formait la tête de l'armée, et que le suréna avait cachée derrière une colline, se découvrit et une masse formidable de cavaliers couverts de fer se précipita contre le carré romain. Les cohortes romaines résistèrent au choc et accueillirent en lançant leurs javelots les charges qui se succédaient; puis les charges se ralentirent; les cavaliers se replièrent comme s'ils étaient déjà fatigués. Crassus, croyant que la bataille serait bientôt terminée, lança les archers, les frondeurs et l'infanterie légère à la poursuite des fuyards. Mais ils furent bientôt accablés par une grêle de flèches, envoyées avec une force prodigieuse par la cavalerie légère des Parthes, composée d'archers, et qui s'avançait maintenant et se déployait, à ce qu'il semble, des deux côtés de la grosse cavalerie en formant un immense demi-cercle. Les soldats que Crassus avait lancés en avant durent se replier en désordre vers les légions; la cavalerie légère des Parthes approcha : et ses flèches passant par-dessus la grosse cavalerie avec tir parabolique (2), vinrent tomber d'abord aux premiers rangs, puis au centre du carré romain. Crassus

(1) Plutarque, *Crass.*, 23.
(2) Plutarque, *Crass.*, 23; Dion, XLI, 22; Manfrin, *C. P.*, 78.

et les officiers essayèrent de soutenir le courage des soldats, en leur disant que l'ennemi aurait bientôt épuisé ses traits; il essaya aussi de jeter des cohortes sur l'ennemi. Mais dès que les Romains avançaient, les Parthes fuyaient tout en continuant à lancer leurs flèches, renversés sur leurs chevaux; et les cohortes étaient obligées de se réfugier dans le carré, sur lequel la pluie implacable des flèches s'abattait de nouveau. Les carquois des Parthes semblaient inépuisables. Les officiers aperçurent enfin à l'horizon une longue troupe de chameaux vers laquelle accourait de temps en temps un groupe de cavaliers : c'était une immense cargaison de flèches qui avait suivi l'armée (1). Les légions fatiguées de rester sans rien faire, en butte à cette grêle terrible des flèches, se décourageaient. Crassus à la fin décida de faire un effort suprême pour briser ce cercle d'hommes et de fer qui enveloppait son armée, et ordonna à son fils Publius de prendre 1,300 cavaliers, parmi lesquels les mille Gaulois, 500 archers et huit cohortes, et de charger l'ennemi. Celui-ci parut céder, il disparut bientôt à l'horizon, dans des nuages de poussière; la terrible pluie de flèches s'apaisa. Crassus profita de ce moment pour gagner avec l'armée une colline, et croyant la bataille finie, il attendit plus tranquille le retour de Publius. Mais bientôt des éclaireurs arrivèrent à toute vitesse : Publius demandait du secours; les Parthes en fuyant l'avaient attiré loin; puis, brusquement, ils avaient fait volte-face et cerné la petite troupe; une mêlée terrible s'était engagée et Publius allait être écrasé s'il ne recevait un prompt secours. Crassus s'empressa d'accourir avec toute l'armée; mais à peine s'était-il mis en marche, qu'on vit

(1) Plutarque, *Crass.*, 24 25.

de nouveau apparaître un gros nuage de poussière au travers duquel brillaient les cuirasses et retentissaient des cris sauvages. Les Parthes revenaient furieux à bride abattue ; un cavalier les précédait portant sur sa lance un objet noir. Les Romains s'arrêtèrent et attendirent, et quand les Parthes furent un peu plus près, les yeux perçants reconnurent que cet objet noir porté sur la pointe d'une lance était la tête de Publius Crassus. La petite troupe avait été détruite. L'armée frémit; mais Crassus qui avait tenu bon jusque-là contre une tempête si violente ne faiblit pas ; il parcourut les rangs des soldats en leur disant que c'était lui seul qu'atteignait la mort de Publius, qu'ils avaient quant à eux à faire leur devoir et à repousser le nouvel assaut. En effet, tout autour de l'armée l'ennemi développait un immense cercle d'archers qui tiraient sur les cohortes romaines, tandis que du centre, l'une après l'autre, des masses de cavaliers se ruaient sur le carré. Mais cette fois encore les cohortes tinrent bon ; et à la fin les cavaliers parthes, fatigués de tant de courses furieuses, ayant vidé leurs carquois et émoussé leurs sabres, se retirèrent (1), quand le soleil baissa à l'horizon.

Il est probable que les Parthes crurent le soir qu'ils avaient perdu leur journée. Ils avaient espéré surprendre l'armée romaine, jeter la panique dans les légions et les tailler en pièces. Au contraire, malgré les pertes considérables infligées aux Romains, la bataille n'avait pas eu de résultat définitif; et l'échec subi n'aurait eu aucune influence sur l'issue de la campagne, si l'armée de Crassus avait été une de ces vieilles et solides armées que Rome savait jadis mettre sur pied (2). Mais

(1) Plutarque, *Crass.*, 25-26 ; Dion, XL, 24.

(2) Manfrin, *C. P.*, 88, apprécie très justement la conduite des légions. Il me semble trop sévère pour Crassus.

alors il n'y avait qu'une vaillante armée dans l'empire, celle de César. Dans les rangs de Crassus les jeunes recrues étaient beaucoup plus nombreuses que les vieux soldats; les officiers appartenaient presque tous à cette jeunesse dorée de Rome si peu sérieuse, qui ne possédait aucune connaissance profonde de l'art militaire; le chef était un homme intelligent, mais il était vieux et il avait été gâté par les succès trop faciles de la guerre contre Spartacus. Ainsi les pertes considérables, la manière inaccoutumée de combattre, l'éloignement de la Syrie, la mort de Publius Crassus, suffirent pour décourager tellement toute l'armée, que le soir, tous, soldats et chefs, crurent qu'ils avaient été vaincus. Crassus lui-même, qui pendant la journée avait commandé avec une énergie merveilleuse, perdit courage; il craignit que les Parthes, exaltés par leur victoire, ne vinssent le jour suivant attaquer son armée épuisée; et, à ce qu'il semble sur le conseil de Cassius, il donna la nuit même l'ordre de se retirer précipitamment sur Carrhes (1). Il fallut abandonner sur le champ de bataille 4,000 blessés que les Parthes tuèrent le lendemain; et pendant la nuit, dans l'obscurité et le désordre, quatre cohortes s'égarèrent et furent aussi massacrées par l'ennemi (2). Cependant une fois à Carrhes, l'armée romaine pouvait se reposer, se réor-

(1) C'est là, à mon sens, le récit le plus vraisemblable de ce qui se passa dans la nuit. Il est peu probable, au contraire, que, comme le dit Plutarque (*Crass.*, 27), Crassus ait entièrement perdu la tête cette nuit-là et que ce soit Cassius qui ait de sa propre initiative donné l'ordre de la retraite. La conduite énergique de Crassus avant et après la bataille montre que, s'il eut une crise de douleur momentanée, il sut bientôt reprendre son sang-froid. En outre Cassius aurait difficilement pu s'arroger le pouvoir d'un général aussi bien obéi et aussi respecté que Crassus.

(2) Plutarque, *Crass.*, 28; Dion, XL, 25.

ganiser tranquillement et revenir sans grand danger par la route déjà parcourue, où les Parthes n'auraient pas pu la poursuivre longtemps, à cause du manque d'eau et de fourrage. A ce moment, en effet, le généralissime des Parthes craignait fort que l'ennemi lui échappât par le chemin qu'il avait parcouru en venant (1). Malheureusement, de plus en plus démoralisés par la retraite précipitée, par l'abandon des blessés et le massacre des cohortes qui s'étaient égarées pendant la nuit, les soldats et les officiers ne comprirent pas que le grand danger était passé; et ils avaient conçu une telle peur des Parthes qu'ils ne voulaient plus s'aventurer hors de la ville dans la plaine. Un conseil de guerre décida de demander du secours au roi d'Arménie, d'attendre à Carrhes que ce secours fût arrivé, puis de se retirer, probablement par l'Arménie (2). Mais quand le généralissime des Parthes, qui s'était avancé jusque sous les murs de Carrhes, apprit que l'armée était si démoralisée, il tâcha de remporter par la ruse ce succès définitif qu'il n'avait pas obtenu par la force; et il fit savoir de différentes façons aux soldats romains qu'il les laisserait repartir en liberté, s'ils consentaient à lui livrer Cassius et Crassus. Le piège était habile : si les soldats se révoltaient et remettaient entre ses mains les deux chefs les plus capables, il lui serait facile de massacrer toute l'armée. Mais la discipline romaine était trop forte. Ces conseils perfides ne furent pas écoutés; et les menées du suréna n'auraient servi à rien, si les chefs de l'armée romaine, plus calmes, eussent conservé plus de confiance dans

(1) Plutarque, *Crass.*, 28.

(2) Le passage de Plutarque (*Crass.*, 29) sur « les vaines espérances de l'Arménie » nous montre indirectement que ce fut bien là le plan de Crassus.

leurs soldats. Au contraire, dès qu'ils surent que leur armée était sourdement travaillée par les émissaires du suréna, ils perdirent la tête, ne voulurent plus rester un moment à Carrhes de crainte que les légions, épuisées par tant d'épreuves, finissent par être entraînées. Ébranlé à la fin par les prières des officiers, Crassus changea d'idée et donna l'ordre de la retraite sans attendre les secours du roi d'Arménie, qu'il n'était pas sûr, du reste, de recevoir. Mais quel chemin suivre? Cassius conseillait de prendre la route par où on était venu; mais Crassus, soit qu'il ait été trompé par Andromachus, notable de Carrhes, soit qu'il n'ait plus voulu se risquer avec ses soldats dans la plaine, se décida pour la route montueuse de l'Arménie. L'armée romaine se dirigea sur ces montagnes, marchant presque toujours de nuit, choisissant les routes les plus difficiles et les régions marécageuses, où le généralissime des Parthes ne pouvait lancer sa cavalerie. Un dernier effort, et l'armée romaine était sauvée. Mais avec la fatigue, croissait la nervosité des soldats et l'irritabilité des officiers; il n'y avait plus d'entente entre les chefs ; Crassus perdait son calme dans les délibérations et son autorité sur les officiers. Il eut un jour une discussion violente avec Cassius, qui ne cessait de tout critiquer, et dans sa colère il lui dit que, s'il ne voulait pas le suivre, il n'avait qu'à prendre une escorte et à se retirer par où bon lui semblerait. Cassius accepta aussitôt cette proposition : il retourna avec 500 cavaliers à Carrhes, où il reprit dans la direction de l'Euphrate la route que l'on avait suivie en venant (1). L'armée se désorganisait. Malgré

(1) C'est là à mon sens la conjecture la plus vraisemblable pour expliquer cette singulière retraite de Cassius. DION, XL, 25 et PLUTARQUE, *Crass.*, 29, ne donnent que des récits incomplets et

tout, Crassus continua sa route; et le généralissime des Parthes voyait sa prise sur le point de lui échapper, puisque la montagne était voisine. Alors, ne voulant pas revenir à la cour sans un succès définitif (1) il imagina une perfidie encore plus horrible. Un matin, il envoya un ambassadeur au camp romain pour dire qu'il désirait entrer en pourparlers avec Crassus afin de conclure la paix. Redoutant une embûche, Crassus, qui voyait maintenant la retraite assurée, refusa la proposition; mais quand l'armée fatiguée sut qu'elle pouvait espérer se retirer tranquillement, elle ne voulut plus rien entendre et menaça de se révolter si Crassus refusait d'entrer en pourparlers. Et à cette heure terrible ni son nom, ni son âge, ni son autorité presque sacrée d'*imperator*, ni les trésors immenses qu'il avait laissés en Italie, ne lui servirent à rien. Crassus, malgré ses défauts, était un homme énergique, et devant la mort qui lui apparut soudain, en face des monts d'Arménie, loin de sa famille, de sa maison, de Rome, comme à un condamné à la peine capitale, et ne lui laissant que quelques minutes pour se préparer, il ne broncha pas; il appela les officiers, leur dit qu'il allait au rendez-vous, qu'il savait qu'on lui tendait une embûche, mais qu'il préférait être tué par les Parthes que par ses soldats. Il partit avec une escorte et fut tué (2) le 9 juin (3). Crassus était un homme très bien

obscurs de cet étrange épisode. Cassius ne dut se séparer de l'armée qu'avec le consentement de Crassus; mais les raisons pour lesquelles ce consentement fut donné demeurent un des nombreux problèmes obscurs de cette guerre étrange. Voyez aussi les vagues allusions de Dion, XL, 28.

(1) Plutarque, *Crass.*, 30; Dion, XL, 26.

(2) Plutarque, *Crass.*, 30-31; Dion, XL, 27; Polyen, *Strat.*, vii, 41.

(3) Ovide, *Fast.*, vi, 465, mais il manque de netteté puisqu'il place le même jour la bataille de Carrhes et la mort de Crassus.

doué, très intelligent, très actif, bien qu'il fût peu généreux et trop froid; et il avait conduit cette guerre avec beaucoup d'habileté. Mais la précipitation, le trop de confiance qu'il avait en lui-même, une certaine négligence dans les préparatifs, le désordre militaire de l'époque, une suite enfin d'accidents malheureux lui firent subir le sort auquel César avait échappé par miracle dans la guerre contre les Helvètes. Il expiait en mourant ainsi ses fautes nombreuses et l'orgueil de toute l'Italie. On lui coupa la tête et on l'envoya à la cour du roi des Parthes; ses os n'eurent pas de sépulture; l'armée demeurée sans chefs se dispersa; beaucoup de soldats furent tués; beaucoup d'autres, faibles débris de la grande armée qui avait franchi l'Euphrate, parvinrent jusqu'en Syrie (1).

La nouvelle de ce désastre arriva à Rome, au mois de juillet (2), alors que venaient enfin de se faire, au bout de sept mois d'anarchie, les élections pour les charges à exercer l'année même. Le désordre avait été encore accru par les discussions sur la façon de le faire cesser. Les uns auraient voulu rétablir les *tribuni militum consulari potestate* de l'ancienne Rome; les autres proposaient de nommer Pompée dictateur. Cette dernière proposition parut à la fin la meilleure; mais au dernier moment, Pompée, redoutant l'opinion publique qui depuis Sylla détestait ce nom terrible, avait refusé; il avait consenti seulement à faire entrer à Rome des soldats de son armée. A l'aide de ces soldats néanmoins l'*interrex* avait pu tenir les comices. C'est ainsi que Marius Valérius Messala et Cnéius Domitius Calvinus avaient été élus consuls (3). On imagine facile-

(1) Drumann, *G. R.*, IV, 109.
(2) Lange, *R. A.*, III, 359.
(3) Lange, *R. A.* III, 351 et suiv.

ment quelle émotion produisit en Italie la nouvelle de la mort de Crassus, survenue alors qu'on était à peine remis de l'interminable scandale des élections. Les conservateurs, qui s'étaient opposés à l'engouement général pour l'expédition, avaient donc raison! En Gaule pendant ce temps la guerre continuait avec de meilleurs résultats, il est vrai, mais avec des procédés de plus en plus barbares. Labiénus avait vaincu les Trévires; César avait passé une seconde fois le Rhin et fait une incursion dans le pays des Suèves, pour épouvanter Arioviste et l'empêcher de venir prendre sa revanche avec l'aide des Gaulois; puis, revenu en Gaule, il avait dû de nouveau combattre les Éburons, qui, par petites bandes, cherchaient à surprendre et à massacrer les soldats isolés ou les petits détachements. César avait voulu cette fois les exterminer complètement, et il avait fait publier dans toutes les villes de la Gaule un édit qui permettait à qui voulait d'aller voler et tuer sur le territoire des Éburons. De tous les points de la Gaule accoururent des bandes de pillards formées de désespérés et de ces *perditi homines atque latrones* dont la Gaule était pleine; de son côté, César laissant à Aduatuca, sous la garde d'une légion, les bagages de l'armée, jetait dans le pays neuf légions, divisées en trois colonnes, dont l'une était commandée par lui, une autre par Trébonius et la troisième par Labiénus. Pendant plusieurs mois on incendia les villages, on vola le bétail, on fit la chasse à l'homme. Mais la violence est comme le feu, qui finit souvent par atteindre plus loin que ne le voulait celui qui l'a allumé. Une bande de deux mille voleurs sicambres était venue sur l'invitation de César pour saccager le pays des Éburons; mais quand ils apprirent qu'il y avait à Aduatuca le camp romain avec les riches

bagages de dix légions et les dépôts des marchands qui suivaient l'armée, ils tentèrent de le prendre, et il s'en fallut de bien peu qu'ils n'y réussissent. Cependant, bien que traqué comme une bête fauve, et poursuivi de retraite en retraite, Ambiorix ne put être pris. Comme l'hiver approchait, César se retira; il réunit l'assemblée des Gaules, fit le procès de la révolte des Sénones et des Carnutes, condamna à mort Accon, à l'exil et à la confiscation de leurs biens beaucoup de nobles compromis dans la révolte et qui avaient fui au delà du Rhin. Leurs biens furent distribués aux nobles restés fidèles et aux soldats de haut grade (1). Puis César se disposa à rentrer en Italie.

La pacification de la Gaule dégénérait en une guerre d'extermination; le régime farouche du glaive succédait à la diplomatie conciliante des premières années. C'est l'histoire de toutes les conquêtes; mais l'irritation du conquérant était cette fois d'autant plus grande, que ces révoltes continuelles remettaient en question toute l'œuvre de six années, et compromettaient gravement son crédit à Rome. La postérité a considéré la conquête des Gaules comme la grande gloire de César; mais les contemporains voyaient les choses autrement, vers la fin de l'an 53. Le désastre de l'armée de Crassus avait calmé l'enthousiasme des masses pour la grande politique d'expansion et ébranlé la confiance dans les hommes qui la représentaient. Naturellement Crassus, qui, étant mort, ne faisait plus peur à personne, était bien plus maltraité que César vivant et puissant. On l'accusait d'avoir dirigé l'expédition comme un fou, d'avoir commis les fautes les plus grossières et tout

(1) Au sujet des biens confisqués par César à des Gaulois et donnés à d'autres Gaulois, voy. César, *B. C.*, III, 69.

compromis par son entêtement et sa soif d'argent. Mais même pour César on commençait à faire des comparaisons. Quand Lucullus et Pompée avaient annexé le Pont et la Syrie, tout avait été fini en peu de temps. En Gaule, au contraire, il fallait chaque année tout recommencer. N'était-ce pas, en partie au moins, la faute de César? En outre, l'étalage scandaleux que certains généraux faisaient des richesses acquises en pillant la Gaule commençait à irriter le public. Cicéron continuait à s'occuper des constructions que son frère avait commandées; Mamurra, qui n'était pourtant qu'un obscur chevalier de Formia, se faisait construire sur le Cœlius un magnifique palais dont tous les murs étaient recouverts de très belles plaques de marbre à la mode alexandrine, ce qui était là un luxe encore inconnu à Rome (1); Labiénus, qui avait acheté de vastes propriétés dans le Picénum, y faisait construire Cingoli, véritable petite ville fortifiée (2). Le peuple secouait maintenant un peu la torpeur causée par les narcotiques de la corruption et de l'orgueil, et il réagit avec plus de force quand, après une courte trêve, les élections pour l'année 52 déchaînèrent de nouveau l'anarchie. Les candidats au consulat étaient Milon, Publius Plautius Ipséus et Quintus Cécilius Métellus Scipion, fils adoptif de Métellus Pius; à la préture se présentait Clodius; à la questure Marc Antoine, qui, après le retour de Gabinius en Italie, avait été appelé par César en Gaule. César, qui avait vite apprécié ses aptitudes militaires, venait de lui accorder un congé pour qu'il pût briguer cette magistrature (3). Mais la lutte prit bientôt un caractère de

(1) Pline, *N. H.*, XXXVI, vi, 48; Courbaud, *B. R. R.*, p. 352.
(2) César, *B. C.*, I, 15.
(3) Lange, *R. A.*, III, 352 et suiv.

telle violence, que tous les candidats vinrent demander les magistratures les armes à la main. A chaque instant, c'étaient les mêlées sanglantes des bandes enrôlées par les candidats; un jour même Cicéron faillit être tué sur la voie sacrée (1), un autre jour Marc Antoine faillit tuer Clodius (2). Ahuri, le public se demandait quelle folie furieuse emportait les esprits, et au prix de quels massacres on pourrait rétablir l'ordre. En vain les regards du public se tournaient du côté de Pompée; soit indécision et faiblesse, soit désir de rendre sa dictature nécessaire par les excès mêmes du désordre, Pompée ne faisait rien. Les consuls tentèrent en vain à différentes reprises de tenir les comices; le sénat, ne pouvant faire autre chose, finit par interdire le culte égyptien de Sérapis et d'Isis, dont les extravagances ajoutaient au trouble moral déjà grand à Rome (3), et il décida de proposer au peuple une loi d'après laquelle un magistrat ne pourrait obtenir une province que cinq ans après avoir exercé sa magistrature (4). On espérait apaiser ainsi un peu la concurrence furieuse qui se faisait pour arriver à toutes les charges. Pour la troisième fois en quatre ans, on arriva à la fin de l'année, sans avoir pu faire les élections consulaires; mais cette fois le sénat ne put même pas nommer l'*interrex*, car un tribun de la plèbe, Titus Munatius Plancus, s'y opposa. Dans cette opposition beaucoup crurent voir la main de Pompée, qui voulait aider les événements et forcer le sénat à le nommer dictateur (5).

Mais au milieu de tant de violence, un assassinat

(1) Cicéron, *pro Mil.*, xiv, 37.
(2) Cicéron, *pro Mil.*, xv, 40; Dion, XLV, 40.
(3) Dion, XL, 47.
(4) Dion, XL, 46.
(5) Asconius, p. 32.

porta le désordre au comble. Le 18 janvier, Milon, qui se rendait avec une escorte armée à Lanuvium, rencontra sur la voie Appienne, dans le voisinage de Boville, Clodius, qui, avec une petite suite, revenait de sa campagne à Rome. Les deux petites troupes en vinrent aux mains et Clodius fut tué (1). « Enfin! » s'écrièrent bien des gens à Rome, en poussant un soupir de soulagement. Mais même après sa mort ce terrible personnage devait agiter Rome. Le peuple fut facilement excité par ses clients, par ses sicaires, par les tribuns du parti populaire, par sa femme Fulvie; on vint en foule voir son corps, exposé dans sa maison; de toute part on cria vengeance; et les funérailles furent célébrées avec une pompe grandiose et presque sauvage. Le peuple accompagna le corps à la curia Hostilia, et pour manifester sa haine contre les nobles et les riches, il lui fit un bûcher des bancs, des tables et des registres dont se servaient les sénateurs : le feu se propagea dans la curie et prit aussi à la basilique Portia, si bien que le corps du démagogue disparut dans les cendres de deux des plus anciens et des plus vénérables monuments de Rome; tandis que le peuple, emporté par sa folie, acclamait Pompée et César comme dictateurs. Plancus, effrayé, cessa de s'opposer à la nomination d'un *interrex*, et le sénat choisit Marcus Émilius Lépidus, fils du consul mort pendant la révolution de 78. C'était un jeune homme très riche, qui avait épousé une fille de Servilia; il était l'ami de César et de Pompée; mais comme il n'avait pas beaucoup d'influence, sa nomination ne servit à rien. Le peuple, au lieu de se calmer, s'exalta de plus en plus;

(1) Appien, *B. C.*, II, xxi; Dion, XL 48; Velléius, II, 47; Tite Live, *P.*, CVII; Cicéron, *pro Mil.*, x, 28 et suiv.

et, quand on fit le grand banquet funèbre en l'honneur du démagogue, il y eut des désordres terribles. La foule essaya de mettre le feu à la maison de Milon et à celle de Lépide, que l'on soupçonnait de lui être favorable; une démonstration populaire alla offrir les faisceaux consulaires à Ipséus et à Scipion; une autre proclama Pompée consul et dictateur. Il y avait partout dans Rome des rixes, des démonstrations, des tumultes. Les bandits et les voleurs profitaient de ces désordres et, sous prétexte d'y chercher les complices de Milon, pénétraient pour voler dans les maisons (1).

(1) Appien, *B. C.*, II, 21-22; Dion, XL, 49; Asconius, p. 34.

VII

LA CRISE SUPRÊME DE LA POLITIQUE DE CÉSAR : LA RÉVOLTE DE LA GAULE

Tandis que ces troubles se produisaient à Rome, César franchissait les Alpes pour revenir dans la Gaule cisalpine. La précipitation, la colère, la situation si grave de son parti, sa nature parfois téméraire et emportée, la grandeur impossible de son entreprise, l'amenaient fatalement à accumuler faute sur faute. C'est ainsi que pour avoir un moment de répit pendant lequel il pourrait suivre ce qui se passait en Italie, il avait fait en Gaule une répression féroce, qui devait au contraire surexciter les haines (1). En effet, à peine parti, et probablement quand il était encore en route, il apprit, par Labiénus, que son ami Commius lui-même préparait une révolte. Courroucé, il donna l'ordre à Labiénus d'inviter amicalement l'Atrébate à venir au camp, et de le tuer (2). Labiénus obéit; mais Commius,

(1) JULLIAN, Vercingétorix, 114. « Son attitude (celle de César) pendant l'hiver qui commence (53-52) est d'une étrange imprudence. »

(2) César ne dit rien de ce farouche épisode. C'est HIRTIUS, *B. G.*, VIII, XXIII qui le raconte assez naïvement. Si les Gaulois avaient écrit eux aussi l'histoire de la conquête romaine, ils auraient sans doute eu à nous raconter beaucoup d'épisodes semblables qui nous feraient mieux comprendre la haine que la noblesse gauloise avait pour les envahisseurs. Selon Hirtius, c'est de son propre mouvement que Labiénus fit sur Commius

blessé, parvint à se sauver; et cette perfidie n'eut d'autre résultat que de faire de Commius un ennemi mortel de César. César s'épuisait dans un travail de Sisyphe, qui le rendait irritable et cruel. Pour le moment, du reste, Commius le préoccupait peu : il avait d'autres inquiétudes, et bien plus graves, en Italie.

Le parti démocratique baissait de nouveau dans l'opinion publique, comme en 57, parce qu'il n'avait pas tenu ses promesses extravagantes. La loi agraire de 59 n'avait pas, comme les précédentes, été mise à exécution; les espérances que l'on fondait sur la Bretagne avaient été déçues; l'armée romaine avait essuyé en Perse une défaite honteuse; tout le monde avait cru que la Gaule avait été soumise en deux ans par le « général unique », et elle était en pleine révolte; Crassus était mort et la puissante triarchie se réduisait à un gouvernement de deux hommes, qui n'était pas même capable de réprimer les émeutes de la populace de Rome. Depuis longtemps bien des gens étaient las de ce terrible débordement de corruption et de violence, qui menaçait de tout emporter dans son courant furieux : mais la situation était surtout devenue terrible depuis la mort de Clodius. D'abord le public, obéissant à la fois à un sentiment de peur et de justice, avait jugé sévèrement Milon, qui avait fait achever par ses esclaves Clodius blessé (1); mais quand le petit peuple se fût livré à ses violences, il se fit un revirement. Même dans le camp conservateur, les violents, ceux qui approuvaient le meurtrier de Clodius,

cette tentative d'assassinat, mais la chose est impossible. Commius avait été lié avec César d'une trop grande amitié, et Labiénus n'aurait pas agi sans l'autorisation du proconsul.

(1) Dion, XL, xlviii.

l'emportèrent; le soir des funérailles, le sénat décréta l'état de siège et chargea Pompée, les tribuns du peuple et Milon lui-même d'exécuter ce décret (1); Milon, enhardi par ce changement en sa faveur, vint aussitôt à Rome, et, résolu à s'imposer à la lâcheté universelle à coups d'audace, il eut le courage presque incroyable de recommencer à briguer le consulat (2). Mais cette audace exaspéra le petit peuple, qui menaça de se révolter. En somme, la confusion était au combe: le public commençait à avoir peur et les ennemis de César à reprendre courage : puisqu'il était le créateur de cette politique, on le rendait responsable de tous les maux présents : du désastre de Crassus, qu'il avait fait partir pour la Perse; de la corruption universelle, qu'il avait fomentée par ses largesses; des désordres de Rome, qu'il encourageait; de l'interminable guerre des Gaules, qu'il avait provoquée par ses rapines (3).

(1) Dion, XL, xlix.

(2) Dion, XL, xlix; Appien, *B. C.*, II, xxii.

(3) Pour comprendre combien l'opinion publique varia sur César en 53 et en 52, il suffit de comparer ce que Cicéron disait de Cesar en 56, en 55, en 54 (Cicéron, *F.*, I, ix; VII, vii; VII, viii; *ad Q.*, II. xv, *B.*; II, xvi; III, i; III, v; III, viii; III, ix; *A.*, IV, xvi; IV, xviii, et tout le discours *de provinciis consularibus*), avec ce qu'il écrivait en 51 et en 50 (Cic. *A.* VI, i, 25; VII, i; VII, vii, 5). Voyez en outre Cicéron, *F.*, II, viii, 2. Ce changement ne fut pas déterminé par des causes personnelles, car César fit toujours tout ce qu'il put pour conserver les bonnes grâces de Cicéron (voy. *A.*, VII, i, 3), mais par un changement d'opinion dans les hautes classes et qui eut pour cause la ruine de Crassus, le désordre intérieur de Rome et la révolte des Gaules. Il faut remarquer en outre que dans la correspondance de Cicéron nous n'avons presque rien des lettres de 52, et que celles qui nous restent sont des billets sans importance. Comme il est probable que la correspondance fut publiée sous Auguste et qu'il est certain qu'elle fut l'objet d'une sorte de censure préventive, je suis porté à croire que les lettres de 52 furent presque

César avait donc à reconstituer une troisième fois le parti démocratique. Mais la chose n'était pas aisée, maintenant que Julie, Crassus et Clodius étaient morts. L'incomparable agitateur du peuple une fois disparu, les *collegia* électoraux qui faisaient la force de son parti se désagrégeaient; et la mort de Crassus après celle de Julie rendait précaire l'accord avec Pompée, déjà miné par les événements des dernières années. C'est à tort que les historiens ont considéré la discorde qui commença alors à s'élever entre César et Pompée, comme l'effet d'une rivalité d'ambitions qui était latente depuis longtemps et aurait éclaté dès la disparition de Crassus. Ce n'est pas dans les ambitions, mais dans les tempéraments des deux hommes que couvait la discorde, et ce furent les événemeuts et non la volonté de l'un ou de l'autre qui la firent éclater : ce n'est pas la lutte entre deux ambitions qui commence, mais c'est le choc suprême de la politique conservatrice et de la politique démocratique qui va se produire. Après tant de luttes, ces deux politiques finirent par se trouver personnifiées dans les deux anciens amis. Les rancunes et les intrigues des conservateurs, la difficulté qu'il y avait à lutter à la fois avec eux, et avec César, Crassus et Clodius, avaient contraint jusque-là Pompée à s'unir à César, bien qu'il fût au fond, par tempérament, un conservateur. Mais le désastre de Crassus, les troubles de la république et les révoltes de Rome l'épouvantaient, réveillaient ses instincts autoritaires, le poussaient vers

toutes supprimées, parce qu'elles montraient trop bien l'épouvante qu'avait produite la révolte des Gaules, et qu'elles contenaient des jugements sévères sur César. Le moment où l'opinion publique impartiale, qui était favorable à César après la conquête de la Gaule, changea, est donc bien l'année 52 ; ce fut celle où on se rendit compte que l'annexion de 57 avait été une tromperie politique.

les idées partagées maintenant par les meilleurs citoyens; vers ce programme ingénieux et chimérique en même temps, qui demandait la conciliation de l'aristocratie et de la démocratie, la répression de la corruption publique et privée, le retour à une vie plus simple et plus morale. Les choses ne pouvaient durer ainsi : la république avait besoin d'ordre, de paix et de justice; si les magistratures ordinaires ne suffisaient pas, il fallait créer un nouveau magistrat qui pût enfin maîtriser la situation. Ces idées se répandaient dans les hautes classes, dont Cicéron, sans s'en rendre bien compte, exprimait le nouvel état d'âme, en écrivant le *De republica*.

César comprit le danger, et chercha avant tout à avoir Pompée avec lui. De Ravenne, où il était allé passer l'hiver (1), il aida son ancien beau-fils à faire dans la Cisalpine la levée dont le sénat l'avait chargé (2); et il lui proposa un nouveau mariage double. César aurait épousé la fille de Pompée, qui était alors fiancée au fils de Sylla; Pompée aurait épousé la seconde fille d'une des nièces de César, de cette Atia, qui avait épousé Caïus Octavius, mort au moment où il allait devenir consul et qui, outre un fils Caiüs, né en 63 et âgé alors de onze ans, avait deux filles plus grandes (3). Mais Pompée, qui commençait à être gêné par son union avec César, refusa. La déception fut grande pour César. Il lui était d'autant plus nécessaire de parer à temps à un danger qu'il voyait déjà se préparer dans l'avenir. Ses pouvoirs proconsulaires finissaient le 1er mars de l'année 49,

(1) Florus, III, x, 22.
(2) Cicéron, *pro Mil.*, xxiii, 61; xxvi, 70; Asconius, p. 35, 51; Dion, XL, 49-50; César, *B. G.*, VII, i.
(3) Suétone, *Cés.*, 27.

et, d'après la loi de Sylla, qui ne permettait une réélection qu'au bout de dix ans, il ne pourrait être de nouveau consul qu'en l'année 48. Il y aurait donc encore dix mois d'inoccupés, pendant lesquels il ne serait plus couvert par l'immunité des magistrats, mais, comme le premier venu des citoyens, exposé aux accusations et aux procès avec lesquels les partis se faisaient la guerre à Rome. Avec tant d'ennemis, si la situation de son parti déclinait encore, si Pompée l'abandonnait, le danger d'un procès pouvait être grand, car il n'aurait pas été impossible d'arracher aux juges une condamnation à l'exil qui mettrait fin brusquement à sa carrière politique. Il fallait donc qu'il conservât pendant ces dix mois le gouvernement de sa province; mais comment obtenir cela? Il serait sans doute venu facilement à bout de faire différer la nomination de son successeur jusqu'au 1er janvier de l'année 48, et de rester dans sa province comme magistrat intérimaire en attendant son successeur; mais celle-ci écartée, une autre difficulté plus grave se présentait. Il n'aurait pas pu briguer le consulat pour l'année 48, sa présence à Rome étant nécessaire pour cela. S'il entrait à Rome, il perdait l'*imperium*, devenait simple citoyen, était exposé aux coups de ses ennemis; s'il restait dans sa province, il ne pouvait se porter candidat au consulat. Il n'était pas aisé de sortir de ce réseau de difficultés juridiques et constitutionnelles; mais César, qui n'était jamais à court d'expédients, en trouva encore un très habile. Comme bien des gens désiraient qu'il fût élu alors, en dépit des lois, et par un procédé révolutionnaire, consul avec Pompée, il pria ses amis d'en abandonner l'idée; mais il demanda en revanche que l'on fît présenter par les dix tribuns une loi l'autorisant à solliciter le consulat étant absent

de Rome (1). Il pourrait ainsi se faire élire consul et rester en Gaule jusqu'au 1er janvier de l'année 48, en empêchant la nomination de son successeur. Aussitôt il commença à Rome les démarches nécessaires pour faire proposer cette loi. Mais soudain des courriers des Gaules lui apportèrent des nouvelles inattendues et terribles. Encore une fois il s'était trompé en croyant qu'une répression féroce lui laisserait un peu de répit. A peine avait-il quitté la Gaule, que les hommes les plus éminents de plusieurs nations, irrités des dévastations et des condamnations de l'année précédente, s'étaient donné rendez-vous dans les forêts, avaient examiné la situation de la Gaule, formé une entente, agité leurs partisans et les classes populaires. Déjà les Carnutes, insurgés de nouveau sous le commandement de Gutuatre et de Conconétodumnus, venaient de massacrer à Genabum les marchands italiens et parmi eux le chevalier Caïus Fufius Cita, qui était le directeur des services d'approvisionnement de l'armée romaine. En Auvergne, son ami le jeune Vercingétorix avait fait une révolution, s'était emparé du pouvoir et dressait l'étendard de la révolte; les Sénones, les Parisiens, les Pictones, les Cadurques, les Turones, les Aulerces, les Lémovices, les Andes et tous les peuples habitant sur les bords de l'Océan s'étaient soulevés et l'avaient pris pour chef; une armée avait déjà été envoyée par le jeune chef arverne sous le commandement du Cadurque Luctérius sur les frontières de la Gaule narbonaise, tandis qu'il envahissait lui-même le territoire des Bituriges, tributaires des Éduens (2). Une révolte plus étendue et plus dange-

(1) Appien, *B. C.*, II, xxv; Dion, XL, 51.
(2) César, *B. G.*, VII, i-v.

reuse que les précédentes menaçait les armées romaines dispersées dans leurs quartiers d'hiver, et surprenait César à des centaines de milles de distance, quand il n'avait même pas pu commencer l'œuvre de restauration politique pour laquelle il avait, si à la hâte, abandonné la Gaule.

La situation était effrayante pour César. Toute son œuvre en Italie et en Gaule allait-elle s'écrouler et l'ensevelir sous les ruines? Mais la grandeur du péril excita toutes les énergies de son esprit. Ne pouvant parer à la fois à la crise gauloise et à la crise italienne, obligé de choisir entre l'une et l'autre, il abandonna sans hésitation, comme en 57, l'Italie à son destin et repartit aussitôt, c'est-à-dire probablement vers la mi-février, pour la Narbonaise (1). En route, les nouvelles devenaient de plus en plus graves : les Eduens, les Rèmes, les Lingones, qui étaient restés fidèles au centre de la Gaule, étaient entourés de populations rebelles, comme d'un immense cercle de feu; à l'est les Séquanes seulement étaient encore hésitants; toute l'armée romaine se trouvait au sommet septentrional de ce cercle. Si César rappelait ses légions dans la Narbonaise, elles auraient à traverser toute la Gaule insurgée; s'il allait les rejoindre, il devait traverser avec de faibles forces la Gaule en révolte et passer par ce cercle de feu. L'alternative était terrible Mais sans perdre un instant, avec cette rapidité qui, comme l'a dit un ancien, semblait être celle de la flamme, César imagina et exécuta un plan d'une audace extraordi-

(1) La mort de Clodius ayant eu lieu le 18 janvier, il me semble que l'on peut fixer ainsi approximativement cette date d'après le passage de César, *B. G.*, VII, I. Je remarquerai en passant que César, dans le récit de cette guerre, a négligé presque absolument toute indication chronologique, ce qui augmente beaucoup la difficulté d'en écrire l'histoire.

naire. En quelques jours, il organisa du mieux qu'il put la défense de la Narbonaise, avec la garnison et avec les soldats qu'il venait de recruter en Italie; puis il envoya un petit corps de cavalerie à Vienne; enfin, avec ce qui restait de la garnison, il franchit en plein hiver les Cévennes, faisant ouvrir par les soldats une route dans la neige, et il se jeta à l'improviste sur l'Auvergne. Les Arvernes, qui se croyaient à l'abri de toute attaque tant que les montagnes seraient couvertes de neige, furent si effrayés par cette apparition inattendue, qu'ils appelèrent aussitôt Vercingétorix au secours de la patrie, envahie, disaient-ils, par une armée immense. C'était ce que voulait César. Il céda le commandement à Décimus Brutus en lui enjoignant de ravager le pays; puis il repassa les Cévennes avec une petite escorte, fit en quelques jours les cent milles (150 kilomètres) qui le séparaient de Vienne; là il prit la petite troupe de cavalerie qu'il y avait envoyée d'avance, et chevauchant jour et nuit, il traversa la Gaule au galop, sans être reconnu et par suite sans être inquiété. Tout le monde le croyait encore en Auvergne. Il rejoignit ainsi les deux légions qui prenaient leurs quartiers d'hiver dans le pays des Lingones; il envoya alors aux autres légions des ordres pour la concentration de l'armée aux environs d'Agendicum (Sens), et vers la mi-mars (1), s'étant rendu lui-même à

(1) Selon Jullian (*Verc.*, 155) César serait arrivé vers ses légions à la fin de février. Cela me paraît difficile. Le voyage de Ravenne à Narbonne, les dispositions qu'il prit pour la défense de la Narbonaise et le passage des Cévennes ne peuvent lui avoir demandé moins de quinze jours. De l'Auvergne à Sens en passant par Vienne il y a environ 600 kilomètres, et bien qu'une partie du trajet fut faite à cheval, il faut compter encore au moins quinze jours. Pour que César eût pu rejoindre ses légions vers la fin de février, il aurait fallu qu'il partît de Ravenne à la fin de janvier, ce qui n'est guère admissible, si l'on considère

Agendicum avec deux légions, il se trouva à la tête de toute son armée, composée de onze légions, y compris la légion de l'Alouette. Cela faisait environ 35,000 hoommes, plus les auxiliaires gaulois, dont il est difficile de calculer le nombre, et la cavalerie, qui était réduite à peu de chose (1). César avait fait de Vienne à Agendicum, en partie à cheval, en partie à la tête de deux légions, 300 autres milles (environ 450 kilomètres).

Vercingétorix, cependant, ayant compris que César l'avait trompé, était revenu sur le territoire des Bituriges, et avait mis le siège devant Gorgobina, avec sa petite armée, qui se composait d'Arvernes et de petits contingents envoyés par les autres peuples. Cela faisait probablement de sept à huit mille cavaliers, et autant, peut-être moins, de fantassins (2), dont la plu-

que Clodius fut tué le 18 janvier, que César arriva à Ravenne après ce meurtre, qu'il y resta quelque temps et fit des démarches pour pouvoir se présenter au consulat pendant son absence. Tout cela ne put se faire en quelques jours. Quant au fait que les légions se réunirent auprès d'Agendicum, il me paraît résulter de ce que dit César, *B. G.*, VII, ix (legiones... unum in locum cogit) et VII, x (duabus Agendici legionibus... relictis).

(1) Le duc d'Aumale, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1858, à la page 75, a fait remarquer que les légions de César ne peuvent pas avoir été de 5,000 hommes, mais qu'elles devaient être de 3,500 à 4,000. Si nous considérons que nous sommes presque à la fin de la guerre, je crois qu'on peut les réduire encore et ne les évaluer qu'à 3,000 hommes.

(2) Jullian (*Verc.*, 159) attribue à Vercingétorix de six à sept mille cavaliers et cent mille fantassins. La plupart des historiens sont aussi portés à considérer comme très considérable l'armée de Vercingétorix. Mais la chose ne me paraît pas possible. D'abord où aurait-il recruté tant de soldats? Il est certain que les peuples insurgés lui envoyèrent des contingents; mais il ne faut pas oublier que quelques-uns d'entre eux, et les plus importants, tels que les Sénones et les Parisiens, concentrèrent surtout leurs efforts militaires dans leur pays, si bien qu'à peu

part devaient être ses serviteurs ou serviteurs et clients de ses amis. Quel parti César devait-il prendre? Au point de vue politique, le meilleur parti était celui de se lancer aussitôt contre Vercingétorix, pour sauver les Éduens et s'assurer ainsi leur fidélité, pour épouvanter les rebelles, finir la guerre au plus vite et revenir sans tarder en Italie. Au point de vue purement militaire, il était au contraire beaucoup plus sage d'attendre la belle saison (1), pendant laquelle l'armée pourrait trouver en route des provisions abondantes. Mais cette fois-là encore, ce furent les considérations politiques qui l'emportèrent sur les considérations militaires. César jugea que la révolte des

de temps de là César dut envoyer contre eux quatre légions. En outre, si dans l'antiquité il n'était pas facile de nourrir cent mille hommes en temps de guerre (Mithridate, par exemple, dut à plusieurs reprises accumuler du blé pendant des années et des années pour entretenir des armées qui étaient à peine plus considérables), il était impossible qu'une aussi grosse armée fît une guerre de dévastation comme celle que fit l'armée de Vercingétorix. Une pareille guerre ne peut réussir que si l'armée dévastatrice est moins nombreuse que l'armée ennemie ou si elle a des moyens d'approvisionnement de beaucoup supérieurs; sans quoi le danger est plus grand pour elle que pour l'ennemi. Rien ne prouve que ce fut là le cas pour Vercingétorix. En outre ce fut la cavalerie qui fit presque tout dans la guerre (voy. Cés., *B. G.*, VII, XIV); l'infanterie ne joua qu'un rôle secondaire; et quand César essaya de surprendre le camp (VII, XVII), elle put se cacher avec les bagages dans les marais, et cela très vite, ce qui n'aurait pas été possible si elle eût été très nombreuse. Enfin serait-il possible que César ait osé partager son armée et aller à Gergovie avec six légions seulement, c'est-à-dire environ vingt mille hommes, s'il avait eu contre lui une armée de 100,000 hommes et dont la cavalerie était supérieure à la sienne? On peut évaluer à 8,000 le nombre des cavaliers, puisque Vercingétorix en avait 15,000 à la fin de la guerre (César, *B. G.*, VII, LXIV), c'est-à-dire après avoir reçu les renforts venus d'Aquitaine et ceux qu'il s'était procurés après la conférence de Bibracte.

(1) Il faut se souvenir que le calendrier était alors en avance de plus d'un mois.

Éduens serait plus dangereuse pour lui qu'une campagne pendant l'hiver; et il voulait relever la réputation de ses armes par la rapidité foudroyante de ses attaques et de ses victoires. Il demanda donc aux Éduens de faire tous leurs efforts pour lui fournir le blé; il laissa deux légions et tous les bagages à Agendicum; et en peu de jours il attaqua et prit Vellaunodunum, incendia Génabum, traversa la Loire, et, pénétrant sur le territoire des Bituriges, mit le siège devant Noviodunum. La ville allait se rendre quand Vercingétorix, qui était à Gorgobina, accourut. Voulait-il affronter l'armée romaine et tenter sérieusement de délivrer la ville? Cela ne me paraît pas probable, car ses forces étaient trop insuffisantes. Il avait probablement feint de secourir la ville menacée, pour rassurer un peu la Gaule, épouvantée par la marche de César; mais déjà à ce moment c'était le système de la guérilla qu'il songeait à employer contre les Romains. Quoi qu'il en soit, sous les murs de Noviodunum eut lieu un combat dont César exagère l'importance, à la suite duquel Vercingétorix se retira, et la ville se rendit. César marcha sur Avaricum (Bourges), la capitale des Bituriges, une des plus riches parmi ces villes qui commençaient à grandir.

Vercingétorix commença alors à mettre à exécution avec méthode le plan qu'il méditait à mon sens depuis longtemps, et que César au contraire prétend lui avoir été suggéré par sa récente défaite : faire le vide autour de César en incendiant à mesure qu'il s'avançait les villages, les villes, Avaricum lui-même; lui couper les voies, capturer les convois, anéantir ses fourrageurs. Ce plan était bon, puisque sa cavalerie était beaucoup plus forte que la cavalerie romaine; mais pour l'exécuter il fallait au peuple un très grand courage. Les

Bituriges au début n'en manquèrent pas. César s'avançait dans un pays désert et dévasté, voyant toujours à l'horizon les colonnes de fumée des villages incendiés, harassé sans trêve par Vercingétorix, qui le suivait de près, en se refusant à toute action, faisant camper sa petite armée dans les bois et les marais, à l'abri des attaques, et cherchant à capturer les convois de grain. Si Avaricum aussi était détruit, l'armée romaine s'égarerait dans une marche sans but, à travers un pays mis à feu et à sang. Mais les Bituriges ne s'étaient pas senti le courage d'incendier le bel Avaricum, et Vercingétorix, cédant à la fin, l'avait épargné. Aussitôt César y courut, et avec sa prodigieuse activité entreprit de gigantesques travaux d'investissement, faisant travailler ses soldats dans la saison encore froide et pluvieuse sans se préoccuper de la guérilla de Vercingétorix, qui faisait souvent manquer de pain pendant des journées entières. Jamais armée romaine, depuis celle de Lucullus, n'avait eu à endurer d'aussi grandes fatigues. Mais César connaissait mieux les soldats de son époque que Lucullus, et dans ces moments critiques, au lieu de les traiter durement, il les comblait d'attentions qui font contraste avec la férocité de cette guerre terrible. Un jour, il alla jusqu'à leur proposer de lever le siège si l'épreuve devenait trop pénible pour eux. Tous refusèrent naturellement et revinrent au travail avec plus d'ardeur que jamais (1). Ainsi

(1) Il faut remarquer que César (*B. G.*, VII, XVIII) ayant à raconter ici une tentative faite pour surprendre l'infanterie de Vercingétorix, tandis que la cavalerie était absente, ne dit pas avec quelles forces il marcha contre le camp gaulois, ce qui aurait été cependant un détail important. Ce ne doit pas être un oubli accidentel; il est probable qu'il y alla avec un petit nombre d'hommes, parce que les fantassins gaulois étaient eux-mêmes peu nombreux. Il aura négligé de dire combien il emmenait de

malgré le froid, la faim et les sorties de l'ennemi, les travaux d'approche furent faits, les tours d'attaque dressées, l'assaut donné et la ville prise, dans la seconde moitié d'avril (1). César voulut donner encore un exemple terrible : la ville fut abandonnée aux soldats, et la population tout entière fut massacrée sans que Vercingétorix osât venir à son secours.

Il n'avait guère fallu plus d'un mois à César pour détruire quatre foyers de révolte; pour semer sa route de châtiments terribles, comme l'incendie de Génabum et le sac d'Avaricum; pour remplir ses coffres d'or et d'argent en pillant les trésors des villes, des temples et des particuliers; pour relever enfin dans les légions cette confiance, qui est si nécessaire à une petite armée qui guerroie dans un vaste pays en révolte. Son impétueuse et géniale énergie avait triomphé de tout, de l'espace, de la saison, de la faim, des murailles fortifiées et des hommes. Il fit alors une petite halte à Avaricum, comme pour reprendre haleine. Jugeant qu'avec la prise d'Avaricum la partie la plus pénible de son œuvre était accomplie, et que si la révolte n'était pas complètement éteinte, elle était du moins définitivement domptée, César se proposait de faire reposer son armée et de la nourrir avec les provisions trouvées à Avaricum jusqu'au printemps qui approchait; puis le printemps venu, il envahirait le pays des Arvernes, détruirait leur capitale Gergovie, et la guerre serait terminée. Mais il survint tout à coup un de ces dangereux incidents de politique gauloise qui

soldats pour qu'on ne puisse conjecturer ce qu'étaient les forces de l'ennemi.

(1) Jullian (*Verc.*, 183) me paraît estimer avec raison à cinq semaines le temps nécessaire pour cette expédition depuis le départ de Sens jusqu'à la prise d'Avaricum. On arrive ainsi de la fin du mois de mars à la seconde moitié d'avril.

depuis cinq ans causaient tant de soucis à César. Chez les Éduens l'élection du premier magistrat menaçait d'amener une guerre civile, car deux partis s'étaient formés, dont l'un avait nommé à la magistrature suprême Cotus, l'autre Convictolitavus, et ce dernier prétendait que l'élection de Cotus était illégale. César dut suspendre ses opérations militaires, se rendre avec son armée à Décétia et trancher le différend, en reconnaissant la validité de l'élection de Convictolitavus. Il se passa ainsi quelques semaines pendant lesquelles les forces de l'insurrection auraient dû se dissoudre et se perdre, dans l'épouvante du dernier assaut qui allait lui être porté. Au contraire, les nouvelles qui arrivaient à César indiquaient clairement que l'insurrection n'avait pas été découragée par ses victoires autant qu'il était permis de le supposer. Au nord de la Gaule les Sénones et les Parisiens étaient en armes et pleins d'ardeur; Commius préparait une armée; Vercingétorix avait reçu des secours de l'Aquitaine, recrutait des archers, enseignait à ses soldats à faire le camp comme les Romains, invitait à la révolte les peuples restés fidèles aux Romains, tels que les Éduens et les Séquanes, en envoyant à leurs chefs de grandes quantités d'or, car les mines les plus importantes étaient en Auvergne. Cependant César était si bien persuadé que la guerre touchait à sa fin, qu'il se crut assez fort pour diviser son armée. Comme il ne parle jamais de la légion gauloise de l'Alouette, et qu'il fait toujours semblant de n'avoir que dix légions, il dit qu'il en donna quatre à Labiénus en l'envoyant pour la mi-mai dans le nord contre les Parisiens et les Séquanes; tandis que lui-même se dirigea avec six légions vers le sud, pour envahir par la vallée de l'Allier l'Auvergne, obliger Vercingéto-

rix à accepter la bataille et mettre fin à la guerre.

Vercingétorix cependant était venu jusqu'aux bords de l'Allier; il avait fait couper tous les ponts, et suivait le long de la rive gauche les mouvements de César sur le bord opposé, pour l'empêcher de passer en Auvergne. César dut avoir recours à un stratagème. Il réussit un matin à cacher dans un bois, auprès d'un pont détruit, vingt cohortes (il en avait pris deux à chaque légion), et quand le reste de l'armée se fut éloigné le long de la rivière, les vingt cohortes sortirent de leur refuge, reconstruisirent le pont et l'occupèrent. Les légions, averties, revinrent et passèrent l'Allier. Vercingétorix, ne voulant pas livrer bataille, les laissa faire : et fidèle à sa tactique recommença à fuir devant l'ennemi. Cinq jours après, César arrivait en vue du plateau à pentes abruptes sur lequel était construite Gergovie; et sans perdre un instant il commençait les travaux d'approche. Mais six légions n'étaient pas suffisantes pour prendre une ville aussi bien défendue par la nature et par l'art; et la situation de l'armée romaine devint bientôt critique. Vercingétorix campait toujours à peu de distance, se tenant à couvert dans les forêts et dans les marais, toujours gênant et toujours inattaquable; les nobles éduens, corrompus par l'or de Vercingétorix, commençaient à hésiter; Gergovie tenait bon. Un jour il s'en fallut de peu qu'une troupe de soldats qui lui était envoyée par les Éduens ne passât à l'ennemi. César alors voulut épouvanter la Gaule en enlevant Gergovie de vive force, et il lança les six légions à un assaut général. Mais ce coup d'audace désespérée ne réussit pas; les assaillants furent repoussés avec de grosses pertes (1).

(1) Voy. dans Napoléon III, *J. C.*, II, 281, les observations sur le récit que fait César de cet assaut. *B. G.*, VII, XLV-LI.

Reconnaissant alors son erreur et le danger qu'il y aurait à s'obstiner devant la place, César décida de lever le siège et d'aller, probablement dans la seconde moitié de juin, chercher Labiénus dans le nord.

La décision était sage, mais elle présentait un danger immédiat. Dans la surexcitation générale des esprits, ce premier insuccès manifeste de César parut être le commencement de sa ruine. On crut presque partout que César aurait désormais le dessous, et cela décida ceux qui hésitaient encore à se ranger contre lui. En route il apprit que les Éduens eux-mêmes avaient fini par se révolter, qu'ils avaient massacré les marchands romains, pris à Noviodunum son trésor, les otages gaulois, ses bagages, ses chevaux et coupé le pont sur la Loire, emporté, brûlé ou jeté dans la rivière son blé, et qu'ils se préparaient à le refouler dans la Narbonaise, en lui barrant le passage de la Loire. Ce fut le moment où César trembla vraiment pour son sort (1). La défection des Éduens, le plus riche et le plus puissant peuple de la Gaule, coupait sa meilleure base de ravitaillement et ses communications avec Labiénus, annulait tout l'effet de ses victoires précédentes, déchaînait la révolte dans toute la Gaule, entraînant les peuples qui jusqu'alors avaient hésité. C'en était fait : les vieilles institutions gauloises qu'il avait cherché à faire fonctionner sous son contrôle devenaient maintenant l'organe de la révolte, la grande machine de guerre contre Rome. Déjà d'un bout à l'autre de la Gaule on traitait pour convoquer une grande diète nationale à Bibracte. Une fois encore César se voyait au bord de l'abîme. Mais cette fois aussi il ne se laissa pas épouvanter par la révolte des Éduens. Il comprit

(1) Voy. César, *B. G.*, VII, LVI

que s'il se retirait seul dans la Narbonaise en laissant Labiénus dans le nord, les Gaulois pourraient facilement les anéantir tous les deux; il décida donc de rallier à tout prix et le plus vite possible Labiénus. Ne voulant pas perdre de temps à faire un pont sur la Loire, trop grossie par la fonte des neiges, il trouva un gué où ses soldats pourraient passer en ayant de l'eau jusqu'aux aisselles et en portant sur leurs têtes les armes et les fagots; il plaça en amont la cavalerie, pour briser, comme un môle vivant, le courant; et il poussa toute l'armée dans le fleuve. Puis ayant pris tout le blé et tout le bétail qu'il put trouver, ayant chargé les esclaves, les mulets, les soldats eux-mêmes, il avança à marches forcées et finit par rejoindre Labiénus sur le territoire des Sénones, probablement dans le voisinage d'Agendicum (Sens). De Gergovie à Agendicum, César avait parcouru encore 200 milles (300 kilomètres) ; en supposant qu'il ait mis à cela une quinzaine de jours, il se trouvait au commencement du mois de juillet à la tête de son armée tout entière. Tandis qu'il subissait son échec à Gergovie, Labiénus avait remporté des victoires considérables sur les Sénones et les Parisiens.

Il y eut alors une trêve. Les *Commentaires* ne nous disent pas combien elle dura, mais elle fut d'au moins un mois, pendant lequel il y eut une grande activité et des préparatifs fiévreux des deux côtés. La défaite de Gergovie semblait avoir changé les probabilités de la guerre. Les Éduens avaient entraîné à la révolte, par l'exemple de leur défection, presque tous les peuples gaulois, à l'exception des Rèmes, des Lingones, des Trévires et de certains peuples belges. Le jeune héros arverne s'était rendu à Bibracte, devenue le centre de l'insurrection, et les députés de tous les pays de la

Gaule s'y réunissaient pour préparer une diète où l'on traiterait de la formation d'une armée nationale; un enthousiasme immense entraînait toute la Gaule. César, au contraire, en sentant la révolte le menacer de toute part, considérait la Gaule comme perdue: et il n'avait plus qu'une pensée, celle de tirer ses soldats de cette fournaise. Mais la retraite paraissait maintenant très difficile au général, qui deux mois auparavant croyait avoir reconquis pour toujours la Gaule. Les soldats étaient très découragés (1); les approvisionnements, toujours difficiles, allaient le devenir plus encore dans un pays tout entier en révolte; le manque de cavalerie pouvait causer de grands préjudices. A ce moment suprême le spectre de Crassus apparut à César : en ramenant à travers la Gaule avec une aussi faible cavalerie ses légions découragées, ne risquait-il pas de tomber comme Crassus sous les attaques de la cavalerie gauloise si nombreuse? Ce fut sans doute cette crainte qui lui fit conduire son armée du côté de la Germanie, à un endroit où selon les uns est maintenant Vitry-sur-Marne (2), selon d'autres Bar-sur-Aube (3), pour recruter un grand nombre de cavaliers germains. Le général qui sept années auparavant était entré en Gaule comme le destructeur de la puissance germanique enrôlait maintenant des Germains contre les Gaulois, en les payant avec l'or des pillages de la Gaule. César passa ainsi tout le mois de juillet et peut-être une partie du mois d'août à enrôler des Germains,

(1) Plutarque, *Cés.*, 26.

(2) Le duc d'Aumale a le premier remarqué qu'il est nécessaire de supposer ce mouvement de César à l'est, dont les *Commentaires* ne disent rien. Selon lui, c'est à Vitry-sur-Marne que César serait allé. Voy. *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1858, p. 76-77.

(3) *Spectateur militaire*, avril 1863.

à en faire un gros corps de cavalerie et à préparer sa retraite; mais ses soldats étaient très découragés, les Gaulois au contraire pleins de confiance et d'ardeur.

Le découragement des uns et la joie des autres ne devaient pas durer longtemps. César se trompait en croyant le danger si grand, comme il s'était trompé auparavant en jugeant que la guerre était finie. Vercingétorix était redevable de tous ses succès à la guérilla; et certainement, si dans toute la Gaule on avait pu organiser la guerre de partisans sous des chefs comme lui, César aurait pu à la fin être obligé à la retraite par la famine. Mais la défaite essuyée par César sous Gergovie sauva la domination romaine. Enhardie par ce succès, une partie des Gaulois voulut changer la guérilla en une grande guerre régulière, dans laquelle la Gaule désunie, travaillée par une profonde crise sociale, ne pouvait pas triompher des armées romaines. Les premières difficultés commencèrent pour les Gaulois quand, à la diète de Bibracte, ils s'agit de choisir le généralissime et d'établir un plan de guerre. Les Éduens voulaient élire un de leurs concitoyens; un autre parti proposaitde confirmer dans le commandement suprême Vercingétorix; un parti voulait la grande guerre, un autre la continuation de la guérilla. Vercingétorix l'emporta; mais pour ne pas faire trop sentir aux Éduens son autorité et pour concilier les partis opposés, il proposa une guerre mixte, c'est-à-dire un de ces compromis si dangereux et cependant si fréquents dans l'histoire, parce qu'ils sont imposés fatalement, même aux hommes les plus résolus et les plus intelligents, par la faiblesse et la sottise des autres. Les Éduens et les Ségusiaves enverraient dix mille fantassins et huit cents cavaliers sous le commandement d'un noble pour

envahir le territoire des Allobroges dans la province romaine; les Gabales et les Arvernes saccageraient le territoire des Helviens; les Ruthènes et les Cadurques celui des Volces Arécomices, de façon à envahir sur plusieurs points la province romaine, et à faire descendre César du nord pour la défendre. Vercingétorix transporterait son quartier général à Alésia (Alise-Sainte-Reine) une petite ville fortifiée des Mandubiens (1), autour de laquelle se croisaient toutes les routes par lesquelles César pouvait passer pour descendre du nord dans la Narbonaise; et qui était une vedette excellente pour épier l'ennemi. D'Alésia, après l'avoir munie de vivres et fortifiée, Vercingétorix, avec un corps de 15,000 cavaliers et l'infanterie qu'il possédait déjà, chercherait à ralentir la marche de l'ennemi, à lui couper les vivres et à le harceler quand il passerait par là pour aller au secours de la Narbonaise. César, en effet, probablement dans la première moitié du mois d'août, après avoir organisé un gros corps de cavaliers germains, commençait, à la tête de ses onze légions fatiguées et découragées, sa retraite sur la Province (2), conclusion désastreuse d'une entreprise qui avait eu de si brillants débuts. La guerre, dans laquelle il avait engagé toute sa fortune politique, se terminait par une retraite précipitée; l'œuvre à laquelle il avait travaillé pendant sept ans et qui devait faire de lui l'égal de Lucullus et de Pompée avait été détruite; ces trente mille hommes qui par-

(1) Le duc d'Aumale, dans la *Revue des Deux Mondes* de mai 1858, p. 94, a fait voir les avantages stratégiques de cette place, et démontré que c'est bien là que Vercingétorix porta son quartier général. Je ne m'arrête pas sur la question de savoir si Alise-Sainte-Reine est bien l'ancienne Alésia, parce que la chose me paraît maintenant hors de doute.

(2) Dion, 40-30, nous dit que César voulait secourir la province.

taient découragés et tristes, traînant derrière eux sur des mulets, en un long cortège, les machines de guerre, les bagages, les esclaves des légions, les restes du butin, les marchands italiens échappés au massacre, enfin tout ce qui restait encore, comme hommes et comme choses, d'italien dans le pays que l'on avait cru un instant conquis, représentaient la fin de la domination romaine au delà des Alpes et la ruine dernière de cette politique conquérante dans laquelle César avait pensé imiter et même dépasser Lucullus.

Il est difficile de savoir exactement par où il passa. Les uns le font partir de la région où est maintenant Troyes et se diriger par Gray et Dijon sur Besançon (1); d'autres le font partir de Vitry-sur-Marne pour descendre la vallée de la Tille, passer à Dijon, traverser la Saône près de Saint-Jean-de-Losne et se diriger vers la Narbonaise, le long de la rive droite de la Saône (2); d'autres enfin le font partir de Bar-sur-Aube, dans la direction de Pontailler-sur-Saône (3). Ce qui est certain, c'est que, vers le quatrième jour de marche (4), au matin, quand il fut arrivé à Beneuvre, entre Brevon et l'Ource, selon von Goler, sur les bords de la Vingeanne, selon Napoléon III, dans le voisinage de Montigny, selon le duc d'Aumale, ou près d'Allofroy, selon l'écrivain anonyme du *Spectateur militaire*, César fut à l'improviste attaqué par Vercingétorix et il fallut livrer une bataille rangée (5).

(1) Von Goler, *Cæsars Gallischer Krieg in dem Jahre 52*. Karlsruhe, 1859.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 1858, 1er mai, p. 87.

(3) *Spectateur militaire*, avril 1863.

(4) *Revue des Deux Mondes*, 1858, 1er mai, p. 95.

(5) Je le déclare franchement : j'ai eu beau étudier les cartes de géographie de la France, mesurer les distances et calculer les jours de marche, je ne suis parvenu à me ranger à aucune

Que s'était-il donc passé? Pourquoi Vercingétorix abandonnait-il son système de guérilla pour tenter la grande guerre? Comme le général gaulois nous apparaît, même dans le récit de César, plein d'intelligence et d'énergie, en l'absence de documents précis il y a lieu de supposer que ce fut l'état de son armée qui l'obligea à aller chercher cette rencontre, que César désirait. On peut faire la guérilla avec une petite armée, avec peu de ressources, et sans avoir de grands généraux; mais il faut pour cela des soldats courageux, résolus et patients. Tant que Vercingétorix avait été à la tête de petits corps de cavalerie et d'infanterie, composés presque uniquement d'Arvernes, qui étaient ses clients, ses serviteurs ou ses amis, il avait eu assez d'autorité pour leur faire endurer les lourdes fatigues de la guérilla. Mais maintenant qu'il était à la tête d'une armée hétérogène, il se trouvait avoir à la fois beaucoup plus de soldats et beaucoup moins d'autorité. Il est probable que des discordes s'élevaient entre les nombreux chefs de ces troupes et que les rivalités nationales grandissaient de jour en jour dans une armée qui s'était formée en peu de mois, dans un moment d'exaltation, et qui n'était pas soumise à une discipline régulière; où les soldats étaient pour la plupart des clients de grands seigneurs, habitués aux petites guerres gauloises de courte durée, ou des jeunes hommes recrutés à la hâte dans toutes les classes et dépourvus de la préparation militaire suffisante. Vercingétorix dut craindre à un certain moment que l'enthousiasme patriotique ne s'éteignît bientôt, s'il ne le relevait pas par un succès analogue

de ces hypothèses. Le problème est peut-être insoluble. Il nécessiterait en tout cas des connaissances stratégiques et topographiques supérieures à celles que je possède.

à celui de Gergovie; il se dit aussi que l'armée romaine devait être fatiguée et découragée, que si l'année précédente les Parthes avaient détruit les légions de Crassus en lançant sur elles de grosses troupes de cavalerie, le même coup pourrait lui réussir. Il lança donc à l'improviste sa cavalerie sur l'armée de César qui était en marche, et il tint en arrière son infanterie, divisée en trois corps et immobile.

Mais Vercingétorix ne savait peut-être pas que César avait recruté de l'autre côté du Rhin une nouvelle cavalerie; et au lieu des peu nombreuses et faibles *turmæ* romaines, il se trouva en face des vigoureux escadrons germains. L'engagement entre les deux cavaleries fut violent, mais court, car les Germains de César, avec l'aide des légions, ne tardèrent pas à mettre en fuite les Gaulois et à en tuer un grand nombre. Toutefois cette bataille, qui n'avait pas été terrible, eut des conséquences considérables, qu'il ne serait pas possible d'expliquer sans admettre que l'armée gauloise manquait tout à fait d'organisation et d'endurance, et que César l'avait crue plus dangereuse qu'elle n'était en réalité. En effet, aussitôt après la bataille, Vercingétorix se replia avec ses troupes sur Alésia; et César, comprenant bien vite que cette retraite dans une ville fortifiée signifiait un profond découragement de l'armée, changea son plan, et au lieu de continuer sa retraite vers la Province, il résolut de reprendre l'offensive et de tenter un coup suprême. Ce serait la fin de la guerre, s'il était vainqueur, et le moyen de recouvrer son crédit à Rome; s'il était vaincu, il périrait là avec son armée, et irait en Gaule même au-devant du destin qui l'attendait certainement dans la Province, s'il y rentrait avec ses légions vaincues. Dès le lendemain il se mit donc à la poursuite de l'armée

gauloise; et quand, arrivé devant Alésia, il vit le rocher sur lequel se dressait la citadelle, il n'hésita pas, étant en pays ennemi et sans approvisionnements assurés, à assiéger là avec 30,000 hommes un ennemi dont les forces étaient égales ou même supérieures (1); à y attendre les attaques des armées gauloises parties pour la Narbonaise, si elles revenaient au secours des assiégés; à en venir aux mains sous les murs d'Alésia, si cela était nécessaire, avec toute la Gaule insurgée. Ce serait l'épreuve suprême! Mais cet homme qui portait en lui les destins de l'Europe était décidé à tout risquer. Les légionnaires prirent sur les bêtes de sommes leurs pelles et leurs pioches, et ils se mirent encore une fois à creuser des tranchées et à élever des terrasses autour de la ville.

Vercingétorix tenta d'abord de gêner les travaux des Romains en faisant des charges de cavalerie, mais il s'aperçut bientôt qu'il pourrait en retarder, mais non en empêcher l'exécution. Que faire alors? Tenter une sortie et tout risquer dans une bataille rangée était un parti trop dangereux, mais se laisser enfermer était un suicide. Un conseil de guerre, après de vives discussions, décida de faire sortir la cavalerie avant que les lignes ne fussent achevées, avec la mission d'aller demander du secours aux différents peuples celtiques et d'exciter la Gaule à faire une levée en

(1) On admet ordinairement en se basant sur César, *B. G.*, VII, LXXVII, que, outre la cavalerie, 80,000 soldats se réfugièrent à Alésia. Mais il faut observer d'abord que ce chiffre est mis dans la bouche de Critognatus qui prononce un discours; et ensuite qu'il est difficile d'admettre que 80,000 hommes venant s'ajouter à la population, aient pu trouver place dans une petite ville gauloise et y vivre presque deux mois; enfin que l'on ne peut expliquer l'inertie de Vercingétorix, s'il disposait de tant de soldats. Voy. les considérations du duc d'Aumale dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1858, à la page 111.

masse. Deux cent cinquante mille hommes devaient se réunir, et se jeter sur les tranchées romaines. Une nuit, en effet, toute la cavalerie gauloise sortit sans bruit, réussit à tromper la vigilance des sentinelles romaines, passa à travers les travaux du siège encore inachevés, et disparut en nombreux escadrons aux quatre coins de l'horizon. La première partie du plan avait réussi. Qu'allait-il maintenant se passer en Gaule? Le pays tout entier répondrait-il à l'appel des assiégés d'Alésia, des défenseurs suprêmes de sa liberté? Sur toutes les routes, à travers les grandes forêts druidiques et les marais déserts, de village en village, allait-on allumer les feux annonçant le danger et implorant le secours? Les messagers de la révolte pénétreraient-ils jusque dans les derniers villages des montagnes pour faire savoir que la patrie gauloise demandait un suprême et sanglant sacrifice? Et cette vague formidable d'hommes armés viendrait-elle déferler sur le récif d'Alésia?

César ne pouvait pas répondre à ces questions inquiétantes. Mais le sort en était jeté. Il ne pouvait plus se retirer; il ne pouvait pas, comme l'avait fait Lucullus sous les murs de Tigranocerte, laisser une partie de ses trente mille soldats pour continuer le siège, et marcher avec le reste contre l'armée de secours, parce que son armée était trop petite et qu'en la divisant chaque partie risquait d'être anéantie; il ne pouvait cependant pas non plus se laisser prendre par une grosse armée sous les murs d'Alésia. Il se trouvait donc encore une fois dans une position très critique. Alors cet homme, dont l'esprit depuis sept mois bouillonnait comme une grande source qui jaillit par une ouverture trop étroite, conçut et exécuta sans reprendre haleine, avec une rapidité inouïe, une des

idées les plus extraordinaires et les plus grandioses de la guerre antique : s'enfermer, lui aussi, dans une grande forteresse improvisée. Il pratiqua du côté de la plaine une seconde circonvallation, avec des tours et des vedettes, en laissant entre cette tranchée et celle qu'il avait déjà faite du côté de la ville un grand espace. Entre les deux tranchées son armée devait séjourner comme dans une longue forteresse; en courant d'une tranchée à l'autre et en se mouvant dans l'étroit espace intermédiaire, elle essaierait de résister aux doubles assauts que lui feraient les assiégés d'Alésia et les deux cent cinquante mille hommes qui devaient venir de la Gaule. Mais les soldats auraient-ils le temps d'achever les immenses travaux pour lesquels on a calculé qu'il fallut déplacer deux millions de mètres cubes de terre? (1) César ne risquait-il pas d'être assiégé à son tour par l'armée de secours, comme Mithridate sous les murs de Cizyque, et d'être réduit à mourir de faim? La situation était terrible. Bien que l'ennemi fût encore loin, et que l'on fût aidé par les Rèmes et les Lingones (2), l'approvisionnement de l'armée était déjà difficile. Que serait-ce quand une immense multitude d'hommes armés occuperait tout le pays et fermerait toutes les routes? Cependant du matin au soir César, avec l'aide de Mamurra, d'Antoine, de Labiénus, de Décimus Brutus, de Caïus Trébonius, de Caïus Caninius Rébilus, de Caïus Antistius Réginus, dirigeait le travail gigantesque et communiquait son ardeur à son armée; il étudiait les textes de poliorcétique, il consultait Mamurra et les esclaves orientaux les plus habiles dans les ouvrages militaires,

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1858, p. 113.

(2) C'est une supposition vraisemblable que fait le DUC D'AUMALE. *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1858, p. 112.

il leur faisait faire des dessins, les distribuait aux centurions devenus contremaîtres; il envoyait chercher partout du bois et du fer, tandis que neuf mille soldats travaillaient sans relâche, amoncelaient la terre, faisaient des trous au loin dans la plaine, y mettaient des crochets de fer et des pieux pointus, qu'ils recouvraient de fagots et d'herbes, pour semer le terrain de pièges redoutables.

Les semaines passèrent ainsi. Cependant partout dans les villages de la Gaule on recrutait la jeunesse pour la guerre, on préparait les contingents, on fourbissait les armes, on tirait les bêtes de somme des étables et on les chargeait de blé; sur toutes les routes des jeunes gens et des convois se rencontraient se dirigeant vers les endroits choisis pour la concentration; et d'où ils devaient tous se rendre à Bibracte, où les nobles des principaux États gaulois étaient déjà réunis pour délibérer au sujet du commandement de l'armée et du plan de la guerre. Mais autour d'Alésia planait le désert silencieux et sinistre. Il n'arrivait à César que de vagues nouvelles de l'armée de secours; et du haut des murailles d'Alésia les vedettes de Vercingétorix interrogeaient en vain l'horizon. Bientôt on commença à Alésia à souffrir de la faim; et le jour vint où Vercingétorix, après avoir rationné tout le monde, dut se débarrasser des bouches inutiles, envoyer toute la population non combattante hors des murailles, dans l'espace compris entre celles-ci et la tranchée intérieure des Romains. Il espérait que César les prendrait pour les vendre et qu'ainsi ils échapperaient à la mort. Mais César n'avait pas de pain pour ses soldats (1). En vain cette foule de vieillards, de femmes

(1) Dion, LX, 40; *Cæs.*, *B. G.*, III, p. 47.

et d'enfants abandonnée dehors aux intempéries et à la faim tendait ses bras aux chaînes, en suppliant les Romains de lui donner du pain. Tous les jours les assiégés d'Alésia et les Romains pouvaient voir des femmes, des vieillards et des enfants mordiller l'herbe, pleurer, se lamenter et tomber épuisés; l'espace compris entre les tranchées et la colline se changeait en un champ d'agonies, en un cimetière où les mourants étaient déjà des squelettes; mais les cris déchirants de ces malheureux mourant de faim n'émouvaient ni les cœurs romains ni les cœurs gaulois, endurcis les uns et les autres par le danger, par la disette, par cette convulsion effrayante et furieuse de la lutte de l'homme contre l'homme. Si entre les murs d'Alésia et les tranchées on mourait d'inanition, dans Alésia même la garnison épuisait ses dernières ressources; et dans les tranchées romaines les soldats travaillaient le ventre vide. Si à ce moment terrible, au lieu de recruter une grande armée de secours, de nombreuses bandes de guerriers avaient tout dévasté à la ronde et capturé les convois des Lingones et des Rèmes, l'armée de Vercingétorix et la population mandubienne seraient peut-être mortes de faim, mais elles ne seraient pas descendues dans le néant sans entraîner avec elles trente mille soldats romains, morts eux aussi de faim et de souffrance autour du rocher d'Alésia.

Au lieu de cela la grande guerre sauva encore une fois César. Une armée gauloise fort nombreuse, même si elle comptait moins de 250,000 hommes, arriva au secours d'Alésia (1); mais ce n'était qu'une immense

(1) César, *B. G.*, VII, lxxvi, dit que l'ensemble des contingents s'élevait à 250,000 hommes et à 8,000 cavaliers. La hâte avec laquelle la levée fut faite, la difficulté de nourrir 250,000 hommes, même pendant peu de temps, font supposer que ces chiffres sont

cohue, recrutée à la hâte dans toutes les classes de la société gauloise, et commandée par quatre généraux, Commius, Vercassivellaunus, Épérédorix et Viridomar, qui ne semblent pas avoir été bien d'accord. On a remarqué avec raison que deux de ces généraux étaient Éduens, et que les Éduens, qui n'étaient entrés dans le mouvement révolutionnaire qu'au dernier moment, semblent avoir pris part à cette lutte suprême avec une indolence qui rendrait possible pour bientôt une réconciliation avec Rome. De toute façon, si cette armée avait été une véritable armée bien commandée, elle aurait pu anéantir César, en sacrifiant Vercingétorix. Il fallait assiéger César comme Lucullus avait assiégé Mithridate sous les murs de Cizique, en le forçant à s'ouvrir de force un chemin ou à mourir de faim. Au lieu de cela le manque d'entente entre les chefs, le peu de cohésion de l'armée, la hâte que l'on avait de sauver Vercingétorix amenèrent les chefs à tenter des assauts répétés contre les tranchées romaines, tandis que Vercingétorix les attaquait de l'extérieur. Ces assauts durèrent sept jours (1), mais les Gaulois ne réussirent pas à briser le grand rempart de terres et d'hommes que le génie de César n'avait mis qu'un mois à élever. Antoine, Labiénus, Trébonius, Antistius et Caninius repoussèrent avec énergie sous les ordres de César les assauts sur tous les points attaqués; ces tentatives inutiles et qui coûtèrent beaucoup d'hommes fatiguèrent et découragèrent l'armée de secours, qui par sa composition devait vaincre vite ou se dissoudre; elle finit par se débander en laissant de nombreux prison-

un peu exagérés. Toutefois l'armée devait être très nombreuse.

(1) JULLIAN, *Verc.*, 286.

niers au pouvoir des Romains, et sans avoir pu rompre le cercle de fer qui entourait Alésia. Vercingétorix dut capituler; son armée, ce qui survivait des Mandubiens, et une grande partie des prisonniers furent distribués aux soldats. De cette façon singulière et au grand étonnement de tous, la guerre se trouva terminée vers la fin de septembre.

Pays barbare en train de se civiliser et pour cela plein de contradictions, la Gaule ne sut faire ni la guérilla terrible et tenace des barbares, ni la guerre savante et méthodique des peuples civilisés. Elle fit tour à tour l'une et l'autre. On retrouve dans cette guerre l'incohérence qui était alors dans la société gauloise; et par laquelle seulement on peut expliquer comment la Gaule fut vaincue par une petite armée de 30.000 hommes. Vercingétorix fut le héros et la victime de cette contradiction, qui ne pouvait se résoudre que par une grande ruine. Mais l'armée romaine et son général avaient, en prenant Alésia, triomphé dans une grande épreuve, qui aurait pu aboutir à une catastrophe, non seulement si le général avait été moins audacieux, moins ingénieux, moins fort de corps et d'esprit, mais si les soldats avaient été moins résistants. Ces trente mille hommes auraient certainement été pris de panique, s'ils avaient été aussi médiocres que ceux de Crassus, quand ils se trouvèrent seuls dans un vaste pays ennemi, menacés de toute part, sans base d'opérations, les communications rompues avec l'Italie. Contre une armée aussi découragée même le mélange de guerre et de guérilla que firent les Gaulois aurait suffi à amener un désastre; César aurait pu périr sur la route de la Narbonaise, comme Crassus avait péri sur la route d'Arménie, et toute l'histoire de l'Europe prendre un autre cours. Que serait-il

advenu si Rome avait subi en Gaule un désastre analogue à celui de l'année précédente en Perse? Le moment était terriblement critique, et après la ruine de Crassus, le choc moral produit dans l'âme de la nation par une seconde catastrophe atteignant cette fois César, aurait pu être formidable. On se demande si l'Italie n'aurait pas été découragée pour toujours de pareilles entreprises, et si elle n'aurait pas renoncé à s'avancer désormais à l'intérieur du continent européen. C'est pendant les journées lugubres du siège d'Alésia que se décidèrent les destinées de la civilisation européenne. Si, comme le lui reprochaient ses ennemis, César n'avait pas conquis la Gaule avec la rapidité de l'éclair, il avait fait une chose plus modeste mais non moins importante : il avait en sept années créé une petite mais admirable armée, telle que Rome n'en avait pas eu depuis longtemps, et qui, à un moment décisif, avait su imprimer aux événements une direction définitive, que les siècles ne pourraient plus changer.

VIII

LES DÉSORDRES ET LES PROGRÈS DE L'ITALIE

Tandis que cette crise terrible sévissait en Gaule, à Rome un fait important avait eu lieu : un rapprochement entre Pompée et les conservateurs. Peu après le départ de César, les émeutes étaient devenues si violentes et une répression énergique avait paru si urgente au public effrayé, que la dictature de Pompée s'était à la fin imposée, sans effort, à tout le monde, même à ses adversaires les plus acharnés. Caton était encore parvenu à faire nommer Pompée, non pas dictateur, mais consul unique, afin qu'il fût responsable à la fin de la magistrature (1); mais malgré cette subtilité constitutionnelle, Pompée avait été élevé seul à la direction suprême de l'État, avec la mission de rétablir l'ordre, à tout prix. Et Pompée s'en était acquitté avec une énergie dont personne n'aurait jugé capable un homme qui d'habitude exerçait ses prérogatives avec un si grand détachement. En employant toute son influence, il avait, il est vrai, fait approuver la loi qui permettait à César de se présenter au consulat sans venir à Rome (2); mais, cette dernière concession faite

(1) Appien, *B. C.*, II, xxiii; Dion, XL, 50; Plutarque, *Pompée*, 54; *Cat. U.*, 47.

(2) Suétone, *Cæs.*, 26; Dion, XL, 51; Cicéron, *A.*, VII, i, 4; Cicéron, *A.*, VII, iii, 4.

au parti démocratique, il avait aussi revu sévèrement les listes des citoyens parmi lesquels on tirait au sort les cent juges des procès, et les avait réduits à 950, sénateurs, chevaliers, plébéiens, ne choisissant que des gens sur qui il avait beaucoup d'autorité (1). Il avait, en outre, proposé une *lex Pompeia de ambitu* et une *lex Pompeia de vi* qui abrégeaient les procès, augmentaient les peines pour tous les délits de corruption politique commis depuis 70, simplifiaient et rendaient plus rigoureuse la procédure contre les délits de violence (2). Il avait également proposé une *lex Pompeia de provinciis* qui érigeait en loi le sénatus-consulte de l'année précédente, d'après lequel on ne pouvait être gouverneur d'une province que cinq ans après avoir quitté la préture et le consulat (3); et enfin une *lex Pompeia de jure magistratuum*, où, parmi de nombreuses dispositions que nous ne connaissons pas, un article confirmait purement et simplement l'interdiction de briguer le consulat si l'on était absent de Rome. Toutes ces lois, les conservateurs les réclamaient en vain depuis des années! Leur joie fut donc grande; et les ennemis les plus acharnés de Pompée changèrent d'opinion sur son compte. Au contraire, les amis de César ne furent pas aussi satisfaits de toutes ces propositions. Mais comme César et Pompée étaient encore amis, ils n'osèrent pas s'y opposer, et se plaignirent seulement de la *lex de jure magistratuum* qui semblait annuler le privilège accordé peu de temps auparavant au proconsul de la Gaule. Ainsi, grâce à son autorité, grâce à l'appui des conservateurs, des classes supérieures et de l'opinion publique rebutée, Pompée réussit à

(1) Cicéron, *A.*, VIII, xvi, 2; Velleius, ii, 76.
(2) Lange, *R. A.*, III, 361-2.
(3) Dion, XL, 56.

faire approuver ses lois sans luttes et en peu de temps, ne faisant aux amis de César qu'une concession, une exception en sa faveur insérée dans la loi *de jure magistratuum*, dont nous ne connaissons pas les termes, mais telle que les adversaires de César purent ensuite la déclarer nulle. Mais si ces lois étaient bonnes, d'autres, excellentes aussi, étaient en vigueur depuis longtemps, et cependant elles ne servaient à rien, parce qu'au milieu des luttes des partis, des intrigues des clientèles et du relâchement général, aucun magistrat n'avait plus la force de les appliquer. N'en serait-il pas de même pour ces lois? Mais, depuis qu'il avait été élu consul unique, Pompée était devenu un autre homme et, au grand étonnement de tous, ce grand seigneur sceptique, incertain, indolent, avait trouvé une énergie brutale pour appliquer ses lois. Comme un petit Sylla ressuscité, il avait fait régner à Rome une sorte de terreur judiciaire, faisant faire les procès à la hâte, s'opposant à tous les renvois, fermant pour ainsi dire la bouche aux défenseurs d'ordinaire si loquaces, usant de toute son autorité pour imposer aux juges des condamnations. En quelques semaines un grand nombre d'amis de Clodius et de César qui s'étaient compromis pendant les dernières années, ainsi que quelques conservateurs plus turbulents, comme Milon, avaient, après de rapides procès, été condamnés à l'exil, et l'admiration du public pour Pompée avait encore grandi. L'irritation que causaient les émeutes disposait tous les gens désireux de voir l'ordre rétabli à approuver la sévérité, même si elle n'était pas toujours juridique. Il fallait frapper durement, et ne rien ménager pour nettoyer Rome. Aussi personne ne s'inquiétait de voir le grand justicier, qui frappait durement dans le tas, s'employer cepen-

dant à sauver ses amis, quand ils étaient accusés; Scipion, par exemple, dont il avait épousé la fille, la belle et jeune Cornélia, veuve de Publius Crassus. Non seulement il l'avait fait absoudre, mais il l'avait choisi comme collègue pour le consulat. Quoi qu'il en soit, bien qu'un peu partiale, cette sévérité avait ramené le calme; les élections avaient eu lieu sans désordres; et si Caton n'était pas arrivé au consulat, parce qu'il n'avait pas voulu dépenser un sesterce, les consuls élus ne pouvaient déplaire aux conservateurs. L'un d'eux, Marcus Claudius Marcellus, était un ennemi déclaré de César; et l'autre, Servius Sulpicius Rufus, était ce jurisconsulte qui, dix ans auparavant, s'était porté candidat contre Catilina. La réaction contre les extravagances et les corruptions de la politique césarienne allait croissant. Cicéron lui-même, qui achevait son livre sur la République, avait, en écrivant tant de belles choses et en résumant la plus haute sagesse politique de la Grèce, secoué son indolent scepticisme des dernières années. Il admirait sincèrement Pompée, il commençait à reprendre espoir, et par un scrupule qui montre le fond d'honnêteté qui était en lui, il songeait à payer la dette qu'il avait contractée auprès de César.

Ce fut cette année-là, si pleine de troubles, que pour la première fois les marchands exportèrent dans les provinces de l'huile fabriquée en Italie (1). Jusque là la Grèce et l'Asie avait approvisionné les marchés de la Méditerranée et l'Italie elle-même; maintenant l'Italie pouvait leur faire concurrence, avec ses cultures perfectionnées et étendues. Le fait ne parut pas très important aux contemporains, qui, au milieu de tant de

(1) Pline, *N. H.*, XV, I, 3.

luttes, s'en aperçurent à peine, et nous l'aurions ignoré si l'un des plus laborieux érudits du monde antique ne nous en avait conservé le souvenir. Mais ce petit fait a son importance, parce qu'il nous montre que même au milieu de cette terrible dissolution politique, et en dehors des quelques guerriers et politiciens dont la personnalité encombre l'histoire, une multitude d'hommes qui n'ont pas laissé de nom continuaient, infatigables, à transformer l'agriculture et l'industrie de l'Italie : des affranchis, de petits et de moyens propriétaires, des émigrés, d'anciens légionnaires et centurions en congé, qui acquéraient avec leurs économies quelque morceau de terre de grandes familles aristocratiques endettées, achetaient des esclaves et perfectionnaient leur culture, ou faisaient du commerce et introduisaient des arts et des métiers.

Les progrès de la culture de l'olivier que nous révèle le fait rapporté par Pline, les progrès que faisait à la même époque la culture de la vigne, n'auraient pas été possibles si entre la grande propriété et ce qui restait de petits propriétaires travaillant eux-mêmes leur terre, il ne s'était formé une classe moyenne de propriétaires qui tentaient avec de petits capitaux et des esclaves intelligents les savantes cultures de l'Orient. Les petits propriétaires n'auraient pas su perfectionner ainsi l'agriculture; les grands propriétaires ne possédaient pas les immenses capitaux nécessaires pour recouvrir de vastes régions d'oliviers, de vignes, d'arbres fruitiers, de bâtiments d'exploitation, et ils ne pouvaient presque jamais s'occuper eux-mêmes de leurs domaines, ce qui est si nécessaire pour la bonne réussite. Des spéculateurs, de riches usuriers, des nobles, des hommes de lettres, des hommes politiques

ou des généraux célèbres pouvaient par caprice ou pour suivre la mode tenter sur quelques-unes de leurs terres ces nouvelles cultures (1); mais d'ordinaire, excepté quand leurs terres étaient voisines des villes, ce qui convenait le mieux aux grands propriétaires, c'était l'élevage. En effet, dans les forêts et dans les prairies encore vastes de la vallée du Pô, dans l'Italie méridionale qui ne s'était jamais bien repeuplée depuis le passage d'Annibal, les esclaves des grands seigneurs romains faisaient paître de nombreux troupeaux (2); les grands propriétaires de pâturages, tels que Domitius Ahénobarbus, formaient la partie encore riche de la noblesse romaine, et ils constituaient ce qu'il y avait de plus vigoureux dans le parti conservateur. Au contraire, tous les progrès que, surtout dans l'Italie du nord et du centre, faisaient la culture intensive et celle de la vigne et de l'olivier étaient dus à de modestes propriétaires de la classe moyenne, qui ne vivaient plus comme jadis pauvrement, avec une famille nombreuse et travaillant eux-mêmes la terre, mais passaient une bonne partie de l'année dans la ville voisine, surveillaient de près leurs esclaves ou leurs *coloni*, vivaient célibataires ou avaient peu d'enfants, et s'ingéniaient à tirer de leurs terres le plus d'argent possible. En même temps, cette transformation de l'agriculture amenait avec elle un progrès industriel très marqué. A une époque plus reculée, le propriétaire italien faisait presque tout lui-même, ses vêtements,

(1) Par exemple : C. Fundanius, P. Agrasius, le publicain, C. Agrius le chevalier (Varron, *R. R.*, I, ii, 1); le *præfectus fabrum* Libon Martius (Varron, *R. R.*, I, ii, 7); M. Séius (Varron, *R. R.*, III, ii, 7); le chevalier Gabérius qui spéculait sur les chèvres (Varron, *R. R.*, II, iii, 10)

(2) Blümner, *G. T. A.*, p. 98. Voyez tout le second livre du *R. R.* de Varron.

ses meubles, ses instruments agricoles; et il tâchait que sa famille se suffît à elle-même. Maintenant la division du travail s'accentuait dans toute la vie sociale. Le propriétaire, devenu plus raffiné dans ses besoins, voulait avoir des vêtements plus fins et des instruments plus perfectionnés; il comprenait que ses esclaves ne pouvaient pas savoir tout faire et qu'il valait mieux acheter au marché beaucoup d'objets que l'on fabriquait autrefois chez soi. C'est ainsi que le commerce et l'industrie progressaient. Celui qui possédait des esclaves orientaux, habiles dans quelque métier, avait intérêt à les faire travailler pour le public, non seulement à Rome mais dans les petites villes d'Italie. Les affranchis, les émigrants, les vagabonds qui parcouraient l'Italie et cherchaient à gagner leur vie trouvaient souvent du travail dans une colonie latine, dans un municipe, ou dans une de ces villes fédérées qui du haut de leurs murailles cyclopéennes semblaient encore menacer de la mort l'étranger qui osait s'approcher d'elles sans avoir le privilège de l'hospitalité. C'est probablement de cette époque-là que datent les progrès industriels que nous verrons accomplir dans cinquante ans. Dans toute l'Italie du nord, depuis Verceil, jusqu'à Milan, jusqu'à Modène, jusqu'à Rimini, on commença à ouvrir les fabriques de poteries, de lampes, d'amphores qui devinrent si célèbres dans la suite (1). A Padoue et à Vérone, des artisans et des marchands tentèrent de fabriquer et d'exporter ces tapis célèbres et ces couvertures dont toute l'Italie devait un jour faire usage (2). A Parme et à Modène le petit peuple essaya de vivre en tissant à la maison

(1) Forcella, *I. C. M.*, p. 12 et suiv.; p. 25.
(2) Blumner, *G. T. A.*, 102.

les laines magnifiques des grands troupeaux qui paissaient dans les alentours et qui appartenaient à des propriétaires habitant au loin. Bien des gens s'adonnèrent alors au commerce des laines en Italie (1); autour de Faenza on planta du lin et dans la ville on commença à le filer et à le tisser (2); Gênes, au pied de ses montagnes sauvages, devint un marché fréquenté pour le bois, les peaux, le miel et le bétail que les Ligures encore à demi sauvages apportaient des vallées solitaires (3). A Arezzo, les propriétaires des anciennes poteries remontant à l'époque étrusque profitèrent de l'abondance des esclaves pour renouveler leur personnel, pour acheter des esclaves grecs habiles à dessiner, et pour commencer à fabriquer ces patères, ces lampes, ces vases rouges si célèbres plus tard (4). Les mines de fer de l'île d'Elbe furent exploitées en grand; Pouzzoles devint le centre du commerce du fer, où les riches marchands faisaient travailler le fer de l'Elbe par les forgerons, fabriquer les épées, les casques, les clous, les barres qu'ils expédiaient dans toute l'Italie (5). Naples devenait la ville des parfums et des parfumeurs. A Ancône, on créait de florissantes teintureries de pourpre (6). Partout aussi croissait le petit peuple des ouvriers travaillant pour les besoins locaux : teinturiers, blanchisseurs, fabricants de *sagœ* et de toges, cordonniers, portefaix et rouliers (7). Les villes d'Italie qui avaient langui douloureusement pendant les cinquante années de la grande crise se rele-

(1) Blumner, *G. T. A.*, 100.
(2) Pline, *N. H.*, XIX. i, 9.
(3) Strabon, IV, vi, 2 (202).
(4) Fabroni, *Storia degli antichi vasi fittili aretini*, 1841, p. 55.
(5) Diodore, V, 13.
(6) Blumner, *G. T. A.*, 117-119.
(7) Forcella, *I. C. M.*, 45 et suiv.

vaient; une nouvelle bourgeoisie prenait la place de l'ancienne classe moyenne ruinée depuis les Gracques, et recueillait l'héritage des vieilles institutions politiques séculaires des villes alliées, qui allaient maintenant servir d'institutions municipales. Dans chaque ville la partie la meilleure et la plus aisée de cette bourgeoisie formait l'ordre des *décurions*, parmi lesquels on choisissait avec des systèmes divers d'élection le petit sénat et les magistrats qui administraient les villes (1).

Partout, dans l'agriculture comme dans l'État, dans les mœurs comme dans la vie intellectuelle, la fin de la vieille Italie s'annonçait par des signes de plus en plus clairs. Les distinctions de classe s'effaçaient. César accueillait dans ses légions la jeunesse de toute l'Italie; aussi bien les descendants des nobles familles de Rome que des familles aisées des villes secondaires, telles que Plaisance, Pouzzoles ou Capoue (2); Marc Antoine et ce Ventidius Bassus, Picénien, qui avait été fait prisonnier encore enfant pendant la guerre sociale; et qui, libéré, était d'abord devenu entrepreneur de transports, puis, fatigué de louer des bêtes de somme et des esclaves aux gouverneurs en voyage, était allé en Gaule avec César (3). La charge de *præfectus fabrum* ou chef du génie dans une armée pouvait être pour les entrepreneurs qui étaient versés dans l'art des constructions un passage facile du monde des affaires à celui des politiciens (4). Après la guerre et les affaires, l'éducation était un facteur non moins puissant de nivellement démocratique.

(1) C'est à cette classe qu'il est fait allusion dans César, *B. C.*, I, 13; I, 23.

(2) Voy. César, *B. C.*, III, 71.

(3) Gelle, XV, 4.

(4) Voyez, outre le cas de Mamurra, celui du grand-père de Velléius Paterculus : Vell., II, 76.

Dans les écoles, tenues presque toutes par des affranchis et très nombreuses, même dans les villes secondaires, le fils de l'affranchi pauvre coudoyait le fils du riche centurion, du chevalier, du sénateur même (1); dans les écoles à Rome se liaient entre eux les membres de la puissante coterie de lettrés et d'hommes politiques qui devait un jour dominer l'empire : Caïus Cilnius Mécénas, jeune homme d'une vingtaine d'années, issu d'une ancienne famille royale d'Étrurie dont le père ou le grand-père avait été un très riche publicain; Cornélius Gallus, qui n'avait que dix-huit ans et était d'une famille modeste de la Cisalpine; Asinius Pollion le descendant d'une noble famille marsique, âgé de vingt-trois ans; Quintilius Varus et Æmilius Macer, de Vérone, et un certain Publius Vergilius Maro de Mantoue. Ce dernier avait alors dix-huit ans; son père, à ce qu'il semble, était un ancien potier d'un petit village près de Mantoue, qui, en élevant des abeilles et en faisant le commerce du bois, avait fait une petite fortune suffisante pour envoyer son fils faire ses études, d'abord à Crémone, puis à Milan, puis enfin en 53 à Rome (2). Et tous ces jeunes hommes étaient des νεώτεροι, comme les appelait Cicéron, qui ne les aimait guère; ils entraient avec enthousiasme, dans le nouveau mouvement intellectuel qui, comme un torrent, menaçait d'emporter les vieux monuments de la pensée latine, la vieille et lourde poésie épique d'Ennius et de Pacuvius, les drames classiques fatigants, les comédies de Plaute, les grossières plaisanteries de Lucilius et les graves poèmes didactiques en alexandrins. L'hellénisme triomphait sur toute la ligne.

(1) Hor., *Sat.*, vi, 71 et suiv.
(2) Donatus, p. 54, 10.

Valérius Caton, le maître de poésie de toute la jeunesse cultivée d'Italie (1), et certains Grecs, entre autres Parthénius, oriental fait prisonnier par Lucullus à Nicée, vendu en Italie, et ami des jeunes lettrés italiens, avaient fait goûter la poésie élégante, délicate et spirituelle des Alexandrins. Catulle, lui-même, avait été le maître du nouveau chœur; et après sa mort, son esprit lui survivait chez des amis et des disciples passionnés pour la poésie nouvelle, tels que Caïus Helvius Cinna, qui venait, semble-t-il, de la Gaule cisalpine; Caïus Licinius Calvus, Caïus Memmius, Quintus Cornificius, qui appartenaient à de nobles familles romaines. Tous voulaient maintenant jeter au feu la vieille défroque nationale, soupirer de plaintives élégies, composer des poésies érotiques raffinées, s'exercer à la psychologie difficile et délicate, surpasser encore la rare érudition mythologique de la poésie alexandrine (2). D'autres s'adonnaient aux études philosophiques. Virgile lui-même, qui arrivait de son école de Milan avec des idées surannées et l'intention naïve de composer sur le modèle d'Ennius un grand poème national sur les rois d'Albe (3), s'était mis à étudier l'éloquence auprès du célèbre Elpidius, le professeur de tous les jeunes gens de l'aristocratie; mais il s'en était bientôt rebuté, et découragé par sa timidité, par sa difficulté de parole, il avait abandonné l'éloquence pour la philosophie, et fréquentant l'école de Siron, épicurien lié avec Cicéron, il se donnait tout entier à la recherche du mystère de l'univers. Le désir ardent de lire, d'étudier, de meubler son esprit de grandes idées générales, de sonder l'essence des

(1) Schanz, *G. R. L.*, I, 143.
(2) *Id.*, *G. R. L.*, I, 141.
(3) Donatus, p. 58, 21; Servius, *ad ecl.*, VI, 3.

choses, ainsi qu'un soin très grand de la forme et une recherche exquise de la finesse, de la délicatesse, de la perfection dans les détails que la génération vieillissante n'avait pas connue, devenaient les traits caractéristiques de la génération nouvelle.

Les hommes mûrs et à inclinations conservatrices, comme Cicéron, jugeaient sévèrement ce mépris des jeunes gens pour tout le passé vénérable de Rome (1). N'était-ce pas là une autre forme de cet esprit révolutionnaire qui agitait l'Italie? Ces jeunes hommes qui considéraient Ennius et Plaute comme de grossiers barbouilleurs, n'étaient-ils pas animés du même esprit qui poussait César et son parti à fouler aux pieds la vieille constitution? Qu'allait-il rester de l'ancienne Rome? La constitution républicaine s'était changée en une suite de dictatures révolutionnaires. La jeune génération méprisait ce qui subsistait encore des vieilles mœurs. L'imitation grecque faisait fureur, et l'esprit révolutionnaire menaçait de détruire l'Italie et l'empire comme le bûcher de Clodius avait détruit la Curie en la réduisant en cendres. Les conservateurs, toujours craintifs et pessimistes, se demandaient même si l'expiation n'avait pas déjà commencé. Que restait-il des prétentions belliqueuses et démocratiques des années précédentes? Une grosse guerre en Orient, une grosse guerre en Gaule et des dettes contractées étourdiment pendant ces années où tant de gens, croyant déjà posséder les fabuleux trésors de la Perse et de la Bretagne, s'étaient mis à dépenser sans compter. La nation maîtresse du monde semblait ne devoir jamais se débarrasser de ces dettes. Le soulagement apporté par les

(1) Voy. Cicéron, *A.*, VII, II, 1; *Tusc.*, III, XIX, 44; *Orat.*, XLVIII, 161.

capitaux provenant des conquêtes de Pompée n'avait pas duré, et les capitaux que César envoyait de la Gaule mise au pillage ne suffisaient pas aux nouveaux besoins. De grandes améliorations dans l'agriculture et dans l'industrie avaient été obtenues avec de l'argent prêté à un taux trop élevé, et aux dettes anciennes qui n'avaient pas été payées étaient venues s'ajouter de nouvelles dettes encore plus lourdes. Toute la société italienne semblait reposer sur les bases d'un crédit fragile. Les hautes classes elles-mêmes, à l'exception d'un petit nombre de riches capitalistes, étaient obérées. Absorbés par la politique, la plupart des personnages éminents n'avaient même plus le temps de s'occuper de l'administration de leur fortune; ils se laissaient voler par leurs fermiers, leurs affranchis, leurs ménagères, leurs esclaves; par ces derniers spécialement, qui étaient une grande dépense, surtout dans une ville comme Rome, où le blé était si cher (1), et pour des maîtres qui ne savaient pas discipliner leur valetaille aussi bien que César. Avaient-ils plus de dettes que de créances? S'enrichissaient-ils ou devenaient-ils pauvres? Le plus grand nombre des hommes puissants à Rome et à qui était confié le sort d'un aussi vaste empire, n'auraient su que répondre à cette question. C'est ainsi que Caton, Cicéron et son frère Hortensius, Aulus Torquatus et beaucoup d'autres trouvaient plus simple de se débarrasser du souci de leurs intérêts en confiant à l'obligeant Atticus l'administration trop compliquée de leurs patrimoines, et en faisant de lui non seulement leur banquier et leur caissier dans les moments d'embarras, mais leur conseiller intime dans toutes leurs difficultés privées ou

(1) Cic. *F.*, XIV, VII, 3.

publiques (1). Mais cette gêne universelle faisait prendre en plus grande aversion les usuriers et les capitalistes; même dans les hautes classes Catilina faisait école, et il n'était pas rare d'entendre de grands seigneurs, tels que Domitius Ahénobarbus, s'élever au sénat avec plus de violence que les hommes du parti populaire contre les publicains et les manieurs d'argent (2)

(1) Cornélius Nepos, *Att.*, 15.
(2) Cicéron, *ad Q.*, II, xiii, 2.

IX

LE *DE BELLO GALLICO*

(l'an 51 av. Jésus-Christ).

César était sorti de la guerre contre Vercingétorix victorieux, mais discrédité. Sa gloire de conquérant des Gaules et sa réputation de général unique étaient compromises. Pendant les sept longs mois si mouvementés que la guerre contre Vercingétorix avait duré, l'Italie avait enfin compris que cette conquête de la Gaule, que César avait annoncée en l'an 57 et que le sénat avait ratifiée en 56, était encore à accomplir; et de l'ancienne confiance elle était passée à une inquiétude aussi violente, craignant que César ne sût pas mener à fin l'entreprise commencée (1). Le public des démocraties juge toujours en politique d'après le succès; et son jugement ne pouvait en conséquence être cette fois très favorable à César. Personne ne considérait que, à la différence de Pompée et de Lucullus, César n'avait pas eu à lutter contre les armées d'états civilisés en dissolution, mais contre un peuple à demi

(1) L'atteinte portée à la renommée militaire de César par les événements militaires de 53-52 n'est pas seulement une supposition rendue vraisemblable par tant d'autres faits analogues dont l'histoire est pleine; mais la chose est prouvée par la facilité avec laquelle on ajoutait foi alors à Rome aux bruits de défaites subies par César (Voy. Cicéron, *F.*, VIII, i, 4), et l'on croyait qu'un grand mécontentement se propageait dans son armée. (Voy. Plutarque, *Pomp.*, 57; Plutarque, *Cés.*, 29.)

barbare, où étaient encore vivaces le sentiment de la race, l'amour de l'indépendance et les traditions guerrières; que les guerres contre les grandes armées sont des jeux d'enfants en comparaison des guerres contre un petit peuple belliqueux, dont une partie est résolue à ne pas donner quartier à l'envahisseur. Et les vieilles accusations des conservateurs trouvaient maintenant plus de crédit; on estimait que César avait été en Gaule téméraire, rapace, perfide et violent.

En même temps la situation s'était modifiée à Rome d'une façon encore plus dangereuse. Pompée, maintenant, n'avait plus besoin de César. Tandis que le crédit de celui-ci baissait, Pompée était devenu, grâce au succès des répressions, l'arbitre de la situation, et il avait pour lui tout le monde, aussi bien les hommes du parti populaire qui continuaient à le considérer comme un de leurs chefs, que les conservateurs qui l'adulaient et l'entouraient pour l'encourager à marcher résolument dans la nouvelle voie où il s'était engagé. En effet, comme commandement proconsulaire de son nouveau consulat, il avait obtenu du peuple, sans lutte, par une loi le gouvernement de l'Espagne pour cinq nouvelles années, avec deux légions de plus, et le sénat lui avait accordé sans discussion 1,000 talents pour l'entretien de ses légions pendant la prochaine année (1). Pompée, en somme, avait désormais une puissance si prépondérante, que César ne pouvait plus se flatter d'exercer sur lui une grande influence. En outre le parti conservateur reprenait courage, entrevoyant la possibilité d'une rupture entre les deux amis et une volte-face complète de Pompée.

(1) Dion, XL, 44; XL, 56; Appien, *B. C.*, II, xxiv; Plutarque, *Pomp.*, 55. Cæs., 28.

Cet état de l'opinion publique préoccupait tellement César, qu'il sentit le besoin de réfuter les accusations des conservateurs contre sa politique gauloise. Pendant les derniers mois de l'année 52 (1), bien qu'il fût très occupé, il trouva le temps d'écrire son *De Bello Gallico*, un livre populaire très habilement composé et destiné à montrer au grand public d'Italie que César était un vaillant général et que sa politique en Gaule n'avait été ni violente ni rapace. Avec une modestie étudiée il rétrécit partout sa personnalité et son rôle; il se donna pour un bienfaiteur un peu naïf, contraint malgré lui par les provocations des Gaulois à leur faire la guerre, et toujours victime de leur ingratitude; il mit dans la pénombre les circonstances les plus importantes de sa conquête; il cacha les échecs et exagéra les succès, mais avec habileté, en faisant à la vérité de légères altérations sans jamais se laisser prendre en flagrant délit de mensonge. Ainsi, il chercha à faire croire qu'il avait vaincu et exterminé des multitudes d'ennemis, mais sans donner jamais comme certains les chiffres invraisemblables : tantôt il a lu ces chiffres sur des tablettes trouvées dans le camp ennemi (2); tantôt ils lui ont été donnés par des informateurs (3); tantôt ils sont mis dans la bouche d'un ennemi qui prononce un discours (4). En fait de

(1) Les érudits sont maintenant d'accord pour reconnaître que les *Commentarii de bello gallico* furent publiés en 51. Je crois avec Nipperdey et Schneider qu'ils étaient déjà terminés au commencement de 51 et qu'ainsi ils furent écrits dans les derniers mois de l'année 52, après la fin de la guerre de Vercingétorix et avant le commencement des nouvelles guerres. En effet, s'ils avaient été écrits en 51 et après les guerres de cette année-là, ils en feraient aussi le récit.

(2) Par ex., César, *B. G.*, I, xxix.

(3) Par ex., César, *B. G.*, II, iv.

(4) Par ex., César, *B. G.*, VII, lxxvii.

butin, il ne parle que des ventes des esclaves, sachant bien qu'elles ne lui seraient pas sévèrement reprochées; il ne s'attarde pas à raconter les mouvements stratégiques que le lecteur, ignorant la géographie de la Gaule, aurait difficilement suivis; il donne au contraire beaucoup de détails sur les combats et les sièges dont les récits pouvaient plaire aux pacifiques bourgeois d'Italie, qui, comme tous ceux qui ne vont pas à la guerre, aimaient en imagination les dangers et les batailles.

L'œuvre fut composée avec une rapidité qui étonna les amis de César (1). Elle ne lui demanda probablement pas plus de deux mois, et devait peut-être préparer le terrain pour une lettre que, au commencement de l'année, il avait l'intention d'adresser au sénat pour demander la prolongation de son gouvernement jusqu'en 48, au moins dans la Gaule transalpine. Mais la narration, qui est assez tranquille dans les premiers livres, devient précipitée quand on approche de la fin. César avait dû se hâter de raconter la guerre de Vercingétorix, car une autre guerre allait commencer. Les grands de la Gaule qui s'étaient enfuis l'année précédente cherchaient à rallumer la révolte, et les populations du nord et de l'ouest s'insurgeaient de nouveau. Cette guerre ne finirait donc jamais? Furieux, César ne voulut même pas cette fois attendre le printemps, et en plein hiver il envoya ses légions dans le pays des Bituriges insurgés, avec l'ordre de tout massacrer, piller et brûler. Puis il entra dans le pays des Carnutes, qui eux aussi se soulevaient de nouveau sous le commandement de Gutuatre; et il y fit les mêmes dévastations farouches.

(1) Hirt, *B. G.*, VIII, *præf.*

A Rome, au contraire, l'année avait commencé d'une façon assez paisible. Les répressions de Pompée avaient calmé la folie de violence dont Rome avait été prise l'année précédente; les partisans de Clodius se tenaient tranquilles, ainsi que le petit peuple et les factions; les agitateurs les plus audacieux s'étaient éclipsés, et en même temps cet accès de sévérité dont l'opinion publique avait été prise l'année précédente, s'apaisait comme de coutume. Bien des gens commençaient à intercéder en faveur des exilés, et Cicéron s'entendait avec les amis de Milon pour essayer de sauver au moins son patrimoine, qui avait été mis aux enchères. On s'arrangea pour que les biens fussent en apparence achetés pour une somme minime par un affranchi de la femme de Cicéron, Philotimus, qui ne devait être qu'un propriétaire fictif, exploitant les biens pour le compte de Milon (1). En somme les temps devenaient plus tranquilles; et au mois de mars, le sénat se réunit pour s'occuper des provinces, et spécialement de la Cilicie et de la Syrie, où les Parthes avaient déjà fait en 52 une incursion pour se venger de l'invasion de Crassus. Cassius, qui n'était que questeur, l'avait repoussée assez facilement en commandant comme proconsul : mais on s'attendait à

(1) Les détracteurs de Cicéron ont voulu voir dans cette affaire une intrigue qui n'y est pas. Les passages de Cicéron, *A.*, V, VIII, 2; *F.*, VIII, III, 2, me paraissent très clairs : il s'agit d'un achat fictif des biens de Milon, fait par Philotimus d'accord avec Milon et ses amis, pour les sauver. En somme, Milon racheta ses biens pour une somme minime, grâce à l'appui désintéressé de Cicéron. L'intrigue commença plus tard, quand, Cicéron étant en Cilicie, Philotimus chercha à se faire passer pour le vrai propriétaire d'une partie des biens au préjudice de Milon. De là l'anxiété de Cicéron, qui craignait qu'on ne le soupçonnât d'avoir manqué à la *fides*, en étant le complice de l'affranchi.

une nouvelle invasion pour l'année 51, et il fallait envoyer là-bas des magistrats supérieurs. Or, comme d'après la loi approuvée l'année précédente, ne pouvaient être proconsuls ou propréteurs que ceux qui avaient été consuls et préteurs cinq ans auparavant, il fallut chercher tous les magistrats qui n'étaient pas allés gouverner une province, au sortir du consulat et de la préture, et mettre leurs noms dans l'urne où se tiraient au sort les commandements. La fortune capricieuse attribua la Syrie à Bibulus, qui avait été le collègue de César pendant son consulat, et la Cilicie à Cicéron (1).

Cicéron en fut très ennuyé (2). Il venait de terminer le *De Republica;* il méditait d'autres travaux; il avait renoncé presque complètement à la politique pour se consacrer aux lettres. Son ambition n'était plus de devenir un grand homme d'État, mais un grand écrivain. Et voici que lui, l'homme de plume et non d'épée, plutôt fait pour les bibliothèques que pour les champs de bataille, le sort aveugle l'envoyait au fond de l'empire, pour diriger une guerre contre l'ennemi qui avait détruit une des plus grandes armées de Rome! Mais l'homme qui dans le *De Republica* avait sévèrement blâmé l'égoïsme civique et la tendance à refuser les charges publiques, pouvait-il donner lui-même l'exemple de cet égoïsme, en refusant la première charge qui lui était offerte et dans des circonstances aussi graves? C'eût été une contradiction trop forte. D'autre part des motifs d'un ordre moins élevé le poussaient à accepter. Sa situation de fortune était mauvaise à cause des nombreuses dettes dont il ne

(1) Plutarque, *Cic.*, 36.
(2) Cicéron, *F.*, III, ii, 1; *A.*, V, ii, 3.

parvenait pas à se libérer, bien qu'il eût fait cette année-là et l'année précédente deux héritages. Deux amis s'étaient souvenus de lui dans leur testament (1). Or si un homme sans scrupule pouvait accumuler des richesses dans le gouvernement d'une province, un honnête homme pouvait s'y faire une petite fortune. Cicéron finit par accepter. Il demanda à son frère Quintus, revenu de Gaule, et à son ami Caïus Promptinus qui étaient plus versés que lui dans l'art militaire, de l'accompagner. Puis il choisit parmi ses esclaves et ses affranchis ceux qui pouvaient l'aider dans le gouvernement de la province : des secrétaires, parmi lesquels un affranchi qui avait le même nom que lui, Marcus Tullius (2), et un jeune esclave, Tiron; des courriers qui devaient porter les lettres à Rome et les en rapporter; des porteurs de litière pour le voyage, des domestiques qui prendraient les devants à chaque étape pour faire préparer les logements pour lui et pour sa suite dans les villes où il s'arrêterait. Puis il s'entendit avec un des entrepreneurs qui louaient aux gouverneurs les bêtes de somme nécessaires pour transporter les bagages (3); il fit charger sur elles ses bagages, ceux de sa suite, les amphores pleines de monnaie d'or et qui contenaient la somme que l'*ærarium* lui avait attribuée pour le gouvernement de sa province (4); il loua les esclaves nécessaires pour la garde de ce trésor pendant le voyage; il chargea Cœlius de lui donner des nouvelles détaillées de tout ce qui se passerait; et il se mit en route, emmenant

(1) Lichtenberger, *De Ciceronis re privata*. Paris, 1895, p. 48.
(2) Cicéron, *F.*, V, xx, 1.
(3) Aulu Gelle, XV, 4.
(4) Un passage (d'Aulu-Gelle, XV, 12) nous montre que l'argent se transportait souvent dans des amphores.

avec lui, comme Quintus, son jeune fils (1), et laissant sa femme en Italie. Quintus se séparait sans chagrin de Pomponia, la sœur d'Atticus, femme hystérique et revêche qui ne cessait de lui faire des scènes (2).

Mais peu avant son départ Cicéron avait vu le petit groupe des conservateurs intransigeants recommencer les hostilités contre le proconsul des Gaules. Bien que les relations entre Pompée et les conservateurs se fissent chaque jour plus cordiales, Pompée, qui s'était éclipsé après son consulat, n'était nullement responsable de ces premières hostilités contre son ancien beau-père. Il était alors dans l'Italie méridionale; et personne ne savait ce qu'il pensait de la situation politique. Cicéron, qui devait aller le voir en passant, avait même été chargé de le sonder (3). Mais les ennemis de César reprenaient courage, même sans l'appui de Pompée, parce que la guerre en Gaule n'en finissait pas, malgré les affreuses dévastations. Ambiorix, Commius, Luctérius avaient repris les armes; les Bellovaques étaient insurgés ainsi que les Atrébates, les Cadurques, les Véliocasses, les Aulerques et les Sénones. César avait beau accabler la Gaule de coups furieux; il avait beau faire mourir sous les verges, en présence des légions, Gutuatre, le chef des Carnutes, faire couper les mains à tous les prisonniers d'Uxellodunum : si ces luttes suprêmes épuisaient la Gaule, elles ne rassuraient pas Rome et la nation n'avait plus en César sa confiance d'autrefois. Des bruits défavorables, que ses ennemis s'empressaient d'appuyer et de divulguer, couraient à chaque instant

(1) Cicéron, *A.*, V, i, 3; Schmidt, *B. W. C.*, 73.
(2) Voy. le beau récit d'une scène de ce genre dans Cicéron, *A.*, V, i.
(3) Cicéron, *F.*, VIII, i, 3.

dans Rome. Un jour on disait, par exemple, que César avait perdu une légion et toute sa cavalerie; un autre jour que, cerné par les Bellovaques, il se trouvait dans une situation désespérée (1). César commettait en outre à ce moment une grave erreur, en répandant à pleines mains sur l'Italie et sur l'empire le butin qu'il avait fait en Gaule cette année-là et pendant la révolte de Vercingétorix (2). Se sentant descendre dans l'opinion publique, il cherchait à consolider son influence par des prodigalités inouïes : il prêtait largement à tous les sénateurs endettés; il doublait le salaire des soldats, et allait même jusqu'à faire des présents aux esclaves et aux affranchis des grands personnages de Rome pour avoir dans leurs maisons des amis ou des espions. Il fit servir au peuple en mémoire de sa fille Julie un banquet colossal qui fit gagner beaucoup d'argent aux bouchers et à tous les marchands de comestibles; il fit des présents aux villes de la Grèce; il envoya comme cadeau aux rois d'Orient des milliers de prisonniers gaulois; il usa et abusa des prérogatives de la *lex Vatinia* pour faire citoyens des affranchis de tout pays et pour augmenter le nombre des électeurs qui lui seraient favorables (3). Mais maintenant que son prestige déclinait, cette audace extrême qu'il apportait à corrompre les gens ne faisait qu'augmenter le mécontentement contre lui (4). On s'indignait surtout de le voir conférer à tant de gens le titre de citoyen romain. Ainsi, quand, au mois d'avril, on discuta au sénat sa demande d'être maintenu jusqu'au

(1) Cicéron, *F.*, VIII, i, 4.

(2) Voy. Dion, XL, 43; il ne fait pas allusion au tribut régulier imposé à la Gaule et dont parle Suétone, *Cés.*, 25, mais aux contributions extraordinaires imposées à la suite de la guerre.

(3) Suétone, *César*, 26-28.

(4) Suétone, *César*, 28.

1er janvier de l'année 48 dans le commandement de la Gaule transalpine, un des deux consuls, Marcus Claudius Marcellus, n'hésita pas à s'y opposer ouvertement, bien que l'autre, Servius, qui était un homme plus prudent, s'efforçât de le retenir. Noble, aimant le faste, ayant de la fortune, de l'intelligence, de l'instruction, et n'étant pas, comme la noblesse ruinée, obligé de gagner de l'argent par la politique, Marcellus avait pu se donner pendant plusieurs années le luxe d'agir en aristocrate de vieille marque, d'affecter les prétentions démodées d'un conservateur intransigeant à la manière de Caton, et de mépriser toujours César, la fausse idole de l'admiration populaire. Un tel homme ne pouvait laisser échapper cette occasion de provoquer le parti populaire, en attaquant son chef. Il proposa en effet non seulement de repousser la demande de César, mais même d'annuler les titres de citoyen accordés par César aux Comasques (1).

(1) La succession de ces discussions qui préparèrent le grand conflit, ne pourrait être établie par les récits confus d'Appien, *B. C.*, II, xxv-xxvi et de Suétone, *Cés.*, xxviii : mais nous avons heureusement la correspondance de Cicéron. Dans une lettre à Atticus (Cicéron, *A.*, V, ii, 3) il dit que le 8 mai il ne savait pas comment César avait accueilli une *auctoritas præscripta* du sénat au sujet des Transpadans. Il est très probable que Cicéron fait allusion à une proposition que Suétone nous dit avoir été faite par Marcellus (*Cæs.*, xxviii) : *ut colonis quos rogatione Vatinia Novumcomum deduxisset, civitas adimeretur*. Appien, au contraire, ne dit rien de cette proposition ; et il se contente de raconter la violence à laquelle en vint Marcellus contre les Comasques. Cette violence fut évidemment une conséquence de la lutte provoquée par cette proposition. Cette séance eut donc lieu au mois d'avril, et il me paraît vraisemblable que ce soit celle à laquelle Cicéron, *F.*, IV, iii, 1 dit avoir assisté, et où il entendit les conseils prudents de Servius. Appian, d'autre part, (chap. xxv) place avant l'incident des Comasques une séance du sénat où fut repoussée la demande de César au sujet de la prolongation de son commandement. Suétone ne parle pas de cette proposition, mais d'après l'ordre que suit Appien dans la narra-

Les tribuns s'interposèrent et la proposition ne put être approuvée. Elle fut seulement enregistrée (1). Cependant les ennemis de César n'avaient pas lieu d'être mécontents, car ils avaient enfin pu faire, au milieu de la tranquillité générale, des propositions contre César qui, quelques années auparavant, auraient été bien près de provoquer une révolution. Ainsi Marcellus fut porté aux nues par la coterie conservatrice. Il courut bientôt un bruit grave : on disait que pour se venger, César voulait accorder le droit de cité à tous les Cisalpins. Mais ce bruit ne fut pas confirmé (2); et encouragé par son succès, Marcellus voulut répondre au *veto* des tribuns par un acte d'autorité. Vers la fin du mois de mai il fit donner des verges, châtiment qui ne pouvait pas être infligé aux citoyens romains, à un Comasque que César avait fait citoyen. Si on ne pouvait pas annuler les titres que César avait conférés, il voulait au moins lui montrer quel cas il en faisait. Les personnes raisonnables désapprouvèrent cette violence (3); mais l'opinion des personnes raisonnables compte pour peu de chose dans toutes les grandes crises politiques, et la hardiesse d'un parti croît à mesure que faiblit celle du parti adverse. Après l'incident du Comasque, Marcellus, grisé par le succès et excité par ses amis, voulut aller plus loin et proposer tout simplement à la séance du 1er juin, qu'on rappelât

tion, je suis porté à croire que cette discussion eut lieu avant l'incident des Comasques, et par conséquent, probablement en même temps que la discussion de la proposition au sujet de ces mêmes Comasques. Les deux discussions ne furent qu'une occasion d'attaquer César. Et ainsi on comprend encore mieux les conseils prudents de Servius.

(1) Lange, *R. A.*, III, 372; Cicéron, *A.*, V, II, 3.

(2) Cicéron, *A.*, V, II, 3; *F.*, VIII, I, 2.

(3) Appien, *B. C.*, II, XXVI; Plutarque, *Cés.*, XXIX; Cicéron, *A.*, V, XI, 2.

César et qu'on lui nommât un successeur. Le moment était opportun; la populace, épouvantée par les répressions de Pompée, n'osait plus bouger; le parti démocratique était discrédité et désorganisé; Pompée, s'il n'était pas favorable, prouvait du moins par son absence qu'il se désintéressait de la chose. Mais à ce moment la situation se compliqua. Les conservateurs ne se trompaient pas en supposant que la politique de Pompée, l'année précédente, était le signe d'un revirement en leur faveur; que l'ancien ami de Sylla allait rentrer dans les rangs de ce parti où il avait fait ses premières armes. En effet, avec Cicéron qui, au cours de son voyage, s'était arrêté pour le voir à Tarente et était resté pendant trois jours à causer avec lui de politique, Pompée avait parlé franchement, ouvertement, sans circonlocutions, presque à la façon de Caton (1). Malgré cela il était trop prudent pour vouloir provoquer son ancien beau-père avec la brutalité de Marcellus; et à la séance du sénat qui se tint le 1er juin ou un des jours suivants, Pompée, sans que nous sachions si ce fut en personne ou indirectement, s'opposa à la proposition. Marcellus prononça un grand discours où il déclara que, puisque César lui-même affirmait que la Gaule était pacifiée, il fallait dissoudre l'armée et rappeler le proconsul; il ajoutait que le privilège de solliciter le consulat, tout en étant absent de Rome, que le peuple avait accordé à César, n'était pas valable, puisqu'il se trouvait aboli par la loi de Pompée. Mais Pompée ou quelque sénateur autorisé par lui à parler en son nom, fit observer que la loi *Licinia Pompeia* de l'année 55 défendait de traiter la question de la succession de César avant le 1er mars

(1) Cicéron, *F.*, II, viii, 2; *A.*, V, vii.

de l'année 50 (1). L'argument au point de vue constitutionnel était difficile à réfuter, et Marcellus ainsi que ses amis n'étaient pas assez aveugles pour se brouiller à la légère avec Pompée. Marcellus se rendit, n'insista pas, et l'attention publique se tourna sur les élections pour l'année 50, qui se firent en juin ou en juillet. César envoya un grand nombre de ses soldats voter; mais son candidat au consulat, Marcus Calidius, échoua. Les consuls élus furent Caïus Claudius Marcellus, cousin de Marcus, et qui était, lui aussi, ennemi acharné de César, bien qu'il fût son parent; et L. Æmilius Paulus, qui se donnait comme conservateur, mais n'était pas aussi sûr, car César lui avait donné la charge lucrative de construire pour son compte de grands édifices à Rome. En revanche, les autres élections avaient été plus favorables à César; et même parmi les tribuns, un seul, Caïus Furnius, était favorable au parti conservateur. Là-dessus les conservateurs firent intenter un procès de corruption à un des tribuns élus, Servius Pola; ils réussirent à le faire condamner, et ils

(1) Cicéron nous est d'un grand secours ici encore pour déterminer la date de cette discussion. Il dit, *F.*, VIII, I, 2, que Marcellus « in Kalendas Iunias distulit relationem... provinciarum Galliarum. » Il est évident que cette séance est celle à laquelle fait allusion Suétone (*Cés.*, XXVIII) : « M. Claudius Marcellus... retulit ad senatum, ut ei succederetur ante tempus ». C'est aussi la proposition à laquelle Pompée fit l'opposition dont Suétone ne dit rien, mais que rapporte au contraire Appien, *B. C.*, II, XXVI. On pourrait cependant faire une objection. D'après un passage de Cicéron (*A.*, V, VII) le 20 mai Pompée était à Tarente. Pouvait-il être présent le 1er juin à la séance du sénat? Il n'était peut-être pas impossible, si l'on voyageait vite, d'aller en dix ou onze jours de Tarente à Rome. Mais si l'on ne veut pas admettre cette rapidité insolite, on peut supposer que la séance n'eut pas lieu le 1er juin, comme c'était l'intention de Marcellus, mais quelques jours plus tard; ou encore que Pompée ne fit pas cette opposition en personne, mais qu'il en chargea un de ses amis.

s'efforcèrent de faire élire à sa place Curion, ennemi acharné de César (1). Quant aux élections à la préture elles avaient été remises. L'agitation électorale à peine terminée, les ennemis de César recommencèrent leurs attaques, et cherchèrent d'abord à obliger Pompée à définir nettement son attitude. Que pensait-il de César et de sa politique, des demandes et des prétentions du proconsul de Gaule? Le 22 juillet, comme on disputait au sénat au sujet de la solde des légions de Pompée, qui voulait aller en Espagne (2), on lui demanda compte de la légion qu'il avait prêtée à César. Pompée se déclara disposé à la réclamer, mais non immédiatement, pour n'avoir pas l'air de donner raison aux ennemis de son ami. On lui demanda encore ce qu'il pensait du rappel de César, et il répondit vaguement que tous les citoyens devaient obéir au sénat. Puis il voulut tout différer jusqu'à son retour d'un voyage à Rimini, où il devait se rendre pour surveiller les recrutements qu'il faisait faire dans la vallée du Pô (3). Tout le monde pensait qu'il serait parlé de la chose dans la séance du 13 août. Mais la séance fut renvoyée à un autre jour, à cause de la discussion du procès de corruption intenté à un des consuls désignés ; et quand le sénat se réunit la fois suivante, le 1er septembre, il se trouva qu'il n'était pas en nombre (4). Ce *club* d'hommes d'affaires et de dilettanti commençait à s'inquiéter. A quoi voulait-on en venir avec de telles menées? Pompée, malgré ses répressions de l'année précédente, continuait à se donner pour l'ami de César Néanmoins, malgré le manque du nombre, les ennemis

(1) Lange, *R. A.*, III, 377.
(2) Cicéron, A., V, XI, 3.
(3) *Id.*, *F.*, VIII, IV, 4.
(4) *Id.*, *F.*, VIII, IX, 2.

de César firent à cette séance un pas en avant. Pompée fit comprendre qu'il n'approuvait pas que César se portât candidat étant absent; et Scipion proposa que le 1er mars la seule question traitée fût celle de la province gauloise; chose dont se plaignit fort l'agent de César, Cornélius Balbus (1). Aux élections qui restaient à faire, Favonius, le candidat des conservateurs à la préture, avait échoué, mais en revanche Marcus Cœlius Rufus et Marcus Octavius avaient été élus curules, et Curion tribun du peuple. Ceux-ci étaient tous ennemis de César (2). Enfin, à peu près à la même époque, le sénat prit une mesure grave : inquiet du grand nombre de débiteurs et de la disette d'argent, conséquence fatale du fol entraînement des années 55 et 54, il ordonna que l'intérêt légal maximum fût de 12 pour 100 et que les intérêts non payés fussent ajoutés au capital mais sans rien rapporter (3).

C'était une décision étrange en apparence. Le sénat, au bout de dix ans, en venait donc, en l'atténuant, il est vrai, à la politique de Catilina? Les hommes d'argent se récrièrent : si le sénat donnait cet exemple et se mettait à effacer le caractère sacré des contrats, le parti populaire n'aurait-il pas eu raison de demander de nouveau que l'on brûlât toutes les *syngraphæ* (4)? Il y a certaines choses qu'il est trop difficile de faire à demi; transiger, c'est céder. Et cependant cette faiblesse du sénat était un signe des temps, de même que le grand succès du nouveau livre politique de Cicéron, le *De Republica.* Mis en circulation au moment où Cicéron allait partir, ce livre était alors recherché et lu

(1) Cicéron, *F.*, VIII, ix, 5.
(2) Lange, *R. A.*, III, 378.
(3) Cicéron, *A.*, V, xxi, 13.
(4) Cicéron, *A.*, V, xxi, 13.

avec avidité par toutes les personnes cultivées (1); il était copié et recopié un grand nombre de fois par les esclaves et les affranchis qui exerçaient le métier de copistes et de libraires, comme ceux d'Atticus, qui faisait le commerce des livres sur une échelle assez grande. Le sentiment public était maintenant toujours porté à adoucir les antagonismes politiques et économiques par des transactions et des conciliations, plutôt qu'à les résoudre par une lutte décisive; aucune classe, aucun parti n'avait plus l'énergie, le courage, la fermeté nécessaire pour se risquer dans une lutte à mort contre ses rivaux. On était si loin de l'époque de Marius et de Sylla! On voulait bien mettre un terme aux difficultés entre créanciers et débiteurs, mais sans ruiner personne, en réglant la question à l'amiable. On voulait bien réorganiser l'État, mais sans révolution, et, comme le proposait Cicéron dans le *De Republica*, avec un gouvernement qui serait un harmonieux mélange de démocratie, d'aristocratie et de monarchie.

Malheureusement, malgré cet esprit de conciliation, on ne voyait pas s'apaiser la haine d'un petit groupe contre un homme. Les ennemis de César ne désarmaient pas. Le 30 septembre Marcellus, en présence de Pompée, proposa au sénat de décréter qu'au 1er mars de l'année suivante les consuls mettraient en discussion la question du commandement des Gaules; que le sénat aurait à se réunir tous les jours jusqu'à ce qu'on eût délibéré, et que même les sénateurs qui faisaient fonction de juges devraient être présents. Cette proposition fut approuvée. Mais quand Marcellus proposa

(1) Cicéron, *F.*, VIII, i, 4; Schmidt, *B. W. C.*, p. 12, a le premier mis en lumière l'importance de ce livre, au point de vue politique.

que l'on considérât comme nuls tous les *veto* que les tribuns pourraient opposer ce jour-là, et que les tribuns qui s'opposeraient à cette mesure fussent considérés comme ennemis publics; quand il proposa que l'on prît en considération les demandes de congé faites par les soldats de César, comme pour les inviter à en présenter, différents tribuns, parmi lesquels Caïus Cœlius et Caïus Vibius Pansa, opposèrent leur *veto*. Mais ce qui eut encore plus d'importance que le vote, ce furent les déclarations de Pompée. Non seulement il déclara que si, avant le mois de mars prochain, on ne pouvait délibérer au sujet des provinces que César occupait alors, on pourrait au contraire et on devrait en délibérer à partir du 1er mars; mais il ajouta encore que si César faisait opposer un *veto* par les tribuns, il devrait à son avis être considéré comme rebelle. Un sénateur, enhardi par cette déclaration, lui demanda alors ce qu'il ferait si César voulait rester quand même au commandement de l'armée; à quoi Pompée répondit : « Que ferais-je si mon fils me donnait un soufflet (1)? » Il n'avait jamais aussi clairement annoncé qu'il se séparait de César. La conversion de Pompée aux idées conservatrices allait vite et le grand succès du *De Republica*, qui était un événement véritable, y avait peut-être contribué. Il était évident, puisque tout le monde lisait ce livre avec tant de passion, que l'Italie réclamait un illustre, intelligent et élégant sauveur. Quel autre que lui, qui, l'année précédente avait sauvé la République, aurait pu être l'homme annoncé par Cicéron, et que tout le monde désirait?

(1) Sur toute cette séance voyez la lettre très importante de Cœlius : Cicéron, *F.*, VIII, VIII.

César achevait alors sa dernière campagne dans les Gaules; mais Rome fut bientôt inquiétée par les mauvaises nouvelles qui venaient d'Orient, par des lettres de Cassius et de Déjotarus qui annonçaient que les Parthes avaient franchi l'Euphrate avec des forces considérables. Des sceptiques ne voulaient pas y ajouter foi, et disaient que Cassius avaient imaginé cette invasion pour attribuer aux Parthes les pillages qu'il avait faits lui-même. Mais la lettre de Déjotarus ne pouvait laisser aucun doute (1). Le public s'émut comme à l'ordinaire; il réclama aussitôt des mesures énergiques. Les uns proposaient d'envoyer en Orient, Pompée, et les autres César; les consuls eurent tous les deux grand'peur que le sénat, pour ne choisir ni César ni Pompée, ne chargeât l'un d'eux de cette guerre, que ni Marcellus, ni ce vieux chicanier de Servius n'auraient voulu aller commander, car, depuis la mort de Crassus, les Parthes causaient une grande frayeur aux maîtres du monde. Les consuls commencèrent donc par remettre les séances du sénat, empêchant ainsi toute délibération, alors que tout le monde à Rome se croyait menacé d'une guerre terrible (2). Les amis de Cicéron surtout étaient très inquiets : qu'allait-il arriver au grand écrivain, qui se trouvait avec aussi peu de soldats être le gouverneur d'une province envahie par un ennemi aussi redoutable? Et, en effet, les débuts de son gouvernement avaient été peu agréables pour Cicéron. Pendant son voyage, comme il passait à Samos, une députation de publicains italiens qui résidaient dans la province était venue pour le complimenter et pour le prier de conserver dans son édit

(1) Cicéron, *F.*, VIII, x, 2.
(2) Cicéron, *F.*, VIII, x, 3.

certaines dispositions de son prédécesseur (1). Une fois débarqué dans sa province, il s'était arrêté quelque temps à Laodicée pour veiller sur le change en monnaie du pays des sommes qu'il avait apportées d'Italie, afin qu'il fût fait honnêtement (2). Mais au milieu de ces soucis il avait été bientôt épouvanté du désordre qui régnait dans les troupes. L'armée, qui aurait dû servir à défendre la province contre les Parthes, était éparpillée en petits détachements au service des usuriers italiens qui infestaient la province et se servaient des soldats pour tirer *manu militari* de l'argent de leurs débiteurs récalcitrants. Dans cette dispersion de l'armée, trois cohortes avaient été perdues, et personne ne savait ce qu'elles étaient devenues (3). On peut imaginer quel effet produisit sur lui, au mois d'août, la nouvelle que l'ennemi avait passé l'Euphrate avec des forces importantes! Il avait cru d'abord que son collègue de Syrie saurait repousser les Parthes, mais ayant appris que Bibulus n'était pas encore arrivé en Syrie, il écrivit au sénat une lettre éplorée où il demandait du secours : les provinces et leurs revenus étaient en danger; il fallait lui envoyer des soldats d'Italie, car les recrues asiatiques ne valaient rien et il n'était pas prudent de se fier aux alliés qui étaient las du mauvais gouvernement romain (4). Cependant, et c'est une preuve de son zèle civique aussi bien que de son habileté, il fit de son mieux : il réunit le peu de soldats qu'il avait, et s'avança avec eux pour défendre la route de Cappadoce, dans le cas où les Parthes chercheraient à envahir la province

(1) Cicéron, *F.*, III, viii, 4.
(2) *Id.*, *F.*, II, xvii, 7; III, v, 4.
(3) *Id.*, *F.*, III, vi, 5.
(4) *Id.*, *F.*, XV, i.

d'Asie : la frontière de la Cilicie du côté de la Syrie était en effet facile à défendre avec un petit nombre de soldats. Mais peu de temps après, sachant que les Parthes avaient envahi la Syrie et s'avançaient vers Antioche, il courut à cette frontière, arriva à Tarse le 5 octobre, d'où il se dirigea sur la chaîne de l'Amanus. Mais, vers le 10 octobre, ayant appris que Cassius avait battu les Parthes au-dessous d'Antioche et que l'ennemi se retirait, Cicéron pensa un peu à sa bourse et à celle de ses soldats, et il tenta une expédition contre les tribus barbares qui vivaient de brigandage dans la chaîne de l'Amanus. Sur les conseils de son frère et de Promptinus, il livra une petite bataille, fit le siège de la ville de Pindénissus et reçut de ses soldats le titre d'*imperator ;* il prit des esclaves et des chevaux, vendit les esclaves à Pindénissus, et distribua à ses soldats l'argent qu'il en tira. Puis, satisfait d'avoir lui aussi fait le général pendant deux mois, il rentra dans sa province (1).

La lettre de Cicéron qui demandait du secours et celle de Cassius qui annonçait la victoire arrivèrent ensemble à Rome et furent lues au sénat dans la même séance, vers la fin de novembre (2). L'une effaçait l'impression causée par l'autre. On crut le terrible ennemi vaincu, et à Rome personne n'y pensa plus.

(1) Cicéron, *A.*, V. xx.

(2) Cicéron, *A.*, V, xxi, 2, où il me semble nécessaire d'accepter la correction d'Hoffmann : *litteræ in Senatu recitatæ sunt datæ* (au lieu de *id est*) *Nonis*... Voy. Schmidt, *B. W. C.*, 82. La lettre de Cœlius (Cic. *F.*, VIII, x, 2) écrite le 18 novembre prouve que les lettres ont été lues après le 18 novembre, et non avant comme le soutient Schmidt.

X

LES SOUCIS D'UN GOUVERNEUR ROMAIN.

Des jours troublés commençaient au contraire pour César. Depuis la mort de Julie, rien ne lui avait plus réussi : le désastre de Crassus, la mort de Clodius, la révolte de Vercingétorix, la conduite incertaine de Pompée, la nouvelle guerre qui, en 51, avait éclaté en Gaule, avaient compromis gravement sa situation. Tandis que quelques années auparavant on lui attribuait le mérite de tous les événements heureux qui réjouissaient la république, la plupart des gens maintenant étaient portés à le rendre responsable de tous les malheurs : des dangers qui semblaient menacer en Orient, de la guerre interminable en Gaule, de la corruption débordante et de la dissolution imminente de l'État. Enfin les dernières déclarations de Pompée à la séance du 30 septembre avaient fort ébranlé son crédit, en montrant qu'une rupture était probable entre les deux amis. Dire du mal de César et le mépriser était maintenant chose presque obligatoire pour tous les gens comme il faut, aristocrates, riches propriétaires, jeunesse élégante et à la mode. Caton disait tout haut qu'il voulait l'amener devant les juges et le faire condamner à l'exil, aussitôt son commandement terminé (1); bien des gens qui avaient été ses

(1) Lange, *R. A.*, III, 381.

admirateurs les années précédentes se révoltaient maintenant contre lui, et le prudent Atticus lui-même lui demandait la restitution des 50 talents, qu'il lui avait prêtés avant son consulat (1). Il ne pouvait trouver à tout cela qu'une bien faible compensation dans l'admiration des petits entrepreneurs (2) à qui il avait donné et donnait encore tant de travail, dans celle du petit peuple des artisans et des affranchis, dont la mort de Clodius avait avivé la haine contre les grands.

L'heure était grave et César s'en rendait compte. Après avoir personnifié déjà tant d'autres situations politiques, la démocratie conciliante de 70 à 65, l'irritation des haines populaires de 65 à 60, l'impérialisme ambitieux, rapace, corrupteur et prodigue de 58 à 55, cet homme d'initiative ardente, toujours présent à son jeu, et dont les combinaisons rapides, imprévues, indéfiniment multipliées, déroutaient continuellement ses adversaires, se préparait à prendre, avec une adresse merveilleuse, une attitude toute nouvelle : celle du citoyen exemplaire, modéré, disposé à toutes les concessions, n'ayant d'autre but que le bien public. Il comprenait que ce n'était pas pour lui le moment de se montrer exigeant, et d'ailleurs cette modération convenait peut-être mieux à sa vraie nature que beaucoup d'exagérations où les événements l'avaient entraîné; car, par tempérament et par nécessité, il était plus conservateur qu'il ne l'avait laissé voir après la conjuration de Catilina. Non seulement, comme tous les hommes d'une grande intelligence, élevés dans les classes supérieures, il ne pouvait se résigner à rester

(1) Cicéron, *A.*, VI, i, 25.
(2) Cicéron, *A.*, VII, vii, 5.

toute sa vie privé de leur admiration; mais il comprenait trop bien que si, à la tête des artisans de Rome, il avait pu s'emparer par surprise d'une place importante dans l'État, il ne pourrait y rester longtemps sans jouir, comme Lucullus, Pompée et Cicéron, d'une grande popularité auprès des classes qui, malgré leur scepticisme politique, possédaient les deux instruments les plus puissants de domination : la richesse et le savoir. D'autre part, s'il ne songeait nullement alors à s'emparer du pouvoir absolu (1), il voulait néanmoins une chose qui était contraire à la lettre et à l'esprit de la constitution : être élu consul pour l'année 48 sans abandonner son commandement et sans être obligé de revenir à Rome, ce qui aurait été mettre son sort entre les mains de Pompée, qui, depuis les réformes de 52, disposait de tout le jury de Rome et dont César se méfiait (2). Or, si effritée et vermoulue que fût la constitution, elle était encore assez solide pour résister à des attaques violentes, ce qui nous explique pourquoi toutes les usurpations se faisaient même alors, en employant quelque fiction constitutionnelle, c'est-à-dire en éludant l'esprit de la loi tout en en respectant la lettre et la forme. César, si discrédité et si affaibli, pouvait-il oser avoir recours à la violence? Un fou seulement aurait eu ce courage. Il donna alors, au contraire, la preuve la plus merveilleuse de la souplesse de son esprit, en faisant à la fois en Gaule une guerre sauvage de dévastation qui demandait une énergie presque furieuse, et en ourdis-

(1) Voyez les ingénieuses considérations de Schmidt, dans le *Rh. Mus.*, 47, page 261. Il est nécessaire d'admettre que César ne voulait pas provoquer la guerre civile et la considérait comme impossible, pour expliquer d'une manière satisfaisante tout ce qu'il fit d'important pendant l'année 50.

(2) Voyez Cicéron, *F.*, VIII, xiv, 2.

sant patiemment en Italie une intrigue pour se tirer, à l'aide de souples contorsions, sans rien briser, des difficultés constitutionnelles dans lesquelles il s'était laissé peu à peu envelopper. Il n'est pas douteux qu'au pur point de vue constitutionnel et juridique, son cas n'était pas défendable. Il pouvait soutenir que le peuple, en lui accordant le privilège de l'absence, lui avait aussi implicitement octroyé le prolongement de son commandement jusqu'à l'année 48, car sans cela, le privilège n'aurait eu aucune valeur; mais le sophisme était évident, et les adversaires pouvaient répondre que le privilège ne lui avait été accordé que pour le cas où sa présence aurait été nécessaire en Gaule pendant toute l'année 49. Or, il était maintenant obligé, pour rassurer l'opinion publique préoccupée par la durée de la guerre, d'affirmer que la conquête de la Gaule était terminée; mais les conservateurs tiraient de cette affirmation la conséquence rigoureusement logique qu'il n'était donc plus nécessaire de prolonger le commandement de César et que par suite le privilège n'avait plus sa raison d'être. César comprit que le mieux à faire était de gagner du temps, de faire différer la nomination de son successeur, qui devait avoir lieu le 1er mars de l'année 50, mais sans employer ni la violence ni des moyens scandaleux qui auraient indigné le public; sans même avoir recours au vieil expédient, dont on avait tant abusé, de l'intervention des tribuns. Après les dernières déclarations de Pompée, cet expédient n'aurait pas été sans danger. Encore une fois il fallait dérouter ses ennemis par une combinaison imprévue, géniale, audacieuse. Et ce cerveau inépuisable dut encore trouver cette combinaison si difficile, la plus imprévue et la plus audacieuse de toutes celles qu'il avait imaginées

jusqu'alors : faire son instrument de son ennemi le plus acharné, de Curion, de ce jeune homme intelligent et cultivé, de ce grand orateur et écrivain, criblé de dettes, débauché, ambitieux, désireux de faire parler de lui, cynique, sans scrupules ; de ce véritable « fripon de génie (1) », comme l'a défini un ancien, qui représentait si bien la dépravation géniale de la vieille noblesse romaine. En lui proposant de payer ses dettes et de lui donner de grosses sommes d'argent, Oppius l'attira dans le parti de César, et ils convinrent secrètement que Curion, tout en feignant d'être toujours l'ennemi de César, compliquerait les choses de façon à ce qu'on ne votât pas le 1er mars prochain sur la question du commandement de la Gaule (2). Comme il avait cherché à tenir secrète en 59 son alliance avec Crassus et Pompée, de même alors César, pour ne pas irriter le public par une nouvelle corruption plus audacieuse que les précédentes, et pour mieux surprendre ses adversaires, voulait cacher son jeu. Curion, au début, devait à lui seul, comme César avait fait pour Crassus en 65, affronter le danger des intrigues nécessaires pour arriver au but. La dissimulation, du reste, était facile, car le public ne pouvait guère se douter que deux hommes dont l'inimitié était si ancienne se fussent réconciliés.

Curion, à peine entré en charge, surprit donc tout le monde en proposant différentes lois dont certaines devaient déplaire aux conservateurs et d'autres au parti populaire. En effet, on trouva de nombreux prétextes pour renvoyer leur discussion aux deux pre-

(1) VELLEIUS, II, XLVIII, 3.

(2) DION, XL, 60 ; APPIEN, *B. C.*, II, XXVII ; PLUTARQUE, *Cés.*, 29 ; VELLEIUS, II, XLVIII, 4 ; SUÉTONE, *Cés.*, 29 ; SERV., *ad Aen.*, VI, 621.

miers mois de l'année, c'est-à-dire presque au commencement de mars (1). Et Curion laissa faire; mais mars approchant, il proposa, en sa qualité de *pontifex*, d'intercaler entre le 23 et le 24 février le mois mercédonius que l'on devait, suivant un vieil usage, ajouter tous les deux ans, pour mettre le calendrier d'accord avec le cours du soleil : on aurait ainsi, disait-il, tout le temps de discuter ses propositions avant le mois de mars, destiné à la discussion sur les provinces. Mais Curion n'obtint pas que le mois mercédonius fût intercalé. Il feignit alors d'être indigné contre le parti conservateur, et il proposa deux lois très populaires sur les routes et sur le prix des blés (2). La nécessité de discuter ces lois fut un bon prétexte pour le consul Lucius Æmilius Paulus, qui présidait ce mois-là le sénat et qui était l'ami de César, pour renvoyer à plus tard la discussion des provinces (3). César arrivait ainsi à son but, et cela, semblait-il, grâce à l'intervention bizarre d'un de ses ennemis; personne ne pouvait donc lui en faire un reproche.

Pompée accepta ce renvoi, malgré les déclarations qu'il avait faites l'année précédente. Sans rien dire en public, il fit savoir que, selon lui, on pourrait concilier les prétentions de César et la stricte observance de la constitution, en conservant à César son commandement jusqu'au 15 novembre, époque où les élections seraient déjà faites (4). Pompée, pas plus que César, ne voulait précipiter les événements. Il avait alors cinquante-six ans, et il était continuellement

(1) Lange, *R. A.*, III, 382; Dion, XL, 61.
(2) Dion, XL, 62; Cicéron, *F.*, VIII, vi, 5.
(3) Nissen, *H. Z.*, XLVI, p. 66; Cicéron, *F.*, VIII, xi, 1; *A.*, VI, iii, 4.
(4) Cicéron, *F.*, VIII, xi, 3.

malade (1), commençant à ressentir l'effet des fatigues militaires qu'il avait endurées dans sa jeunesse et de la tension nerveuse de tant d'intrigues politiques; il était alors respecté par le parti populaire qui lui restait fidèle, aussi bien que par les conservateurs, qui étaient revenus à lui; il était, en un mot, l'homme le plus célèbre et le plus puissant de l'empire. Pourquoi risquer de porter atteinte à cette situation privilégiée, en irritant trop fort les amis de César? Les pessimistes, il est vrai, disaient bien déjà qu'une guerre civile entre César et Pompée était inévitable (2), car l'un et l'autre étaient trop ambitieux pour pouvoir rester ensemble à la tête de la république; et cette terrible expression de « guerre civile », qui éveillait tant de souvenirs farouches, commençait à circuler de nouveau. Mais ces bruits et ces frayeurs agissaient plutôt comme frein que comme stimulant sur les partis et sur leurs chefs. Tout le monde était intimidé par l'opinion publique, à qui la guerre civile, rien qu'à en entendre parler, inspirait une horreur indicible. Allait-on revoir un Sylla à Rome? La guerre civile aurait brûlé les fermes, incendié les maisons, et pillé dans les temples, qui servaient alors de banques, les trésors des particuliers; elle aurait arrêté le crédit dont tant de gens de toutes les classes avaient besoin comme d'air et de pain; elle aurait ébranlé brusquement la fidélité des esclaves. Comme toutes les sociétés où il y a des esclaves, cette Italie si orgueilleuse de sa puissance mondiale, si confiante dans sa fortune, avait cependant une terrible inquiétude qui la tourmentait sans cesse : cette multitude d'esclaves qui s'était trop accrue. Les

(1) Cicéron, *A.*, VIII, ii, 3.
(2) Voy. Cicéron, *F.*, VIII, xiv, 4.

tenir dans l'obéissance à une époque si troublée n'était pas chose facile, même en temps ordinaire : mais que serait-il advenu de cette masse servile, au milieu d'une guerre civile? Embarrassée dans ses dettes, se défiant de tous les partis, rebutée de la corruption, épuisée par le grand effort accompli dans les dix années précédentes, l'Italie voulait la paix. Nul homme, nul parti n'osaient aller de sang-froid contre cette aspiration universelle. Personne donc ne pensait alors à la guerre.

Mais dans les grandes crises politiques les partis ni les hommes ne parviennent jamais à dominer les événements; et ils sont souvent entraînés à faire ce qu'au début ils considéraient comme impossible. Ce conflit devait s'envenimer petit à petit, par la force des choses, malgré César et malgré Pompée. A peine eut-il atteint son premier point, qui était de faire différer la nomination de son successeur, que César fit une tentative plus hardie. Il était désormais évident que l'issue de la lutte entre les conservateurs intransigeants et César dépendrait en grande partie de Pompée. Avec la grande armée qu'il commandait, avec ses parents, ses clients, le prestige dont il disposait, Pompée avait une autorité suffisante pour faire pencher la balance du côté qu'il lui plairait. Les conservateurs le comprenaient si bien qu'ils se pressaient autour de lui et l'accablaient de louanges et de flatteries. César devait naturellement chercher à déjouer ces intrigues des conservateurs auprès de Pompée. Mais à quels moyens pouvait-il recourir? Fallait-il flatter ou menacer? Après avoir vu ses propositions de mariage refusées, après les dernières déclarations de Pompée, César ne pouvait avoir grande confiance dans les flatteries. Il avait trop peu à offrir à Pompée, qui du haut de sa situation magnifique n'avait nullement besoin de lui. Quant aux

menaces, du moins si elles étaient faites ouvertement, elles pouvaient irriter Pompée, le jeter entièrement du côté des conservateurs, faire apparaître César comme le provocateur. Là encore César eut l'idée de se servir de Curion. Connaissant le caractère si impressionnable de Pompée, il chargea Curion de lui créer des difficultés et des embarras, dans l'espoir de l'amener plus tard à cesser l'opposition cachée qu'il faisait à ses demandes. Curion, qui était un homme très adroit, sut accomplir avec une habileté extraordinaire sa mission si difficile. Tout à coup, dans de grands discours, il attaqua Pompée, l'homme respecté de tous; et non pas en partisan de César, mais en critique impartial, plein de bon sens et d'esprit de justice. Pourquoi Pompée affectait-il d'observer avec une telle rigueur la constitution, alors qu'il avait lui-même, par les lois de l'année 55, créé la situation présente (1)? Pouvait-il s'ériger en gardien de la constitution, lui qui avait violé toutes les lois, et qui avait même été à la fois consul et proconsul? Les attaques de Curion produisirent une très grande impression (2). Ces reproches étaient tellement justes, qu'on restait également surpris que personne n'eût osé les formuler jusqu'ici, et qu'un homme eût eu enfin le courage de les dresser contre le puissant Pompée. Celui-ci en fut si troublé lui-même qu'il se remit aux exercices d'éloquence pour répondre aux discours de Curion (3). Mais bientôt tous ces ennuis le fatiguèrent, et se sentant déjà souffrant, il voulut partir pour Naples où il tomba gravement malade dès son arrivée (4). Il était donc

(1) Ciceron, *F.*, VIII, xi, 3.
(2) Appien, *B. C.*, II, xxvii.
(3) Suétone, *de clar. rhet.*, 1.
(4) Plutarque, *Pomp.*, 57; Cicéron, *F.*, VIII, iii, 2.

absent de Rome quand, au mois d'avril (1), le consul Marcellus, qui présidait le sénat, invita l'assemblée à traiter la question des provinces, et par suite celle de l'attribution pour une nouvelle année des fonds nécessaires à l'armée de Pompée, et celle du commandement des Gaules (2). Curion, encouragé par l'absence de Pompée, déclara que la proposition de Marcellus était juste, mais qu'il n'y avait pas de raisons pour que César abandonnât son commandement si Pompée conservait le sien : ainsi réduite, la question se rapetissait à une misérable querelle d'ambitions personnelles, qui pourrait engendrer des difficultés très graves : le seul moyen de la résoudre à l'avantage de la république était de le porter sur le terrain des grands principes constitutionnels, c'est-à-dire d'en finir avec tous les pouvoirs exceptionnels et de rentrer dans la constitution. Il proposa donc de les rappeler l'un et l'autre, et là-dessus il mit son *veto* sur toutes les propositions de Marcellus (3).

Ce moyen était habilement choisi. Les conservateurs reprochaient à César de se trouver dans une situation illégale : pourquoi toléraient-ils pour Pompée une illégalité et des privilèges encore plus grands? Mieux encore : ne voulaient-ils pas les augmenter? Ainsi le public impartial qui redoutait une guerre civile, trouva la proposition de Curion excellente et déclara que c'était là le moyen de résoudre définitivement cette question si compliquée. En finir avec tous les pouvoirs exceptionnels, et rentrer dans la constitution qui les excluait, devint le mot de ralliement de tous les bons citoyens. En effet, le sénat n'approuva

(1) Lange, *R. A.*, III, 386, n. 1.
(2) Nissen, *H. Z.*, XLVI, p. 66.
(3) Appien, *B. C.*, II, xxvii.

pas la proposition annoncée par Marcellus d'appliquer la décision de l'année précédente, d'après laquelle l'intervention des tribuns ne serait pas valable (1), et Curion devint en un instant un des hommes les plus célèbres et les plus populaires de Rome (2). Un petit nombre de gens clairvoyants étaient seuls à soupçonner que César agissait derrière Curion. Mais César avait trop compté sur la timidité de Pompée, et si le succès immédiat de la proposition de Curion fut grand, elle manqua son but principal : rendre Pompée plus enclin à une transaction avec César. Les propositions de Curion attaquaient trop directement son intérêt et son prestige, et au lieu de le ramener vers César, elles consommèrent l'accord de Pompée avec le parti des conservateurs intransigeants (3). Le changement ne fut pas visible immédiatement; Pompée écrivit même de Naples au sénat, en se déclarant prêt à renoncer à son commandement (4). Mais il n'était pas sincère. Une loi lui avait donné l'armée d'Espagne pour cinq ans, et il ne voulait pas renoncer à ses droits pour satisfaire Curion : si César, qu'il supposait se cacher derrière Curion, voulait lui infliger cette humiliation, il ne le souffrirait à aucun prix. Du reste, cette constitution qui n'accordait pas des pouvoirs exceptionnels, n'était-elle pas devenue une pure fiction dénuée de valeur? Si le peuple avait jeté des fleurs sur le passage de Curion à sa sortie du sénat, les villes de la Campanie faisaient alors de grandes fêtes pour célébrer la gué-

(1) Cicéron, *F.*, VIII, xiii, 2; Nissen, *H. Z.*, XLVI, p. 66.

(2) Appien, *B. C.*, II, xxvii; Velleius, II, xlviii.

(3) La suite des événements prouve que la propagande de Curion fut le motif immédiat de la rupture entre César et Pompée; et cela nous est confirmé par une affirmation explicite de Dion, XL, 63.

(4) Appien, *B. C.*, II, xxviii.

rison de Pompée, comme si le salut de l'empire dépendait exclusivement du salut de cet homme, que Curion voulait faire rentrer dans la vie privée comme un magistrat quelconque à la fin de l'année (1). Après son retour à Rome, Pompée déclara encore qu'il était prêt à accepter la conciliation proposée par Curion, mais ces déclarations furent accueillies avec un si grand scepticisme que Curion reprit aussitôt ses attaques. Il déclara dans de nombreux discours qu'il ne prenait pas au sérieux ce qu'avait dit Pompée; il ajouta que les paroles ne suffisaient pas et qu'il fallait des actes; et, pour le mettre à l'épreuve, il compléta sa précédente proposition, en y ajoutant que l'on déclarerait ennemi public celui des deux qui n'obéirait pas, et que l'on préparât une armée pour lui faire la guerre (2). Vivement irrité (3), Pompée plia de plus en plus vers les conservateurs intransigeants; et quand, en mai ou en juin (4), le sénat décida que Pompée et César détacheraient l'un et l'autre une légion de leur armée et l'enverraient en Syrie contre les Parthes, il saisit l'occasion pour redemander à César la légion qu'il lui avait prêtée en 53 (5). Il commençait à faire attention à ses forces et à celles de César. Il avait sept légions en Espagne; César en avait onze. Après cette restitution, César restait avec neuf légions. C'était un avantage, si la guerre éclatait réellement. Puis les discussions furent suspendues : les élections approchaient, et tous les partis attendaient anxieusement leur résultat.

(1) Plutarque, *Pompée*, 57.
(2) Appien, *B. C.*, II, xxviii.
(3) Appien, *B. C.*, II, xxix.
(4) Nissen, *H. Z.*, XLVI, p. 69; Lange, *R. A.*, III, 388.
(5) Hirt., *B. G.*, VIII, 54; Appien, *B. C.*, II, xxix; Dion, XL, 65 (date inexacte); Plutarque, *Pomp.*, 56; Plutarque, *Cæs.*, 29.

Pendant ce temps, César s'efforçait de réparer un peu en Gaule les ravages des dernières guerres, et de consolider la domination romaine; et Cicéron, dans sa province, s'efforçait avec un zèle sincère, mais avec peu de succès, de réaliser certaines réformes. Pendant son voyage, il avait vu combien il était célèbre dans tout l'empire, même dans les pays helléniques. Cette admiration mondiale, et plus encore le grand succès du *De Republica* dont l'informait Cœlius, faisaient renaître en lui l'illusion presque éteinte pendant les dix années qui avaient suivi son consulat, d'être un grand homme d'État. Il voulait donc paraître dans sa province digne de son livre, donner aux contemporains l'exemple d'une administration parfaite (1). Mais l'entreprise était plus difficile qu'on ne pourrait l'imaginer. Les gouverneurs des provinces étaient devenus les agents de l'oligarchie politique et mercantile de Rome. Comment l'homme qui devait être l'instrument des oppresseurs aurait-il pu être le défenseur des opprimés? Et cependant la misère de la province était grande, le besoin de secours très urgent. Si, à son arrivée dans la province, Cicéron avait été surtout épouvanté du désordre de l'armée; dès qu'il avait pu, après la retraite des Parthes, considérer avec un peu plus de calme la situation du pays, il avait vu s'étendre à perte de vue, d'un bout à l'autre de la Cilicie, l'immense désolation d'une province romaine dévastée par les usuriers et les politiciens venus d'Italie. Peuplée de Grecs et d'indigènes, les premiers presque tous marchands, ouvriers, artistes, hommes de lettres et propriétaires habitant dans les villes, les autres, pour la plupart paysans, bergers, humbles artisans ou bri-

(1) Cicéron, *A.*, VI, I, 8; VI, II, 9

gands, la Cilicie était divisée en un certain nombre de districts ayant pour capitale une ville importante, où était un sénat ou conseil que la population choisissait parmi les gens riches, c'est-à-dire presque exclusivement parmi les Grecs, et qui était chargé d'administrer la ville avec des lois propres au pays, mais sous le contrôle du gouverneur et du sénat romains (1). Cette organisation municipale était excellente, et les Romains, lassés de la variété des anciennes institutions encore en vigueur dans les villes italiennes, l'étudiaient depuis quelque temps avec soin. Mais la misère, les longues guerres, l'anarchie et le désordre social qui durait depuis un siècle, avaient fait dégénérer ces institutions en un monstrueux instrument de tyrannie et de spoliation. Dans tous les sénats, les conseillers s'entendaient pour tirer profit des revenus des villes, consistant presque toujours en impôts et biens immeubles; et ils faisaient décréter des travaux publics, des fêtes, des missions, toutes sortes de dépenses inutiles, pour prendre part aux gains des entrepreneurs; ils s'entendaient avec les publicains et les financiers italiens pour faire contracter aux villes des emprunts ruineux, et ils jouissaient avec ceux-ci des fruits d'une dilapidation criminelle des domaines municipaux et d'une augmentation effrayante des impôts (2). Ainsi à peine arrivé, Cicéron avait trouvé les coteries municipales occupées à envoyer à Rome des ambassadeurs célébrer devant le sénat les vertus d'Appius Claudius et à décréter des monuments et des temples en son honneur, d'après les rites serviles que les Orientaux avaient reportés de leurs anciens souverains sur les gouverneurs ro-

(1) Mommsen, *P. R.*, I, 307 et suiv.
(2) Cicéron, *A.*, VI, ii, 4. Voy. Mommsen, *P. R.*, i, 328.

mains (1). Mais les gaspillages et les vols de ces coteries indigènes n'étaient que le moindre mal, dont la malheureuse province souffrait. Bien plus terrible était l'effort suprême de la ploutocratie italique, s'acharnant sur elle, comme sur une proie presque épuisée. Ce qu'était devenue l'exploitation financière des provinces dans les derniers vingt ans, au fur et à mesure que les provinces s'appauvrissaient, l'ancien accusateur de Verrès pouvait maintenant le constater de ses yeux. Cette exploitation avait fini par s'appuyer sur la force militaire; partout on cherchait à extorquer de l'argent aux misérables débiteurs à bout de ressources, à l'aide des soldats; des cruautés et des violences terribles étaient commises à chaque instant. Enfin tous les ans, les politiciens de Rome, le gouverneur et ses amis, venaient combler la mesure du mal, pressurant de mille manières les villes et les particuliers (2), réduisant à la dernière misère les artisans et les petits marchands des villes, les petits propriétaires des campagnes, les paysans libres, les obligeant à vendre leurs champs, leur maison et jusqu'à leurs enfants (3).

Ces déprédations épouvantèrent Cicéron comme elles avaient épouvanté Publius Rutilius Rufus et Lucullus. Mais il ne voulut pas déclarer la guerre à outrance aux financiers italiens, comme l'avaient fait Lucullus et Rufus; il préféra, même dans cette lutte contre l'usure, représenter l'esprit de conciliation et de transaction de son époque. Il fut, dans les limites de la probité, un gouverneur obligeant. Il traita avec les chasseurs de panthères pour contenter son ami Cœlius, qui avait besoin de bêtes féroces pour les jeux

(1) Cicéron, *F.*, III, vii, 2; III, viii, 2. Voy. Cicéron, *A.*, V, xxi, 7.
(2) *Id.*, *A.*, V, xxi, 7.
(3) Voy. Cicéron, *A.*, V, xvi, 2.

de son édilité (1); il expédia à Ephèse les affaires d'Atticus (2) et lui acheta des vases artistiques (3); il accueillit aimablement les amis et les parents d'amis qui venaient à lui avec des lettres de recommandation; il invita quelquefois à dîner le fils d'Hortensius qui, au lieu d'étudier, menait joyeuse vie et gaspillait son argent (4); il accueillit aussi aimablement un élégant jeune homme, Marcus Féridius, fils d'une famille aisée d'Italie et qui venait en Cilicie comme administrateur d'une société qui avait affermé les biens d'une ville (5). Il fit enfin toute la besogne ordinaire d'un gouverneur; liquidation des héritages, rachat des Italiens capturés, recouvrement des intérêts des sommes prêtées par les Italiens en Asie. Cependant il s'efforçait aussi d'apporter quelque soulagement aux malheureuses populations. Il refusa les fêtes et les présents des villes; il vécut et fit vivre sa suite avec simplicité pour ne pas obliger les provinces à de trop grosses dépenses; il se montra attentionné vis-à-vis des principaux citoyens; il voulut que tout le monde pût venir lui parler, même les gens les plus humbles (6) et que les procès fussent expédiés très rapidement; surtout il refusa absolument, malgré les demandes les plus pressantes, de mettre les soldats à la disposition des usuriers, pour arracher de l'argent à leurs débiteurs (7). Solliciter, prier, écrire des lettres, Cicéron faisait tout cela très volontiers : mais quant à se servir de l'armée pour recouvrer les créances de ses amis, il ne voulut jamais

(1) Cicéron, *F.*, II, xi, 2.
(2) *Id.*, *A.*, V, xiii, 2.
(3) *Id.*, VI, i, 13.
(4) *Id.*, VI, iii, 9.
(5) *Id.*, *F.*, VIII, ix, 4.
(6) *Id.*, *A.*, VI, ii, 5; Plutarque, *Cic.*, 36.
(7) *Id.*, V, xxi, 10; VI, i, 6.

s'y résoudre. Aussi il eut de grands tracas, surtout à cause des prêts que Brutus avait faits à Ariobarzane, le roi de Cappadoce. Saigné depuis longtemps par les usuriers italiens, le vieux roi dépensait le peu d'argent qui lui restait à payer les intérêts qu'il devait à Pompée et qui, probablement par suite des arriérés qui s'étaient accumulés, montaient maintenant à 33 talents chaque mois (1). A peu près chaque mois, les agents que Pompée avait en Asie expédiaient sur des mulets escortés d'esclaves armés cette somme qui vaudrait aujourd'hui environ 120.000 francs; on la portait ainsi jusqu'à la mer, où on l'embarquait pour l'Italie. Mais pour les autres, il ne restait presque plus rien. Cicéron avait beau écrire lettres sur lettres au roi (2) : on disait dans toute l'Asie que Pompée serait bientôt envoyé en Orient avec une grande armée pour faire la guerre aux Parthes; et Ariobarzane ne pensait qu'à régler ses comptes avec lui (3). Les autres pouvaient attendre, Brutus aussi, bien qu'il fût très recommandé par Cicéron. Mais Cicéron ne se contenta même pas d'épargner aux débiteurs les violences des centurions; il fit mieux; il déclara dans un édit que, quelles que fussent les conventions particulières, il ne reconnaîtrait pas des intérêts annuels supérieurs à 10 pour 100, et qu'il n'admettrait plus que l'on exigeât un rapport des intérêts arriérés. Il réduisit ainsi tous les intérêts comme le sénat l'avait fait à Rome (4). Il revisa en même temps avec beaucoup de soin tous les budgets des villes des dix dernières années; il annula impitoyablement les dépenses superflues, les contrats ruineux,

(1) Cicéron, *A.*, VI, i, 3.
(2) *Id.*, VI, ii, 7.
(3) *Id.*, VI, i, 3.
(4) *Id.*, V, xxi, 11.

les impositions iniques; il contraignit de nombreux concussionnaires à restituer aux villes ce qu'ils leur avaient pris, et veilla à ce que les intérêts réduits à 10 pour 100 des emprunts faits aux villes fussent payés ponctuellement (1). Il espérait de cette façon contenter tout le monde, les sujets ciliciens et les publicains italiens, par une transaction faite aux frais des coteries locales (2).

Mais il n'était pas aisé de bien faire à cette époque-là. La suppression de tous les décrets votés en l'honneur d'Appius Claudius valut à Cicéron des lettres insolentes de celui-ci; et la réduction des intérêts à 10 pour 100 fut l'occasion de graves dissentiments avec Brutus. Deux hommes d'affaires Scaptius et Matinius, qui figuraient comme créanciers des Salaminiens, s'étaient présentés pour lui demander le paiement du modeste intérêt de 48 pour 100 qui était convenu, et ne l'ayant pas obtenu, ils lui avaient fait savoir à la fin que le créancier véritable était Brutus. Cette révélation avait causé une grande surprise à Cicéron; mais il n'avait pas voulu céder; il avait résisté même quand Brutus lui eut écrit des lettres insolentes. Encouragés par sa bienveillance, les pauvres débiteurs lui demandèrent l'autorisation de déposer dans un temple l'intérêt de 10 pour 100 que Scaptius et Matinius ne voulaient pas accepter, et de les déclarer ainsi libres de toute obligation. Mais à ce moment Cicéron manqua de courage; il n'osa pas braver aussi ouvertement Brutus, et il laissa l'affaire en suspens. C'était précisément ce que voulaient Scaptius et Matinius, ne pouvant espérer davantage. Ils savaient que le successeur

(1) Cicéron, *A.*, V, xxi, 7; VI, i, 20; VI, ii, 5; *F.*, XV, iv, 2; Plutarque, *Cic.*, 36.
(2) Cicéron, A., VI, i, 16.

de Cicéron ne serait pas aussi obstiné, et contraindrait les Salaminiens à payer selon la convention (1).

Comment d'ailleurs un gouverneur eût-il pu rendre pleine justice quand tout le monde était intéressé à ces rapines? Cicéron ne voulait pas toucher à un sesterce des sommes provenant du butin de guerre ou de celles qui lui étaient assignées par le sénat pour le gouvernement de la province; il confiait les premières aux préfets et les secondes au questeur (2). Mais tout le monde spéculait et trafiquait autour de lui. Le questeur était le frère d'un grand commerçant qui résidait à Élis (3) et il l'avait pris pour conseiller (4); un des légats de Cicéron et Lepta, le chef du génie, s'étaient tellement compromis dans une intrigue que, pour les tirer d'affaire, il dut lui-même tempérer cette fois son habituelle rigueur administrative. C'était une règle fondamentale dans l'administration romaine de ne jamais conclure de marchés sans que le contractant présentât un certain nombre de garants qui, à défaut du contractant, s'engageaient à payer les amendes fixées pour le cas où le traité ne serait pas bien exécuté. Ainsi quand les affaires augmentèrent de nombre et d'importance, on rechercha partout des garants acceptables à cause de leur fortune ou de leur crédit politique, avec autant d'empressement que l'on recherche aujourd'hui pour les lettres de change des endosseurs qui jouissent d'un bon crédit auprès des banques; et on employa pour les trouver tous les moyens possibles; l'amitié, la solidarité politique, la promesse d'un grand

(1) Tous les détails de cette intrigue sont donnés par Cicéron, *A.*, V, xxi; VI, i; VI, ii.
(2) Cicéron, *F.*, II, xvii, 4.
(3) Voy. Cicéron, *F.*, XIII, xxvi.
(4) Cicéron, *F.*, V, xx, 2.

profit. Il est probable que beaucoup d'hommes politiques de Rome s'arrangeaient pour gagner de l'argent avec ses cautions; ils accordaient la caution moyennant une indemnité promise par le contractant; puis s'il arrivait que le contractant ne tenait pas ses engagements vis-à-vis de l'État, qui avait alors recours contre eux, ils faisaient agir leurs influences pour ne pas payer. C'est ainsi que son chef du génie Lepta et un des généraux de Cicéron s'étaient portés garants pour un certain Valérius qui avait passé un marché. Mais ce Valérius n'avait pas pu tenir ses engagements, et il avait, probablement pour une très faible somme, cédé son marché à un usurier du nom de Volusius, qui à son tour était peut-être d'accord avec le questeur Rufus, et qui était tenu d'exécuter le marché, mais non de payer l'amende dont Valérius, et, à son défaut, ses garants étaient passibles. Ceux-ci désespérés, s'adressèrent à Cicéron, qui eut pitié d'eux, et ayant trouvé une subtilité juridique pour déclarer nulle la cession de Valérius à Volusius, il rompit le marché, versa au trésor la somme qui restait encore à payer au contractant, et il libéra de leurs engagements les garants, au grand ennui de Volusius, qui perdit à la fois son argent et le bénéfice du marché (1). D'ailleurs la fraude et la concussion étaient choses si communes dans cette société où l'argent était désormais le seul lien moral entre les hommes, que tandis que Cicéron mettait tous ses soins à administrer honnêtement sa province, il recevait souvent des lettres de ses amis, qui sollicitaient des emprunts, en lui disant qu'après le butin de la guerre il ne devait pas manquer d'argent. Et Cicéron

(1) Il me semble que l'on peut interpréter de cette façon l'obscur passage de CICÉRON, *F.*, V, XX, 3.

était obligé de leur répondre poliment que le butin n'était pas à lui, mais à la république, et qu'il ne pouvait faire là-dessus aucun emprunt pour personne (1).

La façon dont il gouverna la Cilicie fait grand honneur à Cicéron, et c'est en vain que les historiens modernes ont cherché à rabaisser son mérite, le raillant et le critiquant sans raison (2). Il est vrai que les années suivantes passèrent sur ses réformes comme les vagues de la mer passent, en effaçant tout, sur les dessins qu'un enfant a tracés sur le sable. Mais la puissance de Cicéron était celle d'un homme et non celle d'un dieu. Il ne pouvait pas à lui seul guérir le mal effrayant qui tourmentait le monde. Ce n'est pas dans les résultats, mais dans les intentions que son œuvre est significative. Le premier de tous, Cicéron avait apporté dans la vie cet esprit de justice, de solidarité, de miséricorde, qui cherchait à sortir de la contemplation philosophique pour se tranformer en action. Comme le matin dans les Alpes, quelques rochers qui se dorent sur les cimes les plus hautes d'une lumière rose, tandis que la vallée sommeille encore dans l'obscurité et que la montagne reste sombre, annoncent joyeusement aux rivières, aux forêts, aux champs, aux maisons que le soleil se lève et qu'une journée nouvelle va commencer, ainsi la conscience de ce timide homme de lettres et quelques âmes solitaires, alors que le monde était encore dans les ténèbres d'une perversion morale infinie, annonçaient déjà sur les hauteurs l'aube des temps nouveaux.

Mais Cicéron ne s'en rendait pas compte. Les occu-

(1) Cicéron, *F.*, II, xvii, 4.

(2) Voyez au sujet de l'administration de Cicéron les justes réponses de Schmidt (*B. W. C.*, 5 et suiv.) aux critiques de Drumann, de Tyrrel et de Purser

pations si variées de sa charge, presque toutes désagréables, l'ennuyaient profondément. La fatigue à laquelle était réduit au bout d'un an le seul homme qui se fût efforcé de bien gouverner prouve mieux encore que l'administration négligée des autres provinces, que l'empire ne pouvait subsister longtemps dans l'état où il était alors. Le proconsulat de Cicéron démontre que l'universalité encyclopédique des fonctions, par laquelle le même homme devait être tour à tour général, orateur, juge, administrateur, architecte, était un vestige suranné d'une époque plus simple, qui ne pouvait pas durer dans la civilisation plus avancée de l'époque, où l'on commençait à diviser le travail, pour que chacun fît mieux sa besogne. Il s'était enfin rencontré un gouverneur honnête, zélé et intègre, mais il était impatient de s'en aller; il demandait à tous ses amis de s'opposer à ce qu'on prolongeât son commandement (1); il ne désirait qu'une chose, sortir au plus vite de ce buisson de chiffres, de *syngraphæ*, de cautions, de contrats, et revenir en Italie, où l'appelaient beaucoup d'affaires privées et publiques. Sa fille, sa chère Tullietta, qui avait déjà eu deux maris et avait divorcé deux fois, était demandée en mariage par beaucoup de grands personnages, maintenant que l'on savait que son père reviendrait de Cilicie la bourse bien garnie et qu'il pourrait lui donner une grosse dot. Sa mère, l'habile Térentia, avait donné la préférence à Cnéus Cornélius Dolabella, jeune homme dissolu, mais de très noble famille. Cicéron n'ignorait pas ce qu'était son futur gendre et toutes les dettes qu'il avait (2); mais l'ambition de s'allier à une noblesse ancienne et

(1) Cicéron, *F.*, II, vii, 4; II, xi, 1; Cicéron, *A.*, VI, iii, 2.
(2) *Id.*, *F.*, II, xvi, 5.

authentique était plus forte que tout le reste et faisait illusion même à sa tendresse paternelle. N'avait-il pas rêvé, comme récompense suprême de ses peines, l'intimité avec les grands? Les affaires publiques aussi, qui s'embrouillaient de plus en plus, l'invitaient à rentrer à Rome au plus vite. Il avait demandé à Cœlius de lui envoyer fréquemment des nouvelles, et Cœlius avait payé un certain Crestus, journaliste de profession, pour qu'il envoyât dans la province une chronique politique et mondaine toute remplie des papotages de Rome (1). Ses courriers toujours en voyage entre la province et Rome lui apportaient aussi des nouvelles; il en avait encore par les courriers des sociétés de publicains qui apportaient souvent les lettres des personnages illustres. Mais malgré tout, à une si grande distance les nouvelles arrivaient tard : leur ordre était souvent interverti, et Cicéron était à bout de patience.

(1) Cicéron, *F.*, II, viii, 1; *F.*, VIII, i, 1.

XI

INITIUM TUMULTUS

(L'an 50 av. Jésus Christ).

Les élections approchaient, et la lutte pour le consulat s'annonçait comme devant être très âpre. La question du commandement de la Gaule devant enfin être résolue l'année suivante, l'un et l'autre parti avait encore plus à cœur de s'emparer de la magistrature suprême. César, qui, toujours porté à la modération, se serait contenté qu'un des deux consuls lui fût favorable, envoyait des soldats en congé à Rome (1) pour faire réussir son ancien général Servius Sulpicius Galba Mais les conservateurs lui opposaient deux candidats, Lucius Cornélius Lentulus et Caïus Claudius Marcellus, cousin du consul alors en exercice, frère du consul de l'année précédente, et aussi mal disposé que les deux précédents Marcellus en faveur de César. Les deux partis se disputèrent la victoire avec acharnement et César essuya une défaite. S'il réussit à faire élire Marc Antoine tribun du peuple, il ne put pas faire arriver Servius Sulpicius Galba au consulat. La charge la plus disputée et la plus importante de toutes tomba au pouvoir des conservateurs.

Cette victoire causa aux ennemis de César une joie

(1) PLUTARQUE, *Pomp.*, 58.

incroyable (1). Ils crurent que c'en était fait de toute l'influence et de toute la puissance de César. Et l'échec était réellement grave pour César, non pas tant en lui-même que pour l'impression faite sur les gens incertains et timides. Sa fortune était-elle donc à son déclin, comme l'affirmaient ses ennemis? De fait, César, qui préparait alors en Gaule les quartiers d'hiver pour ses légions (2), espérant leur faire prendre un peu de repos, fut tellement agacé par le mauvais résultat des élections et par les intrigues de ses ennemis que, l'élection d'un augure devant avoir lieu en septembre (3), il prit le parti de venir en personne dans la Cisalpine pour aider Antoine, qui était candidat contre Lucius Domitius Ahénobarbus. Il voulait tout faire pour éviter le nouvel échec que lui préparaient les conservateurs, encouragés par leurs succès récents. En voyage il apprit qu'Antoine était élu (4); mais comme il était déjà à moitié chemin, il en pro-

(1) Hirtius, *B. G.*, VIII, l.

(2) Ainsi que le remarque Nissen, *H. Z.*, XLVI, p. 67, n. 1, les termes dont se sert Hirtius, *B. G.*, VIII, l, *hibernis peractis*, ne signifient pas que les quartiers d'hiver de 52-51 étaient finis, mais qu'on avait préparé ceux de 51-50. En réalité pendant l'hiver de 52-51 presque toutes les légions durent aller au combat au lieu de se reposer.

(3) Nissen, *H. Z.*, XLVI, p. 68, n. 1, me paraît avoir démontré que l'élection de l'augure et par suite le voyage de César dans la Cisalpine eurent lieu après les autres élections, et non avant, comme on l'a cru, et que ce fut bien en septembre. On en trouve la preuve dans Cicéron, *F.*, VIII, xii, 3 qui fait allusion aux *ludi circenses* qui avaient lieu en septembre, et dans Plutarque, *Ant.*, 5, qui dit qu'Antoine fut élu d'abord tribun, puis augure. En outre on ne comprendrait pas pourquoi César aurait fait un si grand voyage simplement pour l'élection d'un augure, s'il n'y avait été poussé par l'échec de Sulpicius. Bien que ces raisons soient plus confuses, on peut les voir aussi dans Hirtius, *B. G.*, VIII, l.

(4) Hirtius, *B. G.*, VIII, l.

fita pour mettre à exécution un projet qu'il méditait peut-être depuis longtemps. Il était populaire dans la Gaule cisalpine, parce qu'on savait qu'il était disposé à y accorder le droit de cité; parce que beaucoup de ses soldats étaient nés dans les villages du pays; parce que, enfin, les populations de la vallée du Pô comprenaient que la conquête de la Gaule transalpine enrichirait la Gaule cisalpine, qui, de pays de frontière qu'elle était, deviendrait un pays de transit pour ce qu'on appellerait aujourd'hui un *hinterland* vaste et très peuplé. Des agents habiles, envoyés en avant, réussirent donc facilement à amener les notables de la Cisalpine à préparer de grandes démonstrations en l'honneur du conquérant de la Gaule, et César put faire un rapide voyage triomphal dans la province. Des députations allèrent à sa rencontre hors de chaque village; les municipalités et les colonies l'invitèrent à des fêtes; les populations des campagnes, qui lui avaient donné tant de soldats et qui connaissaient ses exploits par leurs récits, vinrent en foule le saluer sur les routes (1).

Ces démonstrations étaient destinées, non à satisfaire la vanité du guerrier, mais à montrer de loin à l'Italie, mécontente du conquérant de la Gaule, quel enthousiasme provoquait cette conquête, parmi les populations qui avaient surtout sujet de redouter les Gaulois et qui les connaissaient le mieux. Mais César était toujours si enclin à la conciliation que vers ce temps-là il envoya en Italie la légion qu'on lui demandait pour la guerre contre les Parthes, qu'il rendit à Pompée celle que celui-ci lui avait prêtée (2), et qu'il

(1) HIRTIUS, *B. G.*, VIII, LI.
(2) NISSEN, *H. Z.*, XLVI, p. 69.

ordonna à Curion de cesser l'opposition qu'il faisait à Pompée, et de retirer le *veto* qu'il avait mis sur les fonds pour les légions d'Espagne (1). En somme, César, après avoir fait créer des embarras à Pompée, lui proposait maintenant la paix, et croyait le moment opportun pour un accord. Il était d'ailleurs si persuadé que ses ennemis ne provoqueraient pas une guerre civile pour un prétexte aussi futile que, vers la fin de septembre, il se remit en route, et repassa encore les Alpes pour aller donner dans la Gaule transalpine ses derniers soins à l'installation des quartiers d'hiver.

Cependant Cicéron avait terminé son année de gouvernement ou plutôt d'exil, et il était parti aussitôt, sans même régler lui-même les comptes de son administration. Il avait prié son questeur de venir sans retard à Laodicée pour accomplir cette opération (2), mais ne l'y ayant pas trouvé et son impatience étant trop forte, il avait donné à son scribe l'ordre de préparer les comptes d'accord avec le questeur, et de les déposer, comme le voulait la *lex Julia* de 59, dans deux édifices publics, à Laodicée et à Apamée, afin que le public pût les contrôler; puis il était parti (3), sans rien emporter du budget de la province. Il en laissa une partie à son questeur, à qui il confiait le gouvernement, afin qu'il n'eût pas de prétexte pour piller la Cilicie; et il versa le reste, environ un million de sesterces, dans le trésor de la province, à la grande indignation de ses amis et des officiers qui ne comprenaient pas que le grand orateur se préoccupât

(1) Cicéron, *F.*, VIII, xiv, 4.
(2) *Id.*, *A.*, VI, vii, 2.
(3) *Id.*, *F.*, V, xx, 1-2. Il me semble que l'on peut résoudre ainsi la contradiction qu'il y a entre ce passage et celui (*A.*, VI, vii, 2) cité plus haut.

davantage de la bourse des Phrygiens et des Ciliciens que de la leur (1). Et le fait était réellement sans précédents. Quoi qu'il en soit, même en retranchant tout cela, Cicéron put, *legibus salvis*, comme il le dit, apporter en Italie une somme à dépenser pour le triomphe qu'il espérait se voir décréter pour ses victoires, et déposer entre les mains des publicains d'Éphèse deux millions deux cent mille sesterces (2), qui vaudraient aujourd'hui plus d'un million de francs. C'était là, probablement, sa part du butin de guerre. Même les proconsuls honnêtes du vaste empire étaient donc, comme on le voit, assez bien payés des peines qu'ils prenaient pendant l'année de leur gouvernement. Il reçut en route une lettre du questeur qui protestait, en disant que son secrétaire avait versé au trésor cent mille sesterces qui devaient lui revenir (3); il lui répondit en le consolant et en se déclarant prêt à l'indemniser lui-même; il voyagea assez lentement, pour faire voir à son fils et à son neveu les monuments de l'Asie et de la Grèce (4); il s'arrêta quelque temps à Athènes, où il apprit la mort de son ami Prétius, qui faisait de lui son héritier (5). Malheureusement, à Patras, Tiron, le jeune esclave qu'il aimait comme son enfant, tomba malade (6), et le voyage fut un peu retardé. La maladie se prolongeant, Cicéron, à son grand regret, dut laisser Tiron, mais il ne partit qu'après avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour qu'il fût bien soigné, sans regarder à la dépense. Manius Curius, un riche marchand italien de Patras, qu'il connaissait et qui

(1) Cicéron, *A.*, VII, i, 6.
(2) *Id.*, *F.*, V, xx, 9.
(3) *Id.*, *F.*, *V*, xx, 8.
(4) *Id.*, *A.*, VI, vii, 2.
(5) *Id.*, *F.*, XIV, v, 2.
(6) *Id.*, *A.*, VII, ii, 3.

était très lié avec Atticus, fut prié de mettre à la disposition de Tiron, en les portant au compte de Cicéron, toutes les sommes dont il pouvait avoir besoin (1). Enfin il débarqua le 24 novembre à Brindes (2).

En Italie les esprits s'étaient un peu calmés après les élections, mais le monde politique et les hautes classes avaient été très surpris, en voyant apparaître à Rome un censeur d'une sévérité antique, un véritable émule du vieux Caton. L'événement était étrange en lui-même; mais plus étrange encore était le personnage en qui s'était incarné soudain l'esprit de sévérité et de discipline des vieilles générations. C'était Appius Claudius, le frère de Clodius; l'ancien gouverneur de la Cilicie, remplacé par Cicéron qui avait eu tant de peine à réparer le mal fait ou laissé faire par lui dans la province. Publius Cornélius Dolabella, le fiancé de Tullia, l'avait même accusé de concussion; mais Appius était le beau-père de Brutus et d'un fils de Pompée, et Brutus et Pompée ne l'avaient pas seulement fait absoudre, mais encore élire censeur (3). Et, une fois élu, Appius était devenu un censeur farouche. Il avait chassé du sénat de nombreux sénateurs, intenté des procès, tourmenté les propriétaires de domaines trop étendus et ceux qui avaient des dettes; il s'était attaqué même au luxe des tableaux et des statues (4). Au nombre de ses victimes fut Salluste, qui perdit son siège au sénat; Cœlius et Curion furent de ceux qu'il persécuta. Appius, en somme, avait voulu singer les répressions de Pompée; mais sa censure n'était qu'une

(1) Cicéron, *F.*, XVI, iv, 2. Ce Curius est certainement le Manius Curius de la lettre *ad F.*, XIII, xvii.
(2) Cicéron, *F.*, XVI, ix, 2.
(3) Lange, *R. A.*, III, 389.
(4) Cicéron, *F.*, VIII, xiv, 4; Dion, XL, 63.

parodie laissant après elle du mécontentement et des railleries. Tout s'usait vite à Rome; et cette sévérité à laquelle les conservateurs tenaient tant et que, deux années auparavant, Pompée semblait avoir rétablie comme règle du gouvernement, n'était bientôt plus devenue elle-même qu'un objet de risée. Le mal n'était pas grand, du reste, car l'Italie était pour l'instant suffisamment tranquille. Pompée était reparti pour Naples (1); et César, ayant pris toutes ses dispositions dans la Gaule transalpine, revenait dans la Gaule cisalpine, mais sans autre intention que d'y passer l'hiver à préparer sa candidature pour l'année suivante. Il était si loin de croire à la possibilité d'une guerre civile, qu'il n'amenait en Italie qu'une seule légion pour remplacer dans les garnisons de la Cisalpine la légion que César avait détachée pour la guerre des Parthes, et qu'il laissait les huit autres en Gaule, quatre sous le commandement de Caïus Fabius, chez les Éduens, et quatre sous le commandement de Trébonius chez les Belges, c'est-à-dire aussi loin que possible de l'Italie (2). Pompée n'était plus son ami comme jadis, mais c'était un homme sage et prudent; ses autres ennemis étaient presque tous, à l'exception de Caton, des hommes de grande famille, mais sans autorité; ils ne pouvaient guère oser faire violence à l'opinion publique et à l'Italie tout entière qui voulait la paix. On pourrait sans aucun doute arriver à une entente avec Pompée et le sénat.

César raisonnait sagement; et c'est pourquoi il se trompait. Dans le désordre d'une grande crise sociale,

(1) Cela résulte du fait que les entretiens de Cicéron et de Pompée du mois de décembre eurent lieu probablement à Naples. Voy. Schmidt, *B. W. C.*, 94.

(2) Hirtius, *B. G.*, VIII, liv.

l'équilibre moral des partis et des classes est si instable que la légèreté, l'animosité, les rancunes de quelques hommes ou de petites coteries deviennent des forces historiques très importantes, car elles peuvent faire éclater tout d'un coup les antagonismes latents, et précipiter des événements considérables. Marcellus ne voulait pas abandonner le consulat sans avoir pris une revanche sur Curion, qui l'avait toujours battu jusque-là, et les ennemis de César ne renonçaient pas à leurs desseins, maintenant surtout qu'ils étaient soutenus par une nouvelle espérance. Si les faits devaient bientôt montrer que la fidélité des soldats de César était à toute épreuve, il semble que parmi ses officiers, et surtout parmi ceux qui appartenaient à de grandes familles, il régnait un certain mécontentement, peut-être parce qu'ils avaient, plus que les soldats, ressenti la répercussion de l'impopularité croissante de César dans les hautes classes. Au nombre de ces mécontents était Labiénus lui-même. Or à Rome on prenait facilement ce mécontentement de quelques officiers pour celui de l'armée tout entière; par cette facilité à croire tout ce que l'on désire, on ajoutait foi volontiers au bruit qui courait que l'armée de César, fatiguée de la guerre, demandait à être licenciée; les adversaires de César espéraient qu'ils trouveraient un appui dans son armée elle-même! Marcellus voulut donc dans la séance du 1er décembre tenter un effort suprême pour faire décider que les pouvoirs de César expireraient le 1er mars, et pour faire repousser une proposition analogue dirigée contre Pompée. S'il y réussissait, il atteignait un double but : il humiliait Curion, et en rendant à Pompée un aussi grand service, il l'obligeait à s'unir ouvertement aux conservateurs et à devenir leur chef. Le 1er décembre, en effet, le

sénat se réunit. L'assemblée était presque au complet, car quatre cents membres environ étaient présents (1); mais leur indécision était grande. Presque tous, inquiets et irrésolus, avaient peur de déplaire à César et peur d'offenser Pompée, redoutaient les conséquences de leurs délibérations, et ne désiraient que deux choses : ne pas se compromettre et ne pas déchaîner une guerre civile. Marcellus et Curion seuls étaient venus avec des idées bien arrêtées : l'un voulait faire voter le rappel de Pompée, et l'autre le rappel de César. Au début de la séance, Marcellus prit la parole et posa nettement la question de savoir si César devait rentrer à Rome, comme homme privé, le 1er mars. Tout le monde pensait que Curion mettrait son *veto*, et qu'on ne serait pas obligé d'entrer dans une discussion aussi grave et aussi dangereuse. Mais, au grand étonnement de tous, Curion resta silencieux et immobile sur son banc. La proposition de Marcellus put donc être mise aux voix et elle fut approuvée à une grande majorité. Et alors aussitôt, sans que Curion eût pu intervenir, Marcellus reprit la parole et déclara soumettre au sénat l'autre question qui avait été posée : à savoir si Pompée devait résigner son commandement. Ainsi formulée, la proposition frappait directement Pompée, et elle semblait la violation d'une loi approuvée par le peuple. Marcellus le savait, et c'est pour cela qu'il avait voulu faire la proposition lui-même et prévenir Curion. Le sénat, qui avait peur d'offenser Pompée, la repoussa. La surprise avait réussi; Curion et César avaient subi un nouvel échec; et Marcellus, très content, était déjà sur le point de

(1) Appien, *B. C.*, II, xxx. — Nissen, *H. Z.*, XLVI, page 71, n. 1, me paraît avoir démontré d'une façon définitive que la séance eut lieu le 1er décembre.

lever la séance. Mais Curion, avec une grande présence d'esprit, demanda aussitôt la parole et dans un discours habile il présenta au sénat une autre proposition : César et Pompée devaient abandonner ensemble l'un et l'autre leur commandement. Ainsi formulée, la proposition perdait son caractère d'hostilité personnelle envers Pompée; elle semblait seulement une mesure de haute équité et de concorde, que seuls les mauvais citoyens pouvaient désapprouver. Marcellus cependant la mit aux voix, persuadé que le sénat, déjà engagé par le vote précédent, allait la repousser et que la défaite de Curion serait ainsi complète et définitive. Mais il arrive souvent que les assemblées se contredisent sans honte à quelques instants d'intervalle. La proposition de Curion correspondait au désir de tous, et quand on en vint au vote, il y eut 370 oui et 22 non (1). Curion l'emportait encore une fois; et l'échec était d'autant plus honteux pour les ennemis de César, que l'on voyait ainsi qu'ils ne disposaient que de vingt-deux voix au sénat. Marcellus furieux congédia le sénat, s'écriant que l'on avait voté en faveur de la tyrannie de César.

(1) Appien, *B. C.*, II, xxx; Plutarque, *Pomp.*, 58. Si l'on rapproche le passage d'Appien, *B. C.*, II, xxx-xxxi, de celui de Plutarque, *Pomp.*, 58, on voit que Plutarque fait entrer dans une seule séance les faits qui, selon Appien, se sont passés dans deux séances et à quelque intervalle. C'est la version d'Appien qui doit être la vraie : elle seule permet d'expliquer le coup d'État de Marcellus dont nous parlerons bientôt, et l'attitude de Pompée. Celui-ci s'était jusque-là tenu dans une grande réserve, bien qu'il fût en froid avec César; il fallut un motif très sérieux pour qu'il se mît résolument à la tête du parti révolutionnaire conservateur et qu'il acceptât à Naples le commandement des légions d'Italie. L'événement qui explique ce fait, c'est ce vote, et pour les raisons exposées dans le texte. Mais le coup d'État dut être combiné entre les chefs du parti conservateur et Pompée; et comme celui-ci était alors à Naples, la chose demanda quelque temps.

S'il n'avait pas voté en faveur de la tyrannie, le sénat avait sans le vouloir et malgré son désir de la paix décidé la guerre. Ce vote fut la cause occasionnelle et directe de la guerre civile. Marcellus et les ennemis de César, furieux de cet échec, imaginèrent un expédient suprême pour se relever : proposer un coup d'État à Pompée, qui devait autant qu'eux et plus encore être froissé du vote du sénat. Marcellus proposerait au sénat de déclarer César ennemi public; et si les tribuns intervenaient ou si le sénat n'approuvait pas, il déclarerait de sa propre autorité l'état de siège, et chargerait Pompée du soin des affaires politiques, en lui donnant le commandement des deux légions de César qui devaient aller en Perse et qui étaient encore à Lucera (1). Le succès de ce coup d'État ne paraissait pas douteux. Avec les deux légions que lui aurait données le consul, l'armée de Pompée serait montée à neuf légions, c'est-à-dire à l'effectif dont disposait César. Pompée ayant des forces égales et faisant des menaces sérieuses, était-il possible que César et ses amis voulussent encore résister, au risque de provoquer une guerre qui eût été désastreuse pour eux? La majorité du sénat aurait alors cédé, et obéissant à la peur plus grande, voté tout ce que les ennemis de César voulaient. Un observateur impartial aurait pu, il est vrai, objecter que la situation militaire n'était pas aussi favorable à Pompée, parce que ses neuf légions étaient séparées, deux étant en Italie et sept en

(1) Nous n'avons aucun renseignement sur ce complot, mais il me paraît nécessaire de l'admettre, car il est absolument impossible que Marcellus ait tenté son coup d'État sans s'être entendu avec Pompée. Il se serait, en pareil cas, exposé à un échec retentissant. N'est-il pas probable que dans les paroles sinistres que Pompée adressait à Cicéron le 10 décembre (*A.*, VII, IV, 2), il ait fait allusion au coup d'État qu'il savait imminent à Rome?

Espagne, tandis que César avait en Gaule ses neuf légions sous la main. Mais on avait partout confiance dans le prestige et dans l'habileté de Pompée; on était aussi porté à croire que César n'oserait pas provoquer la guerre, de crainte que la Gaule se soulevât de nouveau, s'il en avait retiré son armée (1). Des lettres et des messages furent donc expédiés en toute hâte et en grand secret à Pompée. Marcellus et ses amis avaient calculé justement. Pompée, qui n'avait jamais eu l'intention sérieuse de renoncer à son commandement proconsulaire, était après le vote du sénat plus résolu que jamais à ne pas céder aux intimations de Curion, qui agissait évidemment pour le compte de César; à ne pas renoncer à un droit qui lui avait été conféré par une loi; à ne pas reconnaître un vote de surprise arraché au sénat par un tribun trop remuant et en contradiction avec une décision prise quelques instants auparavant. Il aurait peut-être annulé de lui-même tous ses droits, si cela était utile à la paix désirée par toute l'Italie; mais il ne pouvait capituler devant les menées d'un tribun tel que Curion, d'un politicien d'aussi bas étage, lui l'homme qui avait été élu consul sans avoir exercé aucune magistrature, qui avait rendu tant de services à Rome, détruit les pirates, vaincu Mithridate, conquis la Syrie, doublé les revenus publics et rétabli l'ordre. Si César, à court d'argent et incapable de tenir les promesses fallacieuses qu'il avait faites, voulait tout brouiller, en provoquant une guerre civile, lui, il l'attendait de pied ferme (2). Il comptait beaucoup sur son prestige, et certains officiers mécontents de César avec qui il était en relation

(1) Voy. Cicéron, *F.*, XVI, xii, 4.
(2) Suétone, *Cés.*, 30.

semblent lui avoir donné des illusions : Labiénus, entre autres, qui avait déjà commencé à comploter avec lui; et l'officier chargé de conduire les deux légions destinées à la guerre des Parthes, qui lui avait dit que l'armée de César ne combattrait jamais contre lui (1). En somme, Pompée se croyait maître de la situation : l'Italie était prête à se soulever au premier signe et à lui donner toutes les légions qu'il voudrait; l'ennemi n'oserait lui faire face : la guerre civile n'était pas possible. Quand il se verrait menacé, César céderait

Pompée accepta donc; et bientôt le public vit la situation devenir menaçante, sans en comprendre la raison. Cicéron qui, par la voie Appienne, s'acheminait vers Rome, s'arrêta à Naples et fit le 10 décembre une visite à Pompée. Mais il fut surpris et attristé de le trouver très irrité, très pessimiste, de l'entendre déclarer que la guerre était certaine, et qu'il n'était plus possible de s'entendre avec César (2). Cicéron, qui ne connaissait pas les intrigues qui se tramaient entre Rome et Naples, se demandait pourquoi cette guerre était inévitable, et ne pouvait s'expliquer la nouvelle attitude de Pompée. A Rome les amis de César, et surtout Cornélius Balbus, étaient très inquiets : ils flairaient le danger, espionnaient les vaincus du 1er décembre et leurs menées secrètes, et attendaient avec impatience l'arrivée de César, qui pendant ce temps se dirigeait

(1) Plutarque, *Pomp.*, 57.

(2) Cicéron, *A.*, VII, iv, 2. En ce qui concerne la date et le lieu de cette entrevue, voy. Schmidt, *B. W. C.*, 94. Ce changement imprévu, si Pompée n'était pas atteint de folie, ne peut s'expliquer que par quelque événement, et je n'en vois pas d'autre que le vote du 1er décembre. C'est une nouvelle preuve qu'il y eut deux séances importantes; en effet quand Cicéron écrivit cette lettre, le coup d'État qui fut la conclusion d'une séance du sénat, n'était pas encore fait.

tranquillement sur la Cisalpine sans se douter de rien, s'imaginant même qu'à son arrivée l'accord avec le sénat serait déjà conclu. Le 6 décembre arriva à Rome un officier de César, Hirtius, qui apportait des lettres pour Pompée, et il descendit chez Balbus. Très inquiet, celui-ci ne le laissa pas continuer sa route sur Naples; il se chargea de transmettre le message à Scipion, le beau-père de Pompée; et il fit repartir Hirtius le soir même, pour qu'il revînt à marches forcées auprès de César et lui apprît, mieux qu'on ne pouvait le faire par correspondance, le brusque changement de la situation et les grands dangers qui menaçaient. Mais cette situation incertaine et anxieuse ne dura pas longtemps. Dès que le consentement de Pompée fut arrivé, c'est-à-dire probablement le 9 décembre (1), Marcellus convoqua le sénat, prononça un discours violent dans lequel il traita César de brigand et proposa de le déclarer ennemi public, en ordonnant à Pompée de

(1) Nissen, *H. Z.*, XLVI, p. 72, place cette séance le 4 décembre; Schmidt, *B. W. C.*, 97, la place le 10 décembre. Ces deux dates me semblent également impossibles : la première, parce qu'on n'aurait pas eu le temps de s'entendre avec Pompée qui n'était pas, comme le croit Nissen, aux portes de Rome, mais à Naples, ou tout au moins dans un endroit distant de trois ou quatre jours de Rome, comme cela résulte du passage de Cicéron, *A.*, VII, iv, 2. En outre si le coup d'État avait été fait alors, il aurait dû être l'objet principal de l'entretien qui eut lieu le 10 décembre entre Cicéron et Pompée et dont parle Cicéron, *A.*, VII, iv. Au contraire Cicéron ne parle du coup d'Etat, qu'il désapprouve d'ailleurs, que dans *A.*, VII, v, 4. De même la seconde date est impossible parce que le 10 Curion n'aurait plus été tribun. Appien, *B. C.*, II, xxxi; Dion, XL, 66; Plutarque, *Pomp.*, 58 sont d'accord pour dire que le *veto* fut mis par Curion, et on ne peut pas supposer qu'ils aient tous écrit Curion au lieu d'Antoine. La supposition de Schmidt que Marcellus ait voulu attendre l'entrée en charge des nouveaux tribuns est inutile : dès que le coup d'État était décidé, la résistance ou la complaisance des tribuns n'avaient aucune portée. Je crois donc que la séance eut lieu le 8 ou le 9, dès que fut parvenu le consentement de Pompée.

prendre le commandement des légions qui étaient à Lucera, où elles devaient s'embarquer pour la Syrie. Mais Curion déclara qu'il n'y avait rien de sérieux dans tout cela et il opposa son *veto*. Alors Marcellus commença l'assaut à grand spectacle qu'il avait organisé d'avance : il déclara que puisque les factieux l'empêchaient de défendre la république, il aurait recours à d'autres moyens que les moyens légaux ; il quitta le sénat, sortit de Rome le jour même, avec une troupe d'aristocrates furieux, et il se rendit en toute hâte à Naples, où il arriva le 13 décembre, pour aller trouver Pompée (1).

Ce départ dut jeter l'étonnement et l'inquiétude dans le public, qui ignorait les intrigues qui l'avaient préparé. Pompée allait-il accepter l'offre téméraire qu'on lui faisait? Curion, dès qu'il fut redevenu simple citoyen, le 10 décembre, jugea qu'il était en tout cas prudent pour lui de s'éloigner de Rome, et il partit pour rejoindre César, qui échelonnant sa légion le long de la voie Émilienne (2), se rendait de Plaisance à Ravenne pour y passer l'hiver (3). César croyait toujours au maintien de la paix ! Mais vers le 18 ou le 19 dé-

(1) Schmidt, *B. W. C.*, 97-78. La rectification de dates faite par Schmidt me paraît excellente.

(2) Voy. Schmidt dans le *Rh. Museum*, XLVII, page 248.

(3) Il ne me paraît pas nécessaire de modifier comme le voudrait Schmidt, *B. W. C.*, 99, le récit vraisemblable d'Appien, *B. C.*, II, xxxii, qui dit que Curion ne fit à marches forcées que le voyage du retour. Il est probable que Curion partit le 10 ou le 11 décembre, qu'il rejoignit César à Plaisance ou ailleurs et se rendit avec lui à Ravenne ; et que, quand la nouvelle du coup d'État fut arrivée, il courut porter à Rome l'ultimatum de César. En tout cas il me paraît certain que Curion partit de Ravenne, qui est à environ 260 milles de Rome et non de Plaisance ou de Milan, qui est à plus de 400 ; il n'est pas possible, en effet, qu'un homme ait pu faire 400 milles en trois jours. Il faut donc accepter la correction proposée par Mendelssohn et au lieu de τρισχιλίοις lire δισχιλίοις.

cembre une nouvelle terrible arriva à Rome (1), et trois ou quatre jours après à Ravenne : Pompée avait accepté la proposition de Marcellus, tout en prononçant un discours modéré en apparence, et s'était mis en route pour Lucera, où il serait bientôt et où il prendrait le commandement des légions. La stupeur fut générale, ainsi que l'indignation et l'effroi. Les hommes impartiaux, et Cicéron parmi eux, désapprouvèrent la conduite de Pompée qui provoquait la guerre (2) ; Antoine, dans une réunion populaire, prononça un discours très violent contre lui, rappelant entre autres choses le grand nombre de victimes que ses lois et ses procès avaient faits à Rome (3). Seuls les conservateurs intransigeants étaient enchantés. Mais l'homme le plus déconcerté de tous fut César, quand à peine arrivé à Ravenne, le 24 ou le 25 décembre (4), il reçut la nouvelle et vit d'un coup toutes ses espérances tomber. Il ne pouvait se faire d'illusions. La conversion de Pompée faisait disparaître les derniers restes de faveur qu'il avait dans les hautes classes : tous les gens comme il faut seraient désormais pour Pompée, tandis que partisan de César deviendrait synonyme d'homme de rien (5); bien peu de gens auraient osé braver la colère de Pompée ; et si celui-ci continuait à demander que César abandonnât son commandement le 1er mars, le sénat n'oserait pas s'y opposer. César n'aurait plus alors qu'à se mettre ouvertement en révolte ou à se soumettre.

(1) Schmidt, *B. W. C.*, 98.

(2) Cicéron, *A.*, VII, v, 4. Sur la date, voy. Schmidt, *B. W. C.*, 101. L'*iter Pompei* est certainement le voyage à Lucera.

(3) Cicéron, *A.* VII, viii, 5. Voy. Schmdit, *B. W. C.*, 98.

(4) Schmidt, *B. W. C.*, 99.

(5) Voy. Cicéron, A., VII, iii, 5, et le très intéressant passage : *A.*, VII, vii, 7.

César réunit un conseil d'amis, où Curion proposa de rappeler l'armée de Gaule et de marcher aussitôt sur Rome. Puisque la guerre était inévitable, il fallait la précipiter. Mais César, qui savait l'opinion publique favorable à la paix (1), espéra encore pouvoir interposer l'Italie entière entre ses ennemis et lui. On était loin des temps farouches de Sylla; il n'y avait plus de ces antagonismes terribles de classe à classe qui avaient provoqué la dernière guerre civile; si les querelles mesquines de quelques politiciens en déchaînaient une autre, ce serait là une chose monstrueuse. César rappela aussitôt en Italie deux légions, la douzième et la huitième, et il ordonna à Caïus Fabius d'aller avec trois légions de Bibracte à Narbonne, pour s'opposer à une marche possible des légions que Pompée avait en Espagne (2). Mais il voulut encore tenter une conciliation. On était le 25 ou le 26 décembre; le sénat devait se réunir le 1er janvier; si un courrier pouvait arriver à Rome avant ce jour, il serait encore temps de parer le coup que les ennemis méditaient certainement pour ce jour-là. Curion se déclara prêt à accomplir ce prodige de vitesse; César écrivit une lettre au sénat et une autre au peuple; et Curion partit le 27 au petit jour (3). Dans sa lettre au sénat, César se déclarait prêt à abandonner son commandement si Pompée en faisait de même; sans quoi il songerait à défendre ses droits. Dans sa lettre au peuple il se disait prêt à rentrer dans la vie privée et à rendre compte de ce qu'il avait fait; et il invitait Pompée à en faire autant (4).

(1) Cicéron, *A.*, VII, vi, 2.
(2) Nissen, *H. Z.*, XLVI, p. 75.
(3) Schmidt, *B. W. C.*, 99.
(4) Cette lettre peut être reconstituée avec les passages de

Les derniers jours de l'année furent pour tout le monde très agités. Les déclarations de Pompée avaient en effet, bien qu'un peu à contre-cœur, rendu ennemis de César bon nombre de sénateurs et les hautes classes, qui n'osaient pas s'opposer trop ouvertement à un homme si puissant. Ce revirement d'opinion encourageait Pompée qui, irrité par les violents discours d'Antoine, avait déclaré à Cicéron le 25, dans les environs de Formia, qu'il s'opposerait absolument à ce que César redevînt consul, ni en 48, ni jamais. Un second consulat de César eût été trop fatal à la république. S'il était assez fou pour faire une guerre, il n'avait qu'à essayer ; lui, Pompée, n'avait pas peur (1). En somme le petit peuple qui avait appuyé et admiré Catilina était seul maintenant à tenir pour César. Mais tout le monde, dans un camp comme dans l'autre, était inquiet et partagé entre des appréhensions et des craintes chimériques. Que se passerait-il à la séance du

APPIEN, II, XXXII ; DION, XLI, 1 ; *Cæs.*, *B. C.*, I, IX ; SUÉTONE, *Cæs.*, 29 ; PLUTARQUE, *Pomp.*, 59 ; *Cæs.*, 30 ; CICÉRON, *F.*, XVI, XI, 2.

(1) CICÉRON, *A.*, VII, VIII, 4. Cette lettre, qui nous rapporte un entretien avec Pompée est d'une grande importance parce qu'elle nous prouve que le 25 décembre de l'an 50 Pompée lui-même pensait que César ne voulait pas par ambition d'un plus grand pouvoir provoquer la guerre civile, mais seulement défendre sa position politique. Cicéron dit en effet que Pompée « *putat eum, quum audierit contra se diligenter parari, consulatum hoc anno neglecturum ac potius exercitum provinciamque retenturum.* » Cicéron ajoute encore que Pompée ne voulait pas la paix : *pacificationis... ne voluntas quidem.* Que l'on rapproche ces paroles de celles d'HIRTIUS, *B. G.*, VIII, LII, *(Cæsar) judicabat... liberis sententiis patrum conscriptorum causam suam facile obtineri* : et l'on verra que deux autorités très sérieuses affirment directement ou indirectement que César ne voulait pas la guerre. En ajoutant à ces témoignages les actes mêmes de César, qui sont inexplicables si l'on n'admet pas qu'il croyait à la paix, n'arrive-t-on pas à cette conclusion absolue que ce ne fut pas lui, mais Pompée et les conservateurs qui furent responsables de la rupture?

1er janvier? Cicéron regrettait presque d'avoir quitté sa province. Il se sentait plus d'obligations envers Pompée qu'envers César, et maintenant que la rupture était imminente, il regrettait de n'avoir pas entièrement payé ses dettes au proconsul des Gaules; mais il désirait par-dessus tout la paix, et comptait sur une conciliation pour éviter la plus absurde et la plus funeste des guerres civiles. Car lui, il ne se faisait pas d'illusions, comme tant de gens, sur les forces de César (1). En outre qu'adviendrait-il de son triomphe si la guerre éclatait? Mais c'est à César, dans la petite ville de Ravenne, que ces affreuses journées durent apporter le plus de tourments. Malgré le scepticisme contracté au milieu de tant de luttes, de corruptions et de mensonges, il ne pouvait pas ne pas être en proie à une exaspération terrible contre les hommes, le monde et la fortune. Que serait pour lui l'avenir? Il n'avait pas eu beaucoup de chance jusqu'alors. Tout ce qui avait si bien réussi à Pompée n'avait-il pas tourné au contraire au plus mal pour lui? Ils avaient tous les deux courtisé la foule, flatté les passions démocratiques, corrompu le peuple, combattu le sénat, cherché à détruire les vieilles institutions pour acquérir de la gloire, de la puissance et de la richesse. Mais Pompée avait été trois fois consul, avait célébré plusieurs triomphes; il avait amassé un immense patrimoine et il en jouissait à Rome où il était bien vu du peuple et des grands; il était admiré comme le premier général de son temps et était devenu le représentant des hautes classes sans cesser d'être respecté par la multitude. Sa vie entière n'avait été qu'une suite de succès. A lui César, au contraire, que lui avaient rapporté de si

(1) Cicéron, *A.*, VII, vii, 6.

longues fatigues? Il avait dû monter lentement, degré par degré, l'échelle des magistratures; il n'avait pu arriver qu'en se lançant dans la mêlée, intriguant, luttant et se faisant des ennemis; et quand, âgé déjà de plus de quarante ans, il avait enfin obtenu une province pour y acquérir gloire et richesse, il était mal tombé; on lui avait donné un pays très pauvre en comparaison de l'Orient et d'une conquête très difficile, où il avait eu à lutter pendant neuf ans contre des insurrections continuelles. Et en fin de compte que lui rapportait tout cela? De la gloire? Il était l'homme le plus méprisé et le plus haï des hautes classes, et tout Italien ayant lu Xénophon croyait pouvoir lui donner des conseils sur la façon de terminer promptement la guerre des Gaules. Des richesses? Il sortait de cette lutte gigantesque presque aussi pauvre que quand il l'avait commencée, ayant employé à corrompre le monde politique presque tout ce que lui avaient rapporté les pillages de la Gaule, et sans même obtenir la reconnaissance que méritait une si grande générosité. L'Italie tout entière lui reprochait justement ces pillages dont elle avait tiré tant de profits, et cette politique dont tout le fruit avait été pour elle. Et si César tournait ses regards sur le passé pour rechercher la cause d'un sort si différent, il ne pouvait pas ne pas s'apercevoir que si Pompée avait été aussi favorisé, c'était parce qu'il avait pris part aux massacres de Sylla. Ce lointain début avait exercé une si grande influence sur leurs destinées, qu'ils en sentaient encore les effets. Pompée avait dans cette crise terrible acquis une grande considération auprès des hautes classes, et cela même lui avait été utile pour devenir populaire en passant du côté des démocrates sans trop se compromettre; puis sa popularité une fois établie, il avait eu tout ce qu'il

voulait : des honneurs, des provinces, des commandements, des triomphes, tout en ne donnant que très peu au parti populaire. Ainsi il avait fini par être reconnu par tout le monde comme l'homme nécessaire en toute chose. César au contraire s'était attiré la haine de la coterie régnante pendant les années de la réaction ; et de cette haine étaient résultés tous les malheurs de sa vie : ses débuts difficiles, les dettes énormes contractées pour se faire connaître, ses premières luttes avec les conservateurs, la révolution nécessaire du consulat, la politique d'impérialisme à outrance qu'il avait suivie pour chercher à soutenir la révolution démocratique, et cette alliance avec la démagogie à laquelle il n'avait jamais pu se soustraire, et qui menaçait de le mener à sa ruine. Tous ses malheurs étaient la conséquence fatale de sa parenté avec le vainqueur des Cimbres et des premières et vraiment nobles actions qu'il avait accomplies ; de la foi gardée, au milieu de la terreur, à la fille et à la mémoire de Cinna; de la noble attitude qu'il avait eue vis-à-vis de Sylla; de son horreur des luttes fratricides. S'il avait voulu alors trahir les vaincus il aurait fait sa carrière bien plus vite, il serait devenu lui aussi heureux et puissant.

Les malheurs de César étaient en grande partie l'effet d'une profonde injustice : injustice des choses, des hommes et des événements. Que cette injustice ne l'ait pas dans cette crise terrible exaspéré et poussé à la haine, à la cruauté et à la violence, c'est à la fois une preuve de la puissance de son esprit et un de ses plus grands titres de gloire. La guerre civile jusqu'à Pharsale est peut-être la plus belle partie de sa vie, parce qu'il y fit preuve d'une modération, d'une intelligence et d'une prévoyance, qui compensent les imprudences et les atrocités de la guerre des Gaules. A ce

moment encore, pendant que Curion chevauchait sans reprendre haleine sur la voie Flaminia, César, toujours confiant dans la paix, espérait que sa lettre, conçue en des termes à la fois énergiques et modérés, arriverait à temps et ramènerait à résipiscence les esprits intransigeants. Tout semblait dépendre de la vitesse de Curion et de l'effet de la lettre. Et Curion réussit à accomplir son tour de force. Quand le sénat se réunit le 1er janvier, la lettre était bien en effet entre les mains d'Antoine. Mais les consuls redoutaient si fort l'effet qu'elle pourrait produire, qu'ils cherchèrent à en empêcher la lecture. Naturellement, Antoine et les amis de César insistèrent d'autant plus pour la lire, espérant amener encore un de ces revirements qui avaient été si fréquents dans ces derniers temps. Aussi ce ne fut qu'après une discussion très longue et très violente qu'on lui permit de la lire (1). Mais l'effet fut désastreux pour les partisans de César. Soit irritation véritable, soit crainte de Pompée, que les sénateurs savaient maintenant tout à fait opposé à César, soit besoin de trouver un prétexte à la mauvaise humeur qui dominait l'assemblée, la lettre de César fut accueillie par des protestations indignées, comme un document menaçant et insolent (2); et en un clin d'œil la cause de César fut perdue au sénat. Antoine, déconcerté, dut se taire; le parti conservateur, oubliant qu'il avait cherché à empêcher la lecture de cette lettre, saisit vite l'occasion pour anéantir l'adversaire; Lentulus et Scipion prononcèrent des discours violents; les défenseurs de César ne purent parler qu'au milieu des rumeurs. Marcellus lui-même, le consul de 51, fut sifflé et obligé de se taire,

(1) César, *B. C.*, I, I; Dion, XLI, 1.

(2) Ce n'est pas César qui le rapporte, mais Appien, *B. C.*, II, XXXII.

parce qu'il osa demander si avant de provoquer une guerre il ne fallait pas s'assurer d'y être suffisamment préparé (1). Pompée n'avait-il pas déclaré que tout était prêt? C'est ainsi qu'au milieu de l'excitation générale et d'une grande confusion fut approuvée la proposition par laquelle César était déclaré ennemi de la patrie, s'il n'abandonnait pas son commandement avant le 1er juillet (2). Grâce à l'intervention d'Antoine et de Quintus Cassius, le vote n'eut pas d'effet immédiat (3); mais cela fut presque indifférent aux conservateurs. Ils étaient sûrs maintenant de faire voter, quand ils le voudraient, l'état de siège, qui annulerait le *veto* des tribuns.

Et alors, tout à coup, l'on vit surgir de partout les conciliateurs zélés, les instigateurs méchants, les conseillers inopportuns, les prophètes funèbres, les pleureurs inconsolables, qui apparaissent toujours à la veille des grandes crises sociales. Le soir même du 1er janvier, Pompée fit venir chez lui de nombreux sénateurs; il leur adressa des louanges et des exhortations, et les invita à se trouver au sénat le lendemain. En même temps les levées commençaient et on rappelait à Rome les vétérans (4). Toutefois, pendant la nuit, il sembla se faire une certaine réaction dans l'esprit des sénateurs : le lendemain, les tribuns ayant mis leur *veto,* les consuls n'osèrent pas passer outre; le beau-père de César et le prêteur Roscius demandèrent une suspension de six jours pour tenter une conciliation; d'autres demandèrent que l'on eût recours à des am-

(1) César, *B. C.*, I, II.
(2) C'est une supposition vraisemblable que fait Nissen, *H. Z.*, XLVI, 80, n. 1.
(3) César, *B. C.*, I, II.
(4) César, *B. C.*, I, III.

bassadeurs (1). Le hasard voulut que le sénat ne tint de séance ni le 3 ni le 4, et que Cicéron arrivât le 4 janvier dans les faubourgs de Rome, accueilli avec joie par la partie la plus raisonnable du sénat, qui désirait la paix et espérait qu'il pourrait intervenir (2). Cicéron se mit en effet aussitôt à l'œuvre, parlementa avec les chefs des partis, et fut d'avis que l'on autorisât César à solliciter le consulat en son absence, et que Pompée se rendît en Espagne (3), pendant la durée de son consulat. Dans le même temps, Curion recevait de César de nouvelles propositions encore plus modérées : il était prêt à se contenter de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie avec deux légions (4). Pour un instant, on put croire que ces deux propositions allaient arranger les choses. Pompée, qui semble avoir eu un moment de résipiscence, chargea secrètement un jeune homme dont le père était général dans l'armée de César, Lucius César, d'aller traiter la paix ; Lucius Roscius, à qui Pompée avait déclaré être disposé à accepter les dernières conditions proposées par Curion, partit de son côté pour se rendre lui aussi auprès de César (5). Mais

(1) César, *B. C.*, I, III.

(2) Cicéron, *F.*, XVI, XI, 2.

(3) Cicéron, *F.*, VI, VI, 5.

(4) Nissen, *H. Z.*, XLVI, page 84, n. 1, réfutant l'erreur d'Appien, *B. C.*, II, XXXII, a démontré que c'était là la date de la proposition.

(5) Je ne crois pas, comme Schmidt (*B. W. C.*, 123) que Roscius et César aient été envoyés après la nouvelle de la prise de Rimini, et comme délégués officiels du sénat. Cicéron, *A.*, VII, XIII, B., et César, *B. C.*, I, VIII, démontrent que chacun d'eux vint de son côté et mandé par Pompée. Lange, *R. A.*, III, 401 me paraît plus près de la vérité, avec cette différence que je ne crois pas qu'ils furent envoyés après la nouvelle de la prise de Rimini qui parvint le 14 janvier. Ils n'auraient pas pu être le 23 à Minturnes ; le temps leur aurait suffi seulement, selon Schmidt, (*B. W. C.*, page 123) pour aller jusqu'à Fanum ; et, puisque

Lentulus, Caton et Scipion vinrent à la rescousse; ils entourèrent Pompée et l'étourdirent de leurs protestations : serait-il assez maladroit pour tomber dans le piège que lui tendait César (1)? Toutefois, comme Pompée, le sénat avait hésité le 5 et le 6 janvier, et avait discuté sans prendre aucune décision. Mais le soir du 6, Pompée était reconquis par les conservateurs intransigeants; le 7, l'état de siège était décrété (2), et Antoine et Quintus Cassius s'enfuyaient de Rome. Au bout d'un an et demi de luttes, d'intrigues et de ruses l'ennemi détesté était donc enfin vaincu : il ne serait plus consul, à moins d'une guerre civile, et comment oserait-il la tenter? Les ennemis de César étaient, désormais, avec l'aide de Pompée, les maîtres de l'État : ils disposaient du trésor, des provinces, des alliés, des armées; ils avaient pour eux le plus célèbre des capitaines, le plus illustre des citoyens. César, au contraire, n'avait que neuf légions exténuées par la longue guerre; une petite province et la Gaule soumise depuis peu et encore hostile. Aussi l'opinion commune était qu'il n'oserait jamais envahir l'Italie, en laissant derrière lui les Gaulois à peine vaincus, et qu'il se tiendrait plutôt sur la défensive dans la vallée du Pô (3). Les jours suivants, le sénat tint plusieurs séances sous la présidence de Pompée; on entendit les déclarations rassurantes de Pompée au sujet de la situation militaire; on y approuva sans difficulté les différentes mesures contre César. On mit à la disposition de Pompée

César affirme que l'entretien eut lieu à Rimini, je ne vois pas de raison pour en douter. On dut décider de les envoyer au moment où l'on eut de nouveau des espérances de paix.

(1) Cicéron, *F.*, VI, vi, 6; Velleius, II, xlix; Suétone, *Cés.*, 29; Plutarque, *Pomp.*, 59; *Cés.*, 31.

(2) Cicéron, *B. C.*, I, v.

(3) Cicéron, *F.*, XVI, xii, 4.

le trésor de l'État, les caisses des municipes et les caisses privées; on l'autorisa à faire des emprunts forcés (1); on distribua les meilleures provinces aux favoris du parti conservateur. Scipion eut la Syrie, Domitius la Gaule transalpine, Considius Nonianus la Gaule cisalpine (2). On décida enfin de faire une grande levée; et dans ce but on divisa l'Italie en un certain nombre de circonscriptions, on choisit pour chacune d'elles un sénateur influent et y possédant des biens : Cicéron eut Capoue (3), Domitius le territoire des Marses, Scribonius Libon l'Étrurie, Lentulus Spinter le Picénum. Le gouvernement conservateur semblait déjà rétabli.

Mais tout à coup, le matin du 14 janvier (4) une nouvelle extraordinaire éclata à Rome comme la foudre : César avait passé le Rubicon et occupé Rimini avec des forces considérables; le chef des démagogues, des aventuriers et des désespérés marchait sur Rome, à la tête de ses légions et des cavaliers gaulois.

(1) Appien, *B. C.*, II, xxxiv.
(2) César, *B. C.*, I, vi,; Cicéron, XVI, xii, 3.
(3) Cicéron, *F.*, XVI, xi, 3.
(4) Schmidt, *B. W. C.*, 106.

XII

BELLUM CIVILE

La vérité était beaucoup moins terrible que ne le faisaient croire ces nouvelles grossies par l'épouvante. Si César n'allait pas simplement se tenir sur la défensive dans la vallée du Pô, comme beaucoup de gens le croyaient naïvement, il n'avait non plus l'intention de marcher sur Rome. Le 4 janvier, César savait peut-être déjà quel accueil le sénat avait fait à ses propositions de conciliation, et il avait dû se décider à faire face aux éventualités redoutables de la situation. Quel parti fallait-il prendre? Attendre sans rien faire, ou en écrivant des lettres inutiles, le terme de juillet fixé par le sénat, eût été dangereux, parce que ses ennemis auraient eu le temps de rassembler leurs forces et de semer la discorde parmi les soldats. Depuis quelque temps déjà il revenait à ses oreilles que Labiénus était en train de traiter en secret avec ses ennemis (1). Il fallait appuyer par des faits ses protestations et ses paroles, et avoir recours aux menaces, comme au remède le plus efficace; mais comment le faire sans déchaîner immédiatement la guerre civile? Quelle impression ferait sur ses soldats un acte révolutionnaire? Leur attitude dans la crise qui appro-

(1) Hirtius, *B. G.*, VIII, 52.

chait, était le plus grand sujet d'inquiétude aussi bien pour lui que pour ses amis et ses ennemis. Après les fatigues d'une si longue guerre, cette armée le suivrait-elle encore dans une guerre civile? César s'était appliqué avec le plus grand soin pendant les dix années précédentes à s'attacher ses soldats. Sans doute il avait toujours exigé d'eux dans le service une discipline rigoureuse et un grand zèle; il était venu souvent à l'improviste vérifier si tout était en ordre; il n'avait jamais manqué de punir très sévèrement infractions au service. Mais d'autre part il avait magnifiquement récompensé ses soldats de leurs peines, en leur prodiguant l'or et les présents; il avait pris le plus grand soin de leur bien-être matériel; il avait augmenté le nombre de ses légions, en diminuant dans chacune celui des hommes, pour multiplier les postes de centurion; il avait encouragé chez ses soldats l'amour du luxe, le goût des armes, des casques, des cuirasses dorées; il avait enfin employé tous les moyens de flatterie qui pouvaient réussir avec des hommes simples et ignorants; cherchant à savoir leur nom à tous, à connaître leur histoire; parlant d'eux et vantant leur bravoure dans les documents publics et dans ses *Commentaires*. Les soldats, qui étaient presque tous de pauvres paysans de la vallée du Pô, avaient même entendu ce patricien de Rome les haranguer en les appelant non pas « soldats », mais « camarades (1) ». Et il était certainement très aimé d'eux. Cependant, bien qu'il ne fût plus qu'une immense fiction légale, le gouvernement de Rome inspirait encore un très grand respect; le sénat, les magistratures, tout l'édifice monumental de la vieille république étaient l'objet

(1) Suétone, *Caes.*, 65-70.

d'une profonde vénération, surtout pour le petit peuple italien. Qu'il y eût un moment d'hésitation, de défiance, de peur au commencement de la guerre, et l'attachement que ses soldats avaient pour lui pouvait disparaître devant ces sentiments séculaires. C'en eût été fait de l'armée de la Gaule, qui se serait dispersée.

Jamais César ne fut plus perplexe que pendant les cinq ou six jours qui suivirent (1). Mais la nouvelle que l'état de siège avait été proclamé à Rome le 7 janvier, et que les tribuns avaient pris la fuite, mit fin à ses hésitations; et il en vint brusquement, sans doute dans la matinée du 10, à une résolution suprême, celle de s'emparer à l'improviste de Rimini, la première ville d'Italie au delà de la frontière du Rubicon, de partir de Rimini pour occuper d'autres villes importantes, de faire voir par ce coup de force au sénat et à Pompée qu'il n'avait pas peur d'une guerre civile, et que, si ce devait être un duel mortel, il se défendrait en désespéré. Il essaierait ensuite de nouveau de traiter avec ses ennemis, que la peur, sinon la raison, rendrait peut-être plus conciliants. Et aussitôt il agit avec la rapidité qui lui était coutumière. Il fit part de son dessein aux quelques amis et officiers qui étaient avec lui et qui devaient l'accompagner (Asinius Pollion était de ce nombre); et avec eux il prit les dispositions utiles pour que le bruit de la chose n'allât pas jusqu'à Rimini : chacun d'eux, à la tombée de la nuit, sortirait seul de la ville par une route différente; ils se retrouveraient auprès des cinq cohortes que César avait déjà fait partir sous le commandement d'un certain Hortensius; avec elles, avant l'aube, on occuperait Rimini; pendant la journée César s'arrangerait pour détourner

(1) Plutarque, *Cés.*, 32.

l'attention du public. En effet, il se fit voir toute la journée à Ravenne; il alla prendre un bain, assista à un spectacle public, examina les plans d'une école de gladiateurs; il donna même le soir un grand dîner auquel il assista avec le calme le plus parfait. Et cependant ce qu'il allait tenter était bien dangereux. Si ses intentions avaient été connues, si Rimini avait fermé ses portes, il n'aurait pu la prendre avec 1,500 hommes, mais, en violant inutilement la frontière d'Italie sans autre résultat que la honte d'un échec, il aurait provoqué en quelques heures une guerre désastreuse pour lui. Au milieu du repas il dit qu'il était obligé de quitter pour quelques instants ses convives, appelé inopinément par son service; il monta dans un char de marchand, sortit de Ravenne par une autre route que celle de Rimini, mais ne tarda pas à rebrousser chemin pour rejoindre ses légions; il y trouva ses amis, fit éveiller les soldats, leur ordonna de se mettre en route sans autre arme que l'épée. Le matin du 11 janvier, quand les habitants de Rimini se réveillèrent, César était déjà avec 1,500 légionnaires dans la ville (1). Ayant trouvé à Rimini Antoine, qui s'était sauvé de Rome, il montra à ses soldats leur ancien général sous les habits d'esclave qu'il avait dû prendre, lui, le tribun, personne sacrée, pour s'enfuir; et il prononça un vigoureux discours, promettant de fortes récompenses, affirmant qu'il voulait défendre les libertés du peuple et combattre la tyrannie des factions. Ce discours eut un très grand succès; les légionnaires surpris et enthousiasmés lui jurèrent fidélité (2). César

(1) Plutarque, *Cés.*, 32; Suétone, *Cés.*, 31.

(2) Selon Suétone, *Cés.*, 33, et Dion, XLI, 4, ce *pronunciamento* eut lieu à Rimini; selon César, *B. C.* I, 7, à Ravenne. Voy. dans Schmidt, *B. W. C.*, 105, n. 1; Nissen, *H. Z.*, XLVI, page 97,

alors envoya Antoine trouver les cinq autres cohortes qui étaient sur la via Æmilia, probablement près de l'endroit où est maintenant Forlimpopoli (1), et il lui donna l'ordre de franchir l'Apennin et de prendre Arezzo; puis, avec les cinq cohortes qu'il avait lui-même, il occupa les jours suivants les principales villes de la côte, Pesaro, Fano, Ancône (2). Comme il n'avait avec lui que trois mille soldats, il ne pouvait, en agissant ainsi, avoir l'intention de commencer la guerre (3); il voulait simplement s'emparer d'un gage qui lui permît de traiter de la paix dans de meilleures conditions, et montrer à ses ennemis que, si on le provoquait, il répondrait à la violence par la violence. Et en effet, quand Roscius et Lucius César, vers le 19 janvier (4), le trouvèrent dans une des villes de la côte de l'Adriatique dont il s'était déjà emparé, il fit les conditions suivantes. Pompée se rendrait en Espagne; toutes les milices recrutées en Italie seraient congé-

n. 1, les raisons pour lesquelles ce n'est pas ici à César qu'il convient d'ajouter foi. Il a probablement cherché à dissimuler qu'il surprit en quelque sorte ses soldats et leur révéla son plan quand il avait déjà commencé à le mettre à exécution.

(1) Nissen, *H. Z.*, XLVI, p. 96.

(2) Nisssen, *H. Z.*, XLVI, p. 97, et Schmidt, *B. W. C.*, 114 et suiv. ont démontré qu'il résulte des passages de Cic., *A.* VII, xi, 1 et *F.*, XVI, xii, 2, que le 17 janvier on savait déjà à Rome qu'Ancône et Arezzo avaient été occupées. Il faut donc que ces villes aient été occupées au plus tard le 14. Certains points du récit de César sont par suite inadmissibles : par exemple il est impossible qu'il ait occupé Pesaro, Fano et Ancône, après avoir vu échouer les tentatives pour la paix dont Roscius et Lucius César étaient les intermédiaires. César, en d'autres termes, altère les premiers épisodes de la guerre dans le but de faire voir qu'il fut absolument surpris des violentes décisions du sénat.

(3) Voy, Schmidt, dans *Rh. mus.*, XLVII, p. 261 ; *B. W. C.*, 123, dont les considérations me paraissent montrer très bien quelles étaient les véritables intentions de César.

(4) Voy. Schmidt, *B. W. C.*, p. 123, n. 1.

diées; les comices se réuniraient à Rome en l'absence des armées, et quant à lui, il renoncerait à sa province et viendrait à Rome pour solliciter en personne le consulat (1).

Mais il arriva à César ce qui arrive si souvent quand deux ennemis cherchent mutuellement à se faire peur : il manqua son but, non pas parce qu'il ne réussit pas à épouvanter l'adversaire, mais parce qu'il lui fit une trop grande peur. Quand, les 14, 15 et 16 janvier, les nouvelles des occupations successives le long de la côte de l'Adriatique arrivèrent à Rome; quand l'on apprit qu'après Rimini, Pesaro et Fano avaient été prises; que Libon, effrayé, abandonnait l'Étrurie et se retirait précipitamment à Rome (2), une telle panique éclata dans le monde politique de Rome, que Pompée ne put l'arrêter. César ne pensait assurément pas avec si peu de chose plonger dans un si grand effarement ses ennemis. Tout le monde se persuada que César préparait un coup de main sur Rome; qu'il était déjà en route avec sa cavalerie gauloise et ses légions avides de butin; qu'il ne tarderait pas à arriver (3); que Rome ainsi que l'Italie étaient à sa merci, puisque Pompée ne pourrait opposer à ce torrent furieux que deux anciennes légions de César. Du matin au soir sénateurs et magistrats effrayés accouraient aux demeures de Pompée pour prendre des nouvelles, se lamenter, demander des conseils ou en donner; la confusion était si grande que les affranchis et les esclaves ne pouvaient plus garder les portes; tout le monde entrait et allait déverser dans le sein de Pompée son angoisse, son épouvante, son irritation; des scènes

(1) César, *B. C.*, 1, 9; Cic., F. XVI, 12, 3.
(2) Florus, IV, 2; Lucain, II, 462.
(3) Plutarque, *Pomp.*, 60; Appien, *B. C.*, II, xxxv.

violentes eurent lieu en sa présence. La plupart des sénateurs, qui n'avaient accepté la guerre que malgré eux, se révoltaient maintenant contre la petite majorité conservatrice et surtout contre Pompée; ils l'accusaient d'imprévoyance et de précipitation; ils regrettaient de n'avoir pas accepté les propositions de César (1); quelques-uns eurent pour Pompée des paroles qui ressemblaient a des insultes (2). Cet effarement universel déconcerta les consuls, les chefs du parti conservateur et tous ceux qui étaient responsables de la rupture; les préparatifs que l'on faisait en toute hâte le 12 (3), furent interrompus; le sénat ne fut convoqué ni le 14, ni le 15, ni le 16, les consuls craignant que les sénateurs effrayés ne voulussent se rendre sans conditions; les chefs de la coterie conservatrice se concertaient, mais sans rien pouvoir conclure (4). Surpris, lui-même, par tant d'événements inattendus, Pompée, qui était affaibli par la maladie, et n'avait pas l'énergie rapide de César, ne réussissait pas à s'orienter au milieu de tant de nouvelles et d'avis contradictoires; il ne savait même pas de quelles forces militaires disposait César (5); et il perdit trois jours dans des pourparlers avec les consuls et les grands personnages de Rome, sans rien décider. Il se rendait compte qu'il devait sortir au plus vite de Rome, prendre le commandement des troupes déjà prêtes, activer les recrutements et organiser la défense; car il croyait, comme tout le monde,

(1) Appien, *B. C.*, II, xxxvi.
(2) Plutarque, *Pomp.*, 60; *Cés.*, 33.
(3) Cic., *F.* XVI, 11, 3.
(4) Appien, *B. C.*, II, xxxvi.
(5) Un passage de Cic., *A.*, VII, xvi, 2, nous montre que Pompée ne se rendit compte du peu de forces dont disposait César qu'après l'arrivée de Labiénus, c'est-à-dire en février.

que César allait prendre aussitôt l'offensive. Mais comment laisser à Rome les affaires de l'État entre les mains d'un sénat si peureux et que César avait si facilement épouvanté? Il suffirait d'un moment de panique quand il ne serait plus là, pour que le sénat le désavouât, et alors la situation deviendrait pour lui terriblement difficile. Il aurait fallu faire sortir avec lui de Rome le sénat et les magistrats, emmener ainsi tout le gouvernement pour le soustraire à l'action de César et de ses menaces. Mais c'était là chose trop grave et trop compliquée; et pendant ces trois jours Pompée n'osa pas la proposer et la faire approuver. Mais le 17 (1) on apprit que non seulement Ancône, mais aussi Arezzo, étaient occupées. César marchait donc sur Rome avec une rapidité effrayante! L'épouvante, qui était déjà grande, devint terrible; Pompée sortit enfin de son inertie (2) : il réussit à s'entendre avec Caton, avec les consuls, avec les personnages les plus influents, qui comprenaient tous qu'il fallait décider quelque chose, et d'accord avec eux, il convoqua le sénat. La séance fut agitée, confuse, très longue et

(1) Schmidt, *B. W. C.*, 115.

(2) Les passages de Cicéron, *F.*, XVI, xii, 2; *A.* IX, x, 2, prouvent que le 17 janvier il y eut une séance du sénat où Pompée, *plenus formidinis* à la suite de la prise d'Ancône et d'Arezzo, fit approuver l'abandon de Rome. Je crois que cette séance fut la même que celle où Pompée fit les déclarations dont parlent Cicéron, *A.*, VII, xi, 1, et Plutarque, *Pomp.*, 60; César, *B. C.*, I, xxxii, 8, et Appien, *B. C.*, II, xxxvi, où Caton (Plutarque, *Pomp.*, 60; *Cat.*, *U.*, 52), proposa de donner à Pompée la dictature, et où fut rendu le *decretum tumultus*. En ce qui concerne celui-ci, je crois avec Schmidt, *B. W. C.*, 106 et suiv. qu'il fut rendu après que César eut fait irruption en Italie, mais non le 14 janvier, puisque tout porte à croire qu'il n'y eut qu'une séance, celle du 17; l'état général d'irrésolution empêcha peut-être qu'il n'y en eût auparavant une autre, dont nous saurions certainement quelque chose si elle avait eu lieu.

pleine de contradictions. Plusieurs sénateurs reprochèrent à Pompée son imprévoyance (1); Volcatius Tullus et Cicéron proposèrent d'envoyer des ambassadeurs à César pour traiter de la paix (2); Caton, au contraire, proposa de donner à Pompée de pleins pouvoirs pour diriger la guerre (3). Celui-ci reçut les reproches avec une indifférence dédaigneuse; il ne voulut rien cacher de la situation véritable (4); il dit tranquillement qu'il pourvoirait à la défense de l'Italie; mais il combattit la proposition de Tullus, qui équivalait, selon lui, à dire que l'on avait peur (5). L'attitude résolue de Pompée fit ainsi prévaloir le parti de la guerre; la proposition de Caton fut approuvée et le *tumultus* décrété (6). Pompée fit alors connaître son plan : les consuls et le sénat abandonneraient Rome, se retireraient à Capoue et y emporteraient le trésor; Pompée punirait les villes qui ouvriraient leurs portes à César et considérerait comme ennemis tous les sénateurs qui ne quitteraient pas Rome avec lui (7). On

(1) Plutarque, *Pomp.*, 60; *Cés.*, 33; Appien, *B. C.*, II, xxxvii.

(2) Plutarque, *Pomp.*, 60; App., *B. C.*, 2, 36.

(3) Plutarque, *Pomp.*, 60; *Cat. U.*, 52.

(4) Voy. Cicéron, *A.*, VII, xi, 1 (les paroles de Pompée).

(5) Cæs., *B. C.*, I, 32, 8.

(6) Nissen, *H. Z.*, XLVI, p. 100, s'appuyant sur les termes vagues de Plutarque (*Pomp.*, 60 et Cat., *U.* 52) et sur la faiblesse de Pompée pendant la guerre, croit que la proposition de Caton ne fut pas approuvée. Schmidt, *B. W. C.*, 135, semble être du même avis. Mais Vell., ii, 49, dit que *consules senatusque... Pompeio summam imperii detulerunt*. Il me semble que Velléius a raison. On ne pourrait pas expliquer autrement que Pompée ait ordonné l'évacuation de Rome et la retraite en Grèce, non seulement de l'armée, mais de tout le sénat. En outre, pendant la guerre en Italie il dirigea à Lucera toutes les opérations; si ce haut commandement ne fut pas efficace, la raison n'en est pas dans le manque de pouvoirs légaux, mais dans la faiblesse même de Pompée et de son parti.

(7) Cicéron, *A.*, IX, x, 2; Appien, *B. C.*, II, xxxvii; Dion, XLI, vi.

peut s'imaginer quelle fut la stupeur générale. On abandonnait Rome à l'ennemi! Cet ordre donné par Pompée était un coup d'État que Sylla lui-même n'avait jamais osé.

Pompée, à ce qu'il semble, quand il fut sorti du sénat, partit aussitôt pour Capoue. La soirée était déjà avancée (1), et de nombreux sénateurs qui ne s'étaient pas fait accompagner par des esclaves porteurs de lampes, ne voulant pas s'aventurer dans Rome, qui n'était pas éclairée, passèrent la nuit à la Curie. L'agitation était extrême. On trouvait bien ennuyeux un départ aussi précipité. Pompée, qui avait partout tant d'esclaves, tant d'argent, tant d'hommes d'affaires et tant d'amis, n'avait pas réfléchi que le plus grand nombre des sénateurs n'étaient pas aussi à leur aise que lui. Que faire des nombreuses *familiæ* d'esclaves qu'ils avaient tous chez eux? Les laisseraient-ils à Rome sans maîtres, au moment où le désordre de la guerre civile allait probablement augmenter le prix du blé et exciter l'esprit de révolte chez les esclaves (2)? Où envoyer leurs femmes et leurs enfants (3)? Beaucoup d'entre eux n'avaient même pas l'argent nécessaire pour un voyage qui pouvait être long et ne savaient comment se le procurer. Les amis étaient gênés; le commerce des *syngraphæ* était presque arrêté; les emprunts étaient très difficiles, parce que les capitalistes redoutaient la guerre civile (4). Pompée cependant, grâce à son attitude énergique et à ses menaces, avait repris son ascendant sur le monde politique faible et changeant; et le premier mécontentement passé,

(1) Voy. Appien, *B. C., II,* 37.
(2) Voy. Cicéron, *F.*, XIV, vii, 3.
(3) Voy. Cicéron, *A.*, VII, xiii a., 3.
(4) Voy. Cicéron, *A.*, VII, xviii, 4.

bien des gens s'étaient mis à réfléchir à leur intérêt véritable. Si César l'emportait, n'aurait-on pas une révolution politique et les riches ne seraient-ils pas dépouillés de leurs biens? Aussi, bien que la conduite de Pompée occasionnât beaucoup de mauvaise humeur, le plus grand nombre des sénateurs se décida à partir avec Pompée. Caïus Cassius lui-même, le questeur de Crassus, se rangea du côté de Pompée, et avec lui son beau-frère Brutus, pour qui César cependant avait été comme un second père, et dont le père véritable avait été tué traîtreusement par Pompée dans la révolution de Lépide, à Modène. Brutus s'était jusque-là refusé à être l'ami de Pompée, mais dans cette crise suprême il céda lui aussi. Les partisans de César furent peu nombreux : parmi eux étaient Salluste et Cœlius qui voulaient se venger des persécutions d'Appius Claudius, Dolabella, ce libertin devenu le gendre de Cicéron, et Asinius Pollion. Le jour suivant au milieu d'une grande confusion, tout le monde commença ses préparatifs de départ, mais sans trop se hâter, bien des gens espérant encore qu'un événement inattendu leur permettrait de rester. Pour se procurer l'argent nécessaire au voyage, beaucoup de sénateurs eurent recours à Atticus, qui mit à la disposition de ses amis les grosses sommes cachées dans les caves de sa maison ou déposées dans les temples de Rome (1). On avait cependant de la peine à se mettre en route; et bien des gens auraient encore prolongé leurs préparatifs, si, par bonheur pour Pompée, le 18, la fausse nouvelle n'eût couru que César marchait déjà sur Rome à la tête de la cavalerie gauloise (2). Ce fut une panique sou-

(1) Corn. Nep., *Att.*, 7.

(2) Il me semble que l'on peut corriger ainsi le récit de César vrai au fond, mais exagéré (Cés., *B. C.*, I, xiv), en le comparant

daine : les consuls partirent immédiatement, sans avoir vidé le trésor; les plus embarrassés dans leurs préparatifs les eurent achevés en un instant; et le jour même la voie Appienne fut encombrée de litières, d'esclaves, de chars et de bêtes de somme. Un grand nombre de sénateurs, de chevaliers, d'affranchis et de plébéiens aisés, enfin toute la société riche et cultivée (1) sortait de Rome, et, bizarrerie des révolutions, elle laissait les femmes, les enfants et les esclaves dans une ville sur laquelle on croyait que César allait fondre avec la cavalerie gauloise. Cicéron était parti avant la panique, le matin du 18 (2), de mauvaise humeur lui aussi et très mécontent de Pompée. Il ne trouvait pas qu'il fût sage d'abandonner ainsi Rome (3), et ne croyait pas que Pompée pût rapidement, comme il s'en flattait, parvenir à former une grande armée en Italie (4); il était donc fort inquiet : il lui semblait que Pompée avait été trop violent et trop faible à la fois, surtout en présence de l'attitude résolue de César; il en voulait beaucoup à celui-ci, mais en somme il était plus porté à croire à son succès qu'à celui de Pompée. Les événements confirmaient les sinistres pressentiments qu'il avait eus au commencement de cette guerre. Il se repentait d'avoir accepté la mission de Capoue, et maintenant que Capoue devenait le poste avancé de l'armée de Pompée, il voulait y renoncer,

avec celui de Dion, XLI, vi. César cependant se trompe en disant que ce fut la nouvelle de la prise d'Osimo qui causa la panique. En effet, il dit lui-même que la panique eut lieu le 18 janvier, le jour qui suivit le départ de Pompée; or, ce jour-là, Osimo n'était pas encore prise.

(1) Dion, XLI, vii.

(2) Cicéron, *A.*, VII, x; *A.*, IX, x, 4.

(3) Cicéron, *A.*, VII, xi, 3.

(4) Cicéron, *A.*, VII, xii, 2.

acceptant en échange de surveiller la plaine et les côtes du Latium (1). Tandis qu'il était en proie à une aussi grande anxiété, il ne fut pas fâché de voir que son gendre Dolabella se rangeait du côté de César. C'était sans doute une honte pour la famille, mais il y aurait des avantages pour lui, si César l'emportait; Dolabella pourrait intercéder auprès du vainqueur (2).

César cependant ne pensait nullement à marcher sur Rome, comme tout le monde le croyait. Après avoir occupé Ancône et Arezzo, il avait encore le 19 janvier envoyé Curion pour s'emparer de Gubbio, d'où le préteur Thermus partit avec cinq cohortes (3); puis il s'était arrêté pour attendre des renforts. Il ne pouvait aller plus loin avec 3,000 hommes Mais bientôt les événements qu'il avait mis en marche l'entraînèrent plus loin qu'il n'avait pensé. Très vexé d'apprendre que Pompée, les consuls et une partie du sénat avaient quitté Rome, craignant que Pompée n'eût voulu lui enlever le moyen de négocier avec le sénat une paix équitable et l'obliger à cette grande guerre à travers l'empire, qui l'effrayait, il avait écrit aussitôt et fait écrire à un grand nombre de sénateurs qui partaient, et entre autres à Cicéron, pour les engager à rester à Rome (4). Mais un plus gros danger le menaçait du côté d'Osimo. Actius Varus armait à la hâte de nombreuses cohortes, et on disait qu'il voulait attaquer l'ennemi, qui n'avait en tout que 3,000 hommes dispersés dans un grand triangle entre Arezzo, Ancône et Rimini. César, qui n'avait en tout que sa petite

(1) Voy. les intéressantes observations de SCHMIDT, *B. W. C.*, 117, sur les passages de CICÉRON, *A.*, VII, XI, 5; *A.*, VIII, XI B, 3; *A.*, 8, 11 D, 6; *F.*, XVI, XI, 3.

(2) CICÉRON, *A.*, VII, XIII A, 3.

(3) SCHMIDT, *B. W. C.*, 122; in *Rh. Mus.*, XLVII, p. 261.

(4) CICÉRON, *A.*, VII, XVII, 3; *A.*, VII, XXI, 3.

armée de Gaule, comprit qu'il fallait à tout prix empêcher l'ennemi de recruter des troupes, car la disproportion des forces eût bientôt été dangereuse pour lui : il réunit donc sa légion sur le bord de l'Adriatique, peut-être à Ancône, et il ordonna à Curion et à Antoine d'évacuer Gubbio et Arezzo (1). Tant il est vrai qu'Arezzo n'avait été occupé que pour faire peur. Là-dessus arriva vers la fin de janvier la réponse aux conditions de paix qu'il avait proposées. L'ambassadeur de Pompée, revenant de son entrevue avec César, avait rencontré les consuls et plusieurs sénateurs à Teano, sur la route de Capoue (2); la plupart d'entre eux étaient si ennuyés de leur brusque départ de Rome et de la dangereuse aventure dont personne ne voyait clairement la fin, qu'ils étaient disposés à accepter les propositions de César, en l'absence de Pompée. César voulait la paix, le sénat voulait la paix : comment ne serait-il pas possible de la conclure? Mais les hommes n'étaient plus les maîtres des événements. Les sénateurs réunis à Téano avaient, en fait, ajouté aux propositions de César la condition qu'il se retirerait dans sa province, afin que le sénat pût délibérer en pleine indépendance (3) : une condition bien naturelle de leur part, car ils voulaient avoir au moins ce gage de la sincérité de César. Malheureusement César ne pouvait l'accepter, car il sentait combien il serait facile à ses ennemis de trouver un prétexte à la guerre, dès qu'ils se sentiraient les plus forts. Actius Varus continuait en effet à armer des soldats; et César était forcé d'em-

(1) César, *B. C.*, I, xii. Au sujet de cette concentration voy. Schmidt, *B. W. C.*, 125.

(2) Cicéron, *A.* VII, xiv, 1; VII, xv, 2. Voy. pour les dates Schmidt, *B. W. C.*, 124.

(3) Cicéron, *A.*, VII, xiv, 1.

pêcher les recrutements de ses adversaires, à n'importe quel prix. Aussi quand il eut sous la main toute sa légion, c'est-à-dire probablement le 1[er] février, il marcha sur Osimo, défit Varus, prit la ville après une escarmouche, fit passer de son côté, en leur promettant une bonne solde, un grand nombre des soldats de Varus (1); puis il s'empara de Cingoli et de tout le Picénum (2). A quelques jours de là, peut-être le 3 février (3), ayant été rejoint par la douzième légion (4), il s'avança dans la direction de Fermo (5), avec l'intention de marcher sur Ascoli, que Lentulus Spinter occupait avec dix cohortes.

Ces opérations militaires auxquelles César avait été contraint pour empêcher les recrutements des adversaires, anéantissaient les tentatives de paix, au moment où elles paraissaient près d'aboutir. La destinée entraînait à la guerre civile ceux-là mêmes à qui elle répugnait le plus. Mais chaque jour les forces de César semblaient augmenter et celles de ses ennemis s'amoindrir. Ces premières opérations si hardies, le désordre qu'il avait jeté inopinément parmi ses adversaires, la fuite de Pompée, la mainmise sur une partie de l'Italie, entraînaient l'armée à la guerre civile, et l'amenaient petit à petit à la révolution. Le bruit n'avait-il pas couru que César ferait chevaliers tous les soldats qui le suivraient? L'espoir de cette récom-

(1) César. *B. C.*, I, xiii.
(2) César, *B. C.*, I, xv.
(3) Schmidt, *B. W. C.*, 127, n. 1.
(4) César, *B. C.*, I, xv.
(5) Schmidt me paraît dans le vrai quand il traduit les mots de César, *B. C.* I, xv, *Asculum Picenum proficiscitur*, par « il partit dans la direction de Ascoli. » On peut expliquer ainsi le *recepto Firmo* de I, xvi, sans supposer que César ait d'abord pris Ascoli, puis ait fait volte-face pour marcher sur Fermo, et sans chercher à corriger le texte.

pense avait encore augmenté la vieille admiration des soldats de la Gaule pour leur *imperator* (1). Au contraire, si Pompée avait réussi à faire sortir le gouvernement de Rome et à le soustraire à l'action de César, il n'avait cependant pas pu s'en servir, lui non plus. Comment se faire suivre dans les villages et les petites villes, où une telle foule ne pouvait trouver à se loger, par ce sénat qui était découragé, mécontent de lui, et dont les avis discordants le gênaient? Il avait donc abandonné à eux-mêmes les sénateurs au bout de quelques jours, et il avait décidé de se rendre à Lucera pour y prendre le commandement des deux légions et pour concentrer dans cette ville toutes les troupes que l'on recrutait sur la côte de l'Adriatique (2). Le sénat s'éparpillait ainsi dans la Campanie : les consuls étaient dans un endroit, les tribuns dans un autre, la foule des sénateurs un peu partout, dans les villas solitaires, dans les campagnes désertes et tristes à cette époque de l'année; les courriers ne savaient ni où ni à qui remettre les lettres; les nouvelles les plus importantes n'arrivant pas en même temps à Pompée et aux consuls (3), les ordres aussi arrivaient trop tard, et à distance ils étaient moins suivis. En somme la confusion était extrême parmi les conservateurs; tout le monde se plaignait, mais bien peu de gens agissaient; et ceux-ci n'obéissaient point à Pompée, qui n'était le chef qu'en apparence. Les enrôlements se faisaient avec lenteur, car on ne rencontrait partout que mauvaise volonté (4); Pompée avait envoyé le

(1) Suét., *Cés.*, 33.
(2) Cicéron, *A.*, VII, xv, 3.
(3) Par exemple la nouvelle de la perte de Picenum, Cicéron, *A.*, VII, xxi, 2.
(4) Cicéron, A., VII, xxi, 1.

tribun Caïus Cassius de Lucera à Capoue, pour y donner aux consuls l'ordre d'aller à Rome prendre le trésor, mais les consuls, prétextant que les routes n'étaient pas sûres, n'avaient pas obéi (1). Le trésor public allait donc aussi être abandonné à l'ennemi. Déjà découragés par la marche de la guerre et par les dommages que leur causait une telle confusion, les sénateurs devenaient encore plus lâches dans la solitude des maisons de campagne et des petites villes, où les nouvelles arrivaient tard et comme les voix éteintes d'un monde très lointain. L'abandon de Rome surtout avait rempli les esprits d'une terreur presque superstitieuse. Rome, la grande ville, la métropole, pour la première fois était abandonnée à elle-même. Comment rendre un peu d'énergie, un peu d'ardeur pour la guerre à des gens aussi abattus? On fut pourtant bien aise d'apprendre que Labiénus était passé au parti de Pompée. Nous ne savons pas exactement quelles raisons le décidèrent. Il semble qu'il y ait eu depuis quelque temps déjà des divergences et des froissements entre César et Labiénus, et qu'après la guerre contre Vercingétorix, pendant laquelle les seules grandes victoires véritables avaient été remportées par Labiénus sur les Sénones et sur les Parisiens, cet obscur plébéien, dont l'amitié de César avait fait un personnage riche et en vue, s'imagina qu'il était supérieur à César lui-même comme capitaine. En tout cas sa défection remonta un peu les esprits abattus des partisans de Pompée; mais leur mécontentement continuait à être grand. Cicéron allait et venait continuellement de Formie à Capoue, impatient d'avoir des nouvelles, toujours agité par des sentiments divers : tantôt il

(1) Cicéron, *A.*, VII, xxi, 2.

s'indignait de l'audace de César, et tantôt de l'inertie de Pompée; puis il revenait à son projet favori d'intervention et de paix. Le 10 février, dans son domaine de Formie, s'étaient réunis différents amis et des membres influents du parti de Pompée, C. Cassius, M. Lépidus, L. Torquatus : ils avaient longuement discuté au sujet de la situation, et ils avaient tous conclu que si une bataille était inévitable, il fallait qu'elle fût unique. Tous les hommes de bonne volonté s'entendraient ensuite pour amener le vaincu à renoncer à ses prétentions, et pour l'obliger à conclure la paix (1).

Tandis que ses adversaires organisaient la défense avec lenteur et avec mollesse, César avançait résolument. Arrivé à Fermo, il avait appris qu'on avait évacué Ascoli, et que Lentulus effrayé par sa rapidité et par ses forces avait cédé en route le commandement à Vibullius Rufus (2) et s'était retiré à Corfinium, où Domitius Ahénobarbus était en train de réunir des troupes sérieuses. Lucilius Hirrus, qui avait quitté Camérinum, se retirait lui aussi à Corfinium avec ses soldats. Corfinium devenait donc le point de ralliement pour ses adversaires; et par cela même que ses ennemis fuyaient, César était obligé d'aller de l'avant. Comprenant qu'il était désormais impossible d'arriver à conclure la paix sans livrer d'abord une bataille qui pliât l'entêtement des uns et vainquît les hésitations des autres, il forma à Fermo un nouveau dessein qu'il mit aussitôt à exécution. Il ferait en Italie une guerre brève et rapide, détruirait les forces qui se concentraient à Corfinium, obligerait Pompée et les consuls à conclure une paix raisonnable, et bientôt ainsi

(1) Cicéron, *A.*, VII, xxii, 1; *F.*, XV, xv, 1.
(2) Voy. Schmidt, *B. W. C.*, 131.

la tranquillité serait rendue à l'Italie. Il demeura un jour à Fermo pour y faire des approvisionnements; il lança par de nombreux courriers un manifeste aux principales villes d'Italie dans lequel il exposait ses intentions pacifiques; puis, avec sa rapidité ordinaire, il se remit en route le 8 février, à grandes journées, en longeant la côte (1) dans la direction de Corfinium. Dans cette ville, dans Sulmone et dans Alba s'étaient réunies trente et une cohortes, c'est-à-dire un peu plus de 10,000 hommes (2). Mais Pompée, très sagement, voulait concentrer ses troupes, plus au sud, à Lucera, faire trouver à César le pays des Marses déjà abandonné. L'incertitude et la lenteur continuaient cependant à enrayer les meilleurs projets de Pompée. Il avait un pouvoir illimité, mais il hésitait à s'en servir avec un personnage tel que Domitius Ahénobarbus : ainsi c'était sous forme de conseil et non d'ordre qu'il lui avait dit de se replier sur Lucera (3); et il avait été satisfait en apprenant le 10 février que Domitius comptait se mettre en route le 9 (4). Puis il n'avait plus reçu de nouvelles de Domitius, jusqu'à ce que, quelques jours plus tard, il apprit indirectement que

(1) Le fait que César ait côtoyé la mer est démontré par CICÉRON, *A.*, VIII, XII, B, 1. Voy. SCHMIDT, *B. W. C.*, 129.

(2) CÉSAR, *B. C.*, I, 15, estime à environ 33 les cohortes de cette région, dont 20 étaient sous le commandement de Domitius; CICÉRON, *A.*, VIII, XI A, et *A.*, VIII, XII A, 1, dit qu'au témoignage de Pompée, il y en avait 31; 14 étaient sous le commandement de Vitellius, 5 sous celui de Hirrus, 12 (11 d'après certains éditeurs) sous celui de Domitius. Les informations de Pompée sont plus sûres que celles de César, qui ne les avait qu'indirectement. Les garnisons de Sulmone (7 cohortes d'après César, *B. C.*, I, XVIII), et celles d'Alba Fucétia étaient comprises dans ces 31, en sorte qu'il n'y en avait que 18 à Corfinium. Voy. CIC., *A.*, VIII, XII, A, 1. SCHMIDT, *B. W. C.*, 133.

(3) CICÉRON. *A.*, VIII, XII A, 1.

(4) CICÉRON, *A.*, VIII, XI A.

Domitius avait changé d'avis et qu'il voulait maintenant attendre César de pied ferme. Pompée, qui connaissait les faiblesses des hautes classes italiennes, en vint à penser qu'il y avait dans l'armée de Domitius de grands propriétaires des environs de Corfinium, et qu'ils insistaient pour qu'on défendît le pays et qu'on l'empêchât d'être pillé par les soldats de César (1). Grand propriétaire lui-même, indulgent pour les faiblesses de ce genre, et trop peu énergique pour s'imposer, Pompée fit alors une chose indigne d'un général : il pria le 12 février Domitius de lui envoyer dix-neuf cohortes et de conserver les autres pour la défense (2). Mais le 13 ou le 14 février (3), ayant perdu l'espoir de voir Domitius se conformer à son avis, et persuadé qu'il allait être surpris par César, il en vint à faire le projet de se retirer en Grèce. Il n'était plus possible de se défendre en Italie ; il fallait donc quitter la péninsule, aller en Orient, refaire une armée et remettre la guerre à plus tard, pour avoir des forces plus sérieuses. Mais même après avoir pris ce parti Pompée manqua de l'énergie nécessaire. Le 13 (4) il envoya Décimus Lélius aux consuls avec une lettre dans laquelle il les priait, « si la chose leur paraissait opportune », l'un de se rendre en Sicile avec des troupes recrutées aux environs de Capoue et avec douze des cohortes de Domitius, pour protéger cet important grenier, l'autre, avec le reste des forces, à Brindes

(1) CICÉRON, *A.*, VIII, XII B, 2.

(2) CICÉRON, *A.*, VIII, XII B, 2. Pour la date de cette lettre, voy. SCHMIDT, *B. W. C.*, 136. Voy. CICÉRON., *A.*, VIII, XII A, 1.

(3) CICÉRON, *A.*, VIII, XII A, 3. Pour la date que l'on peut fixer en se reportant au texte de CIC., *A.*, VIII, XI D, 1, voy. SCHMIDT, *B. W. C.*, 136.

(4) Pour la date à laquelle fut donné cet ordre, voy. SCHMIDT, *B. W. C.*, 136.

pour s'y embarquer (1). Il invita aussi Cicéron à le rejoindre à Brindes (2). Malheureusement, les craintes qu'il avait au sujet de Domitius n'étaient que trop fondées. Le 14 février Domitius se laissait surprendre et assiéger à Corfinium avec dix-huit cohortes. L'émotion fut grande en Italie quand on apprit cette nouvelle. On pensait que Pompée allait se porter aussitôt au secours des assiégés!

Mais à la nouvelle du siège de Corfinium et du désastre qui menaçait, Pompée, sortant enfin de sa paresse, se ressaisit, retrouva son énergie, et à partir de ce moment il ne cessa plus de montrer une grande fermeté. Au risque de précipiter la république dans un affreux désordre, et de mourir avec les siens dans un effrondrement gigantesque, il voulut prendre sa revanche sur César. Jugeant que les deux légions qu'il avait à Lucera ne suffisaient pas pour secourir Domitius, qu'un échec aurait été désastreux pour son prestige, il résista aux supplications de toute la Rome élégante et aristocratique qui, impatiente de porter secours à Domitius, voulait se lancer aveuglément dans une aventure trop dangereuse; et il eut la force de prendre la résolution la plus difficile de toutes, celle de s'avouer vaincu pour l'instant. Il considéra comme perdues les recrues que l'on avait faites sur les côtes de l'Adriatique; il abandonna Domitius à son sort, et prit le parti décisif de se retirer en Grèce; il renonça même, en voyant ses forces insuffisantes, à son idée de conserver la Sicile, et il envoya aux consuls l'ordre très net de concentrer à Brindes toutes les recrues qu'ils avaient faites à Capoue et toutes les armes dont ils

(1) Cicéron, *A.*, VIII, xii a, 3.
(2) Cicéron, *A.*, VIII, xi d, 1.

pouvaient disposer (1). De fait Domitius capitula au bout de sept jours, tandis que Pompée se retirait à Brindes, où se formait déjà la flotte qui devait l'emmener en Grèce. Après Corfinium, ce fut Sulmone qui capitula; et sur ces entrefaites une autre des légions de la Gaule, la huitième, arrivait à César, ainsi que vingt-deux cohortes de recrues nouvelles et que 300 cavaliers envoyés par le roi du Norique (2).

Les hautes classes d'Italie furent épouvantées à la nouvelle de la chute de Corfinium. Le terrible démagogue avait capturé cinq sénateurs qui lui étaient très hostiles, un grand nombre de chevaliers et de jeunes nobles. Mais César les remit tous en liberté, leur restitua toutes les richesses qu'ils avaient sur eux, et les traita avec beaucoup de bienveillance. A mesure que les événements l'engageaient plus avant dans une guerre qu'il n'avait pas voulue, César s'attachait davantage à son désir sincère de mettre fin très vite à la lutte en Italie, et d'obliger Pompée à conclure un accord honorable, de façon à contenter l'opinion publique qui voulait, qui réclamait la paix, qui était prête à adorer celui qui saurait la lui donner. Cette guerre civile, bien qu'encore assez restreinte, compromettait déjà trop d'intérêts; le crédit était devenu si difficile que les débiteurs étaient obligés de vendre pour payer les intérêts; une nouvelle liquidation des dettes commençait, très ruineuse, où tout tombait à vil prix; le travail diminuait, tandis que la misère faisait des progrès rapides, à Rome surtout, d'où tant de gros personnages étaient absents. César voulait à tout prix arriver à une entente avec Pompée,

(1) Cicéron, *A.*, VIII, xii a, 4; Schmidt, *B. W C.*, 139.
(2) César, *B. C.*, I, xviii.

en Italie même, en quelques semaines, et de manière à en avoir tout le mérite aux yeux de l'Italie. Toujours prodigieusement actif, il écrivait à Cicéron qu'il était disposé à rentrer dans la vie privée et à laisser à Pompée le premier rang dans la république, pourvu qu'il pût vivre en sécurité (1); il envoyait le neveu de Balbus au consul Lentulus pour le prier de retourner à Rome et de s'y occuper de la paix (2); il écrivait à Rome à Oppius, pour qu'il déclarât qu'il ne prétendait pas être le Sylla de la démocratie, mais se réconcilier avec Pompée et triompher grâce à sa générosité (3); enfin le 21 février, le jour même de la prise de la ville, il quittait Corfinium, emmenant avec lui six légions, dont trois faisaient partie de l'armée de la Gaule, et dont les trois autres avaient été formées sur les lieux mêmes de nouvelles recrues et de soldats de Domitius. Dans sa marche, il remettait aussitôt en liberté tous les officiers et tous les partisans de Pompée pris le long de la route; enfin le 9 mars, en brûlant les étapes, il arrivait sous les murs de Brindes. Mais Pompée s'était déjà décidé pour la guerre et avait pris ses dispositions. Se souvenant enfin qu'il avait une armée en Espagne, il avait envoyé Vibullius Rufus pour en prendre le commandement; il avait chargé d'autre part Domitius d'aller à Marseille pour tenir la ville dans la fidélité (4); il avait déjà expédié une partie de l'armée avec les consuls en Epire, et il attendait que les navires revinssent pour y monter à son tour. La paix était-elle encore possible dans ces conditions? César eut là-dessus une dernière illusion, quand il vit

(1) Cicéron, *A.*, VIII, ix, 4.
(2) Cicéron, *A.*, VIII, ix, 4; xi, 5.
(3) Cicéron, *A.*, IX, vii c, 1.
(4) César, *B. C.*, I, xxxiv.

arriver (1) Magius apportant des propositions de la part de Pompée. Et certes, en ce moment suprême, Cicéron, s'il se fût trouvé à Brindes, eût pu encore tenter cette conciliation, dont il caressait l'idée depuis longtemps. Malheureusement le vieil écrivain ne s'était pas rendu à l'invitation de Pompée, prétextant que les routes n'étaient pas sûres, mais en réalité, parce qu'il ne voulait pas s'aventurer dans cette guerre civile qui lui était odieuse comme à tous les Italiens un peu sensés; et à l'heure où il fallait agir et marcher, il restait dans son domaine de Formie, à rêver, se complaisant dans sa mélancolie, dans ses inquiétudes et dans ses espérances. La clémence dont César avait fait preuve à Corfinium l'avait profondément ému; et les lettres de César et de Balbus l'avaient infiniment flatté, bien qu'il se plût à dissimuler son plaisir sous une amère défiance, pour pouvoir en parler plus fréquemment avec ses amis, et les entendre lui répéter que César ne le trompait point et comptait bien sur lui pour conclure la paix.

Cependant l'occcasion dernière lui échappa, si toutefois la paix était encore possible. César avait en vain attendu plusieurs jours le retour de Magius (2); il avait en vain aussi envoyé Titus Caninius Rébilus pour conférer à Brindes avec un ami intime de Pompée, Scribonius Libon. La réponse fut que Pompée ne pouvait pas traiter de la paix en l'absence des consuls (3). L'envoi de Magius avait été une ruse pour gagner du

(1) On peut, il me semble, de cette façon faire concorder César, *B. C.*, I, XXVI, et Cicéron, *A.*, IX, XIII A. Schmidt, *B. W. C.*, p. 152, suppose que l'envoi de Magius était une feinte, et la chose me paraît vraisemblable.

(2) C'est ainsi, selon moi, qu'il faut interpréter Cés., *B. C.*, I, XXVI.

(3) César, *B. C.*, I, XXVI.

temps (1). Pompée voulait la guerre, et il la voulait grande et décisive. Après la reddition de Corfinium, l'Italie le considérerait toujours comme ayant été vaincu par César, s'il consentait à faire la paix sans avoir pris sa revanche. L'atrocité de cette guerre civile, les maux infinis qu'elle allait entraîner, tout disparaissait désormais dans la conscience de cet homme grisé par les grandeurs, et qui n'obéissait plus qu'à un égoïsme farouche. La fortune extraordinaire dont il avait joui jusque-là l'entraînait à sa ruine. César ne put empêcher que le 17 mars Pompée ne partît avec toute la flotte (2). Ainsi la petite querelle née entre deux factions s'était démesurément agrandie ; et une vraie guerre civile commençait.

(1) Schmidt, *B. W. C.*, 152.
(2) Cicéron, *A.*, IX. xv a, 1.

XIII

LA GUERRE D'ESPAGNE

(L'an 49 avant Jésus-Christ.)

César ne resta à Brindes qu'une seule journée, et partit immédiatement pour Rome, en proie à une irritation violente, déclarant à ses amis que, puisque Pompée et la majorité du sénat voulaient une guerre à outrance, ils l'auraient sans quartier; qu'il irait sans retard attaquer les armées de l'Espagne (1). Curion et Cœlius, qui l'avaient vu jusqu'alors si modéré, ne revenaient pas de leur étonnement en l'entendant parler ainsi (2). Mais César n'avait que trop sujet d'être préoccupé et furieux, après les incroyables événements de janvier et de février. La portée de ces événements était si grande, que l'Italie tout entière en avait été

(1) Cicéron, *A.*, IX, xv a.

(2) Cicéron, *A.*, X, iv, 8 ; X, ix a, 1. Ces témoignages de Curion et de Cœlius, qui voyaient alors César tous les jours, sont très importants, et nous font connaître son état d'esprit après le départ de Pompée. Il n'est pas douteux qu'ils soient véridiques : Cœlius en effet n'avait aucune raison, quand il écrivait à Cicéron, pour prêter faussement à César des propos violents ; et Curion qui cherchait à attirer Cicéron dans le parti de son général aurait plutôt exagéré sa modération que son emportement. Ce sont des confidences d'une sincérité absolue et d'une grande valeur psychologique. Il n'y a pas du reste de contradiction entre cette violence de César et sa modération première : la situation était tellement changée, elle était devenue si périlleuse qu'il pouvait être hors de lui.

bouleversée; et la situation qu'ils avaient créée était si obscure, si étrange, si imprévue, que César ne pouvait l'envisager avec tranquillité malgré les éclatants succès de ses armes. Si grand que fût le pessimisme des classes supérieures, habituées depuis longtemps à considérer la République comme un État en dissolution, les faits avaient dépassé les plus sombres prévisions. On avait vu cette chose incroyable : le sénat, les magistratures, tout l'édifice monumental et vénéré de la vieille République crouler en deux mois sous les coups de quelques légions; la petite et vaillante armée de César mettre en pièces en un clin d'œil le gouvernement légal, balayer les débris du sol de l'Italie, et rester maîtresse de l'Italie. Rome n'avait pas encore vu une catastrophe si soudaine ni si bizarre. Or, c'était justement la grandeur inopinée de cette catastrophe qui épouvantait César. Il se rendait compte qu'il était dans la situation dangereuse d'un rebelle qui, par un premier succès éclatant sur le gouvernement légal, n'a fait que provoquer celui-ci à une action plus vigoureuse; et il comprenait aussi qu'après l'humiliation de cette fuite, qu'il n'avait pu empêcher, Pompée et le sénat ne consentiraient jamais à rentrer en Italie sans l'avoir écrasé. Aucune force humaine désormais ne pouvait arrêter le cours fatal de cette guerre civile, pour laquelle ses adversaires, malgré leurs premiers échecs, disposaient de forces de beaucoup supérieures à celles de César. Ils possédaient presque tout l'empire, la mer, une grande armée en Espagne; ils allaient en recruter une autre et plus formidable encore en Orient : lui, au contraire, il n'avait que quatorze légions, peu d'argent, aucune flotte, et, préoccupation suprême, la Gaule à peine domptée à surveiller. S'il rappelait les légions de la Gaule pour la guerre civile, n'allait-il pas provoquer

une nouvelle révolte générale? Ses adversaires comptaient beaucoup sur cette difficulté.

César avait tout de suite compris que la seule chance de salut pour lui était dans une extrême rapidité d'action. Un examen plus calme confirma l'idée qu'il avait eue dans son premier emportement, quand il avait vu Pompée lui échapper. Il fallait attaquer les formidables forces de ses adversaires, tandis qu'elles étaient encore dispersées; commencer à détruire l'armée d'Espagne, qui menaçait de près la Gaule et sur laquelle les amis de Pompée fondaient de grands espoirs. Le bruit courait même que Pompée irait prendre le commandement, pour reconquérir l'Italie avec elle (1). En effet, avec sa rapidité habituelle, chemin faisant, César avait conçu un plan d'action très large, et il avait commencé à le mettre à exécution, lançant de tous les côtés des messages et des ordres, rendant présente ainsi par un effort suprême sa volonté dans cent endroits divers. Il installa des garnisons dans les principales régions de l'Italie méridionale (2); il ordonna à toutes les villes maritimes de l'Italie d'envoyer un certain nombre de navires à Brindes et d'en construire d'autres : il confia à Hortensius et à Dolabella le soin de tout cela (3); il prit sans tarder des dispositions pour s'emparer des greniers les plus voisins de l'Italie, et il chargea Q. Valérius d'aller avec une légion en Sardaigne, Curion d'occuper la Sicile avec deux légions, puis de passer en Afrique (4), Dolabella de se rendre en

(1) Cicéron, *F.*, XVI, xii, 4; *A.*, VII, xxvi, 1; VIII, ii, 3; VIII, iii, 7.

(2) César, *B. C.*, I, 32; Appien, *B. C.*, II, 40; Cicéron, *A.*, IX, xv, 1.

(3) César, *B. C.*, I, 30; Appien, *B. C.*, II, 41.

(4) César, *B. C.*, I, 30; Dion, XLI, xviii; Appien, *B. C.*, II, 40-

Illyrie (1). Il comptait en même temps, à peine arrivé à Rome, convoquer les quelques sénateurs et les quelques magistrats qui y étaient restés; restaurer un semblant de gouvernement qui se pourrait dire légal. C'était là une chose d'extrême nécessité, soit pour lui-même, soit pour l'Italie. Cette Italie sans magistrats, que Pompée lui avait abandonnée, était un très gros embarras pour lui (2); car, s'il avait pu en deux mois faire crouler avec son armée le gouvernement de la République, il ne pouvait le remplacer par son armée, dont il avait besoin pour la guerre, ni abandonner à elle-même sans aucun gouvernement l'Italie. En outre, étant le plus faible, il avait un grand intérêt à faire justifier par un pouvoir légal tout ce qu'il avait fait ou allait faire; surtout à se faire autoriser à porter la guerre en Espagne et à prendre l'argent du trésor, dont il avait tant besoin.

Ce plan, comme toutes les créations de César, était hardi et grand; mais quel prodigieux effort physique et moral ils auraient à accomplir, lui, ses amis et ses soldats, pour le mettre à exécution! Les difficultés économiques, militaires, politiques, étaient immenses. L'opinion publique surtout, encore plongée dans la stupeur, et extrêmement désorientée, devait préoccuper César. Il est vrai qu'elle s'était un peu modifiée en sa faveur, à la suite des derniers événements. Le long de la route, un certain nombre de villes qui l'année

41 (il se trompe en disant qu'Asinius Pollion fut envoyé en Sicile).

(1) Des passages d'Orose, VI, xv, 8, et de Dion, XLI, xl, il me paraît résulter, contrairement à ce que dit Appien, *B. C.*, ii, 41, que ce fut Dolabella et non Caïus Antonius qui fut envoyé en Illyrie. Caïus Antonius paraît être allé au secours de Dolabella, et il fut peut-être envoyé par son frère Marcus.

(2) Voy. Cicéron, *A.*, VII, xiii a, 1 ; IX, ix, 3.

précédente avaient fait à Pompée un brillant accueil fêtaient maintenant César (1); de nombreux sénateurs que Pompée avait fait sortir de Rome se préparaient à y rentrer avec lui (2); bien des gens étaient maintenant portés à donner raison à César et tort à Pompée, à reconnaître que César n'avait pas été le provocateur; qu'il avait fait preuve de modération et d'esprit conciliant. On se plaisait même souvent à exalter ses mérites, sa fortune et sa puissance; à dire qu'il pourrait, s'il le voulait, tirer de la Gaule une armée innombrable, et qu'il possédait d'immenses trésors (3). Mais au fond, l'Italie ne ressentait pour César, comme pour Pompée et pour tous les chefs de cette lutte qui l'ennuyait si profondément, que de la méfiance, de l'irritation, du dégoût; et l'accueil que lui faisaient les villes italiennes, bien qu'amical, était différent de celui qu'elles avaient fait quarante ans auparavant à son oncle revenant d'Afrique. L'Italie avait trop changé dans ces quarante ans. Les fils et les petits-fils des nobles, des propriétaires, des paysans misérables qui, un demi-siècle auparavant, s'étaient sacrifiés sans le savoir pour l'avenir de l'Italie, possédaient maintenant des fermes cultivées par des esclaves et des maisons dans les villes; ils étaient devenus des marchands actifs, des usuriers cupides, des hommes politiques qui, en se glissant habilement dans les différents partis, avaient acquis de la réputation et de l'aisance; les uns étaient avocats et jurisconsultes amis des grands; d'autres, de petits propriétaires industrieux dont les enfants bien vêtus se rendaient accompagnés d'un

(1) Cicéron, *A.*, VIII, xvi, 1-2.
(2) Cicéron, *A.*, VIII, i, 3; VIII, xi, 7; VIII, xvi, 1; IX, i, 2; IX, viii, 1.
(3) Cicéron, *A.*, IX, xiii, 4; X, viii, 6.

esclave à l'école fréquentée par les enfants des meilleures familles. Or, tous ces gens-là formaient une opinion publique égoïste, exigeante et imbécile; qui ne comprenait point la situation tragique créée par les événements; qui, ayant une peur affreuse de la guerre civile, s'imaginait que la paix était une chose très facile et dépendait seulement de la volonté de César et de Pompée. Personne ne voulait reconnaître que César était maintenant obligé de combattre; le faible revirement en sa faveur avait été, au contraire, en partie déterminé par l'espoir qu'il mettrait fin aux hostilités (1). En somme, favorable ou contraire, l'opinion publique ne faisait que lui créer des embarras très graves, avec ses prétentions naïves, absurdes, contradictoires.

César put se rendre compte de cette difficulté, dans le colloque qu'il eut avec Cicéron. Il devait passer par Formie; et voulant à ce moment critique s'assurer l'amitié du plus puissant écrivain de l'époque, il lui fit une visite, le matin du 28 mars (2), à ce qu'il semble; mais ce colloque qui, un mois plus tôt, aurait pu être un événement de l'histoire universelle ne fut qu'une cérémonie inutile. César se montra aimable et invita poliment Cicéron à venir à Rome pour y négocier la paix: et quand Cicéron lui demanda s'il serait libre de s'y employer de la façon qui lui paraissait la meilleure, il répondit que oui, et qu'il ne pourrait jamais imposer des conditions à un homme comme lui. Cicéron lui dit alors qu'il voulait au sénat s'opposer aux expéditions d'Espagne et de Grèce qu'il songeait, disait-on, à entreprendre. César fut obligé de

(1) Dion, XLI, xvi; Voy. Appien, *B. C.*, II, 41.
(2) Cicéron, *A.*, IX, xviii, 1; Voy. Schmidt, *B. W. C.*, 161.

lui répondre que de tels conseils étaient inutiles, car il était dans la nécessité absolue de faire sans retard cette guerre. « Je le savais, répliqua Cicéron, mais je ne pourrais parler d'une autre façon. » Le colloque continua encore un peu froid et banal; après différents propos, César, pour en finir, dit à Cicéron qu'il espérait qu'il réfléchirait encore; Cicéron promit bien entendu de réfléchir, et César se remit en route pour Rome (1). L'entourage de César avait produit sur Cicéron, irrité et dégoûté par ces discours, la plus mauvaise impression : il n'avait vu là que de jeunes vauriens, des hommes ayant fait faillite ou subi des condamnations, en somme une bande d'aventuriers; et après le colloque il avait pris son parti. Cet homme et cette bande voulaient assurément la ruine de Pompée, la confiscation des biens des riches, le pillage de la République. Non, il n'irait pas à la séance du sénat; il irait, au contraire, retrouver son ami en Grèce (2).

Le 29 mars de l'année 48 (3) César arriva à Rome, d'où il était parti neuf ans auparavant comme proconsul. Que ce temps-là était loin! Que de choses s'étaient passées pendant ces années si pleines d'événements! Que de changements et d'embellissements dans Rome! Mais César n'eut guère le temps d'admirer tout cela. Il avait hâte de partir pour l'Espagne et de mettre la main sur le trésor que Pompée avait laissé. Antoine et Quintus Cassius convoquèrent hors du Pomœrium les sénateurs qui étaient restés à Rome; César feignit de se trouver en face du sénat réuni légalement, et il prononça un discours modéré, justifiant ses actions, assurant qu'il n'userait de violence

(1) Cicéron, *A.*, IX, xviii, 1.
(2) Cicéron, *A.*, IX, xviii, 2.
(3) Groebe, App. à Drümann, I², page **402**.

envers personne, et qu'il laisserait tous ceux qui le voudraient libres d'aller retrouver Pompée; il proposa que l'on envoyât des ambassadeurs en Grèce pour négocier la paix; puis il fit au peuple un discours analogue, donna des ordres pour que l'on distribuât du blé, et il promit trois cents sesterces par personne (1). Mais ces déclarations ne firent que réveiller les premiers soupçons sur les intentions de César, dans l'opinion publique mécontente et incertaine. On fit observer que la proposition de négocier la paix ne pouvait être tenue pour sérieuse, si César ne suspendait pas ses préparatifs de guerre jusqu'à ce que la réponse fût venue (2); et on chercha vainement des ambassadeurs : personne ne voulait partir, tant les menaces de Pompée avaient produit d'effet (3). Toutefois, dans les premiers jours d'avril, le sénat et César parurent travailler d'accord pour réorganiser le gouvernement avec les magistrats qui étaient restés à Rome. Il se trouva que Marcus Æmilius Lépidus, le fils du consul mort pendant la révolution de 78, le gendre de Servilia, ami d'enfance de César et préteur cette année-là, était resté à Rome. A cause de sa parenté avec Servilia et de sa vieille amitié, César pouvait se fier à lui; il fit donc décider par le sénat qu'il remplirait les fonctions de consul (4); Antoine, et ce fut certainement par un décret du sénat, fut mis à la tête des troupes résidant en Italie; un autre décret du sénat ratifia le choix de Q. Valérius pour la Sar-

(1) César, *B. C.*, I, 32; Dion, XLI, xv-xvi; Appien, *B. C.*, II, 41; Plutarque, *Cés.*, 35.

(2) Cicéron, *A.*, X, i, 3; Voy. Schmidt, *B. W. C.*, 166.

(3) César, *B. C.*, i, 33; Plutarque, *Cés.*, 35.

(4) Appien, *B. C.*, II, 41 : c'est à tort cependant, qu'il attribue ceci à César. C'est aux préteurs que la constitution donnait le pouvoir de remplacer les consuls absents.

daigne, de Curion pour la Sicile et l'Afrique, de Marcus Licinius Crassus pour la Gaule transalpine, et de Dolabella pour l'Illyrie (1). Mais quand César, poussé par la nécessité d'agir vite, brusqua les choses et demanda au sénat l'autorisation de se servir des fonds du trésor, la lutte éclata. Même s'il ne le déclara pas, on comprit que c'était pour la guerre d'Espagne; et soit que le sénat ait donné ou refusé son approbation (2), l'idée que les fonds publics fussent employés par l'un des rivaux pour prolonger une guerre inique et calamiteuse, exaspéra à un tel point l'opinion publique qu'un tribun du peuple, Lucius Cécilius Métellus, prit le parti d'opposer sa personne sacrosainte aux forgerons et aux soldats que César enverrait pour briser les portes du souterrain du temple de Saturne, où était déposé l'argent et dont les consuls avaient emporté les clefs. César perdit alors patience : il se présenta en personne au trésor à la tête de ses soldats et il menaça le tribun de le mettre à mort, s'il ne s'écartait immédiatement (3).

Par bonheur pour César, le tribun ne sut pas mourir pour la défense de la loi et de son droit sacré, et César put s'emparer de 15,000 livres en lingots d'or, de 35,000 livres en lingots d'argent et de 40 millions de sesterces en numéraire (4), sans verser le sang d'un magistrat inviolable. Mais l'opinion publique dans toutes les classes fut profondément blessée par cette

(1) Appien, *B. C.*, II, 41. Il me paraît vraisemblable que toutes ces délibérations furent ratifiées par le sénat. Zumpt, *S. R.*, 203, suppose le contraire.

(2) En l'absence de documents on peut conjecturer l'un ou l'autre. Voy. Dion, XLI, xvii.

(3) Dion, XLI, xvii; Appien, *B. C.*, II, 41; Plutarque, *Cés.*, 35. Voy. César, *B. C.*, I,33 : on remarquera les termes qu'il emploie pour dissimuler un fait aussi grave.

(4) Ce sont les chiffres de Pline, *H. N.*, XXXIII, 17. — Orose, VI, xv, 5, donne des chiffres moins vraisemblables.

violence exercée sur le plus populaire et le plus sacré des magistrats. N'étaient-ce pas là les premiers signes d'une nouvelle tyrannie comme celle de Sylla? Et le chef du parti populaire osait affirmer qu'il avait pris les armes pour défendre les droits des tribuns? Les confiscations et le pillage allaient bientôt montrer ce qu'il en était. César fut tellement troublé par ce mécontentement qu'il se décida à partir brusquement, sans avoir obtenu une autorisation légale pour faire la guerre; et qu'il renonça même à prononcer le grand discours au peuple qu'il avait déjà préparé (1). Pour rassurer le petit peuple et lui montrer qu'il ne serait pas un nouveau Sylla, il fit encore proposer par Antoine aux comices l'abolition de cette monstrueuse loi de Sylla, qui, bien qu'elle fût presque oubliée, existait encore de nom, et excluait des magistratures les descendants des proscrits (2) : puis il partit, six ou sept jours après son arrivée, le 6 avril probablement (3), avec un petit cortège d'amis (4).

En réalité son court séjour à Rome lui avait été plus nuisible qu'utile. Il avait perdu pendant ces quelques jours dans la considération publique tout ce qu'il avait gagné pendant les quatre mois précédents. Bien des

(1) Nous avons un témoignage très sûr nous montrant que César fut très troublé en voyant l'indignation du petit peuple après la menace qu'il avait faite à un tribun; c'est celui de Curion. Cicéron, *A.*, X, iv, 8; Voy. aussi Cicéron, *A.*, X, viii, 6.

(2) Dion, XLI, xviii; Plutarque, *César*, 37, place cependant cette réforme après le retour d'Espagne.

(3) Cicéron, *A.*, X, viii, 6; Voy. Groebe, App. à Drumann, *G. R.*, I², p. 402.

(4) Des six légions que César avait à Corfinium (*B. C.*, I, 25), trois, les trois nouvelles certainement, furent mises en garnison à Brindes, à Tarente et à Siponte (Cicéron, *A.*, IX, xv, 1), une fut donnée à Q. Valérius, et deux à Curion (César, *B. C.*, I, 30). La guerre d'Espagne et de Marseille fut donc menée avec les huit légions qui étaient restées en Gaule.

gens impartiaux, sur qui la modération montrée en janvier et en février avait fait une grande impression, se sentaient de nouveau portés vers Pompée; la sincérité de César parlant de la paix devenait suspecte à ceux qui avaient été témoins de son acte de violence à l'égard d'un tribun, et qui avaient vu aussi la triste bande d'aventuriers dont il était accompagné (1). Il était impossible de se faire illusion : avec de tels compagnons, ou il roulerait dans l'abîme, ou s'il était vainqueur, l'ancien ami de Catilina ne manquerait pas d'exaucer les espérances qu'avait mises en lui la lie de Rome. César n'en était que plus pressé de remporter en Espagne un grand succès. Pompée avait deux légions en Lusitanie sous le commandement du légat Marcus Pétrius; il en avait trois dans l'Espagne citérieure sous celui du légat Lucius Afranius, et deux dans l'Espagne ultérieure, à la tête desquelles était Varron. C'étaient là sept légions, trop habituées peut-être à la guérilla dans la montagne et contre les barbares (2), mais des légions cependant ayant déjà fait campagne et commandées par des généraux sûrs et habiles. Pompée avait envoyé l'ordre de se tenir sur la défensive, pour retenir en Gaule, en menaçant de passer les Pyrénées, une partie de l'armée de César, ou pour contraindre celui-ci à faire en Espagne une périlleuse invasion. Les trois généraux, en effet, s'étaient entendus pour organiser la défense : Varron resterait dans l'Espagne ultérieure avec deux légions pour y tenir dans l'obéissance les populations les plus barbares et qui n'étaient encore qu'à demi soumises (3);

(1) Voy. la lettre très importante de Cicéron, *A.*, X, VIII et surtout les paragraphes 6 et 7.

(2) César, *B. C.*, I. 44.

(3) Tel semble avoir été, à en juger par ce que dit César, *B. C.*,

Afranius et Pétrius, ayant réuni leurs cinq légions, s'avancèrent jusqu'à Ilerda (Lérida) ville fortifiée et bien située auprès de la frontière des Pyrénées, pour y attendre l'ennemi, s'il osait tenter une invasion. Pompée, dans le même temps, avait amené les notables de Marseille, à ne pas prendre le parti de César. Sans l'amitié de Marseille — Pompée s'en était aperçu dans la guerre contre Sertorius, — il était difficile d'entretenir une armée en Espagne, où les populations seraient certainement hostiles à César (1), car elles se souvenaient trop bien du vainqueur de Sertorius, tandis que César leur était presque inconnu (2). Si les légions d'Espagne n'avaient pas rendu tous les services que les naïfs stratèges de Rome espéraient, elles n'en étaient pas moins avec Marseille une barrière formidable placée sur la route de César.

De fait César fut bientôt arrêté dans sa marche. Arrivé, le 19 avril probablement (3), sous les murs de la ville, il trouva les portes fermées et le sénat décidé à ne pas les ouvrir, sous le prétexte, disait-il, de rester neutre dans le conflit. Comme il était nécessaire d'avoir Marseille pour faire une guerre énergique en Espagne,

I, 38, le vrai motif pour lequel Varron resta dans l'Espagne ultérieure; le motif, au contraire, ne fut pas celui que donne César dans *B. C.*, II, 17. Ce récit, où l'on sent la méchanceté et même la calomnie, ne peut être véridique et dut être écrit dans un moment d'humeur contre Varron, car il n'est pas seulement en contradiction avec le récit de César lui-même dans *B. C.*, I, 38, mais avec le caractère de Varron, réservé et froid, il est vrai, mais digne et honnête.

(1) On ne peut comprendre cette campagne que si l'on se rend compte que les opérations militaires en Espagne et le siège de Marseille étaient choses étroitement liées. C'est ce que Cicéron avait très bien compris et qui a pourtant échappé à beaucoup d'historiens modernes. Voy. Cicéron, *A.*, X, xii, 6.

(2) César, *B. C.*, I, 61.

(3) Schmidt, *B. W. C.*, p. 176.

César résolut aussitôt de la prendre de force et fit venir trois légions de Gaule; mais avant qu'il fût rejoint par ses soldats, Domitius arriva par mer dans la ville et commença à organiser la défense. Avec Domitius pour adversaire, le siège de Marseille devenait une entreprise plus longue et plus difficile. Or, César avait besoin de venir à bout de l'armée d'Espagne avec la plus grande rapidité possible. Irrité par ce retard inattendu, et résolu à tout risquer pour finir vite, César prit brusquement deux décisions tout à fait téméraires; il voulut retirer toutes ses troupes de la Gaule et pousser en même temps les opérations sous les murs de Marseille et en Espagne. A peine les trois légions furent-elles arrivées, qu'il commença le siège; et il ordonna en même temps aux trois légions qui étaient déjà dans la Narbonnaise sous les ordres de Caïus Fabius et aux deux dernières légions restées en Gaule d'envahir l'Espagne (1). Fabius devait tâcher de détacher de Pompée les populations de l'Espagne, tandis qu'il assiégerait Marseille : la ville une fois prise, il irait dans l'Espagne déjà à moitié conquise, détruire les armées de Pompée.

Pour ce qui concerne la Gaule, ce coup d'audace réussit pleinement. Grâce aux mesures que César avait prises et à un heureux concours de circonstances, aucun mouvement ne se produisit en Gaule. César avec sa rapidité et sa souplesse ordinaires avait su préparer cet événement en changeant encore une fois sa politique de terreur en politique d'apaisement; et non seulement il s'était efforcé de réparer de son mieux les dommages causés par les dernières guerres, mais au lieu de persécuter impitoyablement les chefs survi-

(1) Cæsar, *B. C.*, I, 37.

vants de la révolution, il avait cherché à faire la paix avec eux. C'est ainsi qu'il semble avoir réussi à s'entendre même avec Commius (1). Il y avait plus encore. Les nobles gaulois étaient pour la plupart des hommes d'épée; un grand nombre de ces cavaliers et de ces guerriers qui étaient à la solde des riches se trouvaient inoccupés; beaucoup de nobles à demi ruinés auraient saisi volontiers une occasion d'acquérir gloire et richesses. César avec l'argent du trésor et celui qu'il se fit prêter par les tribuns militaires et les centurions — c'était une contribution utile et un gage de fidélité, — avait enrôlé en Gaule des cavaliers et des fantassins, pris à son service beaucoup de nobles en leur promettant les biens qu'il avait confisqués; de sorte qu'il pouvait alors envoyer en Espagne, outre les cinq légions, 5,000 auxiliaires et 6,000 cavaliers gaulois (2). En somme, avec sa merveilleuse habileté, il réussissait à trouver un appui dans la Gaule, qui, d'après ses adversaires, aurait dû lui créer les plus grands embarras. Au contraire ses efforts pour finir vite la guerre n'eurent au commencement que des résultats bien mesquins. Tandis qu'il activait les travaux du siège de Marseille et faisait construire une petite flotte, Fabius avait franchi les Pyrénées, et repoussé si facilement les troupes d'Afranius et de Pétreius qu'on se demande s'il n'y eut pas là une fuite simulée afin d'engager l'ennemi à s'avancer; il avait campé sur les bords du Sègre, à quelques milles de Ilerda, s'était mis à répandre de grosses sommes d'argent dans les villes et dans les populations voisines pour les détourner de l'amitié de Pompée, et bien que rejoint par les deux

(1) Il me semble que l'on peut interpréter ainsi le passage obscur de Dion, XL, xliii.
(2) César, *B. C.*, I, 39.

autres légions (1), il se tenait sur la défensive, attendant la chute de Marseille. Mais le mois de mai se passa, sans que cet événement, si impatiemment attendu par le parti de César, se vérifiât : ce qui faillit amener une catastrophe. En Italie le revirement en faveur de Pompée, commencé après le départ de César, s'accentua; si d'abord la résistance de Marseille avait semblé compenser pour le parti de Pompée la perte de la Sicile abandonnée par Caton et dont Curion s'était emparé (2), bientôt on jugea que le coup d'audace tenté par César à Marseille et en Espagne ne réussirait point (3); les bruits les plus étranges coururent; on raconta même que Pompée passerait par l'Illyrie et la Germanie pour se rencontrer avec César en Gaule (4). D'autres faits irritaient aussi l'opinion publique : c'était surtout l'attitude scandaleuse d'Antoine. Laissé par César à demi maître de l'Italie, ce jeune homme prodigieusement vigoureux de corps, sensuel, joyeux,

(1) Le texte de César, *B. C.*, I, 39, où sont énumérées les forces envoyées en Espagne est corrompu. Mais il devait y avoir plus de quatre légions et il ne devait pas y en avoir plus de cinq. Plus de quatre, puisque dans la bataille dont parle César, *B. C.*, I, 40, Fabius fit sortir du camp quatre légions contre les quatre de l'ennemi, et qu'il en resta certainement une pour garder le camp. Pas plus de cinq, puisque César avait alors quatorze légions : il en laissa trois pour garder les villes maritimes d'Italie (Cicéron, *A.*, IX, xv, 1); il en envoya une en Sardaigne, deux en Sicile; il en employa trois au siège de Marseille (César, *B. C.*, I, 36). Il subsiste cependant encore une difficulté : avec quelles forces Dolabella fit-il sa campagne en Illyrie, et où furent prises les quinze cohortes envoyées à son secours, sous le commandement de Caïus Antonius et dont parle Orose, VI, xv, 9? Il ne reste plus qu'à conjecturer qu'elles furent prises dans les garnisons des villes maritimes, et cette conjecture est d'autant plus vraisemblable que les légions devaient aller par mer en Illyrie.

(2) Plutarque, *Cat. U.*, 53; César, *B. C.*, I, 30; Dion, XLI, xli.

(3) Cicéron, *A.*, X, xii, 6.

(4) Cicéron, *A.*, X, ix, 1.

grand mangeur, grand buveur et grand débauché, violent, courageux, sanguinaire; ce noble de vieille race, élevé dans une indépendance sauvage, loin de toute tradition familiale et sociale, dans les mauvais lieux de Rome d'abord, puis dans les camps, n'avait pas tardé à scandaliser jusqu'à ses contemporains par sa licence effrénée, arrivant jusqu'à tenir à Rome un *harem* des deux sexes; à se promener en ayant dans sa litière, comme si elle avait été sa femme, l'hétaïre grecque Cithéride (1). On avait déjà vu, il est vrai, de pareils scandales, mais la conduite d'Antoine produisait plus d'effet en ce moment où l'on était si porté à blâmer César et ses amis, et où les esprits étaient si impressionnables. Plusieurs sénateurs indignés quittèrent Rome; le bruit se répandit partout que Cicéron, — et c'était vrai — voulait partir lui aussi. Antoine en fut irrité, et il ne trouva autre chose à faire que de lui intimer l'ordre, d'abord dans une lettre assez polie (2), puis dans une autre d'un ton sec (3), de rester en Italie. Malheureusement vers la fin de mai la guerre prit une tournure encore plus mauvaise pour César. Marseille tenait bon; Fabius ne réussissait pas dans ses incitations à la révolte; les populations espagnoles demeuraient fidèles à Pompée, à cause de son renom, à cause des cinq légions d'Afranius et de Pétréius, à cause aussi des bruits que l'on faisait habilement courir. On allait jusqu'à dire que Pompée arriverait bientôt en Afrique avec une grande armée (4). Fabius ne tarda pas à avoir de telles difficultés pour nourrir son armée qu'il eut peur d'être obligé de se

(1) Cicéron, *A.*, X, x, 5.
(2) Cicéron, *A.*, X, viii a.
(3) Cicéron, *A.*, X, x, 2.
(4) César, *B. C.*, I, 39.

retirer. Une bataille heureuse eût été nécessaire pour ramener à César l'esprit des populations espagnoles, pour les engager à porter et à vendre des vivres à ses troupes et non à celles de Pompée.

César se résolut alors à laisser Décimus Brutus et Trébonius continuer le siège, et à aller prendre en personne le commandement de l'armée pour tenter une bataille. Vers la mi-juin (1), il partit de Marseille avec une escorte de 900 cavaliers; il franchit les Pyrénées, rejoignit l'armée et s'avança aussitôt jusqu'à Ilerda et à la colline où était campé Afranius, pour lui offrir la bataille. Mais Afranius, qui connaissait la condition critique de son adversaire, se refusa à accepter le combat (2). César chercha alors un moyen pour obliger l'ennemi à combattre; il avisa une petite hauteur située entre Ilerda et la colline sur laquelle était campé Afranius, qui dominait les communications d'Afranius avec la ville et le pont en pierre sur le Sègre; et un jour à l'improviste il lança trois légions à l'assaut pour prendre cette position. Mais Afranius et Pétréius étaient sur leurs gardes : ils firent sortir leurs cohortes, et rejetèrent au bas de la hauteur, après une longue et sanglante mêlée, les légionnaires de César. L'échec dut être assez sérieux (3), puisque César, qui avait tant besoin d'une bataille, ne chercha plus à prendre l'offensive; et les conséquences de cette défaite et de cette inertie ne tardèrent pas à se faire sentir. Les petites villes espagnoles, que Fabius avait gagnées à César, cessèrent d'envoyer des vivres; les approvision-

(1) Cette date résulte de ce que dit César, *B. C.*, II, 32; il nous apprend que ses opérations contre Afranius et Pétréius durèrent quarante jours, et aussi du *C. I. L.*, I, p. 398, d'après lequel Afranius et Pétréius capitulèrent le 2 août.

(2) César, *B. C.*, I, 41.

(3) Voy. Dion, XLI, xx.

nements devinrent difficiles; une crue soudaine des rivières au milieu desquelles César était campé emporta les ponts et augmenta encore les difficultés; l'armée se trouva bientôt, comme sous les murs d'Alésia, aux prises avec un effroyable ennemi, la faim (1). Au bout de peu de jours la situation fut tout à fait désespérée.

La nouvelle du grand danger où se trouvait César se répandit en un clin d'œil dans tout le monde romain, et parvint à Rome encore grossie (2). Dans le même temps de bonnes nouvelles de Pompée arrivaient de Thessalonique, où il préparait activement la guerre. Il réunissait une flotte nombreuse fournie par les

(1) Ce que dit César, *B. C.* I, 43-56, mérite d'être examiné avec soin et comparé à Dion, 41, 20 et suiv. César décrit (c. 43-48) l'assaut donné à la hauteur comme un incident de peu d'importance, et qui n'eut aucun effet décisif sur la suite de la guerre; il donne au contraire, dans les chapitres 48-56, la crue des rivières comme la cause de la situation critique où il se trouva tout à coup. Mais dans ce récit il y a un fait qui n'est pas expliqué : pourquoi César, qui était si pressé de livrer une bataille, qu'il avait pour cela quitté le siège de Marseille, ne chercha-il plus à en venir à un combat sérieux après cette première rencontre, qui, selon lui, eut une issue douteuse? Il est étrange en outre que la crue des rivières fût suffisante pour occasionner une telle famine. Il est vraisemblable que cette famine provenait plutôt de l'attitude hostile des populations espagnoles, attitude qui empira encore après la demi-défaite subie par César. Ceci nous est confirmé par une importante et lumineuse observation de Dion, XLI, xxi, qui dit que les premiers revers de César occasionnèrent la famine, et que l'abondance revint dans le camp de César, non pas quand les rivières se retirèrent, mais quand la nouvelle de la victoire de Décimus Brutus à Marseille ramena à César l'amitié des populations espagnoles des pays voisins. En d'autres termes, il me semble que la nécessité de finir rapidement cette guerre fit commettre à César l'erreur de vouloir assiéger Marseille et combattre en même temps en Espagne, que cette erreur et l'issue peu heureuse de la première bataille l'exposèrent à un grand danger, et qu'il chercha ensuite à dissimuler son erreur du mieux qu'il put, en disant que l'inondation avait causé tout le mal.

(2) César, *B. C.*, I, 53.

États alliés de l'Orient, et la plaçait sous le commandement de Bibulus; il avait rappelé une légion de Cilicie pour la joindre aux cinq légions qu'il avait amenées d'Italie; il en faisait recruter une parmi les soldats romains qui s'étaient établis en Grèce ou en Macédoine, et deux autres en Asie par Lentulus; il avait donné à Scipion l'ordre de lui en amener deux de la Syrie; il enrôlait à prix d'argent des cavaliers, des frondeurs, des archers parmi les Gaulois, les Germains, les Galates, les Cappadociens, les Dardaniens, les Besses; il imposait des tributs ou l'obligation de fournir des contingents militaires considérables aux villes d'Asie et de Syrie, aux rois et aux souverains de l'Orient, aux grandes sociétés financières italiennes, qui faisaient des affaires en Orient (1). Il serait bientôt le maître de la mer, le général d'une armée formidable, le chef d'une coalition de tous les États de l'Orient protégés par Rome. Ces nouvelles ne manquèrent pas de pousser encore plus l'esprit public si impressionnable du côté de Pompée; et beaucoup de sénateurs suivirent l'exemple de Cicéron, qui, après de longues indécisions, était parti le 7 juin (2) de Formie pour rejoindre Pompée. Il ne croyait guère la victoire probable, et l'aventure lui semblait périlleuse; mais irrité par les intimations grossières d'Antoine, dégoûté par l'attitude de César qui lui semblait vouloir provoquer en un duel à mort son ami et son bienfaiteur, il avait été saisi de remords et n'avait pas voulu se montrer ingrat et peureux, lui, l'écrivain du *De Republica*, le

(1) César, *B. C.*, III, 4; Appien, *B. C.*, II, 49.
(2) Cicéron, *F.*, XIV, vii. C'est donc injustement que Duruy, H. R., III, 305, reproche à Cicéron d'avoir fui vers Pompée quand César paraissait perdu en Espagne. Le 7 juin César était encore à Marseille.

maître admiré par les anciennes comme par les nouvelles générations. Sa femme elle-même l'avait supplié en vain d'attendre au moins la fin de la guerre d'Espagne (1).

César était donc de nouveau dans un péril extrême. Mais la fortune le sauva encore. Vers la mi-juillet Décimus Brutus remporta en mer une victoire considérable sur la flotte des Marseillais, et la nouvelle de cette victoire, qui paraissait rendre inévitable la chute de Marseille, grossie par les émissaires de César, causa une épouvante indicible dans les populations espagnoles, spécialement dans celles qui habitaient entre les Pyrénées et l'Èbre. Les légions, pensaient-elles, qui assiégeaient Marseille, allaient franchir les Pyrénées, et la victoire serait assurée à César. Par un retour subit des esprits, la plupart de ces populations abandonnèrent donc la cause de Pompée, et apportèrent dans le camp de César les vivres qu'elles fournissaient autrefois à Afranius et à Pétréius; la famine passa d'un camp dans l'autre, et César fut ainsi miraculeusement sauvé (2), car le manque de vivres contraignit bientôt Afranius et Pétréius à lever le camp et à se retirer à travers une région montueuse sur Octagesa, pour passer l'Ebre et se réfugier dans la Celtibérie au milieu de populations plus amies. Informé de cette intention, César prit aussitôt ses dis-

(1) Cicéron, *A.*, *X*, ix, 2. Voy. Cicéron, *A.*, X, viii, 7.

(2) César, *B. C.*, I, 59-60, fait à peine allusion à ce changement qui se produisit parmi les populations espagnoles, et il ne laisse pas voir que ce fut la vraie cause de la *commutatio rerum*. Au contraire la marche véritable des événements est bien décrite par Dion, XLI, xxi : c'est là encore une preuve que Dion suit le texte d'un auteur qui avait étudié avec discernement l'histoire des guerres de César et qui n'avait pas suivi aveuglément les *Commentaires*.

positions pour marcher à leur poursuite; il se rendit compte qu'il ne pouvait faire passer le Sègre à son armée sur des ponts de bois peu solides qu'avec une extrême lenteur; il imagina de faire baisser le fleuve, en creusant sur ses bords des bassins et des canaux; il formerait ainsi un gué artificiel que les soldats pourraient passer à pied. Les soldats prirent la pelle et la pioche, et menèrent vivement le travail; mais ils n'étaient pas à moitié que les ennemis s'en aperçurent et précipitèrent leur retraite. Le fleuve était encore profond et torrentueux; Afranius et Pétréius allaient fuir! Après une courte indécision, César fit suspendre les travaux, poussa son armée dans le gué, passa le fleuve sans perdre un homme. Sorti du dangereux îlot, il aurait pu attaquer Afranius et Pétréius en route et leur livrer bataille. Mais, craignant que les légions d'Espagne ne puissent faire preuve, dans ce danger suprême, d'un courage désespéré, il préféra amener l'ennemi à se rendre sans combattre; et lançant ses légions allégées de leurs bagages à travers les collines et les vallons, hors de la route et à marches forcées, il devança l'armée ennemie qui battait en retraite sur la route d'Octogesa; il arriva le premier à une gorge formée par les collines et où passait la route; et il obligea ainsi l'armée ennemie à rebrousser chemin dans la direction d'Ilerda. Mais dès qu'elle se mit en marche, il avança lui aussi, la talonna, la harcela, et l'affama. Afranius et Pétréius firent tous leurs efforts pour sauver l'armée; mais à la fin les soldats demandèrent si instamment à se rendre, qu'ils durent capituler le 2 août (1). César fit des conditions magna-

(1) *C. I. L.*, p. 398. Cette partie de la guerre est racontée par César, *B. C.*, I, 61-87.

nimes : il laissa à tous la vie et la fortune; chacun fut libre de s'en aller où il voulut, de fuir vers Pompée, de s'enrôler sous les étendards de César, ou de rentrer dans la vie privée. Quelque temps après, Varron, qui était resté avec deux légions dans l'Espagne ultérieure, se rendit sans combattre; ses deux légions passèrent sous les étendards de César (1), et toute l'Espagne se trouva ainsi au pouvoir du proconsul des Gaules. César tint à Cordoue une sorte de diète; il fit un grand nombre d'Espagnols citoyens romains; il imposa de nombreux tributs d'argent; il se rendit à Cadix à qui il donna le droit de cité romaine (2); puis il alla par mer à Tarragone. Laissant enfin Q. Cassius pour gouverner l'Espagne avec quatre légions, il repartit par la voie de terre pour Marseille, où il arriva vers la fin de septembre, et il apprit que Marcus Lépidus, profitant de l'impression produite par la capitulation des Pompéiens, l'avait nommé dictateur vers le milieu du mois d'août, après avoir fait décréter par le peuple une loi d'après laquelle il lui serait permis, à lui préteur, d'indiquer le dictateur comme cela était permis au consul (3). Pour cette loi et pour cette nomination Lépide et César s'étaient probablement entendus pendant les mois précédents. César se défiait des sénateurs qui étaient restés à Rome, et il ne voulait pas que les élections pour l'année 48 fussent présidées, en l'absence des consuls, par un *interrex* qu'ils auraient nommé. Il voulait, au contraire, les présider lui-même comme dictateur.

(1) Orose, VI, xv, 7.
(2) Dion, XLI, xxiv.
(3) César, *B. C.*, II, 21; Dion, XLI, xxxvi; Voy. Zumpt, *S. R.*, 205 et suiv.

XIV

PHARSALE

(48 avant Jésus-Christ)

Pour Lépide et pour le fragment de sénat qui était à Rome, la dictature de César était peut-être l'unique façon de se soustraire aux responsabilités effrayantes qui s'amoncelaient. Depuis que César avait quitté Rome, l'Italie était tombée dans une affreuse misère. La suspension des paiements publics décrétée par le sénat en même temps que le *tumultus*, l'épuisement du trésor, que César avait vidé et auquel Pompée ne laissait plus arriver les tributs de l'Asie, l'interruption des travaux publics, le brusque départ d'un grand nombre de personnages qui avaient quitté l'Italie, la réquisition de tous les navires qu'il fallait pour transporter les soldats et les vivres, l'emprunt des grosses sommes que Pompée avait prélevées dans les temples d'Italie, le recrutement d'une grande partie de la jeunesse, l'interruption des luttes électorales et politiques, avait provoqué une crise économique des plus graves. Le blé devenait rare; personne ne voulait prêter (1); les débiteurs qui jusque-là avaient payé leurs dettes aux échéances ou les intérêts, en contractant de nou-

(1) Voyez Cicéron, *A.*, IX, IX, 4 (*propter nummorum caritatem*).

velles dettes, ne trouvaient plus à qui emprunter; les pères n'étaient plus en mesure de payer les dots promises à leurs filles, ni les maris divorcés de les restituer entièrement; à Rome et dans toute l'Italie les propriétaires de maisons ne parvenaient pas à se faire payer leurs loyers; créanciers et débiteurs étaient aux prises, et bien des gens étaient obligés de vendre ce qu'ils avaient, quand ils trouvaient à le faire. Mais il y avait beaucoup d'offres et peu de demandes, et tout tombait ainsi à vil prix, les objets d'or et d'argent, les bijoux, les étoffes, les meubles, les terrains, les maisons. Le décret du sénat qui en 51 avait réduit les intérêts n'apportait qu'un bien faible allègement, car la plupart des gens, dans le besoin où ils étaient, avaient continué à faire des dettes en acceptant les conditions que leur imposaient les capitalistes, et sans tenir compte de ce décret que personne d'ailleurs ne veillait à faire observer. Ainsi la grande question des dettes devenait plus irritante (1).

Lépide, qui n'était pas un homme de haute valeur, se déchargea donc vite et volontiers sur César de la responsabilité du gouvernement. Par malheur César, qui pendant ce temps revenait en toute hâte en Italie, était aux prises avec des difficultés terribles, malgré ses succès en Espagne qui avaient assurément rendu sa situation meilleure; mais les dangers étaient encore nombreux et le conflit loin de sa solution définitive. La fortune pouvait encore changer. Marseille s'était rendue quand l'espoir d'un secours venant d'Espagne s'était évanoui, et sa défaite lui avait coûté de grosses

(1) DION, XLI, XXXVII; APPIEN, *B. C.*, II, 48. Les mesures qui furent dans la suite prises par César et proposées par Cœlius et par Dolabella montrent que c'était bien là le mal dont souffrait alors l'Italie.

sommes d'argent (1); mais en Afrique et en Illyrie le parti de César avait subi deux grands revers. Curion, qui s'était aventuré en Afrique avec deux légions seulement, bien que César lui en eût envoyé deux autres (2), avait payé cher sa témérité; il avait défait sans peine Actius Varus, le malheureux général du Picénum qui avait fui en Afrique pour y recruter une petite armée; mais, attiré dans une embûche par Juba, le roi des Numides, ami de Pompée, il avait été surpris, cerné et tué. Quelques restes seulement de la petite armée avaient pu revenir en Italie (3). De son côté, Dolabella, qui était allé avec une partie de la flotte tenter la conquête de l'Illyrie, avait été défait par Octavius et par L. Scribonius Libon. Antoine avait vainement envoyé à son secours la flotte commandée par Hortensius et les trois légions qui étaient en garnison dans les villes maritimes sous le commandement de Salluste, de Basilus et de son frère Caïus; ces renforts avaient été repoussés et Caïus avait même été fait prisonnier avec quinze cohortes (4). L'Illyrie et l'Afrique demeuraient ainsi au pouvoir de l'ennemi; l'avantage que donnaient à César les deux légions de Varron et les recrues venues à lui des armées d'Afranius et de Pétréius était annulé par des pertes plus importantes; et, ce qui était encore plus grave, une partie de la flotte se trouvait détruite, au moment où César n'avait

(1) Dion, XLI, xxv.

(2) César, *B. C.*, II, 23. Il y a encore là une difficulté. Quelles étaient ces deux légions? Peut-être celle qui avait été envoyée en Sardaigne, et une de celles qui avaient été placées à la garde des villes maritimes d'Italie?

(3) Cés., *B. C.*, 2, 24-44; Appien, *B. C.*, 2, 44-46; Dion, XLI, 41-42.

(4) Orose, VI, xv, 8; Appien, *B. C.*, 2, 47; Dion, XLI, xl; Florus, IV, 2; César, *B. C.*, III, 10.

plus d'autre route que celle de la mer pour porter la guerre en Orient. Il aurait fallu, en effet, être maître de l'Illyrie pour pouvoir se rendre par terre en Macédoine. Du reste, la difficulté d'arriver sur le champ de bataille, par terre ou par mer, était la moindre de celles que présentait la nouvelle guerre. Pompée avait réuni environ 50,000 hommes, et César ne pouvait lui opposer que douze légions; mais elles étaient si vieilles et si fatiguées que les six qui revenaient d'Espagne à marches forcées laissaient des malades à toutes les étapes (1); et leur ensemble après tant de pertes ne donnait guère plus de 25,000 hommes (2). En outre, l'Épire, la Macédoine, la Grèce étaient des pays pauvres, où une armée, même peu nombreuse, ne pouvait subsister longtemps si l'on ne faisait venir par mer du blé d'Égypte, de Sardaigne, de Sicile, de la Chersonèse. L'ennemi étant maître de la mer aurait certainement capturé les navires chargés de blé, et réduit César à une situation aussi désespérée que celle où s'était trouvé Sylla dans sa guerre contre Mithridate. César était enfin à court d'argent; car cette guerre, où il fallait employer l'or aussi bien que le fer, lui coûtait énormément. Presque tout l'argent du trésor et de la Gaule avait été dépensé en Espagne, pour corrompre les populations. Dans ces conditions, il devait même se demander anxieusement si les soldats, fidèles jusque-là, le suivraient encore dans cette dernière et si périlleuse aventure. Une légion venait de se révolter à Plaisance et refusait d'aller plus avant, si elle ne recevait pas les récompenses promises à Brindes. Cette

(1) César, *B. C.*, III, 2.

(2) Du passage de César, *B. C.*, III, 2 et III, 6, il résulte que sept légions qui s'embarquèrent à Brindes formaient un total de 15,000 hommes.

révolte avait causé à César une inquiétude si grande qu'il avait menacé de la décimation la légion rebelle, se bornant sur la prière des officiers à faire supplicier douze soldats seulement tirés au sort en apparence. En réalité, du moins à ce qui fut dit, on avait disposé les choses de façon à faire désigner par le sort ceux que les centurions avaient indiqués comme étant les plus indisciplinés (1).

Quand César fut arrivé à Rome vers la fin de novembre (2), les hommes les plus influents de son parti et son beau-père lui-même firent des tentatives pour qu'il consentît à envoyer des ambassadeurs à Pompée pour négocier la paix (3). César l'eût fait très volontiers, s'il avait espéré que ses avances eussent quelque chance de succès. Mais comme il savait très bien qu'elles lui feraient seulement perdre du temps et comme il voulait en finir vite avec la guerre, il avait conçu un autre plan très ingénieux qui, sans négliger les probabilités de paix si faibles qu'elles fussent, écartait le danger d'une prolongation trop dangereuse de la guerre. Il dirigerait sur Brindes douze légions, ainsi que tous les navires réquisitionnés dans les ports d'Italie et que le matériel de guerre, comme pour faire l'expédition au printemps. Il se ferait nommer consul pour l'année 48; puis, dès que l'année serait commencée et qu'il pourrait entrer dans la province comme le représentant légitime de la république, il laisserait en Italie une garnison de cavaliers gaulois et espagnols; il embarquerait tous les soldats, mais sans les esclaves, et avec un matériel de guerre aussi restreint que possible, de façon à pouvoir débarquer

(1) Appien, *B. C.*, II, 47; Dion, XLI, xxvi-xxxv.
(2) Mommsen, *C. I. L.*, I^2, p. 40.
(3) Plutarque, *César*, 37.

dans n'importe quelle baie; et il se risquerait à traverser la mer en hiver, au moment où on s'y attendrait le moins, de façon à forcer le passage par surprise (1). Alors seulement, avant que l'ennemi ne fût revenu de la stupeur causée par son apparition en Epire, il lui proposerait la paix en sa qualité de consul légitime, et s'il n'était pas possible de s'entendre, il commencerait sans retard les hostilités. Mais avant de partir pour la guerre, il avait à dépêcher beaucoup d'affaires à Rome, où il demeura onze journées (2) qui furent parmi les plus occupées de sa vie si active. Il présida les comices dont les résultats furent naturellement favorables à son parti : il fut élu consul avec Publius Servilius Vatia, fils de Servilius l'Isaurien; Cœlius, Trébonius, Quintus Pédius, fils d'une de ses nièces, et peut-être Caius Vibius Pansa (3) furent élus préteurs. César présida aussi les *feriæ latinæ;* il fit proposer au peuple par différents magistrats le rappel de nombreux condamnés qui avaient été frappés à la suite des lois de Pompée en 52 et dans les années suivantes, entre autres le rappel de Gabinius, mais non toutefois celui de Milon (4); il fit approuver une loi par laquelle on donnait le droit de cité à toute la Gaule cisalpine (5); il s'occupa aussi de la question des dettes devenue trop aiguë pour qu'on la laissât sans y apporter au moins un remède empirique. Mais les

(1) Le passage d'Appien, *B. C.*, II, 52, prouve que le départ de Brindes se fit à l'improviste, et plus tôt qu'on ne pensait généralement.

(2) César, *B. C.*, III, 1.

(3) Lange, *R. A.*, III, 411.

(4) César, *B. C.*, III, 1, rectifie la version de Dion, XLI, xxxvi, et celle d'Appien, *B. C.*, II, 48; Plutarque, *César*, 37. Voyez Lange, *R. A.*, III, 411.

(5) Dion, XLI, xxxvi.

mesures que prit César furent très différentes de celles que redoutaient les classes riches qui, depuis le passage du Rubicon, l'accusaient de vouloir apporter en Italie des *tabulas novas* (1), et qui, bien qu'elles fussent endettées, étaient en majorité contraires à l'abolition des dettes, par crainte du bouleversement qui en résulterait, par haine du parti populaire, par ce sentiment abstrait de la justice qui est souvent si vif chez les personnes cultivées et qui les rend si hostiles aux procédés révolutionnaires (2). César se borna à imiter les mesures prises par des cités grecques dans des circonstances analogues (3); et il chercha une transaction, comme celle à laquelle avait eu recours en Cilicie Cicéron, que de modernes admirateurs de César accusent cependant de sottise en cette occasion. C'était une transaction ingénieuse et inutile : les débiteurs étaient autorisés à payer leurs dettes en faisant l'abandon de leurs biens, mais ces biens ne seraient pas estimés au cours du jour, qui était très bas; on leur attribuerait la valeur qu'ils avaient avant la guerre civile. Quand les créanciers et les débiteurs ne tomberaient pas d'accord au sujet de cette valeur, on nommerait des arbitres pour juger la chose. On défalquerait aussi du capital les intérêts déjà payés (4). Il semble que, pour éviter les discussions et les contestations dans les comices, César ait pris ces dispositions de sa propre autorité,

(1) Cicéron, *A.*, VII, vii, 7; *A.*, X, viii, 2.

(2) Voyez Cicéron, *De off.*, II, xxiv, 84.

(3) On peut comparer les mesures prises par César avec celles prises à Ephèse pendant la guerre avec Mithridate et qui sont énumérées dans la grande inscription publiée par Dareste. *N. R. H. D.*, 1877, p. 161 et suiv.

(4) César, *B. C.*, III, 1; Suétone, 42. — Dion, XLI, xxxvii, est plus confus, hormis quand il donne très exactement les dispositions relatives aux arbitres. Appien, *B. C.*, II, 48; Plutarque, *Cés.*, 37, y font à peine allusion.

comme dictateur (1); il remit aussi en vigueur, pour faire circuler de force les capitaux, une vieille loi oubliée, qui interdisait d'avoir chez soi plus de 60,000 sesterces en or et en argent (2); et il fit enfin une dernière concession à l'opinion publique en se démettant au bout de onze jours seulement de la dictature, qui lui était inutile après les élections, et dont le nom était trop détesté depuis Sylla. Puis il sortit de Rome, salué par le peuple qui saisit l'occasion de son départ, pour faire des démonstrations en faveur de la paix (3). Tout le monde espérait encore.

César était au contraire si résolu à précipiter les événements que, bien que les navires réunis ne pussent contenir qu'un peu plus de la moitié des soldats, et qu'il fût très dangereux de faire la traversée en deux fois, il ne voulut plus attendre. Il arriva à l'improviste à Brindes, en décembre; il réunit les soldats, leur révéla son plan, leur fit de nouvelles promesses, plus belles encore : puis il fit monter sur les navires 15,000 hommes sans blé, sans esclaves, sans bêtes de somme, et n'ayant que le petit bagage que les légionnaires portaient suspendu à l'extrémité de la haste; il confia les autres soldats à Gabinius, à Fufius Calénus et à Antoine, avec l'ordre de les embarquer dès que les navires seraient revenus; et le 4 janvier de l'année 48 (4), il s'aventura sur l'Adriatique. Il emmenait avec lui le jeune Asinius Pollion, et il avait comme généraux Cnéus Domitius Calvinius, Publius Vatinius,

(1) Cela me paraît résulter de ce que dit César, *B. C.*, III, 1, et du soin avec lequel il fait remarquer que le rappel des exilés fut décidé par une loi du peuple.

(2) DION, XLI, XXXVIII.

(3) APPIEN, *B. C.*, II, 48.

(4) CÉSAR, *B. C.*, III, 6.

Publius Sylla, le malheureux consul de l'année 65, Lucius Cassius, C. Calvisius Sabinius. César ne s'était pas trompé. Ne s'attendant pas à ce qu'il s'embarquât avant le printemps, Bibulus sommeillait avec sa flotte; et quand il apprit que l'ennemi partait de Brindes, César et son armée étaient déjà débarqués dans un petit golfe solitaire auprès d'Oricum.

Dès qu'il fut à terre, César envoya un ambassadeur proposer de nouveau la paix (1) à Pompée, qui, à ce moment, emmenait ses soldats de la Macédoine à Dyrrachium pour y prendre ses quartiers d'hiver; et en même temps il chercha à s'emparer de toute la côte jusqu'à Dyrrachium, le port le plus important de cette région. Continuant à jouer son double jeu habituel de conciliation et d'offensive, il cherchait à

(1) César, *B. C.*, III. 10. Il n'y a pas, selon moi, lieu de douter que ces propositions furent faites sérieusement et non pour gagner du temps, comme le veut Dion, XLI, xlvii; ou pour rejeter la faute de la guerre sur l'adversaire, comme on pourrait encore le supposer. Non seulement la situation de César était assez dangereuse pour engager à une entente n'importe quel homme jouissant de son bon sens, si téméraire et si ambitieux qu'il pût être; mais ces tentatives furent renouvelées de trop de manières différentes pour ne pas être sincères En réalité, ce fut César qui prêta le premier l'oreille aux propositions de Libon (*B. C.*, III, 16-17) qui cherchait assurément à obtenir par cette ruse une trêve; puis, pendant le siège de Dyrrachium, il chercha à amener Scipion, le beau-père de Pompée, à s'interposer en faveur de la paix (*B. C.*, III, 57); enfin, pendant la guerre, à une époque qu'on ne peut déterminer, il chercha par l'entremise de Cornélius Balbus à gagner Lentulus à la cause de la paix (Velléius, II, 51). Balbus, qui était l'ami de Pompée et de César, ne s'employa pendant la guerre qu'à faire des tentatives sérieuses de paix. D'ailleurs, si César ne désirait pas la paix, il eût agi peu intelligemment en la proposant : car en faisant croire à l'ennemi qu'il avait peur, il annulait l'effet produit par sa rapidité et par son audace, effet sur lequel il comptait beaucoup pour compenser l'infériorité de ses forces.

ne négliger aucune probabilité de paix et en même temps à s'emparer d'une vaste région et de quelques villes, d'où il pût tirer non seulement le blé, mais les bêtes de somme, le cuir, le bois, le fer et les outils. Il prit facilement Oricum, puis Apollonie, où les petites garnisons de Pompée furent découragées par l'attitude des populations, qui se montrèrent favorables à l'envahisseur, non pas parce qu'il s'appelait César, mais parce qu'il était le consul en charge (1). Il échoua, au contraire, dans son dessein de prendre Dyrrachium. Pompée ayant appris en route que César était débarqué et comprenant facilement ses intentions, avait fait avancer son armée à marches forcées de façon à arriver avant lui à Dyrrachium. César s'arrêta alors et campa au bord de l'Apsus, rivière qui coule au sud de Dyrrachium, pour y attendre l'effet de son apparition et la réponse à ses avances. Pompée occupa avec son armée l'autre rive du fleuve.

César ne s'était pas trompé en jugeant la paix peu probable. En effet, dès que l'on se fut remis dans le camp de Pompée du trouble causé par la marche précipitée, les conseillers intimes de Pompée, qui étaient Luccéius, Théophane de Mitylène et Libon, lui transmirent les propositions, apportées par l'ambassadeur de César. Mais Pompée les arrêta immédiatement en faisant une objection sans réplique : « Je ne peux pas rentrer en Italie grâce à César (2). » D'autre part, la situation se compliqua bientôt d'une manière très dangereuse pour César. Bibulus, qui s'était laissé prendre une fois, avait envoyé Libon avec cinquante navires bloquer le port de Brindes, et il faisait bonne

(1) Appien, *B. C.*, II, 54.
(2) César, *B. C.*, III, 18.

garde sur la mer, malgré le froid et les tempêtes; les troupes laissées par lui en Italie ne pouvaient plus traverser; César se trouvait donc isolé avec 15,000 hommes contre un ennemi qui était presque trois fois plus nombreux. Pompée pouvait-il conclure la paix, alors que César, qui s'était aventuré si témérairement hors de l'Italie avec des forces si faibles, était presque à sa merci? Le résultat que celui-ci avait espéré de son apparition soudaine avait manqué entièrement. Il ne restait plus à César qu'à faire hiverner sous la tente ses soldats, à attendre que les autres légions pussent venir de Brindes, si toutefois l'adversaire leur laissait le temps d'arriver, à chercher à s'emparer du pays qu'il avait derrière lui et à l'explorer partout pour y trouver du blé, à surveiller les côtes pour ne pas permettre à la flotte de Bibulus de venir s'approvisionner d'eau et pour l'obliger ainsi à de longs et fréquents voyages jusqu'à Corcyre, pendant lesquels il serait plus facile à ses bateaux de se glisser de Brindes au travers des escadres qui étaient en croisière. L'eau était pour les flottes dans l'antiquité ce qu'est pour elles le charbon dans les temps modernes; c'était la nécessité qui rattachait à certains points de la terre ferme leurs mouvements.

Pompée n'allait-il pas, au contraire, profiter de sa supériorité numérique pour obliger l'ennemi à livrer bataille? C'était dans son camp l'avis de bien des gens. Mais Pompée n'avait pas la résistance nerveuse inlassable de son adversaire; et il semble avoir été assez vite épuisé par les fatigues et les angoisses qui accompagnent toujours les guerres civiles, où il suffit d'une défaite pour que l'on soit abandonné de ses partisans et de ses soldats. L'accès d'énergie qu'il avait eu, au moment de l'abandon de l'Italie, n'avait pas duré

longtemps; bientôt les défauts de sa nature aristocratique, l'incertitude et la lenteur, avaient repris le dessus; et faute d'une direction énergique un désordre épouvantable avait régné dans son camp encombré de jeunes et de vieux nobles, de sénateurs et de chevaliers italiens, de rois orientaux, de chefs de barbares. Les grands de Rome, fatigués des privations et des embarras d'argent où ils se trouvaient souvent après avoir prêté à Pompée (1) tout ce qu'ils avaient pu recueillir, étaient impatients de retourner en Italie; ils accompagnaient leurs plaintes de menaces de vengeance et de projets de confiscations qui épouvantaient le bon Cicéron (2); ils se regardaient avec défiance les uns les autres; ils se querellaient sur des points ridicules d'amour-propre; ils s'accusaient de trahison du matin au soir (3). Il n'était pas jusqu'à Afranius et à Cicéron, qui n'eussent été accueillis au camp avec défiance et presque avec mépris; Atticus lui-même, qui était resté à Rome, était menacé de représailles, comme s'il eût été transfuge (4). Ceux qui comme Brutus, au lieu de s'occuper de la guerre, restaient dans leur tente à étudier (5) étaient encore moins dangereux. Le général qui avait si bien conduit la guerre contre Mithridate se trouvait égaré dans cette confusion; et son indécision habituelle s'était accrue à tel point que, comme atteint de la folie du doute, il n'était plus capable de prendre aucune résolution énergique; il préférait toujours attendre, différer,

(1) Voyez Cicéron, *A.*, XI, iii, 2, qui rectifie César, *B. C.*, III, 96.
(2) Cicéron, *F.*, IV, xiv, 2; *A.*, XI, 6, 2.
(3) Plutarque, *Pomp.*, 66-67.
(4) Cicéron, *A.*, XI, vi, 2.
(5) Plutarque, *Brut.*, 4.

patienter. Ainsi, au lieu de se montrer partout, il se tenait à l'écart de la foule de ses partisans; il ne leur faisait pas même connaître ses plans et ne prenait conseil que de quelques amis intimes; il tâchait d'empêcher l'arrivée des renforts, continuait à aguerrir son armée, rappelait immédiatement Scipion d'Asie, et au lieu d'attaquer César sur-le-champ, préférait attendre que la faim eût décimé l'armée ennemie pour l'anéantir plus facilement.

Les semaines passèrent ainsi sans qu'il se produisît rien d'important, en apparence du moins; mais les vivres devenaient rares dans le camp de César, et il n'arrivait d'Italie ni nouvelles ni renforts. César commença à être inquiet. Il avait échoué dans son dessein de surprendre l'ennemi; la paix, d'autre part, était impossible et les approvisionnements n'étaient pas assurés : pour se tirer d'une telle situation, il fallait l'arrivée immédiate des dix mille hommes laissés en Italie, et une victoire. Mais Gabinius, Antoine et Calénus pourraient-ils passer la mer, et quand le pourraient-ils? Sur ces entrefaites Bibulus vint à mourir; Pompée, toujours indécis, ne nomma personne à sa place, et la flotte se divisa en plusieurs petites escadres qui opérèrent chacune isolément dans les différentes parties de l'Adriatique. La vigilance se ralentit; le printemps approchait; à diverses reprises les vents auraient été favorables, et cependant les trois généraux redoutaient tellement de traverser l'Adriatique surveillée par la flotte pompéienne, qu'ils n'osaient s'embarquer (1). César, de plus en plus inquiet, commença à redouter une trahison, et il écrivit des lettres sévères à Calénus et à Antoine; on dit

(1) César, *B. C.*, III, 23-24.

même qu'un jour il tenta de se rendre seul sur un petit navire à Brindes (1). Poussés par ces appels réitérés, les trois généraux se divisèrent à la fin : Gabinius prenant avec lui quinze cohortes résolut de tenter la voie de terre et de rejoindre César en Epire après avoir traversé l'Illyrie (2); Calénus et Antoine s'aventurèrent sur la mer. Et un jour les deux armées qui campaient l'une en face de l'autre sur le golfe de Dyrrachium virent apparaître, poussée par un bon vent vers le nord, une flotte nombreuse de navires. Tout le monde sortit aussitôt de la torpeur où l'on était depuis plusieurs mois; on courut au rivage; on comprit bientôt que c'était la flotte d'Antoine : Coponius, l'amiral pompéien qui commandait la flotte à l'ancre dans le port de Dyrrachium, sortit avec ses navires, et les deux escadres disparurent bientôt vers le nord; dans les deux camps, les éclaireurs partirent chercher des nouvelles, les soldats furent bientôt sous les armes et prêts à marcher. César dut avoir quelques heures d'une inquiétude bien terrible! Son sort ce jour-là dépendait du vent. Mais bientôt il apprit qu'Antoine, grâce à une heureuse saute de vent, avait pu débarquer ses quatre légions presque tout entières dans un petit golfe auprès de Lissum. Pompée et César se dirigèrent aussitôt vers cet endroit avec une partie de leur armée et en prenant des routes différentes; Pompée pour battre Antoine avant qu'il eût pu se joindre à César, et celui-ci pour se joindre à lui et revenir en sûreté avec les renforts. César l'emporta en vitesse et il put faire sa jonction avec Antoine; Pompée

(1) César, *B. C.*, III, 25; Dion, XLI, xlvi; Plutarque, *Cés.*, 38; Appien, *B. C.*, II, 57.

(2) Appien, *Ill.*, 12; *B. C.*, II, 59. La version de [Caes.] *Bel. Al.*, 42-43 est un peu différente.

dut alors se retirer au sud de Dyrrachium, et il fit camper ses troupes à Asparagium. Cependant Antoine et Calénus apportaient à César de bien mauvaises nouvelles. La question des dettes, que César avait cru écarter par d'ingénieuses dispositions, était devenue plus brûlante que jamais aussitôt après son départ, et elle était en train de déchaîner même dans son parti une petite guerre civile. Cœlius, l'ami de Cicéron et le fils du banquier de Pouzzoles, l'ancien conservateur, le rival de Catulle en amour, pressé par ses dettes et par son ambition, avait proposé une loi par laquelle les locataires étaient dispensés de payer leurs loyers arriérés, et une loi qui abolissait les dettes. Le consul et Trébonius s'y étaient opposés; des désordres en étaient résultés; Milon, revenu de Marseille et d'accord avec Cœlius, avait recruté des bandes de gladiateurs et d'esclaves dans l'Italie méridionale, et cherché à provoquer une insurrection. L'un et l'autre cependant avaient été vaincus et tués par les cavaliers gaulois et espagnols que César avait laissés pour garder l'Italie (1).

César n'en fut que plus désireux de finir vite la guerre. Comme si cette guerre était destinée à exagérer les qualités des deux rivaux jusqu'à en faire des défauts, de même que le prudent Pompée avait fini par être pris d'une véritable folie du doute, ainsi l'audacieux César se laissa emporter par une exaltation extraordinaire et une hâte qui était presque du délire. Il envoya L. Cassius en Thessalie avec une légion nouvellement recrutée, Caïus Calvitius Sabinus en Étolie avec cinq cohortes, Cnéus Domitius Calvinus en Macédoine avec deux légions, avec la mission de

(1) César, *B. C.*, III, 20-22.

se procurer du blé et de faire face à Scipion, qui pendant ce temps traversait l'Asie Mineure, faisant de l'argent partout et s'appropriant même les dépôts considérables laissés dans les temples; puis il rejoignit Pompée et il lui offrit plusieurs fois la bataille. Ce fut en vain. Autant César était pressé de combattre, autant Pompée, toujours indécis, s'obstinait à temporiser. César tenta alors d'entraîner l'ennemi au dehors, en se portant habilement et très vite entre le camp de l'ennemi et Dyrrachium, où Pompée avait ses magasins; mais Pompée ne consentit pas encore à livrer bataille; il se contenta de déplacer un peu son camp, en l'installant dans un endroit appelé Pétra, sur les collines du golfe de Dyrrachium, de manière à atteindre le rivage, et se contentant de communiquer par mer avec la ville. César qui ne pouvait plus maîtriser son impatience et son exaltation, et qui depuis son succès à Alésia avait autant de confiance pour vaincre dans la pioche que dans l'épée, eut alors une idée étrange : il voulut enfermer l'ennemi entre un grand terre-plein et la mer, espérant ainsi l'obliger à tenter une sortie. Ses soldats commencèrent à creuser et à amonceler la terre; les soldats de Pompée ripostèrent en construisant un rempart muni de tours, comme celui de César; et ce fut bientôt autour de ces terre-pleins une guerre de surprises et d'entêtement. César tourmentait l'armée de Pompée en la privant d'eau, en l'empêchant d'envoyer ses chevaux au pâturage, en la harcelant, en l'enserrant dans un angle étroit où les épidémies ne tardèrent pas à sévir. Mais malgré cela Pompée, au lieu de sortir et de livrer bataille, faisait embarquer sa cavalerie et l'envoyait à Dyrrachium, et il cherchait à diminuer par cette résistance passive les forces de César. Il ne restait plus en Épire ni en Macé-

doine de blé de la récolte précédente; la flotte pompéienne empêchait les approvisionnements par mer, par ses quatre escadres, commandées par Caïus Cassius, par Cnéus Pompée, par Marcus Octavius, par Décimus Lélius; les soldats de César en furent bientôt réduits à se nourrir de racines. Le monde romain tout entier fixait ses regards inquiets sur ce coin de l'Épire, où sans qu'il y eût de bataille se faisait cette guerre d'entêtement acharnée et terrible. Lequel des deux saurait résister le plus longtemps? Mais bientôt l'armée de César se trouva dans un état si critique, que, de nouveau, il fit demander secrètement à Scipion de vouloir bien s'interposer pour conclure la paix. Un jour cependant une des escarmouches ordinaires autour des retranchements se transforma par accident en une vraie bataille, dans laquelle les soldats de César, épuisés par les fatigues et par la faim, furent défaits. César laissa mille morts sur la place et perdit trente-deux enseignes (1).

Cette première bataille eut pu devenir pour Césai un désastre définitif, si Pompée avait aussitôt lancé toute son armée sur l'ennemi. Mais toujours hésitant, il ne voulut pas trop risquer, et, satisfait de cette victoire, il ramena dans son camp ses cohortes victorieuses. C'était là cependant pour César un échec très sérieux; car bien des gens se dirent que l'habileté qu'il avait déployée dans les guerres contre les barbares ne suffisait plus avec un adversaire tel que le vieux général qui avait cueilli tant de lauriers, depuis les guerres civiles de Sylla jusqu'à la prise de Jérusalem. Pour

(1) Schmidt a cru pouvoir inférer d'un passage de Cicéron, *A.*, XI, 4 que la bataille de Dyrrachium fut livrée entre le 14 et le 18 juin. Le chiffre de mille morts donné par César est nférieur à celui que donnent tous les autres historiens.

comble de malheur, à ce moment même Gabinius échouait dans son expédition : après avoir en route perdu beaucoup de soldats en luttant contre les barbares d'Illyrie, il était parvenu à sauver Salon qu'assiégeait M. Octavius ; mais il était tombé malade, et lui mort, les restes de sa petite armée s'étaient dispersés (1). Malheur à César si la confiance que les soldats avaient en lui, si l'espérance des récompenses futures venaient à s'ébranler! Mais en réalité cette défaite de Dyrrachium lui fit grand bien, parce qu'elle calma en lui l'exaltation et l'impatience où il était depuis longtemps, et lui fit abandonner ce siège étrange, pour conduire son armée dans une région moins désolée, y rejoindre Domitius Calvinus et Lucius Cassius qui pendant ce temps bataillaient contre Scipion en Macédoine. En effet, quelques jours après la défaite, ayant réconforté ses soldats par de nouvelles promesses, il commença sa retraite, il laissa les blessés à Apollonie sous la garde de quatre cohortes, et à la fin de juin il se dirigea vers la Thessalie. Cependant si Pompée s'était mis immédiatement à la poursuite de l'ennemi, il aurait encore pu le rejoindre et l'anéantir. Mais, comme toujours, Pompée hésitait et temporisait, et autour de lui les avis se trouvaient très discordants. Les uns voulaient marcher immédiatement sur César, les autres retourner en Italie, d'autres enfin continuer la tactique suivie jusque-là (2). Pompée finit par se décider à laisser Caton et Cicéron à Dyrrachium avec quinze cohortes pour veiller sur les bagages ; et à suivre lentement l'ennemi, espérant le détruire par la faim, bien qu'il eût rejoint l'armée de Calvinus. Le

(1) Appien, *Ill.*, 12; Dion, XLII, xi.
(2) Plutarque, *Pomp.*, 66.

sort de César dépendait maintenant de la patience de ses ennemis. Mais les grands de Rome, grisés par la victoire de Dyrrachium et impatients de rentrer à Rome, commencèrent à protester, quand, les deux armées s'étant rapprochées l'une de l'autre dans la plaine de Pharsale et Pompée s'étant uni à Scipion, ils virent recommencer cette guerre fastidieuse qu'ils faisaient depuis six mois, et qui consistait à toujours éviter la bataille. Pompée avait-il tellement vieilli qu'il n'osât même pas attaquer un ennemi déjà vaincu, et dont les forces étaient presque moitié moindres (1)? On mit en œuvre les conseils, les protestations, les lamentations, enfin tous les moyens possibles pour émouvoir Pompée, si bien que, fatigué et dégoûté, il se laissa à la fin entraîner à offrir la bataille le 9 août (2) dans la plaine de Pharsale. Il rangea ses cohortes sur trois lignes, appuya le flanc droit sur l'Énipée, se plaça avec toute la cavalerie sur le flanc gauche. Son plan était de culbuter avec sa cavalerie la cavalerie moins nombreuse de César et de la lancer ensuite sur le flanc droit de l'ennemi. César fit aussitôt sortir les quatre-vingts cohortes qui lui restaient (deux autres gardaient le camp), et il les rangea sur trois lignes; mais quand il vit toute la cavalerie ennemie amoncelée sur la gauche, il retira six cohortes de la troisième ligne, et il en fit une quatrième ligne qu'il plaça au flanc droit derrière la cavalerie de façon à aider celle-ci à repousser toute attaque tournante de la cavalerie de Pompée; il donna le commandement de l'aile gauche à Antoine, du centre à Calvinus, de l'aile droite à Publius Sylla; il se plaça lui-même à

(1) PLUTARQUE, *Pomp.*, 67.
(2) *C. I. L.*, I, p. 324 (*Fasti Amiternini*), p. 328 (*Fast. Ant.*) 9 août.

droite en face de Pompée, et il lança aussitôt les deux premières lignes contre l'ennemi. Celui-ci ne fut pas ébranlé. La cavalerie de Pompée essaya alors de tourner l'aile droite de César. Mais la cavalerie de César, soutenue par les six cohortes de la quatrième ligne, ne se laissa pas ébranler non plus; puis elle gagna un peu de terrain, d'assaillie devint assaillante, et finit par mettre en fuite la cavalerie ennemie. Alors les six cohortes de la quatrième ligne trouvant la route libre, tournèrent l'aile gauche de l'armée de Pompée et la menacèrent sur ses derrières. César profita immédiatement de l'instant favorable : il fit battre en retraite les deux premières lignes qui étaient fatiguées, et il lança contre les cohortes de Pompée la troisième ligne, qui n'avait pas encore donné. L'armée de Pompée ne pouvait plus garder ses positions. Un général qui aurait eu du sang-froid aurait aussitôt préparé une retraite en bon ordre, sans cesser de combattre, dans le camp, cette grande forteresse que toute armée romaine avait toujours derrière elle. Mais Pompée était là, et quand il vit l'aile qu'il commandait attaquée par derrière et l'armée heurtée aussi sur le front, il perdit la tête, abandonna le commandement, s'enfuit presque seul dans le camp, en criant aux soldats qui le gardaient de bien le défendre. Les cohortes abandonnées ainsi à elles-mêmes ne purent se retirer en ordre et la débandade commença. César se lança alors à l'assaut du camp dont les portes, mal défendues, ne tardèrent pas à céder. Pompée, qui s'était retiré sous sa tente, se leva en entendant les cris qui annonçaient l'approche de l'ennemi; il sauta à cheval, sortit avec quelques amis par la porte opposée et partit au galop sur la route de Larisse. Le vieillard fatigué n'avait pas su résister à la première épreuve

qu'il avait eu à affronter depuis la campagne contre Mithridate. Le camp perdu, l'armée de Pompée se dispersa ; un certain nombre de cohortes se retirèrent avec leurs officiers sur la route de Larisse; d'autres s'enfuirent çà et là dans la montagne. Les pertes de César furent petites, celles de Pompée plus importantes, bien que César les exagère peut-être (1). Parmi les morts était Lucius Domitius Ahénobarbus. L'épreuve terrible dont, selon la commune opinion, dépendait le sort du monde, avait été une bataille courte et peu sanglante.

(1) César, *B. C.*, III, 99, dit qu'il perdit seulement 200 hommes, tandis que Pompée semblait en avoir perdu 15,000. Asinius Pollion réduit ce chiffre à 6,000 (Plutarque, *Cés.*, 46). César comptait peut-être les fuyards parmi les morts.

XV

CLÉOPATRE

(47-48 avant Jésus-Christ)

César avec sa prodigieuse activité tira aussitôt parti de sa victoire. Il rappela ses soldats occupés au sac du camp de Pompée; il en mit une partie à la garde de ce camp et envoya les autres défendre le sien; puis avec quatre légions il se lança à la poursuite des fuyards sur la route de Larisse. A la chute du jour il atteignait le corps le plus important de l'armée pompéienne déjà retranchée sur une montagne qui dominait la route; et il campa au pied de cette montagne pour attendre le jour. Mais au lendemain il n'eut rien à faire pour obtenir la capitulation de ces troupes, car pendant la nuit les soldats s'étaient montrés si décidés à déposer les armes, que les chefs irréconciliables, comme Afranius et Labiénus, s'étaient enfuis avec de petits détachements vers Dyrrachium, laissant l'armée libre de se rendre. Sans perdre de temps, César continua sa route pour Larisse, où il trouva quelques officiers de Pompée qui se rendirent à lui, entre autres Brutus; et il apprit que Pompée s'était dirigé par la vallée de Tempé vers l'embouchure du Pénée (1), en détachant en route de sa suite des esclaves pour ré-

(1) Plutarque, *Pomp.*, 73.

pandre en Grèce un édit où il ordonnait à tous les jeunes gens grecs et romains résidant en Grèce de venir s'enrôler à Amphipolis (1). César chargea alors Calénus de soumettre toute la Grèce; il ordonna à une légion de le suivre à marches forcées; et le 11 août il partit à la tête d'un escadron de cavalerie pour Amphipolis, dans l'espoir d'y rejoindre Pompée, qui, pendant ce temps, après avoir congédié à l'embouchure du Pénée ses esclaves, était monté dans une petite barque avec Lentulus Spinter, Lentulus Crus, Favonius, le roi Déjotarus et quelques autres; puis, ayant rencontré le vaisseau d'un marchand de blé, il y était monté et il faisait alors voile vers Amphipolis. César, en brûlant les étapes, réussit à franchir en six jours avec son escadron la distance de Larisse à Amphipolis, qui est de 180 milles romains (2) et il arriva peu après son rival : mais Pompée ayant appris, à peine arrivé à Amphipolis, que son ennemi était déjà dans le voisinage, ne resta dans la ville qu'une nuit, le temps de se faire prêter de l'argent par ses amis et ses clients (3), et il partit précipitamment pour Mitylène, où étaient sa femme et son fils cadet Sextus. Ce départ fit supposer à César que Pompée voulait se rendre en Syrie, la province qu'il avait conquise (4); il donna donc à la légion qui était derrière lui l'ordre de continuer à le suivre; il en envoya une autre à Rhodes, puis se dirigea vers Sestos, sur l'Hellespont.

(1) César, *B. C.*, III, 102; le fait que Pompée alla véritablement à Amphipolis semble prouver que c'était un projet bien réel.

(2) Schmidt, *B. W. C.*, 207.

(3) César, *B. C.*, III, 102.

(4) Il résulte d'un passage de César, *B. C.*, III, 102, que quand il écrivait les *Commentaires*, il croyait encore que le premier dessein de Pompée avait été de s'arrêter en Syrie.

Cependant, vers le milieu du mois d'août (1), Labiénus arrivait avec ses Gaulois et ses Germains à Dyrrachium et annonçait que la grande armée de Pompée avait été défaite. Une panique effrayante éclata. On voyait déjà César aux portes de la ville; personne ne voulut plus rester un jour à Dyrrachium; on décida de se retirer aussitôt avec la flotte à Corcyre; les soldats ouvrirent précipitamment les magasins et, dans la hâte où ils étaient, ils répandirent du blé sur toutes les routes qui conduisaient au port; les vaisseaux qui n'avancèrent pas dès qu'on les poussa furent brûlés. Le soir, à la lueur sinistre des vaisseaux incendiés, l'armée quitta le port, et avec elle Cicéron, Varron et Caton (2). Bientôt, la nouvelle du désastre de Pharsale s'étant répandue le long des rivages de l'Adriatique, tous les amiraux de Pompée se dirigèrent avec leurs flottes sur Corcyre; C. Cassius qui était dans les eaux de la Sicile, Cnéus Pompée qui vint d'Oricus, M. Octavius qui croisait sur les côtes de l'Illyrie, D. Lælius qui stationnait à Brindes. A Corcyre arrivèrent aussi, les uns après les autres, les amis de Pompée qui ne voulaient pas se rendre, et parmi eux Scipion (3); de sorte que l'on put tenir, sous la présidence de Caton, un grand conseil. Nous ignorons ce que furent les discussions; nous savons seulement qu'il s'en fallut de peu que Cnéus Pompée ne tuât Cicéron parce qu'il proposait de conclure la paix; et qu'après cette réunion la plupart des personnages allèrent les uns d'un côté, les autres d'un autre. Cassius alla avec ses vaisseaux vers le Pont, on ne sait trop dans quelle intention; Scipion et Labiénus se dirigèrent vers l'Afrique, espérant y

(1) Schmidt, *B. W. C.*, 179.
(2) Cicéron, *De div.*, I, xxxii, 68.
(3) Dion, XLII, xiii; App., *B. C.*, II, 87.

retrouver Pompée; M. Octavius retourna en Illyrie pour en achever la conquête; Caton, accompagné de Cicéron, se rendit à Patras pour recueillir les fugitifs. Il réussit, en effet, à prendre à son bord Pétréius et Faustus Sylla; mais Calénus approchant, il dut faire voile vers l'Afrique. Cicéron, ne voulant pas continuer la guerre, débarqua à Patras.

Cependant Pompée, qui était arrivé à Mitylène le 20 août, prit à bord Cornélie et Sextus qui n'avaient encore reçu que l'heureuse nouvelle de la victoire de Dyrrachium (1); et s'étant séparé de Déjotarus qui retourna en Galatie, il côtoya l'Asie Mineure et la Pamphilie, n'osant toucher terre que pour prendre de l'eau et des vivres, ne s'arrêtant qu'un instant à Phasélis (2) et Attalie (3), où étaient des navires de sa flotte et des sénateurs. De grandes discussions avaient lieu, pendant le voyage, entre Pompée et ses amis sur l'endroit où l'on pourrait refaire une armée et recommencer la guerre. Les uns proposaient la Syrie, d'autres l'Égypte, d'autres l'Afrique. Il fallait prendre un parti : les fugitifs s'arrêtèrent à Synédra pour délibérer (4), et on décida de se réfugier en Syrie. Cependant César était arrivé à Sestos, où, en attendant ses vaisseaux et sa légion, il recevait la soumission d'un amiral de Pompée, L. Cassius, qui commandait dix navires (5), et il prenait probablement les dispositions

(1) Pour les détails et les documents concernant cette fuite, voyez Drumann, *G. R.*, III, 519; Schmidt, *B. W. C.*, 207 et suiv. Je ne crois pas que Pompée ait jamais pensé à se réfugier chez les Parthes, ce qui eût été trop peu patriotique et trop dangereux. Voyez Dion, XLII, ii.

(2) Lucain, VIII, 251.

(3) Plutarque, *Pomp.*, 76.

(4) Lucain, VIII, 259.

(5) Dion, XLII, vi. Il ne s'agit pas de Caïus Cassius; Judeich, *C. O.*, 60, l'a démontré.

définitives pour l'Italie, où il n'avait cependant voulu envoyer aucun message officiel de sa victoire. Antoine ramènerait l'armée en Italie, le ferait nommer dictateur et serait *magister equitum* ou vice-dictateur; ainsi l'année de son consulat écoulée il aurait encore tous les pouvoirs nécessaires pour continuer la guerre. Quand les bateaux furent réunis et que sa légion l'eut rejoint, ayant appris que la Grèce avait été soumise par Calénus, il partit pour la Syrie avec l'intention de toucher Éphèse et Rhodes (1). Il croyait toujours que Pompée essaierait de se réfugier en Syrie. Mais Pompée, qui était parti pour Chypre vers le 10 septembre, apprenait alors justement à Paphos que les habitants d'Antioche avaient décidé de n'ouvrir leurs portes ni à lui ni à aucun de ses partisans. Il se fit alors donner de l'argent par une grande société de financiers italiens établis à Chypre; il rassembla dans les ports de l'île une petite flotte, choisit environ 2,000 soldats parmi les esclaves que les négociants italiens tenaient là en dépôt pour les vendre en Italie; et il prit le parti de se rendre en Égypte (2) où régnaient les enfants de ce Ptolémée que Pompée avait fait rétablir sur le trône par Gabinius, Ptolémée Dionysos et Cléopâtre, qui, d'après le testament de leur père, devaient se marier et régner ensemble. César, qui attendait à Rhodes la légion qu'il avait ordonné à Calénus de lui envoyer, ne tarda pas à comprendre, par les armements que Pompée faisait à Chypre, qu'il avait changé de plan et qu'il allait chercher à se réfugier en Égypte (3); et dès que ses soldats furent arrivés, c'est-à-dire vers la fin de septembre, il

(1) Appien, *B. C.*, II, 89.
(2) Schmidt, *B. W. C.*, 208; César, *B. C.*, III, 103.
(3) César, *B. C.*, III, 106.

mit lui-même immédiatement à la voile pour le royaume des Ptolémées. Le moment critique où les rivaux se rencontreraient approchait donc. Mais quand César arriva le 2 octobre (1) à Alexandrie, il y trouva une nouvelle inattendue, qui était la conclusion dernière d'une histoire si pleine d'événements imprévus. Pompée était mort. Le roi d'Égypte, au moment où Pompée était venu lui demander l'hospitalité, était en guerre avec sa sœur, qui avait été chassée par les ministres du jeune souverain, parce qu'elle était plus âgée et plus intelligente; et ses conseillers ne voulant pas entrer en guerre avec César et craignant que Pompée, repoussé par eux, ne prît le parti de Cléopâtre, avaient résolu de le faire périr. Quand la petite flotte du fugitif arriva en vue de Péluse, où était alors Ptolémée avec son armée, une petite barque vint le prendre. Bien qu'il eût de la défiance, Pompée y monta, en disant que celui qui passait le seuil d'une demeure royale devenait un esclave; mais comme la barque approchait du rivage et que Pompée se levait, pour descendre, Cornélie, qui inquiète le suivait des yeux du vaisseau amiral, vit un soldat qui était dans la barque le frapper par derrière (2). On était au 29 septembre de l'année 48 (3). Ce même jour, treize ans auparavant, Pompée entrait dans Rome revêtu du costume d'Alexandre le Grand et célébrait son grand triomphe sur l'Asie. Pompée n'était pas un petit esprit, comme se sont plu à le dire plusieurs historiens modernes, mais un grand seigneur intelligent, qui avait tous les défauts et toutes les qualités de la vieille noblesse, et à qui son époque et les cir-

(1) Schmidt, *B. W. C.*, 208.
(2) Plutarque, *Pomp.*, 78-79; Appien, *B. C.*, II, 84-85; Dion, XLII, 3-4.
(3) Dion, XLII, v. Voyez Zumpt, *S. R.*, 211.

constances finirent par imposer une tâche au-dessus de ses forces. Si la passion ardente de l'action, l'énergie infatigable et victorieuse, la souplesse intellectuelle de son heureux rival lui manquèrent, il faut reconnaître qu'il fut entraîné à la ruine, non seulement à cause des erreurs qu'il commit, mais aussi à cause des vices et des fautes des hautes classes, à la tête desquelles l'avaient placé son tempérament et les événements plutôt que sa volonté même. Toutefois, la part qu'il eut dans l'histoire de Rome ne peut être oubliée : il annexa au territoire romain la patrie de Jésus dont la conquête eut par ses résultats, comme celle de la Gaule, la plus grande importance; il fut aussi par la construction du théâtre, par les fêtes qu'il donna au peuple et par ses libéralités, un des hommes qui contribuèrent le plus à répandre la culture orientale en Italie, un des maîtres de ce luxe public de la Rome des Césars dont nous continuons à admirer et même à imiter les ruines.

De toutes les chances de César, cette mort soudaine de Pompée fut certainement la plus grande. Le rival qui n'aurait jamais déposé les armes disparaissait tout à coup, victime d'un misérable complot d'eunuques orientaux, sans que César eût à se reprocher d'avoir versé son sang. En effet, quand la nouvelle de sa mort fut portée en Italie vers la mi-novembre (1) par Diocharès, un des plus rapides esclaves de César, tout le monde estima que César était définitivement victorieux, et l'impression produite fut encore plus grande que César lui-même ne pouvait le supposer. Les statues de Sylla et de Pompée furent enlevées; le public tomba

(1) Voyez, au sujet du voyage d'Alexandrie à Rome, les justes réfutations que fait Schmidt, *B. W. C.*, 205, des opinions de Judeich.

dans une extase admirative pour César, qu'il méprisait six mois auparavant comme un scélérat (1); sur la proposition de ses amis et sans qu'il y eût d'opposition, on lui vota des honneurs inaccoutumés et extraordinaires, tels que Sylla lui-même n'en avait pas connu : on lui donna non seulement cette dictature pour toute l'année 47 qu'il désirait (2), mais la faculté de présider seul les élections des magistrats que présidait le consul, c'est-à-dire de tous les magistrats à l'exclusion des tribuns et des édiles du peuple; la faculté de distribuer lui-même les provinces aux préteurs au lieu de les tirer au sort, et celle enfin d'être considéré toute sa vie comme un tribun du peuple (3). En somme, César avait remplacé Pompée dans la considération publique, et était devenu à sa place le maître de la

(1) Dion, XLII, xix.

(2) *Fasti capit.*, an 706. *C. I. L.*, I², p. 40. On n'est guère d'accord sur l'époque à laquelle César fut fait dictateur, Judeich, *C. O.*, 182; Sternkoff, *Programm. Dortmund*, 1891, p. 27, disent que ce fut au commencement de novembre. Mommsen, *C. I. L.*, I², 41, pendant les derniers mois de l'année; Schmidt, *B. W. C.*, 211, au milieu de septembre; Groebe, App. a Drumann, I², p. 404, à la fin de septembre ou au commencement d'octobre. Les arguments des uns et des autres me paraissent peu concluants; je me range cependant à l'avis de Schmidt en pensant comme lui que César eut l'idée de se faire donner la dictature aussitôt après Pharsale, quand il s'aperçut qu'il aurait encore à continuer la guerre même après que l'année de son consulat serait écoulée. Je ne crois pas cependant qu'il faille croire Cicéron quand il dit, *Phil.*, II, xxv, 62, qu'Antoine se nomma lui-même *magister equitum*. C'eût été un trop grand abus, et César, qui était encore disposé à la modération, ne l'aurait pas toléré. Il me paraît plus vraisemblable que, quand César apprit à Alexandrie, vers le 25 octobre selon Schmidt, *B. W. C.*, 211, qu'il était nommé dictateur, il envoya à Rome la nomination du *magister equitum*, qui put arriver dans les premiers jours de décembre, On pourrait aussi accepter la correction faite au texte de Dion, XLII, xxi par Zumpt, *R. S.*, 211-212.

(3) Dion, XLII, xx.

République avec une rapidité qui est une autre caractéristique de la grande crise sociale et morale à laquelle l'Italie était en proie. Certainement le désir ardent de paix, la nervosité et l'inconstance de l'esprit public, l'admiration pour la modération que César avait montrée jusqu'alors, contribuaient à cette explosion d'un enthousiasme en partie sincère, en partie fictif. Mais la cause profonde de cet étrange retour, il faut la chercher dans cette transformation de la société italienne, grâce à laquelle il n'existait plus en Italie de classes ni de partis qui fussent politiquement et économiquement assez forts pour résister aux clientèles politiques qui se formaient et se déformaient autour des personnages puissants. Tant qu'il y avait eu plusieurs clientèles rivales, beaucoup de gens avaient pu conserver une certaine indépendance, en allant habilement de l'une à l'autre; mais maintenant que la clientèle de Pompée avait été détruite à Pharsale, et que celle de César semblait seule maîtresse de la république et des magistratures, l'intérêt contraignait un grand nombre de gens à se soumettre. Une grande partie du monde politique vivait des magistratures; et, par conséquent, s'obstiner à faire de l'opposition à la clientèle victorieuse, c'eût été pour beaucoup courir à la ruine. Ce qui arrivait alors à Cicéron le prouve. Il était, après César et Pompée, l'homme le plus célèbre du monde romain, et cependant, lui aussi, il avait cette année de gros ennnuis, parce que tout le monde croyant sa situation politique compromise, personne ne voulait plus lui prêter d'argent, et beaucoup de ses créanciers, au contraire, avaient insisté pour être payés. Ainsi sa famille s'était trouvée dans la gêne la plus pénible; il avait fallu suspendre le paiement de la dot de Tullie, et il était à craindre que Dolabella ne demandât le

divorce; Térentia avait dû recourir à des intrigues; des créanciers avaient même menacé de le faire mettre en faillite et de faire vendre ses biens, et peut-être eût-il été réellement mis en faillite, si Atticus n'était venu à son secours et si un héritage ne lui était arrivé juste à temps (1). Si même pour Cicéron la situation économique dépendait de la situation politique, on peut s'imaginer ce qu'étaient les embarras d'un grand nombre d'obscurs sénateurs. Dans ces conditions une opposition vigoureuse de ressentiments et de principes contre la clientèle victorieuse n'était pas possible; chacun était si fortement lié à l'État, que la clientèle maîtresse de la république avait pour le moment tout le monde avec elle.

César n'eut jamais dans sa vie de circonstances aussi favorables. Il eût fallu profiter de cet enthousiasme universel et passager, rentrer en Italie, essayer d'adapter les institutions républicaines à la société mercantile, de concilier l'impérialisme et la liberté, les traditions latines et les nouveaux besoins importés par la civilisation orientale. Mais si César était un homme de génie, il n'était pas un demi-dieu qui pût voir alors ce qui apparaît si clairement à nous, qui considérons l'histoire de ce temps-là à la distance de vingt siècles, et il se laissa facilement égarer, lui aussi, dans ce moment décisif, par des incidents passagers et par les nécessités immédiates de la situation. Il avait besoin d'argent; l'Égypte était un pays riche et Ptolémée ne lui avait pas payé toute la somme convenue pour l'aide portée par Gabinius. Il songea donc à aller à Alexandrie et à réclamer comme consul le droit de trancher le différend entre le frère et la sœur, et d'in-

(1) Voyez Cicéron, *A.*, XI, i. 1; XI, 2; X[illegible] i, 3; XI, iv, 20.

terpréter le testament de Ptolémée, de façon à se faire payer à la fois la dette du père et son arbitrage avant de retourner à Rome (1). Il n'avait, il est vrai, que quelques milliers de soldats, mais après ses grands succès, il ne doutait pas que la chose dût réussir très vite et sans grande difficulté (2). Il envoya donc à Cléopâtre et à Ptolémée l'ordre de congédier leurs armées et de se soumettre à son jugement; il s'installa dans le palais royal et imposa un tribut aux habitants d'Alexandrie. Mais tandis que César négociait avec les ministres du roi, qui voulaient l'amener à quitter Alexandrie, tandis que le peuple, vite indigné des exactions et de l'arrogance des soldats romains (3), commençait à se soulever, Cléopâtre, qui était entrée en cachette dans la ville et dans le palais (4), vint un soir à l'improviste le trouver dans son appartement, et elle réussit à lui persuader en une nuit qu'elle avait raison. Alors en un clin d'œil la situation changea : le jour suivant, quand Ptolémée et ses ministres surent que Cléopâtre avait passé la nuit au palais royal et dans la chambre de César, ils comprirent que leur cause était perdue; le ministre des finances Pothin, qui craignait qu'à César succédât un nouveau Rabirius, excita le peuple à la sédition et poussa le général de Ptolémée

(1) Que César ait été amené à s'arrêter en Egypte et à intervenir dans la guerre civile par le besoin d'argent où il était, cela résulte des passages de Dion, XLVII, IX et XXXIV; d'Orose, VI, XV, 29; de Plutarque, *César*, 48.

(2) César, *B. C.*, III, 106.

(3) C'est l'opinion que l'on peut se faire en comparant Dion, XLII, XXXIV, Plutarque, *Cés.*, 48, César, *B. C.*, III, 106. Les ἐσπράξεις τῶν χρημάτων, auxquelles fait allusion Dion, ne peuvent être que les contributions auxquelles fait aussi allusion Plutarque, *Cés.*, 48.

(4) Dion, XLII, XXXIV. Naturellement, dans les *Commentaires*, cette partie de l'histoire est passée sous silence.

à venir à Alexandrie; la guerre fut déclarée à César. L'armée d'Égypte était une sorte de légion étrangère composée d'anciens soldats de Gabinius, de vauriens, d'esclaves fugitifs, de déserteurs de tous les pays de la Méditerranée (1). Cette petite armée obligea bientôt César à se retrancher avec ses soldats dans les hautes murailles du palais royal et à y soutenir un siège, en attendant les renforts qu'il avait fait demander à Cnéus Domitius Calvinus, demeuré en Asie comme gouverneur.

C'est ainsi que jusqu'au 13 décembre César continua à gouverner l'Italie et l'empire; et il eut encore le temps de nommer Antoine *magister equitum*, de défendre par une loi à tous les pompéiens de retourner en Italie, à l'exception seulement de Cicéron et de D. Lélius (2). Puis l'hiver et la guerre le bloquèrent dans le palais royal d'Alexandrie en le séparant du reste du monde, au point que, pendant les six premiers mois de l'année, l'Italie et l'empire n'eurent plus de nouvelles de lui (3). C'est la longue absence à laquelle Cicéron attribua, non sans raison, la cause de bien des malheurs qui arrivèrent dans la suite (4). Les sénateurs qui, après avoir abandonné l'armée pompéienne, s'étaient cachés dans les différentes villes des bords de la Méditerranée, et y attendaient le retour de César pour regagner l'Italie, furent condamnés à une attente qui leur laissa un trop grand loisir pour songer à leurs intérêts lésés, à leurs susceptibilités blessées, aux ran-

(1) César, *B. C.*, III, 110.

(2) Cicéron, *A.*, XI, vii, 2. Au sujet de cet édit, voyez Judeisch, *C. O.*, p. 185, Schmidt, *B. W. C.*, 214 et suiv., Grœbe, dans Drumann, *G. R.*, I², 402. L'histoire de ce décret est cependant très obscure.

(3) Cicéron, *A.*, XI, xvii, 13.

(4) Cicéron, *F.*, XV, xv, 2.

cunes semées par la guerre civile. Nous pouvons nous représenter l'état d'âme, incertain et douloureux, d'un grand nombre de personnages pendant ces mois, d'après ce que nous dit de lui-même Cicéron, qui passa l'hiver et le printemps à Brindes à méditer sur ses amis morts à la guerre; sur sa brouille avec son frère Quintus, qui l'accusait de l'avoir obligé à abandonner César; sur le trésor d'Éphèse qu'il avait prêté à Pompée et qui était perdu; sur la pauvreté à laquelle il se trouvait réduit, ainsi que sa femme et sa fille; sur les malheurs de Tullie, avec qui Dolabella se conduisait d'une façon infâme; sur l'aversion insolente de la partie la plus grossière du parti de César; enfin sur la considération du public qui s'évanouissait (1). Pharsale avait amené la division dans sa famille et la ruine dans sa fortune, avait détruit sa situation politique et enfin jeté un voile sur la gloire du *De Republica*. Était-il encore quelqu'un qui le considérât comme le grand maître de l'art politique? Mais Cicéron était du moins fermement résolu à ne plus reprendre les armes. D'autres, au contraire, moins patients que lui, commencèrent à se fatiguer, à prêter l'oreille aux bruits qui circulaient le long des rivages de la Méditerranée, et qui pouvaient faire renaître des espoirs dans des esprits irrités. On disait que si l'Illyrie défendue par le questeur de César Q. Cornificius et par Vatinius, qui était venu de Brindes au secours, avait été abandonnée définitivement par M. Octavius, celui-ci avait pu, au moins, se réfugier avec sa flotte en Afrique; qu'en Afrique on était en train de refaire avec les restes de l'armée de Pompée une armée que l'on conduirait en Italie; que César courait de grands dangers

(1) Voyez Cicéron, *A* XI, xxiii; XI, xxiv.

à Alexandrie; que la guerre pouvait recommencer. Mais l'Italie elle-même fut bientôt en proie à de plus grandes calamités. Comme, d'après la loi approuvée après Pharsale, César seul devait présider toutes les élections que présidait ordinairement un consul, on ne put élire en son absence que les tribuns et les édiles du peuple. La république resta ainsi privée des magistrats les plus importants, et tout entière au pouvoir du vice-dictateur Antoine qui, jeune, frivole et débauché, bon soldat mais peu versé encore dans le gouvernement civil, considéra la vice-dictature comme une fête, se mit à faire ripaille en compagnie de chanteuses, de danseuses et de Cithéris (1), et entre une débauche et l'autre laissa éclater une sorte de révolution sociale.

Dans le parti de César comme dans tous les partis démocratiques qui représentent les classes les plus nombreuses et les plus pauvres, mais qui ont à leur tête des hommes appartenant aux hautes classes, se cachait une contradiction et une sorte de malentendu inconscient. Il y avait dans ce parti des personnes appartenant aux hautes classes, comme Caïus Trébonius, Marcus et Décimus Brutus, Sulpicius Rufus, Sulpicius Galba, Asinius Pollion, c'est-à-dire des hommes riches ayant une fine éducation et une vie assez décente, selon la morale de l'époque, qui avaient toujours été avec César ou s'étaient réconciliés avec lui après Pharsale, et qui avaient les sentiments, les idées, les préjugés, les intérêts des hautes classes. Ceux-ci, s'ils voulaient un gouvernement démocratique et libéral avec le petit peuple, ils ne voulaient ni la démagogie, ni une révolution qui troublât les hautes classes dans

(1) Plutarque, *Ant.*, 9.

la jouissance des richesses, de la culture et des plaisirs. Mais il y avait aussi dans le parti de César, et ils étaient beaucoup plus nombreux, des aventuriers, des mécontents, des condamnés, des fous, des hommes venus de toutes les classes, des plus hautes et des plus basses, souvent intelligents et énergiques, souvent très ignorants, presque toujours sans principes et sans idées politiques, que poussait le seul désir de satisfaire leur ambition, tels que Dolabella, que Vatinius, que Fufius Calénus et Ventidius Bassus, qu'Oppius, Cornélius Balbus et Fabérius, l'habile mais peu scrupuleux secrétaire de César. L'ordre public, les traditions, la tranquillité des hautes classes importaient peu à ces derniers; ce qu'ils voulaient, c'était une puissance plus grande, et pour cela ils étaient disposés à satisfaire les rancunes, les fureurs et les plus extravagants désirs de la population pauvre. Il y avait, en somme, dans le parti une aile droite et une aile gauche, qui avaient marché ensemble tant que dura la lutte pour la conquête du pouvoir; mais qui ne tardèrent pas à se brouiller, dès que le pouvoir parut assuré, au commencement de l'année 47. La misère avait grandi et devenait épouvantable; les dettes et les loyers se payaient de moins en moins : Dolabella, qui était le plus endetté des tribuns du peuple, ne se laissa pas épouvanter par le sort de Cælius; mais, encouragé par la désorganisation du parti conservateur et par la demi-anarchie où l'absence des principaux magistrats plongeait la république, il voulut se faire une immense popularité, en proposant de nouveau au mois de janvier les lois de Cælius sur l'abandon des loyers et l'abolition des dettes. L'alarme fut grande pour les propriétaires de maisons tels qu'Atticus et pour les riches capitalistes. Cette révolution sociale

dont on avait eu peur au commencement de la guerre civile et dont le danger pendant quelque temps avait paru se dissiper, survenait-elle donc tout d'un coup? César avait plusieurs fois affirmé son intention de respecter la propriété; mais il était loin; le parti conservateur était détruit et il ne restait plus dans la république aucune autorité capable de maintenir l'ordre. Le moment semblait donc très favorable pour une révolution sociale, même à ceux qui la redoutaient le plus; car aucune défense ne semblait plus possible. Mais à leur grande surprise, les classes supérieures s'aperçurent bientôt que le salut devait venir d'où elles l'attendaient le moins. Influencés par leurs amitiés et leurs relations personnelles, obéissant à leurs scrupules moraux et juridiques, préoccupés par leurs intérêts, ceux des partisans de César qui appartenaient à l'aile droite du parti agirent, en présence de la proposition de Dolabella, comme auraient agi des conservateurs. Les tribuns du peuple Trébellius et Asinius Pollion s'opposèrent à la loi. Dolabella insista; la multitude des artisans, des petits marchands, des affranchis pour qui les profits et le blé diminuaient depuis deux ans, et qui étaient menacés d'être chassés de chez eux par leurs propriétaires qu'ils ne payaient pas, s'agitèrent; des émeutes éclatèrent (1). Le sénat suspendit alors la constitution et chargea Antoine de maintenir l'ordre en appelant à Rome les soldats (2). Mais là-dessus survint un autre danger : en Campanie les légions qui revenaient de Grèce, rendues arrogantes par la guerre civile et par l'éloignement de César, menacèrent de se révolter, si elles ne recevaient pas

(1) Dion, XLII, xxix.
(2) Dion, XLII, xxix; Plut., *Ant.*, 9.

leur congé et les récompenses qu'on leur avait tant de fois promises (1). Antoine dut se rendre immédiatement en Campanie, où il eut grand peine à apaiser la rébellion. Malheureusement la révolte des légions encouragea l'agitation du peuple; à son retour à Rome, Antoine trouva une situation encore plus critique, et Dolabella qui continuait l'agitation, non seulement en prononçant des discours, mais en organisant des bandes armées, comme aux temps de la guerre sociale. Antoine alors, poussé aussi, semble-t-il, par des motifs personnels, car il soupçonnait Dolabella d'être l'amant de sa femme, se décida à se ranger du côté des partisans de l'ordre; et il se mit à réprimer rigoureusement la révolte. Point intimidé, Dolabella, le jour où il mit la loi en discussion devant les comices, fit barricader le forum par ses partisans pour ne pas être dérangé. Mais Antoine, excité par ces bagarres, vit rouge, et lança ses soldats à la conquête du forum; il renversa tous les obstacles et dispersa les bandes. 800 personnes furent tuées (2). On n'avait pas vu depuis longtemps un tel carnage à Rome. L'agitation du petit peuple se calma pour quelque temps; mais ces événements excitèrent une grande méfiance envers tout le parti de César, que les nouvelles plus précises arrivant d'Afrique et d'Asie ne firent qu'augmenter. Les fils de Pompée, Caton, Scipion et Labiénus, après avoir rassemblé en Afrique les restes de l'armée pompéienne, s'étaient alliés à Juba, le roi de Numidie; ils recrutaient des archers, des frondeurs, des cavaliers gaulois; ils accumulaient des armes, inquiétaient avec leur flotte la Sicile et la Sardaigne, et tentaient de

(1) (Cæs.), *B.*, *Alex.*, 65; Dion, XLII, 30.
(2) Dion, XLII, xxxi; Liv. Per., 113. Voyez Ziehen, dans le *Rein. Mus.* 1896, p. 593 et suiv.

gagner à eux les populations espagnoles mécontentes du gouvernement de Quintus Cassius. Au moment même où une nouvelle armée se préparait à attaquer César en Afrique, sous le commandement suprême de Scipion, en Asie apparaissait tout à coup, venant du petit royaume de Chersonèse, Pharnace, le fils de Mithridate, à la tête d'une armée pour reconquérir les royaumes de son père, et il infligeait une défaite à Domitius Calvinus. Toutes les espérances que l'Italie, fatiguée de discordes politiques et de guerres civiles, avait caressées dans l'automne de l'année 48 faisaient place à un grand malaise au printemps de 47 : la révolution sociale allait éclater en Italie, la guerre civile allait se rallumer en Afrique, le fils de Mithridate allait disputer à Rome l'empire de l'Orient. Et pourtant on ne savait plus rien de César, qui ne donnait aucun signe de vie.

Ce ne fut que vers la fin d'avril (1), que l'on apprit par des nouvelles privées que César, ayant reçu du renfort, s'était, le 27 mars (2), emparé d'Alexandrie. Tout le monde s'imagina qu'il allait rentrer aussitôt en Italie; et la situation intérieure parut s'améliorer à Rome et en Italie (3). Mais les jours, les semaines passèrent sans qu'arrivât aucune nouvelle officielle de sa victoire (4), ni même la nouvelle de son départ d'Alexandrie (5). Bientôt les troubles recommencèrent à Rome (6); les bruits les plus divers coururent sur les causes de ce retard; les amis de César, très inquiets, lui écrivirent

(1) Schmidt, *B. W. C.*, 222.
(2) *C. I. L.*, p. 304. *Fasti Maffeiani*, 27 mars.
(3) Dion, XLII, 30.
(4) Cicéron, *A.*, II, xv, 1.
(5) Cicéron, *A.*, XI, xvii, 3.
(6) Dion, XLII, xxx.

en le suppliant de revenir bien vite; beaucoup même partirent pour aller le chercher et pour hâter son retour (1). Mais César, après avoir reconquis Alexandrie et donné le trône d'Égypte à Cléopâtre (Ptolémée était mort pendant la guerre), avait ajouté une nouvelle faute à la première, celle d'entreprendre avec la reine un voyage sur le haut Nil (2) ; et il prolongea encore pendant deux mois, dans les festins et les banquets, dans les jeux et les voluptés, avec la reine, qui était enceinte, son aventure galante et son funeste séjour. La situation devint bientôt si dangereuse à Rome que les amis de César firent voter par le peuple certaines lois destinées à abattre le courage renaissant des amis de Pompée : c'est-à-dire que César aurait le droit de faire la guerre et la paix avec tous les peuples, et de traiter les partisans de Pompée comme il lui plairait (3). Enfin, dans les premiers jours de juin (4), César partit pour la Syrie après avoir perdu neuf mois précieux (5) à une époque où les jours valaient pour lui des années, et les années des siècles. Mais bien qu'arrivé à Antioche, il trouvât des paquets de lettres et un grand nombre de personnages qui l'engageaient à venir immédiatement en Italie, il y eut un nouveau retard. César ne

(1) (Cæs.), *B. A.*, 65.
(2) Appien, *B. C.*, II, 90.
(3) Dion, XLII, xx, énumère ensemble tous les honneurs votés pour César aussitôt après Pharsale et dans la suite, pendant l'année 47 ; mais au sujet du pouvoir de faire la guerre et la paix, il dit qu'il lui fut accordé plus tard, quand le danger d'une guerre en Afrique parut très sérieux. Il me paraît vraisemblable que le droit même de traiter les pompéiens à sa guise lui fut accordé alors et que c'était une menace des césariens. Aussitôt après Pharsale, cette mesure aurait été en contradiction avec l'esprit de conciliation qui régnait alors.
(4) Date établie par Judeich; Schmidt, *B. W. C.*, 22*
(5) Appien, *B. C.*, II, 90.

voulut revenir à Rome qu'après avoir rétabli un peu d'ordre en Orient; et avec une rapidité prodigieuse, quelques jours lui ayant suffi pour réorganiser les choses en Syrie, il quitta Antioche dans les premiers jours de juillet; il rencontra à l'embouchure du Cydnus l'escadre pompéienne, commandée par Caïus Cassius, qui avait passé une grande partie de son temps à étudier l'éloquence à Rhodes avec Brutus (1) et qui se rendit; il débarqua à Éphèse et avec une armée peu nombreuse il marcha à la rencontre de Pharnace, sans négliger sur son chemin de lever des impôts et de faire de l'argent par tous les moyens possibles. Le 2 août à Zéla il battait Pharnace (2). Il tint ensuite une diète à Nicée, distribua des royaumes et des domaines, en se faisant donner en échange de riches présents par les rois d'Orient, sans toutefois user de représailles envers ceux qui avaient combattu contre lui à Pharsale; il pardonna à Déjotarus, roi de Galatie, dont la cause avait été plaidée par Brutus; puis, passant par la Grèce et par Athènes, il retourna en Italie, débarqua à Tarente vers le 24 septembre (3); il reçut cordialement Cicéron qui était venu à sa rencontre et rentra enfin à Rome.

Mais après un an il trouvait la situation bien changée à son désavantage. Le moment favorable était irrévocablement passé. Non seulement sa longue absence et tout ce qui s'était dit au sujet de ses amours avec Cléopâtre lui avaient nui dans la considération de bien des gens; mais la révolte des légions, les luttes éclatées

(1) BYNUM, *B.*, 25.

(2) *C. I. L.*, I, p. 306 *(Fasti Maffeiani)*, p. 324 *(Fasti Amiternini)* : 2 août.

(3) SCHMIDT, *B. W. C.*, 226, établit cette date d'après CICÉRON, *F.*, XIV, 20 (lettre écrite le 1er octobre).

dans son parti, la nouvelle armée organisée par les Pompéiens en Afrique, rendaient de nouveau bien des gens incertains sur l'issue de la guerre, surtout dans les hautes classes, où la défiance et l'aversion pour César étaient endormies mais non éteintes. Beaucoup de gens commençaient à se demander si l'avenir ne réservait pas des surprises. Le parti de César, qui paraissait si uni, était déchiré par des luttes acharnées; et on avait vu depuis quelque temps des changements si subits de la fortune! Ainsi César ne fut plus accueilli avec l'enthousiasme qu'on eût eu pour lui l'année précédente; et il ne tarda pas à s'apercevoir qu'une froide obséquiosité et la guerre d'Afrique, qui causait une joie secrète à tant de gens à Rome, étaient la seule récompense de sa modération envers les hautes classes, des soins avec lesquels il avait évité les confiscations et les rapines, au risque d'amener les légions à la révolte. L'impression de l'éclatante victoire de Pharsale était en grande partie effacée; et la situation redevenait très incertaine : la réconciliation avec les hautes classes était peu sincère, la fidélité des légions était chancelante, l'unité du parti était atteinte, les masses populaires étaient refroidies, ayant vu les espérances qu'elles avaient mises dans les lois de Dolabella déçues par la faute de tout un groupe du parti césarien. César comprit aussitôt que la meilleure façon de couper court aux espérances renaissantes des conservateurs était de détruire sans retard la nouvelle armée pompéienne d'Afrique; mais il s'aperçut aussi qu'il ne pouvait sortir de nouveau d'Italie sans avoir cherché à modifier un peu la situation intérieure, devenue si confuse et même si dangereuse, à cause de sa politique incertaine. S'il continuait cette politique, ne risquerait-il pas de perdre

sa popularité dans les classes inférieures, sans acquérir la confiance des hautes classes? Préoccupé par ce danger, irrité par la nouvelle guerre qui était la récompense de sa modération, César, avant de partir, voulut revenir à la politique populaire, et montrer par des signes bien clairs son intention de favoriser les classes pauvres qui pouvaient lui donner des légionnaires, des électeurs et la force invincible d'une immense popularité. Alors que tout le monde s'attendait à ce qu'il récompensât Antoine et fît périr Dolabella, il prouva publiquement que celui-ci avait ses bonnes grâces et qu'il était au contraire très irrité contre l'auteur des terribles répressions dans lesquelles avaient péri 800 plébéiens : il alla même jusqu'à adopter une partie des propositions de Dolabella, non pas l'abolition universelle des dettes, mais l'abandon pendant un an des loyers au-dessous de 2,000 sesterces à Rome et de 500 dans les autres villes d'Italie (1). Il ne voulut cependant pas accepter d'être nommé consul pour cinq ans (2) ; il interdit par une loi d'hypothéquer plus d'une certaine partie de la propriété; il obligea les capitalistes à mettre une partie de leurs capitaux dans les biens fonciers (3); il imposa des prêts obligatoires aux riches particuliers et aux villes (4); il se mit aussi à faire quelques confiscations, en mettant en vente le patrimoine de nombreux citoyens qui avaient péri dans la guerre civile, et entre autres celui de Pompée (5). C'était là, à la fois,

(1) Plut., *Ant.*, 10; Dion, XLII, li; Suétone, *Cæs.*, 38.
(2) C'est une conjecture de Zumpt, *S. R.*, 221, qui me paraît vraisemblable.
(3) Tacite, *Ann.*, VI, xvi.
(4) Dion, XLII, l; Cornél. Nep., *Att.*, 7.
(5) Dion, XLII, l; Plutarque, *Ant.*, 10.

une représaille contre les irréconciliables, un avertissement donné à ceux qui hésitaient, et un expédient financier pour se procurer de l'argent. Antoine acheta le palais de Pompée, avec l'intention de ne pas le payer; et il fit aussitôt main basse sur les collections artistiques, sur le mobilier, et sur les caves bien montées. Enfin César remplaçant le consul présida les élections des magistrats pour les années 47 et 46, c'est-à-dire qu'il fit nommer les gens qui lui plurent, distribua lui-même les proprétures, et récompensa largement ses fidèles partisans. Vatinius et Calénus furent les consuls de l'année 47; César lui-même et M. Æmilius Lépidus ceux de l'année 46; au nombre des préteurs était Hirtius; il laissa dans la Gaule transalpine Décimus Brutus pour qui il avait une prédilection marquée; dans la Gaule cisalpine il envoya M. Brutus qu'il se mit à favoriser à cause de Servilia; dans l'Espagne ultérieure il envoya C. Trébonius; dans la citérieure Q. Pédius son neveu, et Q. Fabius Maximus; en Achaïe, Servius Sulpicius Rufus, le juriste qui avait fait la loi électorale contre Catilina; en Illyrie, Publius Sulpicius Rufus; en Bithynie Pansa. L'Asie échut au proconsul P. Servilius Isauricus (1). A peu de temps de là, quand César eut chargé Salluste de conduire les légions de Campanie en Sicile, en leur promettant de grosses sommes d'argent, les soldats se révoltèrent de nouveau, faillirent mettre Salluste à mort, et marchèrent en troupes serrées sur Rome, tuant deux sénateurs, pillant et dévastant tout sur leur passage. César dut les faire entrer à Rome, et il eut beaucoup de peine à les calmer (2). Mais il était si pressé de finir la guerre

(1) Lange, *R. A.*, III, 433.
(2) Dion, XLII, 52-55.

en Afrique que vers la fin de décembre (1) il se rendit en Sicile, arriva le 19 à Lilybée (2), s'embarqua avec six légions le 25, débarqua le 28 à Adrumète (3), et commença aussitôt la guerre.

(1) Schmidt, *B. W. C.*, 233.
(2) (Cæsar), *Bell. Afr.*, I.
(3) (Cæsar), *Bell. Afr.*, II.

XVI

LES TRIOMPHES DE CÉSAR

(46 avant Jésus-Christ.)

Ce nouveau retour à la politique populaire devait avoir des conséquences très graves. D'un côté il avait mis fin à toute espérance de reconciliation entre César et les classes conservatrices. Au fond celles-ci auraient dû admirer encore une fois la modération de César qui s'était contenté de vendre les biens de ses ennemis tombés; mais les esprits étaient si troublés et irrités, que la confiscation des biens de Pompée fit pousser des hauts cris, comme si c'était là un acte monstrueux de vengeance et de tyrannie. L'aile droite du parti de César n'était pas d'ailleurs moins mécontente de la façon si inattendue dont César avait traité Antoine d'une part et Dolabella de l'autre. Ainsi les mois pendant lesquels César fit la guerre en Afrique parurent longs et tourmentés aux hautes classes d'Italie. On se montrait partout très préoccupé des intentions de César. Que ferait-il, quand il aurait eu raison de l'extrême résistance des pompéiens? La vente des biens des anciens partisans de Pompée, la loi sur les loyers, et la faveur accordée à Dolabella étaient de mauvais présages. Il est vrai que depuis le commencement de l'année 46 César n'était plus dictateur (1), mais n'allait-il

(1) Zumpt, *S. R.*, 211, me paraît avoir raison d'ajouter foi à ce

pas se faire attribuer de nouveaux honneurs après la victoire, qui ne paraissait que trop certaine? Comme on voit au printemps le ciel changer brusquement et la terre s'obscurcir quand un gros nuage passe sur le soleil, puis reprendre bientôt une gaie clarté, puis s'obscurcir de nouveau, ainsi, dans l'âme de l'Italie se succédaient ces nuages de mélancolie, dont nous voyons encore, après tant de siècles, les ombres dans les livres écrits pendant ces mois-là par l'interprète le plus raffiné des idées et des sentiments des hautes classes. Cicéron, encouragé par Brutus, avec lequel il se liait d'une amitié de plus en plus étroite, oubliant les difficultés qu'ils avaient eues pendant le proconsulat en Cilicie, avait repris la plume; et au commencement de l'année 46 il s'était mis à composer sous la forme d'un dialogue entre Brutus, Atticus et lui, et à l'imitation de Platon, cette histoire de l'éloquence latine connue sous le nom de *Brutus seu de claris oratoribus*. Mais l'histoire littéraire ne pouvait pas distraire son esprit des préoccupations politiques; et bien qu'au commencement du dialogue Atticus déclare qu'on « ne parlera pas de politique » (1), les allusions et les regrets se font sentir à chaque occasion. Dès les premières pages la douleur que cause à Cicéron la guerre civile qui recommence lui fait envier le sort d'Hortensius, mort depuis peu et avant d'avoir vu le forum désert et

que dit DION, XLII, 20 : d'après lui la seconde dictature ne fut pas confiée à César pour un temps indéfini, mais pour toute l'année 47; il n'était donc plus dictateur le 1er janvier 46. Pourquoi lui aurait-on, au mois d'avril 46, confié la dictature pour dix ans, s'il était déjà dictateur pour un temps indéterminé? En outre, nous avons des monnaies de l'année 46 (COHEN, n. 2, 3) où César est simplement appelé Cons. III, et dans les *Fasti Capitolini* (*C. I. L.*, I², p. 21), il n'est pas question de dictature exercée par César en 46.

(1) CICÉRON, *Brut.*, III, 11.

muet (1). Plus loin, Brutus fait un vif éloge du premier consul de la république, qui avait détruit la monarchie et dont Atticus, grand amateur d'archéologie, avait démontré que Brutus descendait en ligne paternelle (2); on loue ensuite Marcellus, le consul de 51, l'ennemi de César, qui s'enfermait dans son exil à Mitylène, bien loin des « communes et fatales misères » (3). Mais Cicéron n'avait écrit encore que la moitié de son livre quand des nouvelles arrivèrent d'Afrique, annonçant que la guerre s'était terminée le 6 avril par la bataille de Thapsus gagnée par César, qui, cette fois, n'avait pas pardonné. Faustus Sylla, L. Afranius, L. Julius Cæsar, tombés entre ses mains, avaient été mis à mort; L. Manlius Torquatus, M. Pétréius et Scipion avaient été tués; seuls Labiénus et Cnéus Pompée avaient pu fuir en Espagne, et Caton à Utique. Les tristes prévisions de l'écrivain étaient donc justifiées par les faits : les massacres commençaient! Ce qui restait du parti conservateur se recueillit dans le silence pour pleurer ses amis perdus; mais les plus ambitieux des amis de César profitèrent de la victoire pour lui faire décréter, comme le redoutaient les hommes sages, les honneurs les plus extraordinaires : la dictature pour dix ans, l'autorité de censeur sous le nom de *præfectura morum* (4), le droit de proposer les candidats au tribunat et à l'édilité de la plèbe (5). L'impression fut

(1) Cicéron, *Brut.*, I, 4; II, 6.
(2) Cic., *Brut.*, XIV, 53.
(3) Cic., *Brut.*, LXXI, 250.
(4) Dion, XLIII, xiv. Voyez Mommsen, *C. I. L.*, I², p. 41.
(5) Dion, XLIII, xiv : les termes de Dion sont en eux-mêmes peu clairs, mais en comparant les passages de XLIII, 45 où l'on raconte les nouveaux honneurs ajoutés après Munda, il me semble que l'on peut avec Stobbe, *Die Candidati Cæsaris*, in Phil., 27, p. 94, inférer que c'était là le contenu de la loi.

désastreuse. Jamais les plus pessimistes n'auraient cru à pareille audace. La dictature décennale apparaissait surtout comme une tyrannie monstrueuse et presque monarchique à des gens à qui la tradition avait enseigné une haine si intense du pouvoir absolu et des magistratures uniques, longues et irresponsables (1). Il n'y avait plus à en douter : cette dictature serait suivie d'un gouvernement de coterie, de confiscation et de violence. Il était cependant impossible de s'y opposer : l'aile gauche l'emportait visiblement chaque jour davantage dans le parti de César et elle voulait augmenter le pouvoir du chef pour grandir en même temps le sien; et cette coterie, avec les quelques admirateurs fanatiques et les nombreux adulateurs de l'homme qui, comme Sylla, était désormais à la tête de toutes les troupes de l'empire, en imposait au sénat, aux comices, et même aux partisans les plus modérés de César, qui, tout en désapprouvant dans leur conscience ce qui se faisait, n'osaient pas s'y opposer ouvertement.

Le livre de Cicéron devient plus mélancolique. Dès que Brutus nomme L. Manlius Torquatus, Cicéron l'avertit qu'il faut se taire. « Le souvenir des maux passés est douloureux et plus douloureuse encore l'attente des maux à venir » (2). Et Cicéron envie de nouveau le sort d'Hortensius; il regrette que son voyage terrestre s'achève dans cette « nuit de la république » et il plaint presque Brutus, qui est jeune et qui verra une suite de maux encore plus grands (3). Le livre s'assombrit à mesure qu'on approche de la fin; et les lettres écrites pendant ces mois par Cicéron

(1) Dion, XLIII, xv.
(2) Cicéron, *Brut.*, LXXVI, 266.
(3) Cicéron, *Brut.*, XCVI, 330 et suiv.

à Varron sont pleines de tristesse (1). Des chagrins privés l'accablaient aussi bien que les malheurs publics. Sa Tullietta ne pouvait plus vivre avec Dolabella; des motifs peu faciles à établir donnaient lieu entre Térentia et lui à une de ces étranges querelles entre vieux époux où se déchaîne parfois l'irritabilité sénile, si bien que Rome était sur le point de voir le père et la fille divorcer en même temps (2); maintenant que l'ardeur des disputes du forum et des querelles politiques, que les hautes ambitions et le plaisir d'être un grand personnage n'occupaient plus sa pensée, l'ennui de la demi-pauvreté où il était tombé et ses difficultés domestiques pesaient davantage sur lui et lui enlevaient jusqu'à l'énergie nécessaire pour la lutte. Il ne pouvait trouver de consolation qu'en s'adonnant à ses chères études, en cherchant à résoudre les nombreuses questions d'histoire romaine que lui posait Atticus, grand amateur d'archéologie, qui entre une affaire et une autre réunissait des matériaux pour écrire les annales de Rome. Il n'avait plus qu'une consolation, dans ces jours si sombres : l'estime que lui témoignaient les hommes les plus remarquables et les plus cultivés du parti de César qui l'invitaient presque tous les jours à leurs banquets (3). Hirtius venait même lui demander des leçons d'éloquence et lui offrait de bons repas (4) avec Dola-

(1) Cicéron, *F.*, IX, 1-7.

(2) La première allusion aux discordes avec Térentia est dans la lettre de Cicéron, *A.*, XI, xvi, 5, du 5 juin 47. Dans Cicéron, *F.*, IV, xiv, 3, la discorde apparaît déjà comme irrémédiable. Le divorce dut avoir lieu à la fin de l'année 47 ou au commencement de l'année 46. Voyez Schmidt, *B. W. C.*, 239. Les raisons de cette discorde ne sont pas claires : il semble que l'affranchi Philotime y soit aussi mêlé.

(3) Cicéron, *F.*, IX, vii, 1; IX, xvi, 2.

(4) Cicéron, *F.*, IX, xvi, 7.

bella, qui avait su conserver l'amitié du vieux, malgré les torts qu'il avait eus envers Tullie, parce que, avec son brio, il savait se faire pardonner sa perversité par le vieil orateur comme il s'était fait pardonner par César, par tous les hommes et surtout par toutes les femmes dont il était l'ami (1). Affaibli par l'âge et par les chagrins, Cicéron acceptait les invitations pour se consoler, bien qu'il en éprouvât du remords de temps en temps, quand les événements venaient lui rappeler la catastrophe douloureuse dans laquelle avaient disparu tant de ses amis, et parmi eux tout dernièrement Caton. Le vieil aristocrate avait terminé sa vie dans l'obstination inflexible où il avait vécu. Chargé, après la bataille de Thapsus, de défendre Utique, il avait compris que toute résistance était inutile, et ne voulant pas accepter le pardon de César, un soir, tranquillement, après avoir mis de l'ordre dans ses affaires, et dit adieu à son fils, il s'était retiré dans sa chambre, avait lu longuement le *Phédon*, puis s'était plongé un glaive dans la poitrine. On le trouva agonisant (2).

César, cependant, après avoir annexé à l'empire le royaume de Juba et levé des impôts considérables, partait d'Utique le 13 juin, débarquait le 16 à Cagliari où il resta jusqu'au 27, et d'où il envoya Caïus Didius et des soldats en Espagne pour donner la chasse aux derniers restes de l'ennemi. Les vents étant contraires, il ne put rentrer à Rome que le 25 juillet (3). A peine arrivé, il fit un discours au peuple et un autre au sénat dans lesquels il célébrait la grandeur des pays

(1) Voyez Cicéron, *A.*, VI, vi, 1.
(2) Plutarque, *Cat. U.*, 66 et suiv.; Dion, XLIII, x et suiv.; Appien, *B. C.*, II, 98 et suiv.
(3) (Cæs.), *Bell. Afr.*, 98; Dion, XLIII, xiv.

conquis en Afrique, leur fertilité, l'abondance du blé qu'ils fourniraient à Rome; il assura que son gouvernement ne serait pas tyrannique et qu'il serait seulement le chef du peuple (1); il n'accepta pas immédiatement la dictature décennale (2), se contentant d'être consul; il accepta au contraire les pouvoirs électoraux et la *præfectura morum*. Mais si ces discours n'étaient pas mauvais, bien des gens l'attendaient aux faits, et avec une mauvaise humeur anxieuse, mêlée de vieille haine, de crainte et de jalousie récentes, que les grands honneurs qu'on venait de lui accorder avaient grandies. Quelques-uns allaient jusqu'à espérer une restauration des institutions républicaines, maintenant que la paix était rétablie : la plupart redoutaient une tyrannie ouverte, violente et rapace. Bientôt les uns et les autres s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés. César n'était ni un voluptueux sceptique comme Sylla,

(1) Dion, XLIII, xv; Plutarque, *Cæsar*, 55.

(2) Il me semble que la seule façon de résoudre toutes les questions relatives à la troisième dictature de César est de supposer que César ne prit la dictature qui lui avait été décrétée après Thapsus que vers la fin de l'année 46, avant le 1er janvier toutefois, bien que Mommsen, *C. I. L.*, I², p. 42, suppose le contraire. Dion, XLIII, i, dit qu'en 46 avant Jésus-Christ, il fut dictateur et consul pour la troisième fois, mais cette affirmation tombe devant les témoignages des *Fasti Capitolini*, *C. I. L.*, I², 28 qui ne disent rien de la dictature pendant l'année 46, tandis qu'ils indiquent, comme aussi les monnaies de 46 (Cohen, n. 34, 36; n. 15, 17), que César fut dictateur pour la troisième fois en 45, pour la quatrième en 44. La troisième dictature est donc celle de 45. D'autre part, il y a des monnaies de 46 (Cohen, n. 4) sur lesquels César est appelé dictateur; et même en acceptant le raisonnement subtil par lequel Zumpt, *S. R.*, 215, a cru démontrer qu'elles peuvent appartenir à l'année 47, il résulte du passage de (Cæs.), *Bell. Hisp.*, 2 : dictator *tertio*, consul designatus *quarto*... que César prit la dictature un peu avant la fin de l'année, à son départ pour la guerre d'Espagne. Cela explique comment il se fait que les compilateurs des *Fasti Capitolini* ne disent rien de la dictature de l'année 46.

ni un dilettante comme Pompée : c'était un esprit inquiet et ardent pour qui l'activité fébrile, les émotions intenses, le travail opiniâtre étaient devenus des besoins. Après tant d'années de tourments et d'efforts pour accomplir une œuvre mémorable, il pouvait donc enfin commander une armée, donner les magistratures à des personnes en qui il avait confiance, et disposer de grosses sommes d'argent. Combien il lui eût été pénible de revenir à la vie privée et de renoncer à la réalisation des grands desseins dont son esprit était tout plein! Mais, même s'il eût voulu renoncer au pouvoir suprême, il ne l'aurait pas pu. César était pour ainsi dire prisonnier de sa victoire. Il avait triomphé, en excitant dans les multitudes, comme Sylla, la passion la plus violente et la plus dangereuse de son époque, la cupidité; en promettant aux soldats les monts et les mers, des privilèges, des territoires, de l'argent; en entassant les promesses de l'Espagne sur celles de Rimini, celles de Brindes sur celles d'Espagne, et sur celles de Brindes les promesses nouvelles et plus grandes encore faites après la défaite de Dyrrachium. Et tout le monde avait eu confiance en lui, rassuré que l'on était par son merveilleux renom de générosité. Maintenant il fallait tenir ses promesses, il pouvait renier toutes ses autres paroles, prétendre qu'elles n'étaient que des mensonges faits pour duper les sots qui y avaient ajouté foi; mais il devait à n'importe quel prix tenir les promesses qu'il avait faites aux trente ou quarante mille hommes qui avaient quitté l'ennemi pour venir à lui, et qui depuis trois ans ne songeaient qu'à s'établir tranquillement dans des terres où ils jouiraient de l'argent qu'il leur aurait donné. Les dernières révoltes des légions montraient qu'essayer encore de se jouer de ces multi-

tudes, excitées au dernier point par ces promesses et par la guerre civile, ce serait vouloir déchaîner une révolution militaire dans laquelle César aurait été le premier à sombrer. En somme il était, comme Sylla, personnellement responsable des promesses qu'il avait faites et des espérances chimériques qu'il avait laissé concevoir; pas plus que Sylla il ne pouvait, avant d'avoir récompensé ses partisans et ses soldats, abandonner le pouvoir suprême, qui était le seul moyen efficace pour tenir ses promesses. Mais si ceux qui espéraient que César pourrait alors déposer ses pouvoirs, se trompaient, ceux qui s'attendaient aux violences d'une nouvelle tyrannie à la Sylla se trompaient également. César était assurément très irrité contre les restes du parti pompéien et contre les hautes classes de Rome à cause de l'attitude peu sincère qu'elles conservaient depuis la bataille de Pharsale; et il ne se gêna point pour manifester sa mauvaise humeur à l'occasion des triomphes. Il y en eut quatre et ils durèrent quatre jours : le premier fut le triomphe sur les Gaulois, le second sur les Égyptiens, le troisième sur Pharnace, le quatrième sur Juba. Or, dans ce dernier, César fit voir les armes prises à des Romains et il fit circuler des caricatures de ses principaux ennemis et même de Caton. Cependant si César ne se souciait plus de cacher son aversion contre les grands de Rome, et son intention de s'appuyer sur les classes populaires, s'il revenait ainsi résolu à gouverner la république sans plus tenir compte des prétentions et des préjugés des classes conservatrices; il comprenait qu'il ne lui était pas possible de faire la dixième partie de ce qu'avait fait Sylla. Une des plus grandes erreurs commises par tous les historiens de César a été de croire qu'après Pharsale et Thapsus, César se

trouva dans une situation très forte, qu'il fut l'arbitre de la République et le maître de toutes choses. Il n'avait pas comme Sylla sauvé de la ruine l'empire et toute une classe de citoyens; il avait simplement été vainqueur dans une guerre civile qui, dans un pays qui désirait la paix, était née de la rivalité des deux clientèles politiques; et il n'avait ni un prestige de terreur et de gloire qui pût se comparer à celui de Sylla, ni une armée dont la fidélité ne fût pas douteuse, ni un parti où il y eût de l'union et de l'entente. La discorde, au contraire, se glissait dans ses rangs, et le bloc de son parti avait tous les jours de nouvelles fissures. C'est ainsi qu'Antoine lui-même, qu'il voulait obliger à payer les biens de Pompée achetés aux enchères, emplissait alors Rome d'invectives et de menaces contre lui; on disait même qu'il avait cherché à armer un sicaire (1). En somme la conquête de la Gaule n'avait pas suffi à lui donner un prestige qui suffît aux responsabilités extraordinaires qu'il avait assumées; quant à ses victoires successives, elles avaient été remportées dans les guerres civiles et il fallait plutôt les faire oublier que les célébrer. César comprenait très bien que, pour être vraiment le maître de la république, il lui fallait acquérir une gloire nouvelle plus grande et plus pure en rendant des services à l'Italie; que toutes les peines qu'il s'était données jusque-là n'étaient que la préparation de sa grande histoire qui allait seulement commencer, le moyen par lequel il s'était mis en état d'acquérir une situation supérieure dans la république en accomplissant de grandes choses. En effet, maintenant que la guerre civile était terminée, il songeait à fonder un gouverne-

(1) Cicéron, *Phil.*, II, xxix, 72.

ment solide, bienfaisant, glorieux, dont le programme consisterait dans ces trois points essentiels : une grande générosité à l'égard du petit peuple; des réformes administratives pour réorganiser les services publics négligés depuis si longtemps et pour donner satisfaction aux légitimes demandes de la nation; enfin, au dehors, de grandes entreprises militaires. C'était, en somme, encore un retour à la grande politique césarienne de 56; et à peine revenu à Rome, il se mit à l'œuvre, avec son activité ordinaire, aidé de quelques amis et de quelques affranchis. Avec les six cents millions de sesterces et les grandes quantités de métaux précieux (1) apportés d'Afrique, il paya à chaque citoyen les trois cents sesterces qu'il avait promis en 49, les vingt-quatre mille promis à chaque soldat, le double de cette somme promise aux centurions, le quadruple promis aux tribuns (2); il donna un grand banquet public; il fit une distribution gratuite de blé et d'huile (3). En usant de la *potestas censoria* ou en proposant des lois aux comices, il accomplit une série de réformes pleines d'un esprit conservateur : il réforma les tribunaux, en leur donnant une composition plus aristocratique (4); il modifia les lois pénales en augmentant les peines contre les délits (5); il fit dissoudre les associations criminelles, les *collegia* des ouvriers organisés par Clodius, dont il s'était cependant tant

(1) Velléius, II, 56; Appien, *B. C.*, II, 102.

(2) Suétone, *Cés.*, 38; Appien, *B. C.* II, 102; Dion, XLIII, xxi. (Il y a de légères variantes au sujet des chiffres.)

(3) Dion, XLIII, xxi, distingue les fêtes des triomphes de celles qui eurent lieu un peu plus tard pour l'inauguration du temple à Vénus Genitrix, et que d'autres historiens de l'antiquité ont confondues avec les premières.

(4) Dion, XLIII, xxv; Suétone, *Cæs.*, 41.

(5) Suétone, *Cæs.*, 42.

servi lui-même dans sa lutte contre le parti conservateur (1); il réduisit le nombre de ceux qui, bénéficiant de la loi de Clodius, avaient leur part dans les distributions de blé (2); il publia une loi somptuaire qui refrénait le luxe des perles, des litières, de la pourpre (3); il voulut arrêter l'émigration des jeunes gens qui rendait si difficile le recrutement de l'armée en Italie (4); il prit des dispositions pour faire mieux exécuter sa loi agraire qui avait été appliquée péniblement jusque-là, par la formation de colonies en Campanie dans les environs de Calatia et de Casilinum (5); il prit des dispositions pour la frappe d'une monnaie d'or, l'*aureus;* il fit venir à Rome des astronomes égyptiens pour rectifier le calendrier (6); il tâcha de remettre de l'ordre dans les finances de la république, en rétablissant les douanes, en faisant propriété de l'État et en affermant les carrières d'émeri de la Crète, que beaucoup de gens exploitaient sans y être autorisés (7); il se mit à élaborer la fameuse *lex Julia municipalis* dont il sera si souvent question dans la suite et qui devait réorganiser la constitution administrative des villes d'Italie (8). Il méditait encore de plus grandes choses :

(1) Suétone, *Cæs.*, 42.
(2) Dion, XLIII, xxi.
(3) Suétone, *Cæs.*, 43; Dion, XLIII, xxv.
(4) Suétone, *Cæs.*, 42.
(5) Zumpt, *C. E.*, I, 300, suppose avec raison, selon moi, que les donations de terre en Italie en 45 et 44 furent faites d'après la *Lex Julia* de 59.
(6) Dion, XLIII, xxvi; Plutarque, *Cæs.*, 59.
(7) Suétone, *Cæs.*, 43; *Dig.* XXXIX, iv, 15.
(8) On n'est pas d'accord sur la publication de la *Lex Julia municipalis.* Savigny croit qu'elle fut publiée en 45; Mommsen, *C. I. L.*, 123, également en 45 et vers la fin de l'année; Lange, *R. A.*, III, 440, croit que ce fut en 46; Nissen, dans le *Rh. Museum*, 45, p. 100, croit également que ce fut en 46, entre mai et sep-

il reprendrait l'idée même de Caïus Gracchus; il rétablirait les centres de civilisation détruits ou ébranlés par l'expansion et les conquêtes de Rome; il rebâtirait Carthage et Corinthe; il enverrait des colonies dans la Gaule narbonnaise, à Lampsaque, en Épire, à Sinope, à Héraclée, et sur les bords de la mer Noire, qui se ressentaient encore de la brutalité des soldats et des généraux de Lucullus; enfin, il reviendrait à l'entreprise où avait échoué Crassus et ferait la conquête de la Perse. Les hasards de la politique l'avaient malgré lui entraîné vers le nord de l'Europe et en Gaule, mais, aussitôt libre de choisir sa voie, il se tournait vers cet Orient sur lequel il avait dirigé ses premiers regards et qui l'attirait comme il avait attiré tous ses contemporains, avec cette pensée obsédante pour tous de répéter les exploits d'Alexandre. La Gaule n'était qu'un pauvre pays froid et barbare, tandis que la grande route de l'avenir était en Asie, dans cet Orient riche et civilisé où le conquérant macédonien avait déjà porté ses pas.

Plusieurs de ces réformes plurent beaucoup aux conservateurs et les consolèrent un peu de la douleur qu'ils avaient ressentie en voyant promener dans le quatrième triomphe la caricature de Caton, qui devenait une sorte de héros pour les classes supérieures d'Italie. Cicéron, qui avait écrit son éloge et qui ensuite s'était mis à composer l'*Orator* (1), se demandait parfois si César n'allait pas restaurer le gouvernement républicain; il surveillait tous les actes de César, interrogeait les intimes, se prenait un jour à espérer, un

tembre. C'est l'opinion de Mommsen qui me paraît la plus vraisemblable.

(1) Schmidt, *B. W. C.*, 255.

autre à désespérer. Son espérance avait été très ferme jusque vers le milieu de septembre, au point qu'il en était venu à quitter ce qui était pour lui le deuil de la république, et qu'il avait rompu le silence qu'il avait gardé jusque-là au sénat, pour demander dans un discours plein d'éloges pour César le pardon de Marcellus; il avait même, dans ce discours, fait allusion à la reconstitution d'un gouvernement civil (1). Mais quand, vers la fin de septembre, César fit la consécration d'un temple à Vénus Génitrix, Cicéron et le public furent très scandalisés en y voyant la statue de Cléopâtre sculptée par Archésilaüs, un des plus illustres sculpteurs de Rome (2). Tout le monde en fut indigné et les fêtes populaires célébrées à cette occasion augmentèrent l'irritation. Elles furent plus grandioses que celles qui avaient été données à l'occasion du triomphe; il y eut des chasses aux bêtes féroces, des combats de gladiateurs, des représentations dans tous les quartiers et données dans toutes les langues afin que toute la plèbe cosmopolite pût se divertir; il y eut jusqu'à une naumachie sur un lac artificiel! César voulait donc corrompre le peuple, comme il cherchait à abaisser le sénat, en choisissant des sénateurs parmi des gens obscurs et même parmi des aruspices professionnels (3). Ces choix déplurent beaucoup, ainsi que le retard inexplicable que César mettait à convoquer les comices; et bientôt les incidents désagréables se multiplièrent. Ainsi un jour Cicéron reçut les remercîments de certains princes de l'Orient pour un sénatusconsulte qu'il aurait fait approuver par le sénat, alors qu'il ne connaissait même pas l'existence de ces per-

(1) Cicéron, *F.*, IV, iv, 4; Cic., *pro Marc.*, IX, 27.
(2) Appien, *B. C.*, II, 102.
(3) Cicéron, *F.*, VI, xviii, 1.

sonnages (1). L'activité de César devenait une hâte impatiente : de même qu'il avait obligé Archésilaüs à exposer dans le temple de Vénus Génitrix la statue inachevée, pour en faire l'inauguration (2), il précipitait souvent les délibérations avec des procédés arbitraires qui irritaient beaucoup de gens. On ne fut pas satisfait non plus des nominations des gouverneurs pour l'année 45; à quelques exceptions près, tous étaient de vieux amis de César (3); et quelques-uns étaient détestés des conservateurs, Vatinius, par exemple et Salluste, qui après Thapsus avait été fait propréteur de la Numidie, et qu'on y laissait encore une année pour qu'il pût y refaire la fortune qu'il avait dissipée à Rome avec des femmes.

La situation devenait de plus en plus difficile. Les émotions, l'extraordinaire tension nerveuse des dernières années, l'exaltation du succès, l'illusion de la force qui naissait en lui de la fatigue même, poussaient César à assumer un fardeau de responsabilité tel que personne et pas même lui n'était en état d'y résister. Ici encore les historiens se trompent quand ils disent que César, ayant su se préparer un outil de domination aussi merveilleux que son armée, était à même de dominer et de réorganiser l'empire. Avec son armée César avait pu vaincre le parti conservateur et détruire le gouvernement légal; mais il ne pouvait remplacer avec son armée ce gouvernement que d'une manière bien insuffisante. Le vide se faisait autour de lui; la noblesse, même la noblesse ralliée après Pharsale, qui gardait au fond du cœur toutes ses rancunes, se tenait à l'écart et n'acceptait les magistratures qu'avec

(1) Cicéron, *F.*, IX, xv, 4.
(2) Overbeck, *G. G. P.*, II, 482.
(3) Lange, *R. A.*, III, 448.

difficulté; dans son parti même, toute l'aile droite se refroidissait et s'éloignait de lui. Seule la petite coterie ambitieuse et énergique de ses partisans de bas étage se serrait autour du dictateur, mais pour monopoliser sa faveur, et éloigner les concurrents dangereux. Le fidèle Oppius, l'habile Balbus, l'intrigant Fabérius, le joyeux Dolabella, Vatinius, Calénus, Décimus Brutus, celui qu'il préférait entre tous, qui l'avait sauvé en Espagne et qui depuis deux ans gouvernait la Gaule transalpine, où il réprimait une nouvelle révolte des Bellovaces, étaient désormais ses collaborateurs les plus importants dans une œuvre aussi gigantesque que la réorganisation de l'empire, et qui eût exigé un si grand nombre de talents et d'énergies! Antoine même était tombé tout à fait en disgrâce et il vivait obscurément avec Fulvie, la veuve de Clodius et de Curion, qu'il avait épousée. César n'avait plus ni le temps ni le désir de chercher dans la foule, comme il avait fait jusqu'alors avec un si grand succès, les hommes inconnus qui auraient pu le servir, et dans ce cercle étroit et fermé étaient entrés peu d'hommes nouveaux : les fils de ses deux neveux, Quintus Pédius et Caïus Octavius et la famille de Servilia. Son fils Brutus, ses deux gendres Caïus Cassius et Lépidus formaient dans le parti de César un petit groupe aristocratique assez bien traité par César, qui n'était cependant véritablement intime qu'avec Lépide (1). Quant à Caïus Octavius c'était un jeune homme de dix-sept ans, très intelligent, qui,

(1) On a exagéré l'affection et l'intimité de César et de Brutus. Que l'on réfléchisse qu'après Pharsale jusqu'au retour d'Espagne de César ils ne se virent que quelque temps en 47 en Orient; puis César alla en Afrique et Brutus resta toute l'année 46 à gouverner la Gaule cisalpine; quand Brutus revint à Rome, César était déjà parti pour l'Espagne. Voyez Bynum, *B.*, 29 et 39.

après la mort de son père et le second mariage de sa mère avec Lucius Marcus Philippus, avait été élevé à la maison de sa grand-mère, sœur de César; celui-ci l'avait pris depuis quelque temps sous sa protection; il surveillait son éducation, le faisait connaître au peuple par des distinctions honorifiques; il lui choisissait peut-être lui-même, en outre des maîtres qu'il avait déjà, deux nouveaux précepteurs, Athénodore de Tarse et Didymus Arée. Ce dernier appartenait à cette école néopythagoricienne que nous avons vue tenter de répandre alors dans le monde romain une belle morale d'austérité (1). Mais ce jeune homme était d'une santé délicate; il était même alité à ce moment-là et faisait une maladie grave qui inquiétait beaucoup César. En somme, les collaborateurs intelligents, énergiques, fidèles, qui l'auraient aidé à mettre à exécution ses grands projets, manquaient; et l'idée qu'un homme seul, si intelligent et si énergique qu'il fût, avec quelques amis et quelques affranchis ramassés au hasard sur les chemins de la fortune, pendant douze années de guerre et d'aventures, pût arrêter dans le vaste empire le désordre naissant d'une longue décomposition et recomposition sociales, était chimérique. Il avait été facile de triompher avec une armée du parti conservateur et des hautes classes dégénérées d'Italie; il était, au contraire, impossible à un homme de mettre fin avec des lois aux antagonismes effrayants de cette société avide, violente et orgueilleuse. Les difficultés renaissaient l'une de l'autre, suscitées par l'impatience même où César était d'en triompher; et l'irritation, la fatigue, les déceptions de cet énorme

(1) SUÉTONE, *Aug.*, 89. Voyez WEICHERT, *Commentatio de imp. Cæs. scriptis eorumque reliquiis*, Grimæ, 1835, p. 27 et suiv.

travail obscurcissaient ce sens de l'opportunité et de la réalité qui avait été longtemps si lucide en lui. Comme s'il eût été conscient de sa situation, il disait lui-même parfois qu'il avait déjà trop vécu (1); ses intimes, Balbus et Oppius, remarquaient depuis quelque temps qu'il devenait étrange, et que tout conseil même discret sur l'opportunité qu'il y aurait à déposer au moins une partie du pouvoir, l'énervait tous les jours davantage; on l'avait même vu irrité par l'ouvrage où Cicéron faisait l'éloge de Caton, au point qu'il voulait écrire une réponse et qu'il avait chargé Hirtius d'en faire autant. Cependant il ne voulait pas qu'on l'accusât de violer la constitution, de bouleverser la tradition, d'agir contre l'esprit sinon contre les termes des lois par lesquelles il avait acquis le pouvoir. A cette époque il composait ses commentaires de la guerre civile où il s'efforçait de démontrer comme quoi il avait observé scrupuleusement la constitution, et comment c'était le parti ennemi et non lui qui avait mis la main sur les biens et les droits des citoyens. Mais à chaque mois qui s'écoulait de cette très longue année, pendant laquelle tant de choses pouvaient s'accomplir puisque les astronomes qui réformaient le calendrier lui avaient donné 15 mois et 445 jours, les faits correspondaient de moins en moins aux intentions et aux paroles. Et vers la fin de l'année, César en arriva à commettre une faute grave, en donnant chez lui l'hospitalité à Cléopâtre qui était venue à Rome avec une grande suite d'esclaves et de ministres. Le scandale fut énorme à Rome et en Italie (2). Tout le monde savait que la sensualité était

(1) Cicéron, *pro Marc.*, VIII, 25.

(2) Au sujet du tort que firent à César ses relations avec Cléopâtre, voyez Dion, XLIII, xxvii; Suétone, *Cæs.*, 52.

surexcitée depuis quelque temps chez César; qu'il avait d'extravagants désirs de royales amours, et que pendant la guerre d'Afrique il s'était distrait avec Eunoé, femme du roi de Mauritanie Bogud, et qu'il lui avait fait d'immenses présents; mais cet adultère à la face même de Rome indigna le public déjà mécontent et déjà si disposé à tout critiquer. On se mit à plaindre Calpurnie, épousée en 59 par suite d'une intrigue politique, abandonnée bientôt par son mari vagabond, dont elle était maintenant contrainte à héberger chez elle la maîtresse; comme si c'était-là un crime spécial de César et non pas le sort lamentable réservé à toutes les femmes de la haute société qui n'étaient pas scélérates, vicieuses et dissolues. Les femmes honnêtes comme Tullietta, comme Cornélie veuve de Publius Crassus et de Pompée, comme tant d'autres qui sont restées ignorées, n'étaient-elles pas toujours destinées à être sacrifiées par leurs parents à leurs ambitions politiques; d'être mariées, abandonnées, remariées d'une année à l'autre, sans qu'on se préoccupât de l'âge ni de la valeur de l'époux; à changer de maison, de servantes, de société, selon les vicissitudes de la politique; à se voir souvent refuser jusqu'aux consolations de la maternité, à trouver dans la maison du mari des beaux-fils plus âgés qu'elles, à être délaissées pour des hétaïres et des affranchies? C'était là un mal des temps, un de ces nombreux désordres lamentables et inévitables causés par le grand changement de civilisation qui était en train de se faire, et auquel la femme donnait aussi sa part de douleur. Mais cette fois le public en voulut à César particulièrement du vice universel et il s'indigna que le dictateur fit ainsi ostentation de ses débauches.

XVII

LE DERNIER RÊVE DE CÉSAR : LA CONQUÊTE DE LA PERSE

Le mécontentement allait croissant dans les hautes classes, que leur indiscipline et leur orgueil rendaient malveillantes pour tout gouvernement, et dont l'irritababilité était encore accrue par les souvenirs de la guerre civile, par les chagrins qu'avait causés la perte de parents et d'amis, par les intérêts lésés. Les uns, par suite de la confiscation des biens des vaincus, se voyaient frustrés des héritages sur lesquels ils comptaient; les autres avaient perdu les sommes déposées dans les temples en Italie et en Orient; la rareté de l'argent et la difficulté du crédit portaient préjudice à un grand nombre de gens. César avait beau s'efforcer de démontrer dans ses Commentaires de la guerre civile que ce n'était pas lui, mais Pompée, qui avait mis la main sur les dépôts des particuliers, et que grâce à lui au contraire les trésors de l'auguste temple de Diane à Éphèse avaient été sauvés (1) : Pompée était mort et tout le monde déchargeait sa mauvaise humeur sur l'homme qui était vivant.

Il aurait fallu un homme doué d'une patience et d'une souplesse inlassables, d'un calme et d'une discrétion

(1) César, *B. C.*, III, 31-33.

presque surhumains, pour gouverner au milieu de tant d'orgueil, de mécontentement, de rancune, d'ambitions et d'intérêts opposés. Au contraire, non seulement le pouvoir, la flatterie et la fatigue elle-même rendaient plus ardentes chez César sa soif de gloire, son ambition d'égaler Alexandre dans d'immenses entreprises; mais la force des choses le poussait à secouer les chaînes de la légalité, à désirer des pouvoirs de plus en plus étendus. Il y avait autour de lui trop d'appétits impatients, trop d'attentes chimériques d'impossibles secours. La misère avait grandi en Italie d'une façon affreuse : une bonne partie de la classe moyenne et du petit peuple était réduite au désespoir par la crise interminable; beaucoup d'esclaves orientaux, artistes ou artisans, étaient libérés par leurs patrons moins riches, qui, ne pouvant plus tirer parti de leur travail pendant la crise, n'avaient pas les moyens de les nourrir. Il avait fallu réduire le nombre de ceux qui avaient part aux distributions de blé, et cela augmentait la souffrance. Des calamités terribles semblaient inévitables, si on ne trouvait des ressources nouvelles; et ces ressources ne pouvaient venir que de la conquête de la Perse, de cet immense empire, de ses trésors fabuleux. Dans la conquête de la Perse était le salut. Que de choses merveilleuses César pourrait faire, quand la guerre contre les Parthes lui aurait fourni les capitaux nécessaires ! Mais pourrait-il mener à bien une entreprise si difficile, s'il était obligé de respecter les préjugés, les frayeurs, les intérêts des sénateurs jaloux et malveillants, qui ne s'occupaient pour l'instant qu'à écrire ou à lire avec un malin plaisir de ridicules éloges de Caton? Brutus lui-même en composait un. Il est probable aussi que Cléopâtre, cette femme singulière qui a joué un rôle si étrange

dans la chute de la grande république, et qui alors pensait amener César à l'épouser, contribuait à éveiller en lui, par la séduction, les paroles et l'exemple, des ambitions monarchiques. N'était-elle pas venue à Rome avec l'enfant qu'elle venait d'avoir et qu'elle disait fils de César, pour être autorisée par celui-ci à lui donner son nom; et n'avait-elle pas, en quittant Rome, emporté, jointe à des présents et à des privilèges, cette autorisation significative (1)? Du reste, quelles que fussent les véritables ambitions de César à ce moment, leur réalisation dépendait du succès de la guerre de Perse. Cette guerre était donc la pensée dominante de César, et il s'appliquait avec toute son énergie à la préparer. Malheureusement, dans la seconde moitié de 46, de très graves événements l'obligèrent encore une fois à la différer. En Espagne, Cnéus Pompée et Labiénus, profitant de la popularité du nom de Pompée, du mécontentement provoqué par les abus des gouverneurs nommés par César, et de l'irritation de plusieurs légions, étaient parvenus à recruter une armée et à conquérir une grande partie de la péninsule. Dès le début cependant, César n'avait pas jugé que le danger fût grand, et il avait laissé le soin de cette guerre à ses généraux; mais ceux-ci n'arrivant pas à triompher, ils avaient fini par écrire à César de venir en personne. Bientôt la nouvelle des succès de Cnéus Pompée accrut l'inquiétude de l'esprit public, qui était déjà grande; et César se rendit compte qu'il ne pourrait partir pour l'Orient en laissant une armée victorieuse en Espagne. N'en finirait-il donc jamais avec les guerres civiles? Cette nouvelle expédition, à ce moment-là, ne pouvait manquer de l'irriter au der-

(1) Suétone, *Cæs.*, 52.

nier point. Elle l'obligeait à abandonner les réformes à demi réalisées et à différer la guerre de Perse; elle allait grossir les difficultés déjà grandes où il se trouvait, en montrant que la paix n'était pas définitive.

Irrité par cette guerre d'Espagne, décidé d'en finir vite, résolu à intimider ses adversaires par un coup de force, César, vers la fin de l'année, réunit d'une façon presque manifeste entre ses mains tous les pouvoirs suprêmes de l'État. Il prit la dictature en choisissant comme *magister equitum* non plus Antoine, qui était encore en disgrâce, mais le fidèle Lépide, qui avait déjà été nommé gouverneur de l'Espagne Intérieure, de la Gaule Narbonnaise et qui, à l'étonnement général, fut autorisé à administrer ses provinces au moyen de légats (1). Il voulut en outre être nommé consul sans collègue pour l'an 45 (2), et il remit à plus tard les élections des autres magistrats. Dictateur et consul sans collègue, ne serait-il pas presque un tyran absolu? Ces mesures produisirent une impression désastreuse; l'abîme de méfiance qui le séparait des classes supérieures s'élargit encore davantage; des craintes chimériques s'ajoutèrent pour confirmer leur crainte que le pouvoir absolu ne signifiât une révolution sociale. Tout à coup le bruit courut que César avait fait commencer dans différentes parties de l'Italie l'arpentage des terrains pour procéder à une confiscation et à une répartition entre les soldats, analogue à celle faite par Sylla (3). Il y eut, un moment, une alarme véritable. Bientôt on sut que ces craintes étaient exagérées, car César n'avait fait que remplacer par une nouvelle commission l'ancienne, chargée par la loi

(1) Appien, *B. C.*, II, 107.
(2) Dion, XLIII, xxxiii; *C. I. L.*, I², p. 28.
(3) Voy. Cicéron, *F.*, IX, xvii.

agraire de 59 de chercher en Italie et dans la Cisalpine ce qui restait du domaine public et des terrains à acheter aux particuliers (1). Il voulait simplement activer l'application de la vieille loi agraire pour maintenir les promesses faites à ses soldats pendant la guerre civile. Les esprits se tranquillisèrent un peu. Mais d'autres incidents ne tardèrent pas à les irriter de nouveau. César était parti pour l'Espagne sans avoir réuni les comices (2), et tout le monde s'attendait à Rome à ce qu'il pourvût pendant son voyage aux magistratures d'une façon légale. Au lieu de cela, vers la fin de l'année, on eut une autre surprise : César nomma huit *præfecti urbi* à qui il confiait toutes les fonctions des préteurs et quelques-unes de celles des questeurs, telle que l'administration du trésor (3). Il constituait ainsi, à l'improviste, ce que nous appellerions aujourd'hui un gouvernement de cabinet, dans lequel le peuple et le sénat ne comptaient plus pour rien. Il écrivait au même moment, pendant son voyage, un livre contre Caton, où il cherchait à réfuter l'idéologie républicaine qui semblait vouloir refleurir.

Ce changement subit de César irrita au dernier point les hautes classes d'Italie, et même l'aile droite de son parti (4). Le flot des récriminations et des accusations déborda : on lui reprocha sévèrement de laisser

(1) Voy. DION, XLII, LIV; APPIEN, *B. C.*, II, 94; CICÉRON, *F.*, XIII, III; XIII, V; XIII, VIII. (Ce sont autant de recommandations pour des terres qui étaient ou pouvaient être considérées comme publiques).

(2) CICÉRON, *A.*, XII, VIII.

(3) SUÉTONE, *Cæs.*, 76; DION, XLIII, XXVIII et XLVIII; CICÉRON, *F.*, VI, VIII, 1. SCHMIDT, *B. W. C.*, 263.

(4) Nous en avons une preuve dans ce que raconte au sujet de Trébonius PLUTARQUE *Ant.*, 13. Voy. CICÉRON *Phil.* II, XIV, 34. Voy. aussi l'allusion aux pronostics défavorables d'Antoine, CICÉRON, *F.*, VI, II, 2.

porter son nom au fils de Cléopâtre (1) ; la création des huit *præfecti urbi* parut une des mesures les plus arbitraires que l'on eût jamais vues; on commença à dire — accusation terrible, qui avait été fatale à tant d'illustres Romains, — qu'il voulait devenir monarque. On apprit là-dessus que Marcellus, le consul de 51, à qui César avait accordé son pardon, avait été assassiné mystérieusement à Athènes tandis qu'il revenait à Rome. Aussitôt on accusa César de l'avoir fait tuer traîtreusement par esprit de vengeance, tandis qu'il feignait publiquement de lui pardonner. Le livre contre Caton ayant paru, on se répandit en protestations indignées, et on traita César de calomniateur. Parmi les grands, seul Cicéron, touché des nombreux éloges qu'il y recevait, envoya par l'intermédiaire de Balbus et de Dolabella une lettre de chaleureuses félicitations; mais il n'osa pas la faire lire à Atticus (2). La commission agraire, avec ses travaux, causait aussi des inquiétudes à bien des gens. Son activité réveillait dans le petit peuple des espérances, des illusions et des désirs qui pouvaient un jour être dangereux pour tout le monde; les enquêtes faites pour établir quelles étaient les terres publiques, préoccupaient beaucoup de monde, car, si elles n'étaient pas faites avec un esprit d'absolue justice, elles pouvaient causer de nombreux dommages; aussi les commissaires étaient accablés de recommandations et de supplications par les propriétaires, leurs amis et leurs parents (3). En somme la situation n'était nullement rassurante à Rome, pendant que César luttait en Espagne. Inquiets, Balbus et Oppius écrivaient lettre sur lettre à César;

(1) Suétone, *Cæs.*, 52.
(2) Cicéron, *A.*, XIII, l, 1; XIII, li, 1.
(3) Cicéron, *F.*, XIII, iv; XIII, v; XIII, vii; XIII, viii.

et, en attendant avec impatience son retour, ils cherchaient à apaiser par d'aimables attentions les hommes les plus éminents et surtout Cicéron, sur qui commençait à tomber l'ombre d'une vieillesse pleine de chagrins et d'amertumes. Pour mettre ordre à ses affaires de plus en plus compromises, il s'était remarié à la fin de l'année 46 avec Publilia, une jeune fille de quatorze ans (1), qui lui apporta une jolie dot. Mais au commencement de l'année 45, il avait été frappé d'un grand deuil; Tullia était morte en couches, après son divorce (2). Le vieillard, très affligé, avait cherché une consolation dans les travaux philosophiques, et il s'était mis à l'exécution d'un dessein caressé depuis quelque temps déjà et dont les vicissitudes politiques, l'avaient toujours détourné : il voulait résumer la philosophie grecque dans une suite de dialogues analogues à ceux de Platon et où converseraient ensemble tous les grands personnages romains des dernières générations, depuis le vieux Caton, jusqu'à Lucullus et à Varron. Cicéron, avec son grand génie littéraire, aurait pu, en traitant ce sujet magnifique, créer un chef-d'œuvre et fixer pour l'éternité dans la vie calme et intime du dialogue philosophique ces grandes figures que l'histoire ne nous montre que dans les guerres et les luttes politiques. Mais il eût été nécessaire qu'il pût travailler à son aise, et avec tranquillité. Au lieu de cela, que de dérangements et d'ennuis! Il fallait réclamer continuellement à Dolabella la restitution par fragments de la dot de Tullie; il fallait trouver de l'argent pour élever à sa fille un mausolée somptueux. Enfin ce qu'étaient au juste les intentions de César demeurait pour lui

(1) Schmidt, *B. W. C.*, 268.
(2) Schmidt, *B. W. C.*, 271.

une angoissante énigme. Il écrivait continuellement à ce sujet à Brutus, qui était revenu depuis peu du gouvernement de la Gaule cisalpine; il lisait et relisait continuellement les grands traités de politique écrits en grec; il lisait surtout les lettres qu'Aristote et d'autres savants grecs avaient écrites à Alexandre le Grand pour l'engager à gouverner en monarque les peuples d'Asie, mais à rester le premier des citoyens chez les Grecs, cette noble race qui avait toujours vécu et qui ne pouvait vivre que sous le régime de la liberté (1). La lettre d'Aristote suggéra même à Cicéron l'idée d'en écrire une semblable à César; et il composa en effet un beau pamphlet qu'il envoya à Atticus (2). Mais le prudent banquier donna à Cicéron le conseil de le faire lire d'abord à Oppius et à Balbus, et ceux-ci dissuadèrent Cicéron de l'envoyer à César (3). Ce fut à la fois pour Cicéron une déception, et pour les classes cultivées l'occasion de nouveaux soupçons. Par bonheur, au milieu de tous ces tourments, un certain Cluvius, fervent admirateur de Cicéron, lui laissa en mourant un bel héritage qui diminua la gêne où il était. Mais en somme Cicéron, comme tout le monde, était en proie à une grande nervosité; et les nouvelles qui vinrent d'Espagne au commencement de l'année 45 ne firent qu'augmenter le malaise et l'inquiétude des esprits. Tandis qu'il méditait la conquête de la Perse, César avait si mal préparé la guerre en Espagne que, dès le début, comme cela était arrivé pendant la guerre contre Vercingétorix, pendant la première campagne d'Es-

(1) Cicéron, *A.*, XIII, xxviii.
(2) Cicéron, *A.*, XII, li; *A.*, XIII, ii; *A.*, XIII, xxvi, 2; *A.*, XIII, xxvii, 1.
(3) Cicéron, *A.*, XIII, xxvii, 1. *Isti*, ce sont Oppius et Balbus, comme le prouve l'autre passage de Cicéron, *A.*, XIII, ii, 1.

pagne, et pendant la campagne d'Épire, ses soldats souffrirent de la faim (1). Un événement inattendu et étrange vint détourner de la guerre d'Espagne pendant quelque temps l'attention de la haute société romaine. Brutus répudiait la fille d'Appius Claudius et épousait Portia, fille de Caton et veuve de M. Bibulus (2), l'ancien collègue de César au consulat, l'amiral mort pendant la guerre d'Épire. Noble de grand lignage, amateur passionné d'art, de littérature et de philosophie, Brutus était un de ces privilégiés de la fortune à qui il arrive d'être admirés de tout le monde sans avoir rien fait. Doué de certaines vertus assez rares dans la haute société, telles que la sobriété, la chasteté, la maîtrise de soi-même, le dédain des ambitions vulgaires, il avait su non seulement se faire pardonner de petites fautes, comme celle de l'usure qu'il avait pratiquée en Cilicie, mais se faire admirer de tous, et même de César, comme un prodige de volonté et d'énergie (3). Ainsi on lui offrait spontanément ce que les autres ne pouvaient obtenir que grâce à de grands efforts, et il réussissait dans ce qui était impossible pour tout le monde. Il avait combattu pour Pompée, et César cependant, par égard pour Servilia, l'avait comblé d'honneurs ; il était devenu un des membres les plus considérables du parti césarien aristocratique, mais cela n'avait pas empêché Cicéron et les pompéiens les plus éminents de rester ses grands amis. Et voici qu'il annonçait son mariage avec cette jolie veuve, dont le père et le premier mari avaient

(1) Dion, XLIII, xxxii.

(2) Les objections de Mommsen sur la parenté de Portia, *Hermes*, XV, p. 99 et suiv., me paraissent sérieusement réfutées par Bynum, *B.*, 33.

(3) Plutarque, *Brut.*, 6; Cicéron, *A.*, XIV, i, 2.

été deux des plus farouches ennemis du dictateur! Rome tout entière se demanda ce que ce mariage signifiait. Brutus aussi était donc contraire au nouveau gouvernement de César? ou celui-ci allait-il se réconcilier avec ses anciens adversaires? Servilia, qui craignait que ce mariage ne fît perdre à son fils les faveurs du dictateur, chercha à l'en détourner; Cicéron se tint prudemment à l'écart; mais ce fut en vain. Il s'agissait sans doute d'une sympathie ancienne entre cousins, qui s'était réveillée après de longues années, et le mariage eut lieu. Brutus cependant n'avait pas l'intention de rompre avec César, et, dans le but peut-être de se faire pardonner son mariage, il écrivit une défense du dictateur, qui était une réponse à ceux qui l'accusaient d'avoir fait tuer Marcellus.

César avait terminé cette fois encore par une victoire la guerre d'Espagne, mais après être passé par des difficultés et des périls que l'on n'avait pas soupçonnés. Il était lui-même tombé malade à différentes reprises; il avait conduit les opérations avec tant de lassitude qu'à Munda, le 17 mars de l'année 45, il s'en était fallu de peu qu'il fût battu et fait prisonnier. Ainsi la victoire n'avait pas été éclatante comme les autres, car il n'avait pas réussi à détruire tous ses ennemis; et si Cnéus Pompée et Labiénus avaient péri, Sextus Pompée avait encore réussi à s'enfuir plus au nord. Cependant le jeune Sextus ne semblait plus être un adversaire redoutable, et laissant à ses généraux le soin de le poursuivre, César se disposa à rentrer en Italie, où la nouvelle de la bataille de Munda et de son retour avait produit une très vive émotion. Le moment décisif approchait. La guerre civile était définitivement terminée; les hautes classes jugeaient qu'en conséquence il n'y avait plus ni prétexte ni raison de prolonger la dictature. On allait donc enfin savoir si

César voulait dominer sa patrie comme un tyran, ou lui redonner sa liberté. Malheureusement, l'aile gauche des césariens avait aussitôt profité de la victoire pour proposer de nouveaux honneurs qui avaient été aussitôt approuvés. César porterait le titre d'*imperator*, comme un prénom héréditaire; il serait consul pour dix ans; il aurait aussi le droit de proposer les candidats pour l'édilité et pour le tribunat (1). En même temps, Balbus et Oppius, pour faire plaisir à César et pour impressionner le public, invitaient tous les personnages influents de Rome à aller à sa rencontre, pour lui faire honneur et le ramener en grande pompe à Rome. Il était donc évident, au moins si ses partisans ne dépassaient pas ses intentions, que César visait au pouvoir suprême et absolu. On discutait, on doutait, on espérait, en attendant avec impatience l'arrivée de César, qui au contraire fut long à revenir. Il s'attarda d'abord en Espagne où il s'occupa de faire des colonies romaines de différentes villes telles qu'Ipsali (2), Carthagène (3), Tarragone (4) en confisquant une partie de leur territoire et en leur donnant un certain nombre de ses soldats qu'il congédia. Il s'attarda ensuite dans la Narbonnaise, où il laissa un de ses amis, qui lui avait rendu de grands services pendant la guerre d'Alexandrie, Caïus Claudius Néron, en le chargeant de distribuer des terres aux vétérans de la dixième légion autour de Narbonne, et à ceux de la sixième dans le territoire d'Arles (5). Cepen-

(1) Dion, XLIII, XLIV-XLV.

(2) Isidore, XV, I, 71; Strabon, III, II, 1. Sur la correction probable de ce texte de Strabon, voy. *C. I. L.*, II, p. 152.

(3) *C. I. L.*, II, 462.

(4) *C. I. L.*, II, 538.

(5) Suétone, *Tib.*, 4. Kromayer, *Hermes*, XXXI, p. 10 et suiv., me paraît avoir démontré que seules ces deux colonies qui

dant même avant de rentrer en Italie, César se trouva au milieu de la sourde lutte de tendances qui sévissait dans la société romaine; car des conservateurs, des césariens modérés, des césariens extrêmes s'étaient rendus par intérêt, par flatterie, par impatience à l'invitation de Oppius et de Balbus, et arrivaient chaque jour grossir le cortège qui l'accompagnait. Antoine lui-même, fatigué de la pauvreté et de l'obscurité auxquelles il était condamné, était parti de Rome, bien résolu à trouver le moyen de se faire pardonner (1). Trébonius aussi s'était mis en route pour aller à sa rencontre, mais il était si irrité de la nouvelle politique qu'il se demandait si le mieux n'était pas de supprimer César d'un coup de poignard (2). Brutus enfin, d'accord avec Cicéron, qui était impatient de savoir à quoi s'en tenir, alla au-devant de César dans la Gaule cisalpine, pour chercher à connaître ses intentions et peut-être aussi pour savoir si son mariage avait été mal jugé. Mais à Brutus tout était permis : il fut bien accueilli, reçut des éloges pour le zèle qu'il avait déployé l'année précédente dans son administration; et, heureux de cet accueil, il trouva que tout allait bien; il écrivit à Cicéron que ses appréhensions étaient vaines, et que César visait à rétablir un gouvernement aristocratique, selon le désir des conservateurs (3).

De fait, César, impressionné par le mécontentement public et la discorde des césariens, sembla un moment vouloir donner satisfaction à l'aile droite de ses partisans, aux conservateurs et aux classes supérieures. Il se réconcilia avec Antoine, et pour montrer à tout le

s'appelaient *Julia paterna* furent fondées par César après la seconde guerre d'Espagne, avec des vétérans.

(1) Plutarque, *Ant.*, 13.

(2) Plutarque, *Ant.*, 13; Cicéron, *Phil.*, II, xiv, 34.

(3) Cicéron, *A.*, XIII, xl, 1.

monde qu'il pardonnait à l'auteur des terribles répressions de l'année 47, il lui fit faire une partie du voyage dans sa litière même; il révoqua les *præfecti urbi*, il refusa quelques honneurs, déposa le consulat unique dont il était investi, convoqua les comices, fit nommer les magistrats ordinaires et choisir pour consuls un de ses généraux d'Espagne, Q. Fabius Maximus, et Trébonius qui était un des césariens modérés les plus illustres et les plus mécontents. Ces actes suffirent, dans cette société impressionnable, pour faire renaître l'espoir dans beaucoup d'esprits. César montrait des dispositions conciliantes; il ne voulait donc pas trop retarder la fin du régime exceptionnel! Mais Cicéron, toujours clairvoyant, continuait à douter; et il avait raison. César ne se préoccupait nullement du problème constitutionnel, qui intéressait tant les oisifs de Rome; sa pensée unique, suprême, absorbante était toujours la guerre de Perse. Il ne voulait pas rétablir la constitution; il voulait conquérir l'empire des Parthes. Sa santé était mauvaise; les attaques d'épilepsie, dont il avait toujours souffert, devenaient d'une fréquence et d'une violence alarmantes (1); il était presque épuisé. Le beau buste de lui qui est au musée du Louvre, et qui est l'œuvre d'un grand maître inconnu, représente admirablement l'effort suprême d'une vitalité prodigieuse déjà presque toute consumée. Mais il ne voulait, il ne pouvait pas prendre le repos dont il avait besoin. La Perse fabuleuse l'appelait. Pendant les mois qu'il avait passés en Espagne, la situation de l'Italie ne s'était nullement améliorée; et la victoire de Munda, si elle l'avait débarrassé de quelques adversaires redoutables, ne l'aidait pas à vaincre les diffi-

(1) Appien, *B. C.*, II, 110; Nicolas de Damas, 23.

cultés politiques et économiques très graves où l'Italie se débattait. En effet, à peine arrivé à Rome, César, au lieu de réformer la constitution, commença avec sa merveilleuse activité les préparatifs militaires et politiques de l'expédition, tâchant d'entraîner l'opinion publique et de la rendre favorable à la guerre. Des fêtes grandioses furent données pour célébrer le triomphe d'Espagne; et dans les gigantesques banquets populaires César fit servir, pour la première fois, au lieu des vins grecs, certains vins italiens, qui, mieux préparés par les esclaves orientaux, commençaient à devenir célèbres. Il voulait ainsi les faire connaître et encourager la viticulture italienne, qui, au milieu même de la crise terrible, faisait de si grands progrès (1). La loi sur les colonies fut aussitôt proposée et approuvée, et on commença à recruter des colons parmi les soldats, les citoyens et les affranchis. Puis les surprises continuèrent : tous les jours Rome stupéfaite entendait parler d'un nouveau projet de César : on détournerait le cours du Tibre, on assainirait les marais Pontins, on bâtirait sur tout le Champ de Mars qui serait transporté aux pieds du mont Vatican; on construirait un théâtre, celui qui, achevé par Auguste, fut appelé théâtre de Marcellus et dont il subsiste encore des ruines grandioses; on chargerait Varron de fonder partout à Rome de vastes bibliothèques; on percerait l'isthme de Corinthe; on ferait un chemin sur l'Apennin; on construirait un grand port à Ostie; on donnerait des travaux immenses aux entrepreneurs et aux ouvriers; on réunirait toutes les lois en un seul corps (2). Tous ces projets naturel-

(1) Pline, *H. N.*, XIV, xv, 97.
(2) Plutarque, *César*, 58.

lement seraient exécutés quand la conquête de la Perse en aurait fourni les moyens; et ils servaient pour justifier devant le public la grande entreprise.

Mais César se trompait, cette fois, en pensant qu'une telle profusion d'idées grandioses produirait encore de l'effet sur l'Italie. Le petit peuple cosmopolite de la métropole pouvait bien s'abandonner à de chimériques espérances si on lui promettait des colonies et du travail; mais les classes moyennes demeuraient dans leur mauvaise humeur à cause de la crise financière dont personne ne voyait la fin; et quant aux hautes classes, froissées dans leurs sentiments républicains, redoutant toujours une révolution sociale, elles se demandaient si César ne devenait pas fou, et elles finissaient par se moquer même des réformes sérieuses comme celle du calendrier (1). Au lieu d'admirer ses grands projets, on se plaisait à s'indigner de la bruyante curée, à laquelle ses amis, hommes et femmes, se livraient autour du dictateur. Pour trouver l'argent nécessaire pour la guerre de Perse, César était obligé de vendre partout les biens confisqués aux vaincus, les terres publiques où l'on ne pouvait pas fonder des colonies, et celles des temples (2); mais ces ventes précipitées profitaient surtout à ses amis, qui avaient pour presque rien des terrains immenses. Une propriété considérable confisquée pendant la guerre avait été ainsi donnée à Servilia (3); certains affranchis, beaucoup de centurions, des tribuns militaires et des généraux de l'armée de César amassaient de grosses fortunes. De ce nombre était ce jeune esclave germain qu'il avait surpris à pratiquer l'usure sur ses compagnons de servitude et

(1) Plutarque, *César*, 59.
(2) Dion, XLIII, xlvii.
(3) Suétone, *Cæs.*, 50.

élevé au grade d'officier d'administration, et qui, sous le nom de Licinus, était devenu un de ses administrateurs les plus habiles. César ne pouvait pas empêcher ce pillage, pour ne pas trop mécontenter son entourage; mais ses ennemis en profitaient pour l'attaquer, pour désapprouver tout ce qu'il faisait ou projetait de faire, et même cette guerre de Perse, qui désormais était la clef de voûte de toute la politique de César. Le téméraire conquérant des Gaules n'avait-il pas causé des maux suffisants à la république, avec son insatiable désir de victoires? Lui était-il permis, après s'être fait donner de si grands pouvoirs, d'abandonner la république encore pleine de désordre pour aller courir une périlleuse aventure (1)? Le mécontentement gagnait toutes les classes; et César, de plus en plus irascible, perdait cette maîtrise de soi-même qui l'avait si bien servi jusque-là; il se laissait aller jusqu'à dire imprudemment que la république n'existait plus que de nom, que Sylla avait été très sot de déposer la dictature (2). La *lex municipalis* avait été approuvée par le peuple; mais elle se ressentait de la hâte avec laquelle elle avait été faite. On ne retrouve nulle part la belle clarté latine dans le fragment compliqué et confus qui en est venu jusqu'à nous (3). César confia la frappe des monnaies et le service des finances à des esclaves orientaux, égyptiens probable-

(1) Cicéron, *A.*, XIII, xxxi, 3 nous fait voir ce mécontentement des hautes classes; pour l'apaiser César écrivit à Rome à Oppius et à Balbus qu'il ne partirait pour la Perse qu'après avoir organisé définitivement l'État.

(2) Suétone, *Cæs.*, 77.

(3) Au sujet du style singulier du grand fragment qui nous est parvenu de cette loi (*C. I. L.*, I, 206) et de la compilation hâtive qui en fut probablement la cause, voy. Nissen, dans le *Rh. museum*, XLV, p. 104 et suiv.

ment (1); il fit entrer ses esclaves et ses affranchis dans tous les services publics, il réprimanda Pontius Aquila, tribun du peuple, parce qu'il ne s'était pas levé un jour qu'il passait devant les sièges des tribuns (2). Il éclatait facilement en invectives et en violents reproches; il s'irritait dès qu'il voyait qu'on n'observait pas suffisamment ses lois, surtout les plus absurdes, comme celles sur le luxe, et pour les faire observer il s'entêtait à de véritables persécutions sur des détails ridicules. Mais il ne voulait pas entendre dire qu'il avait l'ambition d'être roi ou tyran : il se montra même irrité plusieurs fois contre ceux qui prétendaient vouloir le proclamer roi. Et cependant il était si torturé par le désir d'avoir un fils, que dans le testament fait à son retour d'Espagne en prévision de son départ pour la Perse, il avait nommé des tuteurs pour le fils qui pouvait lui naître, et il avait adopté comme fils Octave, le neveu de sa sœur (3). Un jour que deux tribuns enlevèrent d'une statue de lui un diadème qui y avait été posé par une main inconnue, il entra en fureur et dit qu'ils avaient voulu lui faire un affront (4). Il est difficile de savoir s'il avait véritablement conçu le dessein de fonder à Rome une dynastie analogue à celles des monarchies asiatiques, ou s'il ne s'arrêtait qu'en passant à cette idée, probablement suggérée par Cléopâtre, sans se résoudre à l'accepter fermement, ni non plus à la repousser pour toujours. Ses ennemis, en tout cas, avaient intérêt à répandre le bruit qu'il voulait devenir roi. Le bruit circulait donc; le soupçon était né et il préoccupait tous les esprits, réveil-

(1) Suétone, *Cæs.*, 76.
(2) Suétone, *Cæs.*, 78.
(3) Suétone, *Cæs.*, 83.
(4) Suétone, *Cæs.*, 79.

lait des espérances, des craintes, des rancunes de tout genre, et compliquait une situation déjà difficile. Dans cette confusion, César préparait avec une grande énergie et sérieusement une seule chose, la guerre contre la Perse. Voyant dans cette guerre le moyen de sortir de toutes les difficultés, jugeant que, s'il revenait victorieux de la Perse, il serait le maître de la situation, par la gloire et les trésors conquis, il accumulait de l'argent, faisait un grand dépôt d'armes à Démétriade, préparait un plan de guerre, envoyait à l'avance à Apollonie Caïus Octavius avec ses maîtres et seize légions composées en partie de nouvelles recrues. Beaucoup de jeunes gens poussés par la misère s'enrôlaient dans l'espoir de faire fortune en Perse.

Ainsi, dans la seconde moitié de l'an 45, l'aile gauche et l'aile droite du parti de César, les modérés et les extrêmes, luttaient sourdement dans l'entourage du dictateur; mais les « extrêmes » gagnaient sans cesse du terrain, parce qu'ils avaient compris mieux que les autres que, sans la conquête de la Perse, leur parti, tôt ou tard, finirait par ne plus être à même de maîtriser les difficultés de la situation, et qu'il fallait sacrifier à cette suprême nécessité du moment tout, même la question constitutionnelle, en réunissant tous les pouvoirs dans les mains de César. Il aurait été impossible autrement de mener avec énergie et avec succès une entreprise si difficile. Ainsi Dolabella, l'aventurier criblé de dettes, était devenu le compagnon préféré du dictateur; Antoine lui-même, las d'expier, après deux années de misères et d'obscurité, les services rendus en 47 à la cause de l'ordre, avait fini par s'unir au parti qui semblait le plus fort. Sa défection était grave pour la coterie des césariens modérés, car Antoine jouissait d'une grande réputation dans tout le parti de

César pour les grands services qu'il avait rendus, comme général, dans la guerre des Gaules et dans la guerre civile. Bientôt, vers la fin de 45, la coterie des modérés subit un échec encore plus grave et presque irréparable. César se décida à user du droit, qui lui avait été conféré après Munda, de désigner aux comices les magistrats, en laissant au peuple seulement la faculté de confirmer ses propositions. C'était une déception cruelle pour tous ceux, et ils étaient très nombreux, qui avaient espéré avec obstination jusqu'au dernier moment, que César refuserait ce pouvoir immense. Que restait-il donc de la République si un homme seul pouvait distribuer toutes les fonctions? Quelle différence existait-il encore entre César et un roi, si tous les citoyens devaient attendre tous les honneurs de son bon plaisir? Les choix qu'il fit ne pouvaient qu'augmenter, dans les classes supérieures, la désastreuse impression. Si le dictateur avait tâché de donner une compensation aux césariens conservateurs, en nommant préteurs deux membres très éminents de leur parti — Brutus et Cassius, — bien plus généreusement il avait récompensé Antoine de sa volte-face. Antoine avait été choisi comme collègue de César dans le consulat; et ses deux frères, Caïus et Lucius Antonius, avaient été l'un fait préteur et l'autre tribun de la plèbe. C'était une véritable mainmise de la famille d'Antoine sur la république. Un autre choix encore plus scandaleux vint augmenter l'indignation. César, qui avait l'intention de partir bientôt pour la Perse, voulait nommer comme consul *suffectus*, pour le temps où il serait absent cette année-là, son cher Dolabella, qui n'avait pas même été préteur. Le meneur du parti révolutionnaire serait donc, pendant l'absence de César, un des chefs de l'État! Mais

cette fois un incident très bizarre déjoua les calculs de César et de Dolabella. Se sentant appuyé par l'opinion publique, Antoine, qui voulait assouvir sa haine contre Dolabella, et qui peut-être cherchait aussi à ménager ses anciens amis de l'aile droite, déclara dans la séance du 1er janvier de l'an 44 qu'à titre d'augure il empêcherait les comices de se réunir pour ratifier la nomination de Dolabella. César ne réagit point.

La confusion était à son comble. Les classes supérieures, de plus en plus irritées, s'éloignaient de César en faisant le vide autour de lui, et la petite coterie des aventuriers avides d'argent et de pouvoir en profitait pour amener le sénat et le peuple à lui voter, dans les premiers jours de l'année 44, des honneurs encore plus extraordinaires. On faisait presque un dieu de César en transportant à Rome une des plus abominables aberrations de l'Orient; on décrétait un temple à *Jupiter Julius;* on changeait en *Julius* le nom du mois *Quintilis;* on lui accordait d'être enseveli dans le pomœrium, et d'avoir une garde de sénateurs et de chevaliers (1). S'il n'en avait pas encore le nom, n'était-il pas déjà bien réellement un roi? Chose plus grave encore, quand le sénat était allé lui faire part des honneurs qu'on lui accordait, il l'avait reçu sans se lever (2). Il nommait du reste sénateurs des gens de toute sorte, et jusqu'à des Gaulois. Il voulait aussi nommer vice-dictateur pour l'année 44, quand Lépide serait parti pour sa province, Caïus Octavius, son neveu, qui n'avait que dix-huit ans. César violait donc ouvertement les traditions les plus anciennes et les

(1) Dion, XLIV, v.
(2) Suétone, *Cæs.*, 78.

plus vénérées, et il transportait audacieusement de la littérature et de la philosophie dans la politique ce mépris révolutionnaire pour le vénérable passé de Rome, qui animait alors la jeune génération d'écrivains et de penseurs.

Cependant à l'accroissement des pouvoirs correspondait un affaiblissement progressif de l'autorité. Si le dictateur recevait toujours de nouveaux honneurs, de nouveaux pouvoirs, il devenait de moins en moins habile à s'en servir, et il faisait de plus en plus des concessions à tout le monde. La situation où il se trouvait, surtout le grand projet de la conquête de la Perse, le forçait à cette incohérence, qui contredit tellement l'idée qu'on s'est faite de la dictature de César. S'il avait, pour cette guerre, besoin de pleins pouvoirs, il devait chercher aussi à ne pas laisser trop d'ennemis à Rome en partant, à être appuyé par une opinion publique aussi favorable que possible. Malheureusement la prolongation des pouvoirs exceptionnels irritait et blessait trop de gens. Ne pouvant y renoncer, il cherchait donc à adoucir cette irritation par des concessions de toute espèce, faites même au détriment du prestige de l'État. Emu du mécontentement qui s'était fait sentir quand il usurpa la nomination de tous les magistrats, il revint sur sa décision et tenta une diversion, en faisant proposer, au commencement de l'année 44 à ce qu'il semble, par Lucius Antonius une très bizarre *lex de partitione comitiorum* qui doublait le nombre des questeurs, en faisait élire la moitié par le peuple et proposer la moitié par lui *sine repulsa* aux comices; qui statuait peut-être aussi que la moitié des tribuns et des édiles plébéiens seraient proposés par César et la moitié élus par le peuple; que les consuls seraient proposés tous les deux par César, mais

les édiles curules par le peuple (1). De cette façon les droits du peuple étaient en partie respectés et César, de son côté, pourrait distribuer à son aise des fonctions à ses amis. Ce fut sans doute aussi pour plaire aux conservateurs que fut proposée la *lex Cassia*, par laquelle César devait rétablir le nombre des anciennes familles patriciennes, dont beaucoup s'étaient éteintes. En outre, non seulement il ne témoignait plus de rancune à l'égard des pompéiens, mais il leur accorda pendant les derniers mois une amnistie complète; il les accueillit en Italie et rendit aux veuves et aux fils des morts une partie des biens qui avaient été confisqués (2); il les favorisa même de toute façon, jusqu'à négliger un peu ses anciens partisans des temps difficiles (3). C'est en vain que Hirtius et que Pansa l'engageaient à veiller sur lui-même (4); il congédia tous ses gardes et jusqu'à ses Espagnols; il voulut dans ses promenades n'être accompagné que des licteurs (5). Averti que des réunions nocturnes se tenaient de côté et d'autre à Rome, qu'on y disait du mal de lui et qu'on y tramait peut-être une conjuration, il se contenta de publier un édit dans lequelle il disait qu'il était au courant de tout, et de faire au peuple un discours dans lequel il conseillait à ceux qui tenaient de mauvais propos de se taire à l'avenir (6). « J'aime mieux mourir que de vivre comme un tyran (7), » avait-il dit un jour à Hirtius et à Pansa. Il faisait à tout le

(1) Dion, XLIII, li; Cicéron, *Phil.*, VII, vi, 16; voy, Stobbe dans *Phil.*, 27, p. 95.
(2) Suétone, *Cæs.*, 75.
(3) Nicolas de Damas, 19.
(4) Velléius Paterculus, II, 57.
(5) Appien, *B. C.*, II, 107. Voy. Suétone, *Cæs.*, 86.
(6) Suétone, *Cæs.*, 76.
(7) Velléius Paterculus, II, 57.

monde toutes sortes de promesses, possibles et impossibles (1); il n'essayait même plus d'arrêter le pillage des deniers publics auquel ses amis se livraient sous ses yeux (2). La dictature allait ainsi d'un pas chancelant et sénile, presque aussi faible dans ses complaisances et dans ses expédients que le vieux gouvernement républicain. De nombreux vétérans avaient reçu des champs à Volterre et à Arezzo, dont le territoire, que Sylla avait confisqué mais laissé à ses anciens propriétaires, avait été revendiqué pour l'État par César; beaucoup d'autres recevaient des terres çà et là en Italie et étaient faits membres de l'ordre des décurions ou membres des aristocraties municipales réorganisées par la *lex Julia*, dans beaucoup de villes, depuis Ravenne jusqu'à Lavinum, depuis Capoue, Suessa, Calatia, Casilinum jusqu'à Siponte (3). Mais les recherches de ce qui demeurait la propriété du domaine public allaient lentement, les commissaires étant accablés de recommandations qui leur étaient faites par de puissants personnages : la plupart des vétérans devaient donc se contenter encore des promesses qu'on leur faisait (4). Les colonies d'au-delà des mers ne réussissaient pas mieux : il semble qu'un certain nombre de colons soient partis pour Lampsaque (5) et la mer Noire (6); mais les préparatifs pour Carthage et pour Corinthe se faisaient plus lente-

(1) Dion, XLIII, xlvii.
(2) Dion, XLIII, xlvii.
(3) Voy. Zumpt, *C. E.*, I, 304-307.
(4) Cela résulte d'Appien, *B. C.*, II, 125; 133; 139.
(5) Appien, *B. C.*, V, 137.
(6) Sinope : Strabon, XII, iii, 11 : Voy. les monnaies : Head, *Historia nummorum*, Oxford, 1887, p. 435. Héraclée aussi, comme on peut le conjecturer d'après un passage de Strabon, XII, iii, 6. Voy. Zumpt, *C. E.*, I, 317.

ment (1); et il fallut abandonner l'idée d'envoyer une colonie en Épire. César avait confisqué une partie des terres de la ville de Buthrote, qui ne lui avait pas payé une amende infligée pendant la guerre, et il avait l'intention d'attribuer ces terres aux colons; mais Atticus, qui était du nombre des propriétaires de Buthrote dépouillés de leurs biens, fit agir autour de César tant d'hommes de son parti, il sut si bien dire, intriguer et manœuvrer que César révoqua le décret de confiscation, à la condition qu'Atticus paierait l'amende des habitants de Buthrote. Le financier, qui n'avait jamais exercé une magistrature, avait été plus puissant que le dictateur. Cependant César continua les préparatifs pour la colonie, si bien qu'Atticus et Cicéron, qui avait beaucoup travaillé pour son ami dans cette affaire, retournèrent un peu inquiets demander des explications. César, qui ne voulait pas que l'on sût qu'il avait renoncé à fonder une colonie, pour complaire à l'un des plus grands ploutocrates de Rome, les pria de tenir la chose cachée; il embarquerait ses colons, et quand il serait en Épire, il les enverrait ailleurs, il ne savait pas encore où (2). Voilà à quels expédients avait recours le maître du monde! Il n'était pas même parvenu à apaiser le conflit entre Antoine et Dolabella, si bien que le premier avait, comme augure, empêché de se réunir les comices où Dolabella devait être reconnu *consul suffectus*. Le dictateur omnipotent était pris lui-même dans la trame des recommandations, des services, des complaisances, des faveurs qui enserre toutes les sociétés mercantiles où l'argent est le but suprême de la vie; et il ne pouvait en rompre les fils invisibles.

(1) Voy. APPIEN, *Pun.*, 136; ZUMPT, *C. E.*, I, 318.
(2) CICÉRON, *A.*, XVI, XVI *a, b, c, d, e, f*.

Mais ces concessions ne servaient à rien. Le mécontentement allait grandissant (1). Il y avait, dans la situation, une contradiction qu'aucune force humaine ne saurait résoudre et qui devait être fatale à César. Tandis que César cherchait à justifier avec son projet de conquérir la Perse la prolongation de ses pouvoirs exceptionnels, ce projet augmentait chez beaucoup de gens, surtout dans les classes supérieures, l'aversion contre sa dictature. On se demandait, avec anxiété, ce qu'il ferait quand il reviendrait victorieux. Ne serait-il pas alors le maître absolu de la république? Tandis que Cicéron cherchait à se persuader que l'expédition de César finirait comme celle de Crassus, par un désastre, les autres avaient une grande peur du génie militaire de cet homme, qui avait toujours vaincu. Ainsi on tâchait de répandre le soupçon et la méfiance sur ses intentions. On faisait courir des bruits étranges : César, disait-on, voulait épouser Cléopâtre, transporter la métropole des États romains à Ilion ou à Alexandrie (2), puis, après avoir conquis la Perse, faire une grande expédition chez les Gètes et chez les Scythes, et rentrer en Italie en passant par la Gaule (3). Cléopâtre semble être revenue à Rome vers la fin de l'année 45, et cela confirmait le premier de ces bruits. Un scandale retentissant excita encore davantage les esprits. Le 26 janvier de l'année 44, tandis que César passait dans les rues, des hommes du peuple le saluèrent du nom de roi. Les deux tribuns du peuple qu'il avait déjà gourmandés au sujet du diadème firent mettre en prison quelques-uns de ces tapageurs; mais César courroucé prétendit que les deux tribuns avaient

(1) Voy. Cicéron, *F.*, VII, xxx.
(2) Suétone, *Cæs.*, 79; Nicolas de Damas, 20.
(3) Plutarque, *Cæs.*, 58.

excité ces hommes du peuple à crier pour le rendre suspect d'opinions monarchiques, et les deux tribuns ayant mal pris ses réprimandes, il les fit destituer par une loi, et les chassa du sénat au grand scandale du public, pour lequel le tribun était toujours le plus sacré des magistrats (1). A la fin, dans la première quinzaine de février (2), le sénat et le peuple nommèrent César dictateur perpétuel (3). C'était la dernière et la plus importante des mesures prises en vue de la guerre de Perse, pour laquelle César allait partir bientôt; et elle était destinée à donner à César l'immense et solide pouvoir dont il avait besion pour accomplir une entreprise si difficile, sans être trop gêné ou préoccupé par les vissitudes de la politique de Rome. Mais un dictateur perpétuel était un monarque, de fait, si ce n'est de nom! Pour atténuer l'impression de ce véritable coup d'État, pour rassurer ce peuple qui avait une espèce d'horreur superstitieuse de la monarchie, César semble avoir, de concert avec Antoine, organisé une pantomime publique, pour la fête des Lupercales, qui eut lieu le 15 février. Antoine se présenta devant César, qui présidait la fête, avec un diadème, et il fit le geste de le lui mettre sur la tête; César refusa; Antoine insista; César répéta plus énergiquement son refus. César fut applaudi bruyamment, tandis qu'il refusait le diadème; après quoi il fit inscrire dans le calendrier que ce jour-là le peuple lui avait offert la couronne royale et qu'il l'avait refusée. Mais ce mensonge produisit une indignation très violente (4). Et cependant, tandis que les dettes

(1) Appien, *B. C.*, II, 108; Suétone, *Cæs.*, 79.
(2) Lange, *R. A.*, III, 470.
(3) Dion, XLIV, viii; Appien, *B. C.*, II, 106.
(4) Dion, XLIV, xi; Appien, *B. C.*, II, 109; Plutarque, *Cæs.*,

continuaient à tourmenter l'Italie et que la classe moyenne se trouvait dans une gêne cruelle, le petit peuple d'Italie et de Rome était travaillé par de sourdes pensées révolutionnaires, qui effrayaient tous les jours davantage la classe des propriétaires. César, pensait-on, avec les colonies et la guerre de Perse, allait ramener l'âge d'or; la tyrannie des riches et des grands prendrait fin et un nouveau gouvernement commencerait. Les souvenirs de la grande révolution populaire s'étaient ravivés au point qu'un certain Érophile, originaire de la grande Grèce, vétérinaire de profession et sans doute à demi fou, s'étant fait passer pour le petit-fils de Marius, était devenu en un instant très populaire. Il était choisi comme patron par les municipes, par les colonies des vétérans, par les *collegia* d'ouvriers; il avait même formé autour de lui comme une cour, et il osait traiter d'égal à égal César et les grands. César, de plus en plus faible et craignant de mécontenter le peuple, n'osa pas le faire disparaître; il se contenta de le reléguer hors de Rome (1).

61; Ant., 12; Suétone, *Cæs.*, 79; Velléius, II, 56. Cette scène produisit une si vive impression qu'il en est question dans de nombreux endroits des Philippiques de Cicéron. Voy. surtout Phil., II, xxxiv, 85-87; et Columba, *Il marzo del 44 a Roma*. Palerme, 1896, p. 9.

(1) Nicolas de Damas, 14; Valère Maxime, IX, xv, 2; Cicéron, *A.*, XII, xlix, 1.

XVIII

LES IDES DE MARS

(janvier-mars 44)

Et alors un homme reprit l'idée qui était déjà venue à Trébonius : il fallait tuer César. Cet homme fut Cassius (1), l'ancien questeur de Crassus dans la guerre des Parthes, le gendre de Servilia, jeune homme intelligent, ambitieux, orgueilleux, âpre et violent, qui en tuant César ne pouvait avoir l'illusion d'arriver à mieux que ce qu'il aurait certainement obtenu des faveurs du dictateur. Il s'ouvrit d'abord prudemment de son projet à certains amis qu'il savait opposés à César; le premier groupe des conjurés fut formé; on commença à examiner la possibilité et les dangers de l'entreprise, et on convint qu'il fallait entraîner dans la conjuration Brutus, le beau-frère de Cassius (2). Brutus jouissait d'une grande autorité dans tous les partis et, étant fils de Servilia, semblait presque un intime de César; quand on saurait qu'il était lui aussi prêt à tuer César, bien des gens incertains et timides prendraient courage.

Brutus était un de ces hommes intelligents, orgueilleux, honnêtes et bons, mais faibles, qu'on retrouve

(1) L'affirmation de Dion, XLIV, XIII, que l'auteur de la conjuration fut Brutus, en dehors de l'invraisemblance psychologique, est contredite par l'affirmation de tous les historiens, parmi lesquels il faut noter celle de Plutarque, *Brut.*, 8.

(2) Plutarque, *Brut.*, 10.

si souvent dans les grandes familles aristocratiques. Homme d'une volonté faible et prenant facilement modèle sur autrui, il avait fait l'usurier pendant quelque temps; il avait été du parti de Pompée, en 49, à l'époque où les hautes classes se rangeaient de son côté; puis il s'était réconcilié avec César et il avait joui de son amitié. Il n'était cependant pas par sa nature porté à amasser des millions ni à concevoir de grandes ambitions; c'était plutôt un érudit de mœurs austères qui en temps ordinaires aurait été un grand seigneur passionné pour l'étude, un peu altier et fantasque. Mais dans ces temps extraordinaires, l'admiration que le peuple avait pour son caractère avait fait naître chez lui une autre passion, l'orgueil de se croire, et d'être admiré comme s'il était véritablement un héros à la volonté de fer, un modèle de ces vertus difficiles que l'on ne pratique qu'en faisant un douloureux effort sur soi-même. Cet orgueil, que l'étude de la philosophie stoïcienne avait encore plus excité, et sa réelle faiblesse, nous donnent l'explication de ce caractère mystérieux, qui a tant intrigué les historiens et les moralistes. Il y avait un moyen sûr de rendre cet homme timide et faible capable de la plus grande décision : c'était de lui persuader que s'il agissait autrement, il faillirait à sa réputation de héros. Cassius, qui était un homme intelligent, le comprit et il sut jeter ses filets sur l'âme faible de son beau-frère. Il commença par faire trouver à Brutus le matin certains billets sur son tribunal de préteur, ou par les faire placer aux pieds de la statue du premier Brutus au forum. « Si tu vivais encore, ô Brutus! » disaient ces billets; ou encore : « Tu dors, ô Brutus (1)! » Quelquefois

(1) Plutarque, *Brut.*, 9; Plutarque, *Cæs.*, 62; Appien, *B. C.*,

dans la rue Brutus entendit crier derrière lui : « Nous aurions besoin d'un Brutus (1)! » Ignorant d'où venaient ces billets, le naïf érudit s'imagina facilement que le peuple tout entier s'adressait à lui comme à l'homme inflexible qui était seul capable d'une action aussi terrible; il se sentit flatté dans son orgueil; il commença à réfléchir sur les actes de César, à se demander s'il n'avait pas réellement un devoir terrible à accomplir. Sans doute son âme douce et timide dut d'abord frémir d'horreur, en considérant le danger et l'atrocité du crime, les bontés que César avait eues pour lui et pour sa mère. Mais une fois entrée dans son esprit, l'idée de l'assassinat s'en empara peu à peu; il se souvint de la gloire de ceux qui avaient mis à mort ou expulsé les tyrans, dans la littérature grecque ou dans la tradition romaine; il se répéta les arguments subtils de tant de philosophes anciens qui justifiaient le régicide par des raisons de haute moralité. Justement parce que César avait été son bienfaiteur, il devait plus résolument le frapper, en sacrifiant au devoir public son affection personnelle, et imiter le vieux Brutus, le premier consul de la république, qui pour le bien de la république avait fait tomber la tête de ses enfants. Cassius s'ouvrit à lui à la fin, et lui fit comprendre qu'il ne fallait pas qu'il fût un préteur comme les autres, que Rome attendait de lui des choses inusitées, que lui seul pouvait être le chef d'une aussi grande entreprise (2). Par malheur César, qui était alors trop occupé par les pré-

II, 112. Il me paraît vraisemblable, malgré ce que dit Plutarque, que Cassius et ses amis étaient les auteurs de ces billets. Voy. APPIEN, II, 113.

(1) DION, XLIV, XII.

(2) APPIEN, *B. C.*, II, 113.

paratifs de la guerre de Perse, voyait rarement Brutus. Cassius triompha donc; et après l'adhésion de Brutus, l'idée de la conjuration, qui était née dans le groupe des parents de Servilia, fit vite son chemin dans les classes supérieures.

Brutus et Cassius trouvèrent facilement de nombreux conjurés dans ce qui restait du parti de Pompée, dans l'aile droite du parti de César et même parmi plusieurs de ses généraux les plus célèbres, tels que Caïus Trébonius et Servius Sulpicius Galba. Les historiens modernes ont été presque tous très surpris de cette facilité, et, pleins d'une admiration, du reste justifiée, pour le grand homme qui faisait alors tous ses efforts pour réorganiser l'État, ils ont très sévèrement blâmé l'aveugle entêtement des uns, la trahison des autres. Je crois, au contraire, que leur surprise aurait été moindre et leur jugement plus modéré, s'ils avaient cherché à se rendre compte de la véritable situation et de la manière dont les contemporains pouvaient l'envisager. Si grand que fût César, il n'était pas possible que les contemporains vissent en lui, comme la postérité trop naïve, un héros et un demi-dieu, qu'il eût fallu adorer même quand il se trompait ou faisait du mal. De petits motifs personnels poussèrent assurément de nombreux personnages à prendre part à la conjuration, mais les motifs particuliers de chacun furent des excitations secondaires, et non la raison même de la conjuration qui, non plus que l'œuvre de César, ne peut être jugée bonne ou condamnable par le simple examen des motifs personnels. Il est nécessaire de bien comprendre la situation et sa fatalité tragique. César fut un des plus grands génie de l'histoire; un savant, un artiste et un homme d'action à la fois, qui savait mettre en œuvre toutes ses facultés, dans toute

espèce de travail, d'une manière admirable. Son imagination grandiose et harmonieuse, son intelligence prodigieusement lucide, son activité infatigable, sa merveilleuse souplesse et son inlassable résistance nerveuse auraient fait de lui, à n'importe quelle époque, un grand homme. De nos jours, il aurait pu être un grand organisateur d'industries aux États-Unis, un grand explorateur exploitant les terrains et les mines de l'Afrique méridionale, un grand savant ou un grand écrivain de l'Europe. Dans l'ancienne Rome les traditions de sa famille et son ambition le poussèrent dans la politique, c'est-à-dire dans l'épreuve la plus dangereuse pour un homme de génie, parce que c'est celle où il arrive le plus souvent que l'effet ne corresponde pas à l'effort, par suite de circonstances imprévoyables. Or, dans la politique romaine, César put devenir un grand général, un grand écrivain, un grand personnage, mais non un grand homme d'État (1). Il eut trois idées politiques principales : la reconstitution du parti démocratique légalitaire en 59, l'application audacieuse et en grand de la politique de Lucullus en 56, la régénération du monde romain par la conquête de la Perse après la mort de Pompée. Mais de ces idées les deux premières venaient trop tard et la troisième était impossible : ce qui nous explique pourquoi la

(1) Cette opinion est précisément l'opposé de celle de Mommsen, *R. G.*, III, 464 : « César, dit-il, fut certainement un grand orateur, un grand écrivain et un grand capitaine, mais il ne devint tout cela que parce qu'il était un parfait homme d'État. » Paolo Orano, dans son étude intitulée *Il problema del cristianesimo*, Rome, 1901, où, bien que sous une forme un peu enveloppée, il y a de fines observations sur le monde romain, dit judicieusement (p. 84) que « les causes personnelles de ce qui fait la grandeur de César sont des causes *nécessaires* ». Mais il se trompe, à mon avis, en estimant qu'il fut « un politique sublime, admirablement opportuniste »

première n'aboutit qu'à la révolution démocratique du Consulat, la seconde qu'à la catastrophe de Crassus en Perse et aux révoltes sanglantes de la Gaule, la troisième à l'assassinat des ides de Mars. Il serait injuste cependant d'attribuer ces insuccès à des fautes de César. Il ne fut pas un homme d'État parce qu'il ne pouvait pas l'être dans une démocratie où un homme qui ne voulait pas se plier aux extravagances d'un peuple travaillé par la passion folle du pouvoir, des richesses, des jouissances, pouvait vivre dans la retraite et philosopher, mais non s'aventurer dans la politique. Une inexorable fatalité domine toute la vie de César. Ce furent les événements qui le contraignirent à la révolution démocratique du Consulat; ce fut ensuite la nécessité où il était de se sauver lui-même, de sauver son parti et son œuvre des conséquences de cette révolution qui le poussa à l'acte le plus téméraire de sa vie, l'annexion de la Gaule; cette annexion accomplie, il lui fut impossible de rétrograder : il dut aller jusqu'à ces répressions sanguinaires qui sont la partie la plus sombre de son histoire. La guerre civile fut un résultat si fatal de sa politique gauloise, que tous ses efforts pour l'empêcher furent inutiles. Le succès de César dans cette guerre fut considérable et inespéré, mais en réalité trop grand; car après la victoire il se trouva tout d'un coup maître de toutes choses en apparence, mais en réalité dans la plus difficile des situations et comme placé entre deux impossibilités : celle d'abandonner le pouvoir, et celle de gouverner seul avec quelques amis un immense empire en désordre. Il avait imaginé de se tirer de cette situation par la conquête de la Perse, la grande entreprise qui, dans sa pensée, serait l'aube d'une nouvelle histoire de Rome : mais à la distance de tant de siècles et avec une expérience plus avancée

de l'histoire, nous pouvons croire qu'il fut victime d'une illusion bien naturelle mais aussi bien chimérique. Le rôle historique de César ne fut pas celui d'un grand homme d'État appelé à remettre l'ordre dans le chaos de son époque; mais celui d'un grand homme d'action, appelé à personnifier et à activer toutes les forces révolutionnaires de l'époque mercantile en lutte avec les traditions de la vieille société agricole : l'incrédulité religieuse, l'indifférence morale, l'absence du sentiment de la famille, l'opportunisme et l'indiscipline en politique, le mépris des traditions, le luxe oriental, le militarisme rapace, la spéculation, la corruption, l'esprit démocratique, le raffinement intellectuel, le premier adoucissement de la férocité barbare, la passion de l'art et de la science. Je ne crois pas qu'on puisse comprendre César, si on ne voit pas que son rôle, comme celui de Pompée, de Crassus et de tous les contemporains qui ont réussi, devait être surtout un rôle de destructeur; que ce rôle leur était à tous imposé par l'époque, dont la grande œuvre a été d'achever cette désorganisation et cette destruction du vieux monde, qui a rendu possible la nouvelle organisation de l'empire. Cette génération a préparé la réorganisation du monde ancien dans la grande unité de l'empire, parce qu'elle a hâté en Italie, par ses luttes et par l'adoption de mœurs nouvelles, la ruine de la vieille société latine, et dans les provinces, par les guerres et les pillages, la ruine des anciennes organisations politiques et sociales, débarrassant ainsi le terrain pour l'adoption d'une organisation unique. Or César a été le grand homme de ce terrible moment historique. Je vais même plus loin; et j'affirme que si César a contribué plus que tous ses contemporains à la régénération du monde ancien, c'est qu'il a détruit plus que les

autres et qu'il s'est usé moins que les autres dans cette terrible politique, qui a usé tant d'hommes supérieurs. Il a achevé, par sa guerre des Gaules, la chute du vieux monde celtique qui agonisait depuis un siècle et qui barrait encore à la civilisation gréco-latine le chemin du continent européen, où elle allait puiser les forces pour une merveilleuse renaissance. Il a précipité vers sa solution, par les luttes politiques de sa jeunesse et par la guerre civile, la crise des vieilles institutions latines, qu'elle aussi traînait depuis un siècle, remplissant l'Italie et l'empire de désordre.

C'est dans ce rôle de gigantesque destructeur, qu'il faut l'admirer, car ce rôle demandait une intelligence et une énergie presque surhumaines. Nous le trouvons, il est vrai, à la fin de sa vie occupé à réorganiser le monde dont il avait tant travaillé à accroitre le désordre, à bâtir sur le champ que lui-même, avec ses contemporains, avait semé de tant de ruines. Mais il y avait deux conditions nécessaires pour qu'il pût réussir dans ce plan de réorganisation : l'une, que César eût assez de souplesse et d'énergie pour adapter ses qualités aux exigences de cette politique toute nouvelle; l'autre, que les forces de dissolution à l'œuvre depuis un siècle dans la société italienne se fussent épuisées avec la guerre civile. Or, même en admettant que César eût dans son génie assez de souplesse pour devenir, lui, le grand agitateur et le grand destructeur, le réorganisateur de l'empire, l'histoire des vingt-cinq années suivantes nous montre que les forces de dissolution étaient loin d'être épuisées. Elles étaient même si fortes encore, qu'elles allaient engendrer une des crises les plus effrayantes de l'histoire du monde. Du reste, le fait que César ne réussissait pas à résoudre et à annuler les discordes qui déchiraient son parti, est significa-

tif. Comment aurait-il pu dominer les antagonismes terribles qui divisaient la société tout entière? Il n'est point surprenant que César, qui ne pouvait prévoir l'avenir, ne se soit pas rendu compte de la gravité de la situation et se soit flatté de pouvoir être le maître et le réorganisateur de la république, s'il réussissait à conquérir la Perse. Mais nous qui sommes mieux à même de juger cette situation, grâce à la connaissance des événements postérieurs, nous ne pouvons plus considérer le complot dont César fut victime comme un simple accident malheureux, dû à la sottise ou à la méchanceté de quelques hommes. Ce complot était l'effet d'un mouvement très important d'esprits et d'intérêts, et doit être considéré comme une véritable alliance des restes du parti conservateur avec l'aile droite du parti césarien, pour empêcher l'expédition contre la Perse. Les adversaires de César n'étaient pas aussi préoccupés de la situation présente que de celle qui se formerait lorsque César serait revenu victorieux de sa conquête. Toutes les déclarations et les démentis de César ne pouvaient les assurer qu'à son retour il ne fonderait pas une véritable monarchie; et ils s'unissaient, comme représentants de la vieille république latine et conservatrice chère aux classes riches, contre la monarchie asiatique et révolutionnaire que César menaçait de ramener de l'Orient entre les plis de ses drapeaux victorieux. La conspiration eut en effet un si grand succès que, vers le premier mars, soixante sénateurs d'après certains écrivains, quatre-vingts d'après d'autres, y étaient entrés. Un des derniers fut Décimus Brutus, l'ami de prédilection de César, qui, revenant de la Gaule, était rentré à Rome vers la fin de février. Cicéron au contraire n'avait été prévenu de rien; car on voulait éviter au grand écrivain admiré

de tous de courir à un aussi grand risque. On peut s'étonner du grand nombre des conjurés, quand on pense que dans tout complot le danger des indiscrétions augmente avec le nombre de ceux qui y prennent part; mais la raison de ce grand nombre fut sans doute que les conjurés, croyant l'armée fidèle et le petit peuple, dont l'exaltation semblait croître de jour en jour, favorable à César, pensèrent qu'il fallait que César pérît sous les coups non pas de quelques ennemis personnels, mais presque du sénat tout entier, pour que la coalition des Pompéiens et des Césariens modérés pût s'imposer, après sa mort, aux légions, au peuple et aux provinces. Cela explique peut-être comment, après de longues discussions, il fut décidé de ne pas faire périr, en même temps que César, Antoine. Ce qui sauva celui-ci, ce ne furent pas les scrupules de Brutus qui voulait épargner le sang, mais la considération que la mort des deux consuls aurait empêché la restauration immédiate de l'ancienne constitution (1), et l'espoir qu'Antoine, converti depuis peu au parti de la tyrannie, reviendrait à ses anciens amis dès que César serait mort. Le lieu choisi pour le meurtre et la façon de l'accomplir montrent bien que tel était réellement le dessein des conjurés. La question était grave; de nombreux plans furent examinés (2) dans les visites que les conjurés, pour ne pas éveiller les soupçons, se faisaient les uns aux autres, sans jamais se trouver tous ensemble (3); mais le temps passait et il fallait se hâter, car César allait partir pour la Perse, et ses vétérans, qui voulaient lui faire une escorte d'honneur à la

(1) Sur les difficultés constitutionnelles résultant de l'absence des consuls, voy. Cicéron, *da Fam.*, XI, x, 2.

(2) Nicolas de Damas, 23; Suétone, *Cæs.*, 80.

(3) Nicolas de Damas, 24.

sortie de Rome, affluaient déjà de tous les points de l'Italie et logeaient dans les temples (1). On fit différentes propositions, mais aucune ne plut; les discussions énervèrent les conjurés, dont beaucoup avaient déjà des regrets et commencèrent à avoir peur; il y eut même un moment de trouble et d'incertitude dont les indécis voulurent profiter pour faire abandonner l'entreprise (2). Mais les événements, la force des choses, le danger déjà affronté raffermirent bientôt les volontés hésitantes. César accumulait usurpation sur usurpation; il était allé jusqu'à faire approuver par le sénat une loi d'après laquelle avant son départ les magistrats seraient élus pour trois ans, durée probable de son absence. Hirtius et Pansa avaient été désignés dans les premiers jours de mars comme consuls pour l'année 43, et en même temps qu'eux les tribuns du peuple. Le bruit courut aussi qu'un oracle de la Sibylle disait que les Parthes ne pouvaient être vaincus que par un roi, et que le consul de 65, Lucius Aurélius Cotta, celui contre qui César avait conjuré en 66, proposerait de le proclamer roi de tous les États romains à l'exception de l'Italie (3). Quand on sut enfin que César voulait convoquer le sénat le 15 dans la Curia de Pompée, pour résoudre, entre autres questions, celle du consulat de Dolabella, puis partir le 17, tout le monde fut d'avis que c'était là une occasion excellente. César, tué dans le sénat par une coalition de quatre-vingts sénateurs influents, semblerait, comme Romulus, mis à mort par Rome elle-même (4).

Il n'était plus possible de reculer. Il fallait à tout

(1) Appien, *B. C.*, II, 120.
(2) Dion, XLIV, xv.
(3) Suétone, *Cæs.*, 79.
(4) Appien, *B. C.*, II, 114.

prix, aux ides de Mars, tuer César. Et les jours qui précédèrent la séance commencèrent à s'écouler l'un après l'autre, avec une terrible lenteur. A chaque coucher de soleil dans quatre-vingts des plus riches maisons de Rome, des hommes qui avaient si souvent affronté la mort se retiraient, épuisés par l'inquiétude, dans leurs petites cellules, se demandant si quelqu'un ne trahirait pas le secret, si César ne les ferait pas massacrer tous pendant la nuit. Et à l'aube, ils reprenaient leurs fatigantes visites mutuelles, en évitant dans les rues les regards curieux des passants, en affectant l'air indifférent de ceux qui font des visites de cérémonie, veillant aussi chez eux à ne rien dire qui pût être entendu par des esclaves indiscrets. Brutus surtout était en proie à des inquiétudes et à des hésitations continuelles; s'il portait au dehors la sérénité sur son visage, il s'enfonçait chez lui dans de longs et tristes silences; son sommeil était agité et interrompu par des soupirs dont Portia ne savait découvrir la raison. La timidité, la reconnaissance et l'affection soutenaient en lui-même une rude bataille contre son orgueilleux entêtement à se conduire comme un héros (1). Cependant les jours passaient; Rome demeurait tranquille; le secret était bien gardé (2) : ni César, ni sa

(1) PLUTARQUE, *Brut.*, 13.

(2) Je crois qu'il y a beaucoup d'imagination dans les récits anciens où il est question d'avertissements donnés à César. Si la conjuration avait été si bien connue, la chose serait venue à la connaissance d'Antoine, de Lépide et d'autres amis fidèles, et cela aurait suffi. Il n'était pas nécessaire que César lui-même fût averti. Il est probable qu'il reçut ces jours-là comme les autres des avertissements imaginaires d'une conjuration, comme il en recevait depuis longtemps déjà et comme en reçoivent toujours tous les chefs de gouvernement. Le seul témoignage vraisemblable d'une divulgation du secret me paraît celui de Popilius Léna : PLUTARQUE, *Brut.*, 15. Si l'on réfléchit que les

suite ne paraissaient se douter de rien; Portia seule, à force d'interroger, avait fini par savoir de son mari le terrible secret. On s'était cependant, petit à petit, dans les conciliabules, entendu sur tous les détails de l'assassinat : les conjurés auraient leur poignard sous leur toge; Trébonius retiendrait Antoine au dehors en conversant avec lui. Décimus Brutus installerait dans le théâtre de Pompée, qui était auprès de la Curie, des gladiateurs payés par lui pour les jeux et qui en cas de besoin défendraient les conjurés; dès que César serait tué, Brutus prononcerait un discours au sénat pour expliquer les raisons du meurtre et pour proposer la reconstitution de la république. L'aube du 14 mars arriva; la journée parut bien longue; mais elle s'écoula pourtant sans que rien se fût produit. César dînait chez Lépide et devait rentrer tard, ce qui indiquait bien qu'il n'avait aucune appréhension. Que de regards cette nuit-là durent observer le ciel pour voir si les étoiles cessaient de briller, et si se levait le soleil qui devait voir le sang de César répandu et la république rétablie! Seul César, rentré tard chez lui, dormait, sans se douter de rien, d'un sommeil agité d'homme fatigué et malade.

L'aube du 15 mars parut enfin. Les conjurés furent de bonne heure au portique de Pompée, dans le voisinage de l'endroit où est maintenant le Campo dei Fiori. Brutus, qui était préteur, monta au tribunal et se mit à écouter tranquillement, en dominant son émotion, les plaintes des gens venus pour des procès; les autres conjurés, qui attendaient l'ouverture de la séance, s'entretenaient sous les portiques, discourant avec leurs

conjurés étaient tous des hommes d'élite, on ne s'étonnera plus que le secret ait été si bien gardé.

collègues, et s'efforçant de conserver leur calme (1); on commença le spectacle dans le théâtre de Pompée, et il y eut bientôt dans les rues le mouvement ordinaire. César devait arriver d'un moment à l'autre. Mais il tardait à venir, retenu à ce qu'il semble par une indisposition qui avait failli lui faire remettre la séance. Les conjurés, déjà inquiets, commencèrent à avoir peur et à tressaillir au moindre bruit. Un ami s'approcha d'un des conjurés, Casca, et lui dit en riant : « Tu caches quelque chose, mais Brutus m'a tout dit. » Casca effrayé allait tout révéler quand l'autre, continuant, lui fit comprendre qu'il faisait allusion à la candidature prochaine de Casca à l'édilité. Un sénateur, Popilius Léna, s'étant approché de Brutus et de Cassius, leur dit à l'oreille : « Vous pouvez réussir, mais hâtez-vous (2). » Et César ne venait pas; le soleil était déjà haut sur l'horizon; il pouvait être dix heures du matin (3); les conjurés commencèrent à s'énerver, l'attente les épuisait et la frayeur les gagnait. Cassius prit enfin le parti d'envoyer Décimus Brutus chez César, pour voir ce qui se passait et pour l'amener à la Curie. Décimus, passant par les petites rues du Champ de Mars, monta vite au forum, entra dans la *domus publica,* où César habitait à titre de Pontifex maximus : il le trouva décidé justement à remettre la séance à cause du malaise qu'il éprouvait. Mais, pressé par le danger, Décimus eut le courage féroce d'entraîner à la mort par des propos d'amitié l'homme qui se fiait à lui, et qui, quand il lui demanda de venir, le suivit les yeux fermés (4). La litière de César apparut enfin. Le

(1) Plutarque, *Brut.*, 14.
(2) Plutarque, *Brut.*, 15; Appien, *B. C.*, II, 115.
(3) Columba, *Il marzo del 44 a Roma.* Palerme, 1896, p. 40.
(4) Plutarque, *Cæs.*, 64; Dion, XLIV, xviii.

dictateur descendit auprès de la Curie; et les conjurés, qui s'étaient déjà réunis dans la salle, virent de loin Popilius Léna s'approcher de lui et lui parler longtemps à voix basse. Ce fut pour Brutus et pour Cassius un moment terrible. Allait-il les trahir? Cassius était sur le point de perdre la tête, mais Brutus, plus calme, eut le courage de regarder en ce moment César en face : ce visage décharné, sévère, fatigué par tant de soucis, était tranquille comme celui d'un homme qui écoute une chose intéressant surtout celui qui parle. Brutus fit signe à Cassius de se rassurer (1). Mais il y eut encore une pause : César demeura quelque temps hors de la Curie pour faire les sacrifices prescrits par la liturgie politique. Enfin César entra et s'assit, tandis que Trébonius retenait Antoine au dehors en discourant avec lui. Tullius Cimber s'approcha du dictateur en lui demandant le rappel d'un de ses frères qui était exilé; les autres se groupèrent autour de lui comme pour unir leurs prières à celles de Cimber. César, sentant trop de monde auprès de lui, se leva, et fit un geste pour leur dire de s'éloigner. Tullius alors saisit sa toge qui glissa de ses épaules et mit à découvert son buste couvert d'une légère tunique. C'était le signal : Casca frappa le premier coup, mais dans sa précipitation, il l'atteignit à l'épaule. César saisit en criant le stylet qui lui servait pour écrire; Casca effrayé appela son frère, qui enfonça son poignard dans le flanc de César; Cassius l'atteignit au visage, Décimus à l'aine; tous furent bientôt sur lui, se frappant les uns les autres, tandis que les sénateurs, après un instant de stupeur, se sauvaient en criant, en proie à une épou-

(1) Plutarque, *Brut.*, 16.

vante subite, se bousculant et tombant à terre. Tous se sauvèrent, même Antoine. Deux seulement d'entre les amis de César s'élancèrent à son secours. Mais c'était inutile : en se débattant César était arrivé au pied de la statue de Pompée, et là il s'était affaissé dans une mare de sang (1).

Brutus voulut alors prononcer le discours qu'il avait préparé; mais la Curie était vide. Les conjurés n'avaient pas songé qu'une panique enfantine rendrait vain leur projet si bien étudié de faire aussitôt décréter la restauration de la république. Que fallait-il faire? Dans l'excitation et le désordre où ils se trouvaient, ils eurent une courte délibération, et ayant peur des vétérans et du petit peuple, ils résolurent d'appeler les gladiateurs de Décimus Brutus, d'aller avec eux sur le Capitole, où ils se fortifieraient et où ils pourraient délibérer avec plus de calme. Ils sortirent en effet, la toge enroulée autour de leur bras gauche en guise de bouclier, brandissant dans la main droite leurs poignards ensanglantés; portant au bout d'un bâton un piléum, symbole de la liberté, acclamant la liberté, la république et Cicéron, le philosophe du *De Republica*. Mais ils trouvèrent partout dans les rues un grand désordre. Tout le monde, en poussant des cris, se sauvait de tous les

(1) PLUTARQUE, *Cæs.*, 66-67; *Brut.*, 17-18; DION, XLIV, XIX-XX; NICOLAS DE DAMAS, 24-25. Je donne ici seulement les détails du commencement de l'assassinat, parce qu'ils sont seuls vraisemblables. Il est probable en effet que les conjurés se souvinrent des premiers actes de la mêlée; mais il est probable aussi qu'ensuite personne n'y comprit plus rien. Les paroles de César à Brutus et le geste qu'il aurait fait en se couvrant de sa toge sont certainement une fable. Comment aurait-il pu se couvrir de sa toge alors que tout le monde était sur lui et le frappait? Quant à l'invocation à Brutus (*tu quoque, Brute fili mi!*), ce n'est qu'un motif sentimental tiré de la légende fantaisiste qui fait de Brutus le fils de César.

côtés (1). Sous le portique et dans les rues avoisinantes les gens avaient été épouvantés quand ils avaient vu soudain les sénateurs s'enfuir en criant, et les gladiateurs armés accourir; l'alarme avait été donnée en un instant; on avait pris partout la fuite; les cris avaient été entendus du théâtre de Pompée, et le public effrayé fuyait aussi en désordre, tandis que les voleurs s'emparaient des corbeilles et des voitures des marchands ambulants qui étaient autour du théâtre (2); tout le monde cherchait un refuge dans les maisons et dans les boutiques, que les patrons se hâtaient de fermer. L'apparition de cette bande de gens armés, couverts de sang, accrut le désordre dans les rues qu'ils parcouraient; c'était en vain qu'ils poussaient des acclamations, Brutus surtout, et qu'ils faisaient des gestes pour rassurer la foule (3). Personne n'écoutait ni ne s'arrêtait; la nouvelle se répandait avec la rapidité de l'éclair, jusque dans les quartiers les plus éloignés de Rome, et partout le peuple effrayé rentrait chez lui Antoine ne tarda pas à s'enfermer, lui aussi, tandis que les conjurés cherchaient un abri au Capitole. Bientôt les rues furent désertes et Rome plongée dans un silence funèbre. Les gens se faisaient peur les uns aux autres.

La Perse était sauvée. Le grand destructeur avait été détruit, au moment où il allait mettre à exécution son

(1) Appien, *B. C.*, II, 119; Nicolas de Damas, 25.

(2) Appien, *B. C.*, II, 118; Nicolas de Damas, 25.

(3) Dion. XLIV, xx; Nicolas de Damas, 25. Il ne me semble pas que Groebe, Append. à Drumann, *G. R.*, I², 407 et suiv., ait raison de supposer que Brutus ait à ce moment-là tenu un premier discours au peuple, au forum. Les écrivains, et surtout Nicolas de Damas et Dion Cassius, qui décrivent ce mouvement avec beaucoup de clarté, parlent seulement d'exhortations au calme faites par Brutus et les autres, avec des gestes et quelques mots, comme il est naturel dans une telle confusion.

immense projet de conquérir l'empire des Parthes et de pousser Rome sur la route foulée par Alexandre le Grand. C'est ce projet qui avait absorbé toute son activité pendant les derniers temps de son existence ; tandis que les bruits sur ses ambitions monarchiques n'étaient probablement encore que des inventions ou au moins des exagérations prématurées de ses adversaires. Ce qu'il aurait fait à son retour, s'il fût revenu victorieux, personne ne le sait, et peut-être l'ignorait-il lui-même, lui, l'incomparable opportuniste qui, jeté dans une période d'extraordinaire confusion, avait su pendant trente ans s'adapter aux situations les plus différentes. Toujours préoccupé du problème du moment, il ne pensait alors qu'à se servir de la dictature conquise dans la guerre civile, pour devenir un second Alexandre et pour trouver en Perse les moyens de réorganiser l'empire. Mais l'incomparable opportuniste se trompait cette fois. César avait déjà, sans le savoir, contribué plus que tous les contemporains à la future régénération du monde ancien, qu'il espérait de la guerre de la Perse, par la conquête de la Gaule, à laquelle il attachait si peu d'importance ; mais pour que cette régénération pût s'accomplir, ce qu'il fallait encore ce n'était pas une grande entreprise extérieure, mais une grande crise intérieure, où les forces de dissolution à l'œuvre depuis un siècle allaient à la fin s'épuiser. Et cette crise, la plus épouvantable peut-être de l'histoire ancienne, était déjà commencée au moment même où César tombait, la poitrine déchirée, sous les coups de ses anciens amis et camarades, au pied de la statue de Pompée.

FIN DU SECOND VOLUME

APPENDICES

A

SUR LE COMMERCE DES CÉRÉALES DANS LE MONDE ANCIEN

(Page 49 du premier volume)

C'est une opinion commune chez les historiens que la concurrence du blé étranger, — sicilien et africain — fut la cause de la crise agricole qui commença à sévir sur l'Italie après l'année 150 avant Jésus-Christ. Seuls Weber, *R. A. G.*, 225, et Salvioli, *D. P. F.*, p. 62 et suiv., ont mis en doute cette affirmation. Je considère au contraire cette explication comme absolument fausse. Il n'y a pas eu dans l'antiquité *un commerce privé et international des céréales* semblable au commerce moderne, mais chaque région consommait son blé.

En voici des preuves :

Au cinquième et au quatrième siècle avant Jesus-Christ, l'Attique étant devenue une région industrielle et ayant acquis une certaine puissance politique, la population devint si dense que les récoltes du pays ne furent pas suffisantes. L'Attique devait donc importer, même dans les bonnes années, une provision de blé qui, d'après un passage de Démosthène, *in Lept.* 31, était de 800,000 médimnes, c'est-à-dire d'environ 415,000 hectolitres; mais que Bœck (*E. P. A.*, p. 154) estime à un million de médimnes, c'est-à-dire à environ 518,000 hectolitres; que l'on accepte le chiffre du

grand orateur ou celui de l'érudit moderne, il s'agit toujours d'une provision assez petite, du moins en comparaison des chiffres du commerce moderne. Et cependant le commerce privé n'aurait pas pu fournir à l'Attique ce demi-million d'hectolitres sans l'aide, ou quelquefois sans la contrainte de l'État. Du discours de Démosthène, *in Lacrit.*, 50-51, il résulte que tous les navires appartenant à des Athéniens, et ceux à qui des patrons ou métèques athéniens prêtaient l'argent nécessaire à leur commerce étaient astreints, *sous peine de châtiments sévères*, à revenir en partie chargés de blé. Le discours de Démosthène, *in Phorm.*, c. 36-37, montre aussi que le patron d'un navire qui faisait le commerce entre Athènes et les colonies grecques de la Crimée, et qui ayant à bord du grain le vendait dans un autre port qu'Athènes, pouvait être *puni de mort*. Le chapitre 38 de ce discours montre que l'on considérait comme un mérite civique pour un riche capitaliste d'avoir toujours observé ces lois. Voy. aussi sur ces lois le chapitre 10 du discours *in Theoc.* Tout cela prouve que le commerce d'importation des céréales, même à Athènes, qui était cependant située tout auprès de la mer, était une sorte d'obligation onéreuse que l'État imposait aux marchands, en échange de la protection et des autres avantages qu'il leur accordait. En outre, si l'importation du blé était à demi obligatoire, le commerce du blé lui-même, une fois parvenu en Attique, n'était nullement libre. Les deux tiers du blé débarqué au Pirée, nous dit Aristote, *Ath. resp.*, 51, devaient être conduits à Athènes; Lysias dans son discours *adversos frumentarios* nous apprend que le trafic sur le blé était puni de la peine de mort; tandis que la vente au détail de toutes les autres denrées était surveillée par les ἀγοράνομοι, la surveillance du marché des céréales était confiée à des magistrats spéciaux, les σιτοφύλακες (Lys., 22, 16), qui (Démosthène, 20, 32) devaient faire le compte du blé qui était importé des différents pays. Cependant l'approvisionnement était insuffisant et les famines étaient fréquentes, au point que de temps en temps il fallait faire à Athènes des distributions de blé à un prix de faveur comme celles qui devinrent plus tard régulières à Rome, aux frais de l'État et de particuliers généreux, comme cela résulte d'Aristophane, *Vesp.*, 718 et scholie; de la scholie aux *Equit.*, 103; de Démosthène, *in*

Phorm., 37 et suiv.; *C. I. A.*, II, 108; 143; 170; 194 et 195. — La scholie d'Aristoph., *Acharn.*, 548, semble indiquer que Périclès fit construire un grand grenier public. Il y avait même pour acheter le blé des magistrats spéciaux, élus par le peuple et non tirés au sort, appelés σιτῶναι, qui donnaient souvent de leur argent pour cet achat. Voy. Démosth., *de Cor.*, 248; *C. I. A.*, II, 335 et 353.

Enfin tandis qu'aujourd'hui les pays industriels cherchent à restreindre autant qu'ils le peuvent l'importation des céréales, en mettant des droits protecteurs, Athènes cherchait par tous les moyens de la diplomatie et de la guerre à rendre l'importation aussi sûre et aussi abondante que possible. Démosthène, *in Lept.*, 29 et suiv., loue comme un grand bienfait de Leucon, qui était maître de la Crimée, le privilège accordé par lui aux marchands athéniens d'exporter du grain en aussi grande quantité qu'ils voulaient, et sans payer aucun droit d'exportation, ce qui équivalait à un don de 13,000 médimnes par an, c'est-à-dire moins de 7,000 hectolitres. Et cependant ce don semble magnifique à Démosthène. Les Athéniens, à l'époque de leur plus grande puissance, eurent l'ambition de devenir les maîtres de la mer Noire et surtout du Bosphore, pour pouvoir se réserver l'exportation du blé et la céder à qui bon leur semblerait, en fixant des conditions. Boek, *P. A.*, 124; Démosth., *de Cor.*, 87; *C. I. A.*, I, 40. — Nous possédons de nombreux décrets rendus en l'honneur des rois d'Égypte qui accordaient le droit d'exporter du blé.

Ces faits ne peuvent s'expliquer que si l'on admet que le blé n'était pas facilement transporté et vendu hors du marché local. A l'exception de quelques pays où la population était clairsemée et la terre très fertile, comme la Crimée, et d'autres où, au contraire, la population était dense mais sobre et la terre d'une fertilité extraordinaire, comme l'Égypte, les récoltes ailleurs fournissaient à peine aux besoins; et par suite on hésitait beaucoup à exporter, si bien que l'on voit souvent l'exportation interdite. La production du blé n'était donc, même en temps ordinaire, pas très considérable. En outre, dans l'antiquité les dépenses et les risques pour le transport des marchandises, même par mer, étaient grands. Cela tenait à la rareté du capital et à l'intérêt très élevé, à la petitesse et à la lenteur des

bateaux, aux tempêtes, aux guerres fréquentes, aux pirates, à la mauvaise foi, à la barbarie. Ces dépenses et ces dangers étaient encore plus grands quand il s'agissait des transports par terre. Dans de telles conditions, le commerce ne cherchait pas à faire des opérations nombreuses, mais il visait plutôt à gagner beaucoup sur chaque opération ; il transportait volontiers des marchandises d'un petit volume, dont le prix était très bas dans le pays où l'on achetait et très haut dans le pays où l'on vendait, de façon à pouvoir faire de gros bénéfices tout en ne faisant que de petits transports. Telle est la raison pour laquelle, comme on l'a souvent remarqué, les peuples anciens n'échangeaient guère entre eux que des objets de luxe, c'est-à-dire des objets dont la consommation était restreinte, et dont les prix pouvaient être augmentés, car ils étaient vendus à des gens riches. En outre, comme aux bords de la Méditerranée il y avait quelques peuples civilisés entre beaucoup de peuples barbares, et que la valeur des choses est en raison directe de la civilisation, il arrivait que beaucoup d'objets, même s'ils n'étaient pas des objets de luxe, tels que les fruits secs, la laine, le miel, les parfums, étaient à vil prix dans un pays très pauvre et barbare, et à un prix très élevé dans un pays riche et civilisé; on faisait donc aussi le commerce de ces objets. En un mot, le commerce se faisait de façon à ce que la charge d'un navire ou d'une caravane pût toujours faire gagner une somme considérable, et compensât ainsi les frais du voyage, l'intérêt du capital et les gros risques que le marchand avait courus. Mais les céréales sont une marchandise encombrante et dont le transport coûte cher : il arrivait donc que les particuliers n'avaient pas intérêt à porter dans un autre pays du blé étranger même acheté à un prix peu élevé, si ce n'est aux époques de grande disette, et à condition de n'en emporter qu'une petite quantité qui diminuât un peu, mais n'annulât pas la disette. Si les marchands en avaient importé une quantité assez considérable pour faire baisser de beaucoup les prix, ils n'auraient plus réalisé de gains suffisants pour compenser les dépenses énormes d'une marchandise aussi encombrante, et les grands risques qu'ils couraient. En d'autres termes, le commerce privé des céréales devenait alors une spéculation sur les famines locales et partielles;

il n'était pas comme aujourd'hui un moyen continuel de distribuer à tous les pays leur provision, et d'égaliser les prix de façon à ce qu'ils ne montent ni ne descendent trop dans aucun pays. Ceci nous est confirmé par Xénophon, *Econ.*, XX, 27, 28, qui nous dit expressément que les marchands de blé spéculaient sur les famines en vendant d'un pays à un autre, et par Demosthène, qui dans le discours *in Dionys*, 7-11, décrit une espèce de *trust* très curieux fait par plusieurs commerçants, pour spéculer sur toutes les famines qui se produiraient dans les pays méditerranéens, en apportant un peu de blé des pays où il était à vil prix dans ceux où il y avait disette, et en profitant de la grande différence de prix. Si le commerce du grain avait été international, la spéculation sur la hausse aurait dû se faire non pas dans l'espace, mais dans le temps, comme elle se fait aujourd'hui : on spécule maintenant non pas en achetant dans les pays d'abondance, mais à un moment où le prix est à très bon marché pour le revendre à une époque où il est cher. En outre, comme les marchés locaux et restreints sont très variables, les spéculateurs couraient alors de grands risques, comme nous l'atteste Demosthène, *in Zenothemidem*, 25.

J'ai insisté sur ce qu'était ce commerce en Attique, parce que les documents abondent, mais les conditions de la civilisation antique étant restées les mêmes sur ce point, ces considérations s'appliquent aussi à Rome et à l'Italie. Si au cinquième et au quatrième siècle av. J. C., les blés du Pont et de l'Égypte ne pouvaient, sans un subside de l'État ou des riches négociants qui, spontanément ou contraints par la loi, assumaient une partie des dépenses, être transportés à Athènes située pour ainsi dire sur la mer et qui était pour cette époque une grande ville opulente, comment deux siècles plus tard le blé d'Égypte aurait-il pu être vendu à l'intérieur de l'Italie, dans la Gaule cispadane, dans les villes situées au plus haut des Apennins? Transporté si loin, le blé serait revenu à un tel prix qu'il n'aurait pu en aucune façon faire concurrence au blé indigène : les frais du transport et les intérêts du marchand protégeaient donc mieux la culture du blé indigène que ne le font les droits protecteurs d'aujourd'hui; ils la protégeaient en réalité si bien et ils rendaient si difficile l'importation du blé, qu'on dut, à Rome

au moins, avoir recours à des moyens artificiels analogues à ceux que l'on avait employés à Athènes pour stimuler l'importation. Les acquisitions de blé faites aux frais de l'État, les distributions gratuites faites par des particuliers généreux sont des moyens du même genre que ceux que nous avons vu employer à Athènes et suggérés par les mêmes nécessités. Quand Rome eut pris de l'importance et que la population se fut agglomérée autour des sept collines, le prix des céréales augmenta rapidement, à mesure qu'il fallut s'approvisionner dans une zone plus vaste, justement parce que les dépenses du transport augmentaient, et qu'il était plus difficile de faire parvenir à Rome la grande quantité de blé nécessaire pour nourrir une population si nombreuse. Les Européens et les Américains du dix-neuvième et du vingtième siècle sont si habitués à voir d'immenses métropoles qui comptent des millions d'hommes approvisionnés régulièrement par le commerce privé, qu'ils pensent que c'est là une condition naturelle des choses. Au contraire, cette régularité des approvisionnements est un des progrès les plus merveilleux et les plus récents de la civilisation, qui a été rendu possible par l'invention des chemins de fer et des bateaux à vapeur, par la puissante organisation de l'industrie et du commerce modernes, par la diffusion des habitudes de travail, par l'accroissement énorme de la richesse. Dans l'antiquité, il était difficile d'approvisionner une ville de cent mille habitants. Cela explique pourquoi les villes antiques étaient presque toujours très petites; cela aussi nous engage à ne pas croire trop facilement aux chiffres très élevés auxquels on fait monter parfois la population de quelques-unes de ces villes; cela explique encore comment, dans un pays enrichi par le commerce et l'industrie, comme l'Attique, ou par l'usure, l'importation des capitaux et les conquêtes, comme l'Italie, et où la population quittait volontiers les campagnes pour s'agglomérer dans les villes, la difficulté des approvisionnements devenait une question politique très importante. C'était une question vitale pour l'État de pouvoir se ravitailler dans les pays où il y avait tous les ans une certaine surabondance de blé; et pour cela il fallait qu'il conservât de bonnes relations diplomatiques avec ces pays, ou qu'il les conquît. Cela explique encore comment l'expansion mili-

taire des États dans l'antiquité dépendait en partie de la possession de régions très fertiles en blé. Rome put envoyer des armées dans toutes les régions de la Méditerranée, quand elle eut conquis la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne et établi des relations diplomatiques très sûres avec l'Égypte, c'est-à-dire quand elle eut d'immenses greniers prêts à s'ouvrir quand elle le demandait. Mithridate put entreprendre sa longue lutte contre Rome quand il eut conquis la fertile Crimée. Une armée nombreuse est une ville mobile, une agglomération artificielle de population, qu'il faut nourrir. Un pays qui produisait à peine le blé nécessaire à ses besoins aurait été réduit à la famine perpétuelle, s'il avait dû envoyer au loin une partie de son blé pour nourrir ses armées. C'est pour ces raisons qu'il me semble vraisemblable que César et Crassus demandèrent en 65 que l'on fît la conquête de l'Égypte, parce que l'Égypte était le plus riche grenier de la Méditerranée. Ils espéraient que l'idée serait accueillie par le peuple, qui a toujours peur de la famine, avec le même enthousiasme qu'il avait eu quand Pompée avait vaincu les pirates.

Comme il n'est pas possible d'admettre que l'agriculture italienne à partir de l'année 150 avant Jésus-Christ ait été ruinée par la concurrence des blés étrangers, je suppose que l'augmentation du prix de la vie fut la cause de cette crise. C'est une supposition, parce que nous n'avons pas de faits pour le prouver ; mais c'est une supposition qui me paraît vraisemblable. Les historiens de l'antiquité rapportent de mille manières l'augmentation du luxe en Italie, après la fin de la seconde guerre punique, et Pline nous a conservé là-dessus des exemples significatifs que j'ai cités au cours de mon récit. Cette augmentation du luxe qui n'était autre chose qu'une élévation de l'intensité de la vie par imitation d'une civilisation plus raffinée, suffit à expliquer la crise dans un pays qui était très pauvre. Des faits analogues sont très fréquents dans l'histoire. Par exemple, la crise économique dont l'Italie a souffert dans les vingt dernières années vient de l'augmentation des dépenses occasionnées par l'introduction de la civilisation industrielle anglo-française dans la société agricole qui avait duré jusqu'en 1848. Le même fait ne s'est-il pas produit en Russie après 1863? Un phénomène du même genre, bien que moins étendu, a

dû se produire alors en Italie. La civilisation grecque et orientale, plus voluptueuse et plus coûteuse, quand elle pénétra dans l'ancienne Italie rustique et pauvre, y amena une décomposition non seulement morale mais économique des classes sociales, en ruinant l'antique base des fortunes. Mais c'est là une grave et vaste question que j'ai l'intention d'examiner en détail dans une étude spéciale.

B

LA CHRONOLOGIE DES GUERRES DE LUCULLUS

(Page 174 du premier volume)

Jusqu'à Reinach on avait toujours admis que la guerre pour la conquête de la Bithynie commença au printemps de 74. Telle est aussi l'opinion de Mommsen, *R. G.*, III, 55 et suiv. Reinach, au contraire, en admettant que Nicomède mourut à la fin de 74, fait commencer la guerre en 73 (*M. E.*, 321, n. 1); et son opinion a été suivie par Iürgens, *De Sallustii historiarum reliquiis*, Göttingen, 1892. Plus récemment au contraire, Maurenbrecher, *Sallusti historiarum reliquiæ*, Leipzig, 1893; et Bernhardt, *Chronologie der Mithridatischen Kriege*, Marbourg, 1896, sont revenus à l'ancienne chronologie.

J'ai longuement étudié la chose et il me paraît quant à moi impossible d'accepter la rectification de Reinach. Cic., *pro Mur.*, xv, 33; Liv. P. 93; Eutrop., vi, 6, et App., *Mith.*, 72, disent, en parlant de Lucullus et de Cotta, ou de Lucullus tout seul, que les consuls furent envoyés pour commander la guerre. Il me paraît bien hardi de supposer que tous ont écrit consuls au lieu de proconsuls. Il est vrai que Cicéron a dit (*Acad. prior.*, II, i, 1 : *Consulatum ita (Lucullus) gessit ut... admirarentur omnes*; *post ad Mithridaticum bellum missus a senatu...* Mais Lucullus passa à Rome, comme consul, au moins quatre ou cinq mois, et Cicéron fait évidemment allusion à ces mois-là. De même la phrase de Velléius, II, 23, *L. Lucullus... ex consulatu sortitus Asiam* ne peut plus être invoquée à l'appui de cette opinion. Velléius résume dans une phrase incidente, rattachée par un *qui* au nom de Lucullus, l'histoire de la guerre, et il commet

diverses erreurs dans ce résumé rapide et confus; il attribue à Lucullus la province d'Asie au lieu de la Cilicie : il cite la victoire de Cyzique — la première remportée par Lucullus — après les défaites infligées à Mithridate, qui sont celles des campagnes suivantes. Cela prouve que Velléius connaissait mal l'histoire de ces guerres compliquées qu'il résume dans les grandes lignes; et s'il se trompe quand il indique la province et quand il énumère les événements mémorables, il a pu se tromper aussi en indiquant la charge dont était investi Lucullus quand il alla en Asie. Son autorité ne peut donc prévaloir contre celle d'Eutrope, d'Appien, de Tite-Live et surtout de Cicéron.

Sans énumérer d'autres arguments, tirés des textes, et que l'on peut trouver dans l'étude de Bernhardt, je crois que l'on peut aussi arriver à une conclusion définitive sur cette question, d'une autre façon : je veux dire en étudiant l'histoire de cette guerre et ses nombreux points obscurs. Nous connaissons cette histoire par deux sources principales : Plutarque, qui dans la vie de Lucullus a sans doute résumé Salluste; et Appien, qui dans les guerres de Mithridate suivit un récit assurément moins bon que Salluste (Nicolas de Damas?) Tous les deux néanmoins sont pleins d'obscurité et d'incertitude. D'où vient cette obscurité? De ceci : qu'en voulant trop concentrer le récit d'un épisode assez compliqué, ils ont abrégé ou négligé complètement un fait essentiel : c'est-à-dire que Mithridate envahit la Bithynie et l'Asie — ne discutons pas la question de savoir si ce fut en 74 ou en 73, — mais — c'est là la chose essentielle — à l'improviste, et *alors que Cotta et Lucullus étaient encore en Italie;* alors que la mort d'Octavius laissait vacant le gouvernement de Cilicie, et qu'il n'y avait en Asie que les deux légions de Fimbria, sous le commandement d'un simple propréteur. Je crois que la confusion des deux récits anciens et de ceux d'un grand nombre d'historiens modernes et de Reinach lui-même vient de ce qu'ils n'ont observé, ni les uns ni les autres, ce fait, que l'histoire de la première année de la guerre présente beaucoup de difficultés insolubles. Si Cotta avait déjà occupé la Bithynie avec une armée, avant que Mithridate ne l'eût envahie, comment pourrait-on expliquer qu'à l'exception de Chalcédoine, aucune ville de Bithynie n'avait résisté? Cotta aurait certaine-

ment mis une garnison au moins à Nicomédie, la capitale, où étaient les trésors du roi; et on aurait au moins tenté à Nicomédie une résistance contre Mithridate. Si Lucullus avait été avec cinq légions en Asie, quand Mithridate l'envahit, les enrôlements faits par César qui étudiait à Rhodes (Suet., *Caes.*, 4) auraient été une rodomontade ridicule et criminelle, dont Lucullus aurait pu lui demander compte : au contraire, ils deviennent une mesure raisonnable, bien qu'inutile, si l'on admet que l'invasion se produisit à l'improviste et alors qu'il n'y avait en Asie que les deux légions de Fimbria sous le commandement d'un propréteur; et si l'on admet que les classes riches craignirent une nouvelle révolution et que probablement toutes les villes pensèrent à se défendre comme elles pouvaient. Nous savons en outre que Lucullus, dès qu'il fut question de la guerre à Rome, désira avoir le gouvernement de la Cilicie, pour tenter à travers la Cappadoce l'invasion du Pont (Plut., *Luc.*, 6); mais quand il eut obtenu la Cilicie, au lieu de se rendre dans sa province, il débarqua en Asie où il n'avait encore aucune autorité, malgré ce qu'affirme Reinach, *M. E.*, 321, n. 1 (Voy. Lange, *R. A.*, III, 201.)

Lucullus changea donc son plan de guerre. Quelle raison pourrait-on trouver à ce changement, si ce n'est que sur ces entrefaites, Mithridate avait envahi l'Asie, et que, au lieu d'envahir le territoire ennemi, comme c'était d'abord son idée, il fallait défendre le sien? Mais la preuve décisive de tout ceci est pour moi dans le fait que le commandement fut réparti entre Cotta et Lucullus, et dans le décret qui institua ce partage et qui nous a heureusement été rapporté par Cic., *pro Mur.*, 15, 33 : *ut alter Mithridatem persequeretur, alter Bithyniam tueretur.* Il est absurde de supposer que le sénat ait rendu un décret semblable, alors que Mithridate était encore dans le Pont, que l'on ne savait quel parti il allait prendre et que tout le monde à Rome croyait encore que l'on pouvait faire une guerre offensive. Pourquoi envoyer Cotta défendre la Bithynie et la Propontide que personne ne menaçait? Pourquoi charger Lucullus de *poursuivre Mithridate*, expression qui indique clairement un ennemi déjà à l'œuvre? Au contraire, cette décision devient raisonnable, si l'on admet qu'elle fut prise quand le sénat sut que la Bithynie et l'Asie avaient été envahies par deux

armées. Le sénat envoya Cotta pour essayer de reconquérir la Bithynie, et Lucullus pour combattre l'armée qui était en Asie. Cela nous explique aussi comment Lucullus débarqua en Asie. Et enfin comment expliquerait-on que Lucullus, à peine arrivé en Asie, et sans avoir un pouvoir légal, ait décrété des allègements financiers pour les Asiatiques, si Mithridate n'était pas déjà en Asie, et s'il n'avait pas paru urgent au général d'apaiser le mécontentement des populations, avant de s'avancer au nord, où se trouvait l'armée du Pont? Enfin notre supposition nous permet d'expliquer très clairement toute l'histoire des intrigues qui ont précédé la nomination de Lucullus et qui demeure dans Plutarque une énigme. Lucullus avait dû intriguer tout d'abord et faire même des démarches auprès de Prétia et de Lucius Quintius pour obtenir le proconsulat de la Cilicie; mais quand on sut au contraire que Mithridate avait envahi la Bithynie et l'Asie et que l'on redouta une aventure pareille à celle de 88, on reconnut qu'on ne pouvait laisser la responsabilité d'une guerre comme celle-là à un propréteur qui n'avait que deux légions et la Cilicie sans gouverneur, mais on voulut à tout prix, même par une mesure extraordinaire comme celle que l'on avait prise quand Pompée était allé en Espagne, envoyer un homme capable de tenir tête à l'ennemi. Or il n'y avait pas d'autre homme pour cela que Lucullus. Non seulement il était consul, mais il avait une grande réputation militaire; il connaissait l'Orient, où il avait déjà avec beaucoup d'honneur lutté contre Mithridate. Dans le péril, les autres concurrents furent écartés : pour les contenter on leur donna des commandements subordonnés.

Mithridate envahit donc l'Asie et la Bythinie au printemps qui suivit la mort ds Nicomède, et quand Rome n'avait encore pris aucune disposition pour la guerre. Était-ce le printemps de l'année 74 ou celui de l'année 73? A mon avis, c'était évidemment le printemps de l'année 74. Lucius Octavius fut proconsul en Cilicie en 74. Si la guerre avait éclaté en 73, le gouvernement de la Cilicie aurait été occupé par son successeur ordinaire, et il n'aurait pas été vacant d'une façon extraordinaire, ce qui inspira une crainte si grande. En outre, Lucullus aurait déjà été dans sa province de la Gaule et non à Rome. Non seulement on voit en

examinant le récit de Plutarque que les intrigues pour le commandement de l'Orient eurent lieu quand Lucullus et Cotta étaient consuls à Rome; mais la chose est vraisemblable en elle-même. Si Lucullus, qui aurait déjà dû être proconsul en Gaule, fût resté à Rome pour obtenir le proconsulat de la Bithynie, et non plus pour remplacer un proconsul mort, mais le gouverneur déjà nommé, nous le saurions, tant le procédé eût été insolite et illégal. Il est plus simple de s'en rapporter à Cicéron, qui nous dit clairement que les *consuls* Lucullus et Cotta furent envoyés à la guerre. Cela n'était pas très fréquent, mais pas aussi rare que le pense Reinach. Quant à la date de la mort de Nicomède, l'argument des tétradrachmes de Bithynie frappés en l'an 224 de l'ère de Bithynie, qui commence au mois d'octobre de l'année 74, dont se sert Reinach, *M. E.*, 318, n. 2, pour prouver que Nicomède est mort à la fin de l'année 74, a déjà été réfuté par Maurenbrecher. Il n'est pas absurde de supposer que même après la mort de Nicomède, dans le désordre politique qui suivit l'annexion, on ait continué à frapper les anciennes monnaies; surtout si, comme le dit Maurenbrecher, ces monnaies portent l'effigie non pas du roi qui venait de mourir, mais de son père Nicomède II (*S. H. R.*, p. 228).

J'ai admis que Mithridate, dans la première invasion, accompagnait le corps d'armée qui entra en Asie et non celui qui envahit la Bithynie, en me basant surtout sur Plut., *Sert.*, 24 : ce texte se rapporte certainement à la première invasion, et il donne trop de détails pour qu'on puisse douter de sa véracité. Il n'est pas surprenant d'ailleurs que Mithridate, qui désirait beaucoup que l'Asie se révoltât, ait voulu par sa présence auprès de Marcus Marius prouver que l'insurrection ne signifiait pas une rupture avec Rome : et par suite exciter à la révolution les groupes les moins audacieux et les plus favorables à Rome. Cette supposition conduit à en faire une autre, mais qui est moins fondée, à savoir que les deux généraux, Taxile et Hermocrate, dont parle Appien, *Mith.*, 71, furent envoyés en Bithynie. Mais Eutr., vi, 6 et App., *Mith.*, 70, disent que Cotta fut vaincu à Chalcédoine par Mithridate. Cela m'a conduit à supposer que, quand Mithridate sut que Cotta allait avec une flotte à Chalcédoine, il abandonna l'armée d'Asie, et il

alla en personne prendre le commandement de celle de Bithynie pour la conduire au siège de Chalcédoine. La présence d'une flotte romaine à Chalcédoine pouvait nuire beaucoup à toute l'armée du Pont; Mithridate avait d'autant plus hâte de vaincre Cotta, que le mouvement révolutionnaire faisait en Asie peu de progrès; il alla donc en personne diriger les opérations contre Cotta. Il commettait ainsi la même erreur que les Romains, en partageant ses forces pour poursuivre un double but; mais l'imprudence de Cotta fit que cette erreur devint un avantage pour lui. Il eut le temps d'infliger une défaite à Cotta et de revenir, en amenant probablement avec lui une partie des troupes qui assiégeaient Chalcédoine, pour marcher contre Lucullus, qui s'avançait après avoir réorganisé son armée.

On pourrait objecter que si Mithridate envahit l'Asie quand Cotta et Lucullus étaient encore en Italie, il n'eut pendant au moins trois mois à lutter en Asie que contre des forces peu importantes Pourquoi n'en profita-t-il pas pour s'emparer d'une grande partie de la province d'Asie? Pourquoi demeura-t-il toujours au nord? La raison en fut sans doute dans l'attitude des villes asiatiques. Il n'y en eut qu'un petit nombre, et parmi les moins importantes, qui prit parti pour l'envahisseur; les autres, effrayées par les souvenirs de la révolution précédente, qui avait si misérablement échoué et qu'il avait fallu expier si durement, surveillées par les émigrés romains et par les classes riches, qui cette fois ne se laissèrent pas surprendre aussi étourdiment, ne bougèrent pas. Il aurait été imprudent, à cause de la rareté des approvisionnements, de s'aventurer au cœur d'un pays ennemi et de gaspiller dans des sièges ces forces que Mithridate voulait conserver tout entières pour se mesurer avec l'armée romaine qui allait venir à sa rencontre.

C

CRASSUS, POMPÉE ET CÉSAR, DE 70 A 60 AVANT JÉSUS-CHRIST

(Page 275 du premier volume.)

Les rapports entre Crassus et Pompée, pendant les dix années qui se sont écoulées entre le consulat de César, sont d'une grande importance pour expliquer les événements de cette époque ; mais les récits des historiens de l'antiquité sont si confus et si incomplets que je crois nécessaire d'ajouter quelques notes pour expliquer à la suite de quelles conjectures j'ai été amené à les exposer comme je l'ai fait.

Après avoir admis, comme je l'ai déjà dit, en en donnant les raisons, que Pompée et Crassus étaient brouillés quand ils quittèrent le consulat, j'ai supposé que la première cause de cette haine c'étaient les intrigues de Crassus, qui réussit à faire échouer les ambitions de Pompée, guettant déjà la succession de Lucullus. Pour expliquer tout ce qui suivit, il est si naturel et si nécessaire de supposer que Pompée avait déjà cette ambition, que Mommsen lui-même, *R. G.*, III, 106, l'a supposé, mais il explique l'abandon de cette idée par le fait qu'en 70 la guerre contre Mithridate paraissait terminée. Il me semble au contraire plus vraisemblable que Pompée renonça à cette idée, parce qu'il y fut contraint par Crassus. De fait il était facile de juger, même en 70, que de la guerre contre Mithridate naîtrait la guerre d'Arménie. En outre, cette haine entre les deux rivaux, que l'on vit renaître après la réconciliation du mois de janvier 70 et par suite pour des faits qui se rattachent au consulat, dut, pour être si farouche et si longue et pour faire courir de si grands risques au parti populaire, avoir des motifs sérieux et non

simplement des différends personnels. Or, quel motif plus sérieux et plus probable peut-on imaginer que celui d'une contestation d'ambitions pour obtenir des commandements proconsulaires extraordinaires? Enfin avec la conjecture que je propose, on explique facilement le passage de Velléius Paterculus, II, 31, où il est dit que Pompée consul jura *se in nullam provinciam ex eo magistratu iturum*, déclaration publique et solennelle qui ne fut pas faite sans motif. N'est-il pas vraisemblable de supposer que Crassus, aidé par les conservateurs, ait répandu des calomnies sur les ambitions de Pompée, qu'il ait, par exemple, fait courir le bruit qu'il voulait aller en Orient pour devenir ensuite maître de tout l'empire comme Sylla (on lui attribua en effet cette ambition jusqu'à son retour d'Orient), et que Pompée, lassé de ces calomnies, irrité des difficultés qu'il rencontrait, ait fait cette déclaration dédaigneuse? Je ne puis imaginer une autre occasion ni un autre motif pour cette déclaration. En outre, il ne me paraît pas possible que Pompée soit resté à Rome après son consulat, si ce n'est malgré lui, et son attitude dédaigneuse et réservée, la haine qu'il manifesta à l'égard de Crassus semblent indiquer que ce fut justement Crassus qui contraignit alors Pompée à rester dans la vie privée.

Cette hypothèse est confirmée par l'attitude qu'eut ensuite Crassus. Pendant les années 69 et 68, tandis qu'en secret Pompée intrigue contre Lucullus et qu'en apparence il se confine dans les loisirs de la vie privée, Crassus s'occupe tranquillement de ses affaires en s'abstenant de la politique : il ne bouge même pas quand en 67 Pompée est envoyé pour combattre les corsaires. Mais après qu'en 66 Pompée a obtenu la succession de Lucullus, Crassus reparait de nouveau à l'improviste et, avec une ambition si inquiète et si téméraire, qu'on reconnait difficilement le prudent banquier des années précédentes. Brusquement, il voulut amener le sénat, au grand scandale des conservateurs, à déclarer que l'on ferait la conquête de l'Égypte, pays ami et allié depuis si longtemps (Plut., *Crass.*, 13). Il est vrai que Suétone (*Cés.*, 11) dit que César ambitionnait ce commandement; mais je crois qu'ici, c'est Plutarque qui a raison, parce que César, qui alors venait à peine d'être élu édile, qui avait tant de dettes et si peu

d'autorité, ne pouvait guère avoir une si grosse ambition. Et comme nous savons que César ces années-là fut au service de Crassus et son lieutenant le plus actif, il est probable que Suétone aura pris la propagande faite par César en faveur de Crassus pour une ambition personnelle. Crassus est donc pris tout à coup du désir de recueillir d'extraordinaires trophées militaires; en outre lui, si riche, si prudent, si porté par tempérament et par intérêt aux idées conservatrices, en tout cas si réservé jusque-là, il s'aventure dans la lutte entre le parti populaire et les conservateurs, et il se fait démagogue, évidemment pour obtenir le commandement de la guerre d'Égypte; il propose d'accorder le droit de cité aux Transpadans; il prend une part plus ou moins grande à la conjuration de 65; il dépense de l'argent pour faire arriver Catilina au consulat en 63.

Ce changement, si on ne veut pas l'expliquer comme un cas d'aliénation mentale, dut avoir aussi une cause extérieure. Et cette cause, c'est qu'à mon sens l'envoi de Pompée en Orient dut être un grave échec personnel pour Crassus. Il se vantait probablement d'avoir soustrait à Pompée la succession de Lucullus; et ce succès avait accru démesurément la réputation de Crassus. Mais voici que Pompée prenait sa revanche! La vieille rivalité renaissait; Crassus voulut des compensations, et une charge extraordinaire qui le mît de nouveau au-dessus de Pompée. Si les choses eussent été autrement, si Pompée en 70, au lieu d'y être contraint par Crassus, eût renoncé spontanément à la province, tout cela paraîtrait presque inexplicable.

Quelle fut la part de Crassus dans la conjuration de 66? Toutes les hypothèses sont possibles, parce qu'il n'y a ni documents directs, ni documents que l'on puisse contrôler. Bien que Dion, 36, 42, et Salluste, *C. C.*, 18, ne nomment pas Crassus parmi les auteurs de la conjuration; bien que Suétone, *Caes.*, 9, et Asconius, *in toga candida*, écrivent au sujet de la participation de Crassus, qu'il s'agissait d'un bruit douteux, je crois, quant à moi, que Crassus et César étaient dans le secret. On ne peut expliquer autrement, comme l'a bien noté John, l'attitude si indulgente du sénat. Si le sénat et les consuls s'étaient trouvés simplement en face d'Antonius, de Sylla et de Pison, ils les auraient fait périr, d'autant plus que le procès intenté contre Sylla, trois

ans plus tard, montre que le désir de se venger ne manquait pas aux hommes menacés. Au contraire ils les épargnèrent et même ils les récompensèrent. Comment expliquer cette conduite sans admettre que derrière eux était un homme beaucoup plus puissant; l'homme si puissant qui à cette époque se montre travaillé par tant d'ambitions, et qui, même dans le récit de Salluste, apparaît comme l'auteur des honneurs décrétés pour Pison, en récompense de sa conjuration? Mais quelle fut la cause pour laquelle Crassus s'employa pour faire donner cette mission à Pison? Cette question tient à cette autre : pour quelle raison Crassus prit-il part à la conjuration? Je dis *prit-il part*, parce qu'il me paraît vraisemblable, à l'inverse de ce que suppose John, qu'elle ne fut pas tramée par Crassus, mais plutôt qu'il encouragea les promoteurs qui furent sans doute les deux consuls. Le bruit rapporté par Suétone, d'après lequel Crassus aurait voulu se faire élire dictateur avec César comme *magister equitum*, ne me paraît pas fondé. Puisqu'il n'avait pas d'armée, si Crassus avait été dictateur en 65, en quoi cela lui aurait-il été utile pour assouvir sa haine contre Pompée ou pour atteindre le but d'une ambition plus étendue? Sylla avait pu être le maître de l'Italie pendant des années, mais non en vertu du nom de dictateur qui lui était conféré, mais en vertu de l'armée qu'il avait ramenée d'Asie. Même si l'on admet que Crassus, pour se défendre contre les attaques possibles de Pompée à son retour, ou même pour abattre Pompée, ait ambitionné alors un pouvoir dictatorial comme celui de Sylla, il fallait qu'il se procurât une armée, et cela, il ne pouvait le faire que dans une guerre. Il me paraît donc plus vraisemblable qu'il ait voulu, en aidant Sylla et Antonius à reconquérir le consulat, avoir pour lui les consuls, ce qui lui aurait servi à obtenir plus facilement le commandement de la guerre d'Égypte. La tentative ayant échoué, il essaye en 65 de faire donner le droit de cité aux Transpadans, puis il suscite une agitation populaire au moyen de César, qui, comme édile, donne des jeux assurément payés par Crassus. Ces deux tentatives ayant échoué, cet homme obstiné revient à son idee de faire élire comme consuls deux de ses amis, et il s'entend avec Catilina et avec Antonius. L'insuccès de cette tentative, puis la tourmente de la conjuration dispersent ses

projets, et Crassus renonce définitivement à ses desseins ambitieux. Je crois en somme, comme MOMMSEN, *R. G.*, III, 172 et suiv., que la conquête de l'Égypte et la mission de l'accomplir ambitionnée par Crassus, furent le but suprême de toutes ces agitations au moyen desquelles Crassus tentait de prendre la revanche de la revanche de Pompée. Par suite l'envoi en Espagne de Pison ne peut avoir été déterminé par des projets révolutionnaires, parce que le gouvernement de l'Espagne n'aurait guère été utile pour atteindre le but véritable, c'est-à-dire la conquête de l'Égypte; mais ce fut en même temps un affront fait à Pompée dont Pison était l'ennemi, et une orgueilleuse satisfaction personnelle pour Crassus, une ostentation de pouvoir qu'il voulut faire en face de Rome et un expédient pour mettre fin définitivement aux bruits que l'on faisait courir sur sa participation à la conjuration. Le rôle de Sitius demeure au contraire inexplicable. J'ai en vain cherché à faire une supposition qui l'expliquerait d'une façon satisfaisante.

J'ai encore à justifier mon exposé des rapports entre Crassus et César, pendant l'éloignement de Pompée. Mommsen, que suit John, suppose que César et Crassus s'unirent pour se procurer, en faisant la conquête de l'Égypte et en envoyant Pison en Espagne, une armée à opposer à celle de Pompée. Mais à cette théorie on peut faire une objection qui semble décisive : c'est que César, à la différence de Crassus, n'avait pas de raison de crainte ni de haine à l'égard de Pompée, avec qui il était en rapports amicaux. César avait contribué à faire approuver, au commencement de l'année 66, la loi Manilia : pour quelle raison, à la fin de 66, alors que Pompée n'avait pas encore vaincu définitivement Mithridate, aurait-il cherché à se défendre contre les effets de la loi que dix mois auparavant il avait fait approuver? Son attitude serait d'une incohérence absurde. En outre les progrès de la puissance de Pompée, en affaiblissant la coterie conservatrice, en donnant plus de confiance au parti populaire, étaient utiles à César, qui, alors à peine édile, ne pouvait même pas rivaliser avec Pompée pour avoir la première place à Rome. De son côté Pompée n'avait pas de raisons pour se défier de César beaucoup moins puissant, pauvre, à qui il avait probablement

prêté de l'argent, qui lui avait déjà rendu de grands services et pouvait lui en rendre d'autres. Cependant si, en aidant Crassus, César risqua de se fâcher avec Pompée, dont il convenait au contraire de rester le plus possible l'ami, il dut y avoir à cela une raison sérieuse; et je ne puis en voir d'autre qu'une raison d'argent. César, chargé de dettes, se trouvait alors très gêné : cela est prouvé par l'offre de Catulle dans l'élection du pontifex et par la confiscation des bagages au départ pour l'Espagne; on est aussi conduit à le supposer en voyant la crise à laquelle l'Italie était en proie, la rareté de l'argent qui est la cause de tous les troubles politiques de cette époque, et qui rendait plus difficile le renouvellement des crédits. Cependant César devait continuer à dépenser avec sa profusion ordinaire et en outre à faire de grands frais pendant son édilité. D'autre part nous savons que Crassus donna de l'argent à César. La conclusion tirée de ces faits me parait vraisemblable, et elle est confirmée par une autre considération, à savoir que César chercha évidemment à ce que son zèle pour les ambitions de Crassus ne signifiât pas cependant qu'il avait de l'inimitié pour Pompée, dont il s'efforçait de rester l'ami. De fait, en 63, César soutint une proposition présentée par un de ses plus dévoués partisans, Labiénus, par laquelle, la guerre contre Mithridate étant terminée, on attribuait à Pompée des honneurs extraordinaires; en 62 il proposa en personne d'autres honneurs, et il s'unit pour faire la guerre aux conservateurs, à Q. Métellus Népos, partisan de Pompée et auteur de la proposition pour le rappel de Pompée en Italie. Même si l'insuccès des intrigues de Crassus stimula ce renouveau d'amitié zelée pour Pompée, comment César aurait-il pu faire ces propositions et s'unir avec Métellus, si dans les deux années précédentes il se fût ouvertement rangé du côté des ennemis de Pompée? Comment César aurait-il pu deux années auparavant s'interposer comme pacificateur entre Crassus et Pompée et mettre fin à la longue discorde, s'il n'avait été l'ami de l'un et de l'autre? Il est évident que César se donna dans tout ce temps comme l'ami de Crassus et de Pompée, et que, comme il avait aidé Pompée à obtenir le commandement en Asie, il voulait aider Crassus, qui était aussi une personnalité, à obtenir le commandement de l'Égypte.

Que Crassus ait désiré aussi ce commandement parce qu'il était jaloux de Pompée, c'était là une chose qui, tout en le contrariant, ne le regardait pas. Pompée ne pouvait pas ne pas reconnaître la justice et la loyauté de cette conduite.

Ceux qui ont le culte des héros considéreront comme un blasphème de donner un motif aussi mesquin et aussi personnel à une suite d'actes qui eurent une influence immense dans la vie de César et qui sont par suite des événements essentiels dans l'histoire universelle. Mais ce ne sera pas là un aussi grand scandale pour celui qui connaît un peu la vie, qui sait comment bien souvent les actes les plus importants s'accomplissent justement parce qu'on en ignore les dernières conséquences.

D

LA GUERRE CONTRE LES HELVÈTES ET CONTRE LES SUÈVES

I

Le récit de la première année du proconsulat de César (premier chapitre du second volume) s'éloigne tellement de la tradition, qu'il me semble nécessaire de le justifier par un examen critique et détaillé des sources. Nous touchons ici à un des points les plus obscurs et les plus importants de l'histoire de Rome. Il s'agit en somme de savoir pourquoi César a conquis la Gaule.

Nous savons avec précision que ce fut seulement au cours de l'an 61, c'est-à-dire à peine trois ans avant le proconsulat de César, que le sénat de Rome commença à s'occuper des affaires de la Gaule. Son attention fut éveillée par des incidents que nous pouvons heureusement déterminer avec précision, en rapprochant des faits dont on n'a pas jusqu'ici aperçu le lien. César nous dit (*B. G.*, I, 31) qu'un chef éduen, Divitiacus, avait été envoyé comme ambassadeur à Rome; et Cicéron (*De div.*, I, 41, 90) nous fait savoir que Divitiacus était un druide et qu'il avait été son hôte à Rome. Il est donc très probable que Divitiacus ait profité de l'hospitalité de Cicéron quand il vint à Rome pour l'ambassade dont parle César. Mais à quelle époque et pour quelles raisons Divitiacus fut-il envoyé à Rome comme ambassadeur par le sénat éduen? Bien que César ni Cicéron ne nous donnent aucune indication chronologique, César nous aide indirectement à déterminer l'époque de l'ambassade en nous apprenant (*B. G.*, I, 35) qu'en l'an 61 (M. Messala, M. Pisone consulibus), le sénat rendit un décret qui, confirmant encore une fois aux Eduens le titre d'amis et d'alliés du peuple romain, recommandait au gouverneur de la Narbonaise

de les défendre. Divitiacus ne serait-il pas venu à Rome en 62 ou 61, pour solliciter ce décret? La supposition me paraît très vraisemblable. Divitiacus était, d'après les *Commentaires*, le chef du parti romanophile chez les Eduens; il est donc naturel que le gouvernement éduen se servît de lui pour faire des négociations à Rome. Quant aux raisons qui poussaient les Éduens à demander le secours de Rome, César (*B. G.*, I, 31) nous renseigne là-dessus indirectement, mais avec une clarté suffisante : les Éduens voulaient être aidés par Rome dans leur guerre contre le roi des Suèves, Arioviste.

Il est donc fort probable qu'en 62 ou en 61 Divitiacus vint à Rome exposer aux sénateurs la triste situation de la Gaule, leur dénoncer le « péril germanique » qui la menaçait avec la puissance croissante d'Arioviste, et qu'il retourna en Gaule après avoir obtenu du sénat le décret dont parle César. Ce décret autorisait les Éduens à intriguer auprès des gouverneurs de la Gaule narbonaise et cisalpine pour obtenir l'appui de leurs légions contre Arioviste. Mais l'année suivante, en 60, il se passe une chose bien singulière : Arioviste entame à Rome des négociations pour être déclaré à son tour, comme les Éduens ses ennemis, ami et allié de Rome. C'est Pline (*H. N.*, II, 67, 170) qui nous rapporte indirectement ce fait, en racontant qu'Arioviste fit des cadeaux considérables à Métellus, l'un des consuls de l'an 60. Comme nous savons que l'année suivante, en 59, César comme consul fit accorder au roi des Suèves le titre désiré, nous pouvons penser que les cadeaux faits à Métellus étaient destinés à préparer le terrain pour des pourparlers. Le fait est bien étrange. Sans doute la politique extérieure de Rome, abandonnée aux coteries incompétentes du sénat, aux ambitions, aux rancunes et aux intrigues des partis, aux votes irréfléchis des comices, était à cette époque très contradictoire : mais si grandes qu'aient été l'inconséquence et la légèreté de cette politique, on se refuse à croire qu'on soit arrivé à déclarer alliés et amis de Rome deux ennemis en guerre déclarée. Au moins, si on ne veut pas supposer que tout le monde était devenu fou à Rome, cette double alliance avec les Eduens et les Suèves, n'aurait pas même été concevable, si quelque événement n'avait fait changer la situation en Gaule et persuadé aux

Romains qu'un rapprochement entre Arioviste et les Eduens était possible et utile. Nous pouvons donc affirmer, sans crainte de nous tromper, que quelque chose de bien grave s'était passé en Gaule au cours de l'an 61, pour que la situation générale ait pu être modifiée à un tel point. En effet, César nous raconte, dans les premiers chapitres des *Commentaires,* qu'en l'an 61, un des peuples les plus barbares et les plus belliqueux de la Gaule, les Helvètes, se laissa persuader par un de ses chefs, Orgétorix, d'envahir la Gaule et d'en faire la conquête. De son côté Cicéron, dans une lettre écrite à Atticus le 15 mars de l'an 60, nous révèle qu'au commencement de cette année on était déjà vivement préoccupé à Rome de ces projets des Helvètes, et il ajoute de nouveaux détails sur ce mouvement : « On craint une guerre en Gaule (*ad Att.*, I, XIX, 1). Il est bien sûr que les Helvètes ont pris les armes et qu'ils font des incursions dans la Province. Le sénat a décidé que les consuls tireraient au sort les deux Gaules, qu'on ferait des levées, qu'on suspendrait les dispenses, qu'on enverrait des ambassadeurs aux nations gauloises pour les détacher des Helvètes. » Cicéron paraît donc redouter une coalition de peuples gaulois autour des Helvètes; et cette version, bien qu'un peu différente, ne contredit point mais complète celle de César. Les Helvètes voulaient, avant d'envahir la Gaule, chercher des appuis et des alliés dans le pays, pour fonder un grand empire gaulois sous leur hégémonie militaire. Cette émigration des Helvètes serait-elle le fait qui explique le changement radical de la situation, dont nous avons parlé? Il semble que la réponse ne puisse pas être douteuse. L'invasion projetée par les Helvètes devait épouvanter tout autant les Eduens et Arioviste que les Romains. Si les Eduens, affaiblis par leurs luttes mutuelles, risquaient d'être écrasés par la coalition helvétique, les Romains se souvenaient encore trop vivement de la terrible invasion des Cimbres et des Teutons, à laquelle les Helvètes avaient pris part. Ne tenteraient-ils de la répéter, quand ils se trouveraient à la tête de la Gaule? Romains, Suèves et Éduens avaient donc intérêt à s'unir contre l'ennemi commun.

Tout paraît clair jusqu'à ce point. Bien que peu enclins à s'occuper des affaires gauloises, les politiciens de Rome

avaient dû à la fin s'apercevoir que l'invasion des Helvètes nécessitait des mesures défensives; le sénat avait pensé faire face aux éventualités de la situation par le décret dont parle Cicéron dans sa lettre; et d'autres, comme Métellus et César, allaient s'occuper de compléter ces mesures par l'alliance d'Arioviste avec Rome, par laquelle celle-ci devrait agir comme conciliatrice entre les Suèves et les Éduens. En somme la menace des Helvètes faisait perdre à l'alliance de Rome et des Éduens sa signification offensive pour Arioviste. Les premiers développements de cette politique, qui eurent lieu déjà en l'an 60, deviennent ainsi très clairs. Une fois l'attention publique éveillée, l'esprit « impérialiste » dominant donna une tournure très diverse à la politique purement défensive que le sénat se proposait de suivre. Une coterie de politiciens projeta d'exploiter cette politique défensive, pour en faire naître une guerre plus grande, qui fût une source de richesse et de gloire comme les guerres de Lucullus et de Pompée en Orient. Les luttes politiques déchaînées à Rome par le retour de Pompée, aidèrent sans doute à pousser en ce moment les ambitions d'expansion vers la Gaule. L'approbation des actes de Pompée retardée, tout restait en suspens en Orient; les rois créés par Pompée ne savaient point s'ils étaient réellement rois; la nouvelle province de la Syrie ignorait quelle serait sa destinée définitive. Or tant que toutes ces questions ne seraient pas résolues, l'Orient était fermé à toute entreprise nouvelle. Était-il possible, par exemple, de penser à la conquête de la Perse, tant que l'on n'aurait pas ratifié la conquête de la Syrie? Les « impérialistes » de l'époque étaient donc obligés de ne négliger aucune occasion de guerre et de conquête qui s'offrît ailleurs, même dans un pays aussi barbare que la Gaule. Cicéron dans une autre lettre à Atticus (I, xx, 5) nous révèle le nom de celui qui le premier eut l'idée de profiter de l'émigration des Helvètes pour faire la guerre en Gaule. Chose curieuse, cet homme ne fut pas César, qui alors du reste se trouvait en Espagne comme propréteur; mais le consul Quintus Métellus Céler, le mari de la fameuse Clodia, l'arrière-petit-fils de Métellus Macédonius. Cicéron écrit à Atticus (I, xx, 5) : « Ton ami Métellus est un consul excellent. Je regrette seulement qu'il se montre si mécontent, quand les nouvelles

de la Gaule font espérer que la paix sera conservée. Il a vraiment une trop grande envie de triompher. » Ces lignes nous révèlent qu'il y avait déjà en l'an 60 à Rome un parti qui voulait exploiter l'émigration des Helvètes, pour faire en Gaule la même politique belliqueuse qui avait si bien réussi en Orient; et que des gens plus prudents désapprouvaient ces projets. Le consul Métellus, qui avait déjà obtenu pour province la Cisalpine, était à la tête du parti de la guerre; Cicéron, au contraire, était au nombre des amis de la paix.

Tout porte donc à croire que les légions romaines devaient attaquer au printemps de 59 les Helvètes. Mais un événement imprévu dérangea tous les calculs des politiciens romains. Au commencement de l'an 59, Métellus mourut d'une manière si imprévue et si mystérieuse que l'on accusa sa femme de l'avoir empoisonné; et aussitôt César, qui était consul et qui cherchait lui aussi à se préparer un proconsulat glorieux, s'empara de son idée et de son rôle, et fit proposer par Vatinius aux comices la loi qui lui donnait la Cisalpine pour cinq ans, à dater du jour du vote, qui fut, paraît-il, le 1er mars. Tous ses actes jusqu'au moment où il partit pour la Gaule, au mois de mars de 58, semblent s'expliquer très bien, en supposant qu'il avait sur les affaires gauloises les idées courantes dans le monde politique de Rome et les mêmes projets que son prédécesseur. S'il redoutait, comme tout le monde à Rome, que les Helvètes pussent envahir la Province ou la Gaule d'un moment à l'autre, on comprend pourquoi il s'était fait autoriser par les comices à prendre tout de suite, même pendant le consulat, le commandement des légions. S'il voulait, de même ou encore plus que Métellus, exploiter la guerre probable contre les Helvètes pour gagner de l'argent et de la gloire en quelque aventure grandiose, il est naturel qu'il fît accorder à Arioviste le titre d'ami et d'allié du peuple romain, pour empêcher une alliance entre les Helvètes déjà si redoutables et le puissant roi des Suèves. Les Helvètes ne sortirent pas de leurs montagnes de toute l'année 59; et César, qui était engagé à Rome dans les luttes politiques très violentes, ne put s'occuper d'eux. Mais quand, au commencement du printemps de 58, il sut que les Helvètes allaient se mettre en marche, il se hâta de partir. Rien de

plus naturel. Si la grande invasion de la Gaule allait commencer, c'était son strict devoir de prendre toutes les précautions nécessaires pour défendre la province et, le cas échéant, pour défendre les Éduens, comme le décret du sénat l'avait ordonné.

II

Nous voilà donc arrivés au moment où commence le récit des *Commentaires*. Nous avons pu jusqu'ici nous expliquer assez facilement la marche des événements. Tout paraît clair. Les Helvètes, avec leur projet de fonder un grand empire gaulois, avaient obligé le sénat à prendre des mesures défensives; et ces mesures défensives se transformaient en un plan de politique agressive, sous l'influence du courant expansioniste alors dominant, et par l'action des intérêts liés à la politique de conquête. Si les résultats de nos recherches ont été si satisfaisants jusqu'ici, quand nous n'avions que des renseignements détachés et peu nombreux, nous devrions nous attendre à voir notre tâche bien allégée, du moment où nous pouvons nous servir des *Commentaires*, de l'histoire de la guerre écrite par le conquérant lui-même. Mais la déception qui nous attend est complète. Le premier livre des *Commentaires* va remettre en question tout ce que nous avons cru établir jusqu'ici de sûr ou de très probable, parce qu'il détruit la base de toute notre explication. Il nous prouve en effet que les Helvètes ne voulaient nullement fonder un grand empire gaulois; et que le « péril helvétique » n'existait pas. Examinons rapidement ce récit.

Après sa célèbre esquisse géographique et ethnologique de la Gaule, César consacre quatre chapitres, du troisième au sixième, au mouvement des Helvètes. Mais si on lit avec attention ses explications, on constate avec surprise qu'elles sont très peu claires, très peu précises, presque embarrassées; qu'elles contiennent, ce qui est encore plus grave, des contradictions fort curieuses. César commence par raconter qu'un des grands chefs des Helvètes, Orgétorix, avait persuadé la noblesse et le peuple d'envahir la Gaule pour la conquérir; et que les Helvètes s'étaient laissé persuader

parce qu'ils ne voulaient plus vivre dans un pays fermé par les montagnes de tous côtés, d'où ils ne pouvaient pas facilement sortir pour attaquer les peuples voisins et satisfaire leur humeur guerrière. César a dit en effet au chapitre précédent que les Helvètes étaient toujours aux prises, dans des guerres offensives ou défensives, avec leurs voisins, surtout avec les Germains; ce qui nous autoriserait à conclure que, même dans leur ancienne patrie, les occasions de guerre ne leur faisaient point défaut. La contradiction d'ailleurs n'est pas grave; et même sans admettre que les Helvètes fussent pris par cette manie des guerres dont parle César, on peut comprendre que leurs chefs aient conçu l'idée d'envahir la Gaule, et décidé, comme César le dit quelques lignes plus haut, de conclure des traités d'alliance avec les peuples voisins, chargeant Orgétorix de les négocier. César nous confirme donc ce que Cicéron nous avait fait soupçonner; c'est-à-dire que les Helvètes voulaient, pour exécuter leurs projets, se mettre à la tête d'une coalition de peuples gaulois. Mais sur cette coalition on s'attendrait à trouver chez César, qui écrit l'histoire de la conquête de la Gaule, des explications plus détaillées, que celles fournies par Cicéron qui en parle dans une lettre confidentielle à son ami Atticus. Au contraire, César ne s'attarde pas beaucoup sur la question, qui pourtant était si importante; et il se hâte de nous raconter (chap. III) qu'Orgétorix trahit dans les négociations la cause de la noblesse et du peuple. Au lieu de conclure une alliance entre les trois peuples, il persuada un chef séquan, Castic, et un chef éduen, Dumnorix, de s'emparer du pouvoir suprême dans leurs nations, en promettant de leur venir en aide avec ses Helvètes; après, à la tête des trois peuples les plus puissants de la Gaule, ils se seraient emparés de la Gaule tout entière. Mais ce récit aussi est très peu clair. Le rôle d'Orgétorix surtout est bien mystérieux! Il aurait proposé à Castic et à Dumnorix de les aider à renverser le gouvernement légal de leur pays *suis copiis suoque exercitu :* mais comment espérait-il mettre à la disposition de ses amis les forces helvétiques? Comptait-il, lui aussi, faire un coup d'État dans sa patrie? César dit en effet qu'Orgétorix *suæ civitatis imperium optenturus esset*, qu' « il allait s'emparer du pouvoir suprême »; phrase assez vague, il est vrai, mais qui semble faire allusion à

des projets de coup d'État. Il raconte ensuite que, quand les intrigues d'Orgétorix furent découvertes, le puissant chef helvétique fut l'objet de poursuites judiciaires, et qu'il mourut mystérieusement avant la discussion de son procès. Mais n'est-il pas surprenant, si Orgétorix se préparait à tenter un coup d'Etat dans son pays, qu'il s'engageât en même temps à favoriser deux autres coups d'État, l'un chez les Éduens, l'autre chez les Séquanes? On comprendrait beaucoup mieux, dans ce cas, qu'il eût cherché l'appui d'une puissance étrangère pour s'emparer du suprême pouvoir en Helvétie. Pourquoi, au contraire, au moins s'il n'était pas un fou, se plaisait-il à augmenter les risques à courir sans aucun avantage? En somme, une seule conclusion se dégage de l'examen de ce troisième chapitre si obscur : c'est que Castic et Dumnorix ont joué, dans cette émigration des Helvètes, un rôle que César, ou n'a pas connu très bien, ou qu'il n'a pas voulu expliquer avec la clarté nécessaire.

Après avoir raconté, au quatrième chapitre, la mort d'Orgétorix, César reprend la narration au cinquième chapitre par ces mots : *Post ejus mortem nihilominus Helvetii id quod constituerant facere conantur.* « Malgré la mort d'Orgétorix, les Helvètes n'abandonnèrent pas leur entreprise. » Cesar paraît donc surpris que la découverte des intrigues d'Orgétorix et sa mort, n'aient pas arrêté le mouvement des Helvètes. Or cette surprise n'est nullement justifiée par la narration qui précède. Le complot d'Orgétorix avec Castic et Dumnorix n'est pas, dans le récit de César, une partie essentielle, mais une déviation du plan primitif, et César lui-même nous dit que les Helvètes avaient fait de grands préparatifs. Quoi donc de plus naturel que, le traître une fois découvert et châtié, les nobles et le peuple soient revenus au plan primitif, l'invasion de la Gaule? Il est donc très probable que César nous a caché quelque chose sur ce mystérieux complot, qui devait avoir une importance bien grande, puisque César semble attendre de sa découverte l'abandon de tout le plan arrêté par Orgétorix et les chefs des Helvètes.

En somme, si l'esquisse géographique et ethnologique de la Gaule, contenue dans les deux premiers chapitres, est d'une clarté admirable, les chapitres suivants, qui devraient

nous expliquer le mouvement des Helvètes, sont fort obscurs. Faut-il attribuer cette obscurité à l'impossibilité où se trouvait César de connaître tous les détails d'événements qui s'étaient passés en Gaule avant son arrivée et dont une partie, négociations diplomatiques, cabales de partis, intrigues de coteries, était destinée à rester secrète? Malheureusement le récit ne devient pas plus clair quand César raconte ce qu'il a fait lui-même en Gaule, ses pourparlers et ses luttes avec les mystérieux Helvètes. Les Helvètes, qui ne voulaient pas s'engager, pour aller en Gaule, dans les gorges du Jura méridional, envoient à César, au commencement du printemps de l'an 58, des ambassadeurs demander le passage par la province et lui promettre de ne faire aucun dommage. César coupe le pont de Genève, ramasse des soldats, fortifie, avec la légion qui se trouvait dans la Narbonaise, tous les points abordables de la rive gauche du Rhône, depuis le Jura jusqu'à la pointe du lac Léman, et refuse l'autorisation demandée par les Helvètes. Ceux-ci, après quelques tentatives pour passer le fleuve de vive force, que César probablement exagère, renoncent à passer par la Province, s'adressent aux Séquanes, obtiennent d'eux la permission de traverser leur pays et reprennent la route du Jura. César alors laisse sa légion à Labiénus, repasse les Alpes, rappelle trois légions qui hivernaient à Aquilée, recrute deux légions nouvelles, retourne en Gaule avec cinq légions par le mont Genève et Grenoble et, brûlant les étapes, marche vers la frontière septentrionale de la Province et le Rhône. Évidemment il exécute un vigoureux mouvement offensif contre les Helvètes, qui, dans ce laps de temps, étaient arrivés à la Saône et envahissaient le territoire éduen; ce mouvement offensif, pensons-nous, était projeté depuis longtemps, c'est-à-dire du moment où à Rome il avait bien compris la nécessité de refouler sans retard cette invasion, qui pourrait un jour devenir si dangereuse. Mais à notre grande surprise César donne un tout autre motif à son activité. Il dit (chap. x) qu'il se hâta de concentrer six légions dans la Gaule narbonnaise, parce qu'il avait appris que les Helvètes voulaient aller s'établir sur les côtes de l'Océan, dans la Saintonge, c'est-à-dire dans un territoire très fertile, limitrophe de la Province et peu éloigné de Toulouse. Cette explication est vraiment

singulière. Comment la mettre d'accord avec ce que César nous a dit quelques chapitres avant : c'est-à-dire que les Helvètes voulaient conquérir la Gaule? Émigrer dans la Saintonge était une entreprise bien différente d'une invasion de la Gaule; et pourtant César ne fait aucune tentative pour mettre d'accord les deux versions. A laquelle devons-nous ajouter foi? En outre, si César voulait mettre la province à l'abri d'une attaque des Helvètes venant de la Saintonge, pourquoi, au lieu de se porter avec son armée du côté de Toulouse et de la Garonne, a-t-il, après avoir été rejoint par la légion de Labiénus, continué sa marche au nord, passé le Rhône à son confluent avec la Saône et franchi sans hésitation les confins de la Province? Cette marche si résolue et si rapide ne peut s'expliquer que si César voulait exécuter le plan de Métellus, c'est-à-dire attaquer sans retard les Helvètes, qui s'apprêtaient à passer la Saône, probablement à Mâcon. César s'est aperçu de la contradiction et a cherché à la justifier, en racontant que, dès qu'il eut franchi la frontière, des ambassadeurs des Éduens, des Ambarres, des Allobroges vinrent dans son camp lui demander du secours contre les Helvètes, et qu'alors seulement il se décida à ne pas attendre, pour attaquer les Helvètes, qu'ils fussent arrivés dans la Saintonge. En somme, il cherche à faire croire que l'idée du mouvement offensif contre les Helvètes lui vint après qu'il eut passé la frontière et qu'il eut reçu les ambassadeurs éduens. Mais l'explication est très faible et sa fausseté évidente. Il resterait toujours à César à nous expliquer pourquoi, s'il voulait défendre Toulouse, qui est à l'ouest, il a marché au nord et franchi la frontière septentrionale de la Province.

Les contradictions sont évidentes. D'où naissent-elles? Il serait absurde de les attribuer à un défaut de composition, à la vitesse avec laquelle les *Commentaires* furent écrits. *Quam facile et celeriter eos* (les *Commentaires*) *perfecerit scimus*, écrit Hirtius. Mais César était un écrivain trop habile; et il savait écrire avec une lucidité et une précision admirables, même quand il était très pressé. D'ailleurs ces contradictions sont trop graves, pour que nous puissions voir en elles des erreurs involontaires. Il est beaucoup plus probable qu'il s'agit de contradictions imposées à César par la nécessité de cacher quelque chose. Est-il possible de retrouver « cette chose »,

qu'il voulait cacher? César n'a pas écrit les *Commentaires* pour éterniser le souvenir de ses exploits. Accusé d'avoir fait en Gaule une politique aggressive et violente, il a voulu, dans son livre, démontrer qu'il s'était toujours battu à contre-cœur, que toutes ses guerres, à commencer par celles contre les Helvètes, n'avaient pas été des agressions, mais des précautions défensives absolument nécessaires. Or César avait un moyen excellent pour expliquer son grand mouvement offensif contre les Helvètes comme une mesure de haute prévoyance défensive : c'était de s'appuyer sur ce que César lui-même avait dit des Helvètes dans les premiers chapitres, sur ce que Cicéron écrivait à Atticus; c'est-à-dire que les Helvètes voulaient fonder un grand empire gaulois. Aucune justification n'aurait eu aux yeux des Romains une force plus grande; personne n'aurait pu contester à César le mérite d'avoir sauvé l'empire d'une nouvelle invasion des Cimbres et des Teutons, par une guerre qui, offensive en apparence, n'était qu'une défense prudente. Pourquoi donc au moment de se servir de cette explication si simple et si claire, qui reposait sur des faits racontés par lui-même, César y renonce-t-il, et a-t-il recours aux explications embrouillées et pleines de contradictions, que nous avons résumées : d'abord la nécessité de défendre la Province; après, la nécessité de défendre Toulouse; enfin la nécessité de défendre les Éduens et les autres peuples gaulois alliés de Rome? Il n'y a qu'un moyen pour expliquer une chose en apparence si absurde : c'est d'admettre que les craintes exprimées par Cicéron sur le mouvement des Helvètes dans sa lettre à Atticus étaient exagérées; que les Helvètes se proposaient un but beaucoup plus modeste que celui de conquérir toute la Gaule; qu'entre l'an 58 et l'an 52, ce fait était devenu assez notoire pour qu'à la fin de 52, quand César écrivait les *Commentaires*, il n'eût plus le courage de justifier son mouvement offensif par la nécessité de détruire dans son principe le futur empire celto-helvétique. Cette justification écartée, César se trouvait obligé, ou d'avouer qu'il s'était trompé sur le but et le caractère du mouvement des Helvètes, ou qu'il les avait attaqués sans motif; mais ne voulant admettre ni une chose ni l'autre, il a cherché à démontrer que les Helvètes l'avaient provoqué, en modifiant le récit par des altérations ingénieuses, que

tout son génie n'a pu toutefois rendre exemptes de contradictions.

Une conséquence, très importante pour nous, découle de tout ce qui précède : c'est que les Helvètes ne voulaient nullement conquérir la Gaule et fonder une grande coalition gauloise. Mais cette conclusion fait naître beaucoup d'autres questions. Quel était le but véritable de l'émigration des Helvètes? Voulaient-ils réellement émigrer dans la Saintonge, comme le dit César? Et si les Helvètes ne voulaient pas envahir la Gaule, comment expliquer la conduite du Sénat, de Métellus, de César? Nous avons vu que le caractère redoutable attribué au mouvement des Helvètes nous expliquait tout : ce caractère nié, comment doit-on modifier toute cette histoire? Continuons l'examen du récit de César. Nous y trouverons la réponse à beaucoup de ces questions.

Les pourparlers avec les Éduens terminés, César exécuta la dernière partie de son mouvement offensif, avec la rapinité et l'énergie qui furent toujours ses grandes qualités. Il tâcha de surprendre et d'écraser les Helvètes au passage de la Saône; mais n'ayant réussi qu'à détruire une petite arrière-garde restée sur la rive orientale, il jeta en un jour toute son armée sur la rive droite de la Saône et se mit à suivre à peu de distance la horde ennemie, épiant l'occasion de l'attaquer. En dix chapitres (XIII-XXIII), avec beaucoup de détails, mais sans jamais nous en indiquer la direction, César nous décrit cette marche, et nous raconte les incidents les plus importants, parmi lesquels il en est un qui eut une gravité exceptionnelle. Il s'aperçut à un certain moment qu'une partie des Éduens le trahissait. Les Éduens lui avaient donné un corps de cavalerie et lui avaient promis de lui fournir du blé; mais la cavalerie éduenne se faisait battre dans toutes les escarmouches et les engagements qu'elle avait avec les ennemis pendant la marche ; le blé promis n'arrivait pas; les provisions s'épuisaient; les notables Éduens étaient de plus en plus embarrassés à expliquer le retard. Décidé à éclaircir le mystère, César fit une enquête. Et voilà réapparaître tout à coup un personnage que nous avons entrevu aux débuts du récit : Dumnorix, ce chef éduen qui aurait pris part au complot d'Or-

gétorix. César apprit que l'alliance de Rome avait été demandée par un parti, à la tête duquel était Divitiacus; mais que Dumnorix, au contraire, était favorable aux Helvètes, parce que sa femme appartenait à cette nation et parce qu'il espérait conquérir à l'aide des Helvètes le pouvoir suprême. Malheureusement Dumnorix, qui était immensément riche, disposait d'une grande puissance; et c'était lui qui, comme commandant de la cavalerie, avait donné secrètement l'ordre à ses cavaliers de se faire battre par les Helvètes et qui empêchait le blé d'arriver.

Cet épisode est très important. Il nous démontre d'abord que les fils mystérieux liant l'expédition des Helvètes à Dumnorix n'avaient pas été coupés par la mort d'Orgétorix. Il nous démontre aussi que l'émigration des Helvètes, si elle n'avait pas le but grandiose qu'on lui avait attribué à Rome, ne devait plus avoir un but aussi modeste que l'émigration dans la Saintonge, n'intéressant que les Helvètes. Pourquoi le puissant parti dont Dumnorix était le chef se serait-il dans ce cas préoccupé de faire réussir le mouvement? Si toutefois notre désir de connaître les détails de cet incident est grand, César n'est pas également disposé à le satisfaire; et après avoir raconté qu'il pardonna par générosité à Dumnorix, il se hâte de continuer la narration. Il raconte qu'il espéra, à un certain moment, écraser les Helvètes par une surprise nocturne, mais que la tentative échoua; qu'il allait être obligé par le manque de vivres à renoncer à la poursuite des Helvètes, quand il fut tout à coup attaqué par l'ennemi... C'est à ce moment que César nous donne la première indication topographique. L'attaque eut lieu à la hauteur de Bibracte (mont Beuvrai), près d'Autun. Les Helvètes avaient donc marché au nord et pris un long détour pour aller dans la Saintonge. Mais notre surprise augmente encore après le récit de la bataille. César décrit la bataille comme une victoire éclatante de ses légions. M. Rauchenstein, qui a soumis le récit de cette guerre à une critique parfois un peu trop subtile, mais toujours très ingénieuse, a démontré, à l'aide du récit même de César, que le résultat fut au contraire très incertain : il est sûr, par exemple, que César fut forcé de rester sur le champ de bataille trois jours, pour enterrer les morts et soigner les blessés, tandis que les Helvètes

poursuivaient tranquillement leur marche, en se dirigeant sur Langres. C'est la seconde indication topographique et elle n'est pas moins significative que la première. Les Helvètes, qui d'après César voulaient se porter sur les côtes de l'Océan, marchaient maintenant vers le nord-est, c'est-à-dire dans la direction opposée. César réussit enfin à conclure la paix ; et la majorité des Helvètes se décida à rentrer dans l'ancienne patrie, sauf une petite minorité d'obstinés qui se dirigea *ad Rhenum finesque Germanorum*. Ce détail jette une grande lumière sur l'obscure question que nous voulons éclaircir, et complète les deux renseignements précédents sur la marche des Helvètes. Pourquoi cette minorité se dirigea-t-elle par le Rhin ? Il est évident que les obstinés, au moment de se séparer de leurs compatriotes, ne pouvaient pas prendre à l'aventure le premier chemin qui s'offrait à eux ; mais qu'ils devaient continuer la marche, commencée par toute la horde, vers le point où celle-ci se dirigeait. Nous avons vu en effet que les Helvètes s'étaient déjà repliés vers l'est. L'émigration des Helvètes marchait donc vers le Rhin.

Est-il possible, à présent, de déterminer le but de la mystérieuse émigration? Je le crois. Remarquons avant tout certaines coïncidences assez curieuses. En 61 ou en 62 les Éduens demandent au sénat romain du secours ; en 61, les Helvètes se laissent persuader de tenter leur émigration. Celui qui s'occupe des négociations à Rome est Divitiacus ; Dumnorix se trouve mêlé, dès les premiers débuts et bien que d'une manière peu claire, aux intrigues qui préparent le mouvement des Helvètes. Qu'allait donc demander à Rome Divitiacus ? L'appui des légions romaines contre Arioviste. Où se dirigeaient les Helvètes? Vers le Rhin, c'est-à-dire vers les régions où probablement campait l'armée d'Arioviste. Pendant toute la guerre, Divitiacus agit comme le confident de César, Dumnorix comme le protecteur des Helvètes. On est donc bien fortement tenté de se demander si par hasard l'émigration des Helvètes ne devait pas servir au même but que les négociations de Divitiacus à Rome : c'est-à-dire à rejeter Arioviste au delà du Rhin. Représentons-nous en effet, dans ses grandes lignes, la situation de la Gaule à l'arrivée de César ; et nous verrons combien cette supposition, en apparence si hardie, est vraisemblable. Le

grand problème qui préoccupait alors depuis quelques années plus ou moins toutes les nations gauloises était le « péril germanique », la puissance grandissante d'Arioviste. Les Éduens surtout, qui avaient été dépouillés par Arioviste de la suprématie sur toute la Gaule, étaient tellement découragés par les échecs réitérés que, désespérant de venir à bout d'Arioviste par leurs seules forces, ils s'étaient décidés à avoir recours à l'aide de Rome. Divitiacus avait été chargé de cette mission. Mais Rome n'était pas évidemment la seule puissance étrangère par laquelle les Éduens pouvaient espérer être aidés; les Helvètes aussi, qui avaient déjà eu des longues guerres contre les Suèves et qui étaient très belliqueux, pouvaient être des alliés très précieux. Or, Divitiacus était le chef du parti conservateur, qui représentait la vieille noblesse gauloise; et à ce parti s'opposait la faction dont Dumnorix était le chef, qui s'appuyait sur les classes inférieures et qu'on pourrait appeler le parti populaire. Leurs discordes ont toujours des causes et une signification politique. La conclusion s'impose donc : les deux partis étaient également persuadés que les Éduens ne pourraient à eux seuls renverser la domination germanique; mais ils n'étaient pas d'accord sur la puissance étrangère à laquelle il fallait recourir. Le parti de Divitiacus, que l'on pourrait appeler romanophile, comptait s'appuyer sur Rome; le parti de Divitiacus, que l'on pourrait appeler national, voulait se faire aider par les Helvètes. Il est probable que Dumnorix et non Orgétorix, qui proposa l'aventure aux Helvètes, en leur promettant des terres après la victoire dans quelque endroit fertile de la Gaule, qu'Orgétorix ne fut que le principal agent du parti national en Helvétie.

Si téméraires que ces hypothèses paraissent, elles expliquent avec une clarté merveilleuse tous les faits qui restaient obscurs et détachés : l'alliance entre Arioviste et Rome, les bruits alarmants sur les mouvements des Helvètes, la mort d'Orgétorix, enfin le mouvement offensif de César. Nous comprenons maintenant beaucoup mieux pourquoi Arioviste travailla tant en 60 et en 59 pour être déclaré ami et allié du peuple romain. Ce n'était pas la préoccupation vague d'une invasion des Helvètes en Gaule qui le poussait, comme nous l'avons supposé au début, à recher-

cher l'amitié de Rome; mais un danger beaucoup plus grave. Dès qu'il sut que Divitiacus et Dumnorix intriguaient tous les deux contre lui, l'un à Rome et l'autre au milieu des Helvètes, il redouta que les deux frères ne réussissent à former contre lui une coalition des Éduens, des Helvètes et des Romains : il dut chercher par les efforts les plus énergiques à dissoudre cette coalition au moment même où elle allait se former. S'efforça-t-il de contrecarrer Dumnorix dans ses intrigues auprès des Helvètes? Le fait est très probable; mais malheureusement nous ne possédons aucun renseignement sur ce point. Il est au contraire évident que les démarches faites à Rome pour obtenir le titre d'ami et d'allié avaient le but de paralyser l'alliance de Rome avec les Éduens. Ceci établi, nous pouvons nous expliquer d'une manière vraisemblable l'origine des bruits alarmants qui couraient à Rome sur l'émigration des Helvètes. Les Éduens avaient demandé à Rome son appui contre Arioviste, et Rome l'avait accordé par le décret du sénat de 61 : or bien qu'Arioviste fût disposé à payer au poids d'or l'alliance avec Rome, lui-même et ses amis de Rome devaient trouver quelque moyen de cacher au public romain la contradiction qui existait entre cette alliance et celle déjà conclue avec les Éduens. Le meilleur moyen pour atteindre ce but était évidemment de démontrer que les Romains, les Éduens et les Suèves étaient tous menacés par un danger commun extrêmement grave, qui les portait à oublier leurs querelles pour y faire face ensemble. Il me paraît donc très probable qu'Arioviste, en profitant de l'émigration des Helvètes et de l'ignorance des politiciens romains, s'efforça d'exagérer le péril helvétique, et de persuader les hommes puissants de Rome que les Helvètes comptaient se mettre à la tête d'une coalition de peuples gaulois, qui aurait pu un jour attaquer même l'Italie. Arioviste du reste réussit d'autant plus facilement à épouvanter les Romains, qu'il est très probable qu'il fut aidé dans sa tâche par une partie de ses ennemis. Nous avons déjà vu que Cicéron, dans sa lettre à Atticus du 16 mars de l'an 60, est le premier qui nous renseigne sur le péril helvétique. Or d'où tenait-il cette information? Nous avons vu qu'il était très lié avec Divitiacus, son hôte. Il est donc très probable que cette information, comme du reste les autres qu'il nous donne

sur les affaires gauloises, venait de Divitiacus. Du reste, il n'est pas difficile de s'expliquer pourquoi le parti éduen favorable à l'alliance avec Rome s'efforçait, lui aussi, tout comme Arioviste, d'épouvanter les Romains sur le mouvement des Helvètes. Ce parti avait un grand intérêt à devancer le parti national dans l'exécution du plan arrêté pour abattre Arioviste; il devait donc tâcher, puisque Dumnorix travaillait avec énergie les Helvètes, à fouetter par quelque stimulant énergique la paresse habituelle du sénat romain et à le forcer à agir. Le péril helvétique pouvait servir à ce parti aussi, pour persuader aux Romains qu'ils devaient intervenir sans retard. La Gaule se trouvait dans une situation critique; si Rome n'intervenait pas pour la délivrer d'Arioviste, les Helvètes s'en chargeraient; mais une fois maîtres de la Gaule, les Helvètes seraient un grand danger pour l'Italie. Telle devait être la partie essentielle des communications que le parti romanophile des Éduens envoyait à Rome sur les affaires gauloises. Les amis de Divitiacus nouèrent-ils des intrigues au milieu des Helvètes pour troubler la concorde avec laquelle on avait commencé les préparatifs? C'est très probable; car il me paraît vraisemblable qu'Orgétorix tomba victime des intrigues ou d'Arioviste ou des Éduens ou de tous les deux. Nous pourrions ainsi expliquer la surprise que César montre, quand il constate que la mort d'Orgétorix ne ralentit point les préparatifs des Helvètes. Orgétorix était le représentant et le chef du parti national en Helvétie : l'agent le plus actif et le plus intelligent de Dumnorix, l'organisateur principal de l'expédition. Si la cabale qui l'a abattu était destinée à rendre odieux auprès des Helvètes tout le mouvement du parti national, on comprend que César, qui en 52, quand il écrivait les *Commentaires*, connaissait toute la vérité, se montre dans un moment d'oubli surpris que la chute d'Orgétorix n'ait nullement compromis l'expédition.

En somme, les affaires gauloises se compliquaient très sérieusement au cours de l'an 60. Le parti national travaillait avec énergie à mettre sur pied l'armée helvétique; le parti romanophile et Arioviste dénonçaient d'accord, mais dans des buts différents, le parti helvétique; les politiciens romains se trouvaient devant ce péril dans un embarras très sérieux. Devaient-ils se rendre aux sollicitations

des Éduens, envoyer les armées romaines combattre Arioviste et exclure l'intervention des Helvètes dans les affaires gauloises en se chargeant de renverser la domination germanique en Gaule? Ou devaient-ils se préoccuper avant tout du « péril helvétique », accepter l'alliance d'Arioviste et écraser sans retard les Helvètes pour garantir l'Italie de tout danger futur? Deux politiques étaient possibles : la politique antihelvétique et la politique antigermanique. Il fallait choisir. Ce que nous savons sur les projets du consul Métellus nous porte à croire que Métellus déjà penchait pour la politique anti-helvétique. César se décida définitivement pour cette politique au cours de l'an 59, comme le prouve l'alliance qu'il fit conclure avec le roi des Suèves. Cette alliance signifiait le triomphe des intrigues d'Arioviste sur celles de Divitiacus. Il serait sans doute très important de connaître les raisons qui le déterminèrent à choisir d'une manière si peu heureuse; mais comme les documents sur ce point si important nous font entièrement défaut, nous devons nous contenter d'hypothèses. La plus vraisemblable est que la cause de cette erreur doit être cherchée dans l'ignorance générale où l'on était à Rome des affaires de la Gaule. Les bruits alarmants que les Éduens et Arioviste répandirent à Rome sur le mouvement des Helvètes durent produire une impression très grande, car les souvenirs de l'invasion des Cimbres et des Teutons étaient encore trop récents et trop vifs; dès que les bruits alarmants sur les Helvètes commencèrent à circuler, le public et le monde politique, avec cette habitude de tout simplifier qui est le propre des démocraties, ne virent plus dans la question gauloise que le péril helvétique; tout le reste, les luttes des Éduens et des Suèves, le péril germanique, les confins du Rhin, passa en seconde ligne. César, entraîné par l'engouement général, se rangea à l'avis de tout le monde; et à peine fut-il arrivé à son armée, qu'il prit les dispositions nécessaires pour attaquer les Helvètes.

En réalité César commettait, en se décidant pour la politique helvétique, une très grave erreur. L'expédition des Helvètes devait être très populaire dans toute la Gaule, car on espérait d'elle la chute de la domination germanique; et l'intervention du proconsul, qui servait de cette ma-

nière incroyable les intérêts d'Arioviste, blessait l'orgueil et les intérêts du parti national, mettait dans un grave embarras le parti romanophile et César lui-même. Les partisans de l'alliance avec Rome devenaient naturellement responsables pour la masse de tout ce que le représentant de Rome faisait en Gaule. On avait prédit que l'intervention de Rome apporterait les plus grands bienfaits à la Gaule; et au contraire le proconsul se présentait comme l'allié le plus zélé d'Arioviste, qui avait été débarrassé par César d'un ennemi aussi redoutable que les Helvètes sans avoir à déplacer un seul soldat. Cette hypothèse aussi peut paraître hardie; mais on peut l'appuyer par un argument qui d'après moi a une importance décisive : c'est qu'elle nous permet d'expliquer le violent revirement qui eut lieu tout à coup dans la politique de César, dès que la paix avec les Helvètes fut conclue. Si les difficultés présentées par le premier livre des *Commentaires* que nous avons examinées jusqu'ici sont graves, il y en a une beaucoup plus grave encore : c'est que César ne nous explique point pourquoi il fit tout de suite, après la guerre contre les Helvètes, la guerre contre Arioviste. Il raconte que, la guerre helvétique terminée, les représentants des peuples gaulois lui demandèrent la permission de convoquer une assemblée gauloise et il nous donne une description assez pathétique de cette assemblée : les représentants plongés dans un morne silence; lui-même troublé par la vue de cette douleur sans paroles et obligé de tirer les explications de ces lèvres qu'une peur superstitieuse fermait. A la fin les malheureux se décident à parler et décrivent à César l'intolérable oppression d'Arioviste. César alors, ne voulant souffrir que les amis du peuple romain soient si cruellement maltraités, dans un bel élan de générosité, se décide pour la guerre : guerre chevaleresque de délivrance et entreprise par esprit de justice.

Il faudrait être peu versé dans la politique pour prendre au sérieux ce conte héroïque. La politique romaine en général et César en particulier ne connaissaient point ces considérations sentimentales. La guerre contre Arioviste était une guerre très sérieuse, car il s'agissait d'attaquer avec six légions un ennemi très fort, exalté par de grands succès, dans un pays reculé, sans une base d'opération bien sûre. A ces difficultés militaires s'ajoutait une difficulté

politique plus grave encore. Arioviste était allié de Rome e il avait tenu avec une loyauté parfaite ses engagements; ses querelles avec les Éduens ne pouvaient donc pas être prises comme prétexte pour une rupture, parce qu'elles étaient antérieures à l'alliance conclue avec Arioviste. En déclarant amis et alliés les Éduens et les Suèves, Rome s'était évidemment engagée à ne plus intervenir dans leurs différends. Tout prétexte décent pour la guerre manquait donc. Or si une guerre injuste n'avait préoccupé nullement aucun proconsul romain, il en était bien autrement d'une guerre illégale. En cas d'insuccès, le général qui aurait commencé une guerre illégale aurait pu encourir de très graves responsabilités pénales, sans compter l'impression qu'une guerre illégale pouvait faire sur les soldats superstitieux et ignorants. Tout cela est si vrai qu'à Besançon il arriva un incident extrêmement rare dans l'histoire militaire de Rome : les soldats se mutinèrent et refusèrent de marcher, en protestant entre autres choses que la guerre était illégale.

Il est donc évident que, si César a improvisé une guerre aussi dangereuse en peu de semaines, allant au-devant de tous les dangers, risquant sa situation sur un coup de dés, il a dû être poussé par un intérêt politique bien pressant, qui ne lui permettait pas d'attendre. Sans cela il aurait cherché à gagner du temps, pour augmenter son armée, comme il fit l'année suivante pour la guerre contre les Belges, pour trouver un *casus belli* plus sérieux que celui dont il se servit. Quel était cet intérêt si pressant? Si on s'en tient à la narration des *Commentaires* ou à la version traditionnelle de toute cette histoire, on ne le voit point. Au contraire nous pouvons donner une réponse très satisfaisante à cette question, si nous acceptons toutes les explications que nous avons proposées. César fit la guerre contre Arioviste pour réparer dans l'opinion publique de la Gaule l'impression désastreuse faite par la campagne contre les Helvètes. Cette guerre avait détruit tout point d'appui pour sa politique gauloise et avait augmenté la puissance d'Arioviste, c'est-à-dire du roi qui aurait été son rival s'il avait voulu exercer une influence quelconque dans les affaires gauloises. César dut s'apercevoir de l'immense erreur qu'il avait commise, au cours ou après la fin de la guerre helvétique; et pour la réparer sans retard il brisa, par un acte

très audacieux, l'alliance qu'il avait lui-même conclue avec Arioviste et lui déclara la guerre. Tout devient compréhensible, en acceptant notre hypothèse.

On pourrait cependant faire une objection. On pourrait dire que César ne s'est nullement trompé sur les conditions de la Gaule, qu'il connaissait le but véritable de l'émigration des Helvètes, qu'il savait parfaitement, quand il partit de Rome, qu'il aurait à vaincre non le péril helvétique, mais le péril germanique ; qu'il était résolu à faire la guerre contre Arioviste, mais qu'il voulait se débarrasser auparavant des Helvètes qui se proposaient la même entreprise. En ce cas, l'alliance avec Arioviste n'aurait été qu'une ruse pour amuser le roi des Suèves, et lui persuader de laisser à César les mains libres pendant la guerre contre les Helvètes. C'est la thèse de Duruy. Mais il y a pour moi deux objections à cette thèse qui me paraissent insurmontables. D'abord si César avait connu à fond la situation de la Gaule et le véritable caractère du mouvement des Helvètes, il n'aurait pas voulu prendre Dumnorix comme commandant de la cavalerie. Les *Commentaires* démontrent que la découverte des menées de Dumnorix fut une grande surprise pour César ; ce qui démontre que César ne connaissait pas les rapports qui liaient l'expédition aux partis politiques de la Gaule, c'est-à-dire qu'il n'avait qu'une idée bien superficielle et imparfaite de ce que le mouvement était réellement. L'autre objection capitale est pour moi l'alliance avec Arioviste. S'il avait prévu qu'une guerre avec Arioviste était inévitable, il n'aurait jamais consenti à lui faire donner le titre d'ami et d'allié. Tout connaisseur des choses romaines se refusera à croire que César ait pu avoir recours de sang-froid à un expédient aussi téméraire et qui pouvait lui créer des difficultés si graves.

INDEX DES AUTEURS CITÉS

Aumale (Duc d'). — *Alésia*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1858.

Babelon. — *M. R. R. : Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine.* Paris, 1885-1886.

Barnabei. — *Di un termine graccano scoperto presso Atena*, dans les *Notizie degli scavi*, mars 1897.

Barone. — *I. G. C. : I grandi capitani sino alla rivoluzione francese.* Turin, 1898.

Bellezza. — *F. S. : Dei fonti e dell' autorità storica di C. Sallustio Crispo.* Milan, 1891.

Beloch. — *B. A. W. : Die Bevölkerung der griechish-römischen Welts.* Leipzig, 1886.

Beloch. — *I. B. : Der Italische Bund unter Roms Hegemonie.* Leipzig, 1880.

Bernhardt. — *C. M. K. : Chronologie der mithridatische Kriege.* Marbourg, 1896.

Bertrand. — *Les tombelles d'Auvenay*, dans la *Revue archéologique* de 1861.

Blasel. — *Die Motiven der Gesetzgebung des C. Sempronius Gracchus.* Trieste, 1878.

Blumner. — *G. T. A. : Die Gewerbliche Thätigkeit der Wölker des klassischen Altherthums.* Leipzig, 1869.

Böckh. — *E. P. A. : L'Economia publica degli Ateniesi.* Milan, édition de la *Biblioteca di storia economica*, sous la direction de Vilfredo Pareto (en cours de publication).

Bonfante. — *D. R. : Diritto Romano.* Florence, 1900.

Borsari. — *T. R. : Topografia di Roma antica.* Milan, 1897.

Brunn. — *G. G. K. : Geschichte der griech. Künstler.* Stuttgart, 1857-59.

Bruns. — *Fontes juris romani antiqui.* Tübingen, 1860.

Busolt, dans *N. I. P. P.* Voy. *N. I. P. P.*

Bynum. — *L. M. I. B.* ou *B. : Das Leben des M. Junius Brutus bis auf Cæsars Ermordung.* Halle, 1898.

Caetani-Lovatelli (comtesse Ersilia). — *I giardini di Lucullo*, dans *Nuova Antologia*, 16 août 1901.

Caetani-Lovatelli. — *I giornali dei Romani*, dans *Nuova Antologia*, 1er novembre 1901.

Callegari. — *L. S. C. : La legislazione sociale di Caio Gracco*. Padoue, 1896.

Cantalupi. — *M. S. : La magistratura di Silla durante la guerra civile*. Rome, 1899.

Castelli. — *Gli E. : Gli Ebrei*. Florence, 1899.

C. I. A. : Corpus inscriptionum atticarum.

C. I. Gr. : Corpus inscriptionum græcarum.

C. I. L. : Corpus inscriptionum latinarum.

Ciccotti. — *D. P. : Donne e politica negli ultimi anni della republica romana*. Milan, 1895.

Ciccotti. — *P. V. : Il processo di Verre*. Milan, 1895.

Ciccotti. — *T. S. : Il tramonto della schiavitù nel mondo antico*. Turin, 1899.

Cohen. — *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain*. Vol. I. Paris, 1859.

Courbaud. — *B. R. R. : Le bas-relief romain à représentations historiques*. Paris, 1899.

Croiset. (A. et M.). — *Histoire de la littérature grecque*. Vol. V. Paris, 1899.

Daremberg, Saglio et Pottier. — *D. A. : Dictionaire des antiquités grecques*. Paris, 1873.

Dareste dans *N. R. H. D.* Voy. *N. R. H. D.*

Deloume. — *M. A. R. : Les manieurs d'argent à Rome*. Paris, 1890.

Di Marzo. — *S. P. C. R. : Storia della procedura criminale romana*. Palerme, 1898.

De Saulcy. — *Guerre des Helvètes*, dans la *Revue archéologique*, 1861.

Drümann. — *G. R. : Geschichte Roms in seinem Uebergange von der republikanischen zur monarchischen Verfassung*. Vol I². Zweite Auflage herausgegeben von P. Grœbe. Berlin, 1899. Vol. II. Kœnigsberg, 1835; vol. III, Kœnigsberg, 1837; vol. IV, Kœnigsberg, 1838: vol. V, Kœnigsberg, 1841.

Duruy. — *H. R : Histoire romaine*. Vol. III. Paris, 1881.

Fabroni. — *Storia degli antichi vasi fittili aretini*. 1841.

Ferrero (E). — *Dei Libertini*. Turin, 1877.

Forcella. — *I. C. M. : Le industrie e il commercio a Milano sotto i Romani*. Milan, 1901.

Franchina. — *Le condizioni economiche della Sicilia ai tempi Verre*. I. Palerme, 1897.

Franke. — *I. P. P.* Voy. *I. P. P.*

Friedlaender. — *D. S. G. R. : Darstellungen aus der Sittenesch ichte Roms in der Zeit vom August bis zum Ausgang der Antonine*. (6e édit.) Leipzig, 1888.

MANFRIN. — *C. P. : La cavalleria dei Parthi nelle guerre contro i Romani.* Rome, 1893.

MARQUARDT. — *R. S. V. : Römische Staatsverwaltung (Handbuch der röm. Alterthümer).* Leipzig, 1871.

MARQUARDT. — *V. P. R. : La vie privée des Romains.* Paris, 1892.

MASI. — *V. S. A.* ou *A. : Vicende politiche dell' Asia dall' Ellesponto all' Indo*, Vol. I, Modène, 1898; vol. II, Città di Castello, 1901.

MAURENBRECHER. — *C. Sallusti Crispi historiarum reliquiæ.* Lipsiæ, 1893.

MEYER. — *Oratorum romanorum fragmenta.* Turici, 1842.

MEYER. — *U. G. G. : Untersuchungen zur Geschichte der Gracchen.* Halle, 1894.

MICALELLA. — *F. D. C. : La fonte di Dione Cassio per le guerre galliche di Cesare.* Lecce, 1896.

MOMMSEN in *Hermes*, voy. *Hermes.*

MOMMSEN. — *P. R. : Le Provincie romane da Cesare a Diocleziano.* Trad. de Ruggiero. Rome, 1887.

MOMMSEN. — *R. F. : Römische Forschungen.* Berlin, 1864.

MOMMSEN. *R. G.* — *Römische Geschichte.* Berlin, 1874.

MOMMSEN. — *R. M. W. : Geschichte des Römischen Münzwesens.* Berlin, 1860.

N. I. P. P. : Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik. Leipzig.

NAPOLÉON III. — *J. C. : Histoire de Jules César.* Paris, 1865-66.

NEUMANN. — *G. R. V. : Geschichte Roms während des Verfalls der Republik vom Zeitalter des Scipio Aemilianus bis zu Sullas Tode.* Breslau, 1881.

NICCOLINI in *S. I. F. C.*, voy. *S. I. F. C.*

NISSEN. — *I. L. : Italische Landeskunde.* Vol. I. Berlin, 1883.

NISSEN in *H. Z. : Der Ausbruch des Bürgerkrieges 49, vor. Ch.*; dans la *Historische Zeitschrift.* Vol. XLIV et XLVI.

NITZSCH. — *G. V. : Die Gracchen und ihre nächsten Vorgänger.* Berlin, 1847.

N. R. H. D. : Nouvelle Revue historique du droit. Paris.

OVERBECK. — *G. G. P. : Geschichte der griechischen Plastik.* Leipzig, 1893-1894.

PAULY-WISSOWA. — *R. E. : Real Encyclopädie der classischen Alterthumwissenschaft.* Stuttgart.

PETER. — *G. R. : Geschichte Roms.* Halle, 1881.

PETSCH. — *Die historische Glaubwürdigkeit der Commentarien Cæsars vom gallischen Kriege nach gegenwärtige Stande der Kritik.* Glückstadt, I, 1885; II, 1886.

Phil. : Philologus; Zeitschrift fur das klassische Alterthum. Gœttingen.

Philologus, voy. *Phil.*

TABLE DES MATIÈRES

IV

LE SECOND CONSULAT DE CRASSUS ET DE POMPÉE

V

LA PREMIÈRE DÉCEPTION DE LA POLITIQUE CÉSARIENNE
LA CONQUÊTE DE LA BRETAGNE

VI

LA GRANDE CATASTROPHE DE LA POLITIQUE CÉSARIENNE
L'INVASION DE LA PERSE

VII

LA CRISE SUPRÊME DE LA POLITIQUE DE CÉSAR
LA RÉVOLTE DE LA GAULE

VIII

LES DÉSORDRES ET LES PROGRÈS DE L'ITALIE

IX

LE « DE BELLO GALLICO »

X

LES SOUCIS D'UN GOUVERNEUR ROMAIN

XI

« INITIUM TUMULTUS »

XII

« BELLUM CIVILE »

XIII

LA GUERRE D'ESPAGNE

XIV

PHARSALE

XV

CLÉOPATRE

XVI

LES TRIOMPHES DE CÉSAR

XVII

LE DERNIER RÊVE DE CÉSAR : LA CONQUÊTE DE LA PERSE

XVIII

LES IDES DE MARS

APPENDICES CRITIQUES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière.




HR
F
81880
Author Ferrero, G
Title Grandeur et décadence de Rome: Tome II
NAME OF BORROWER.
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

